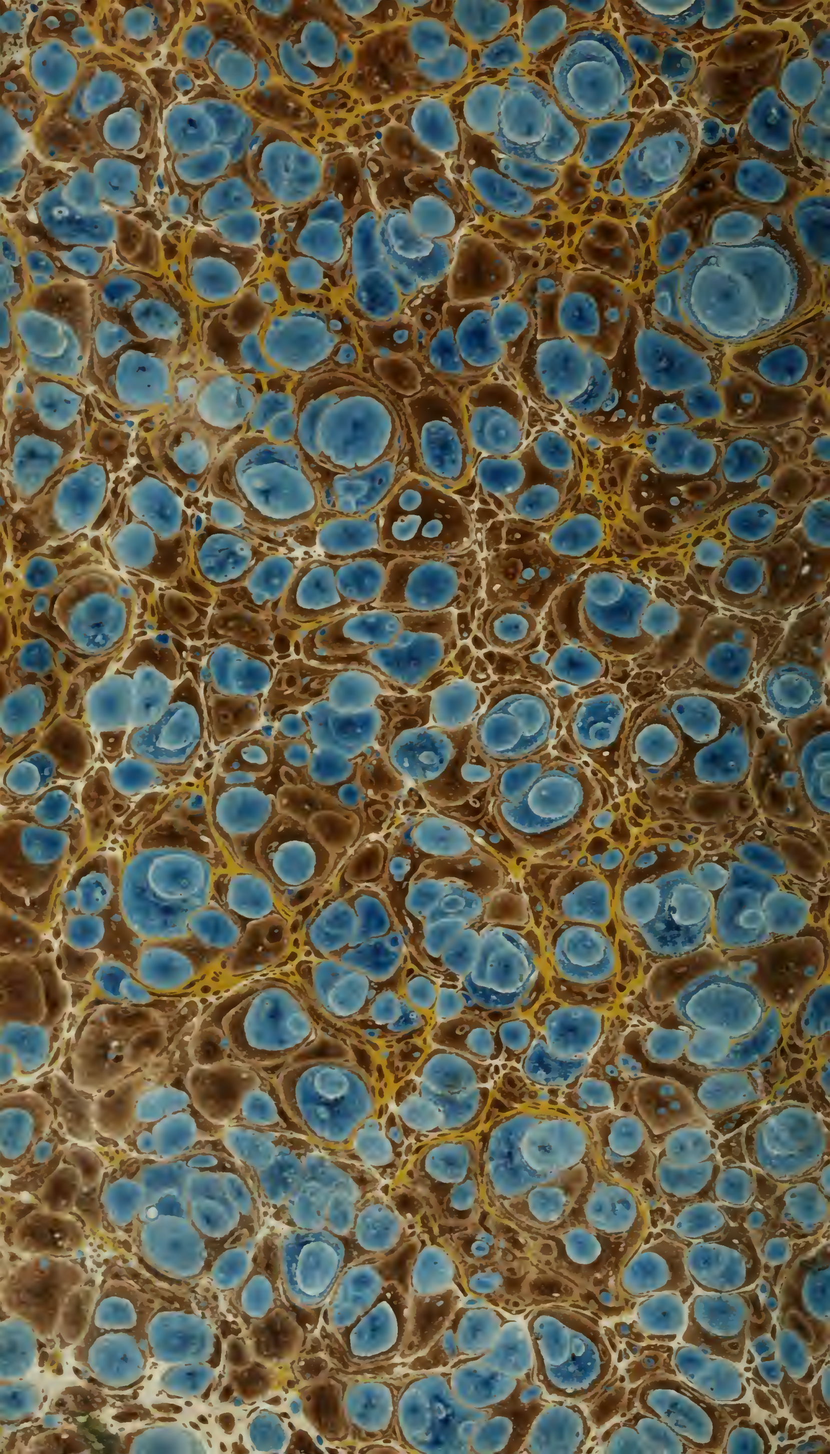
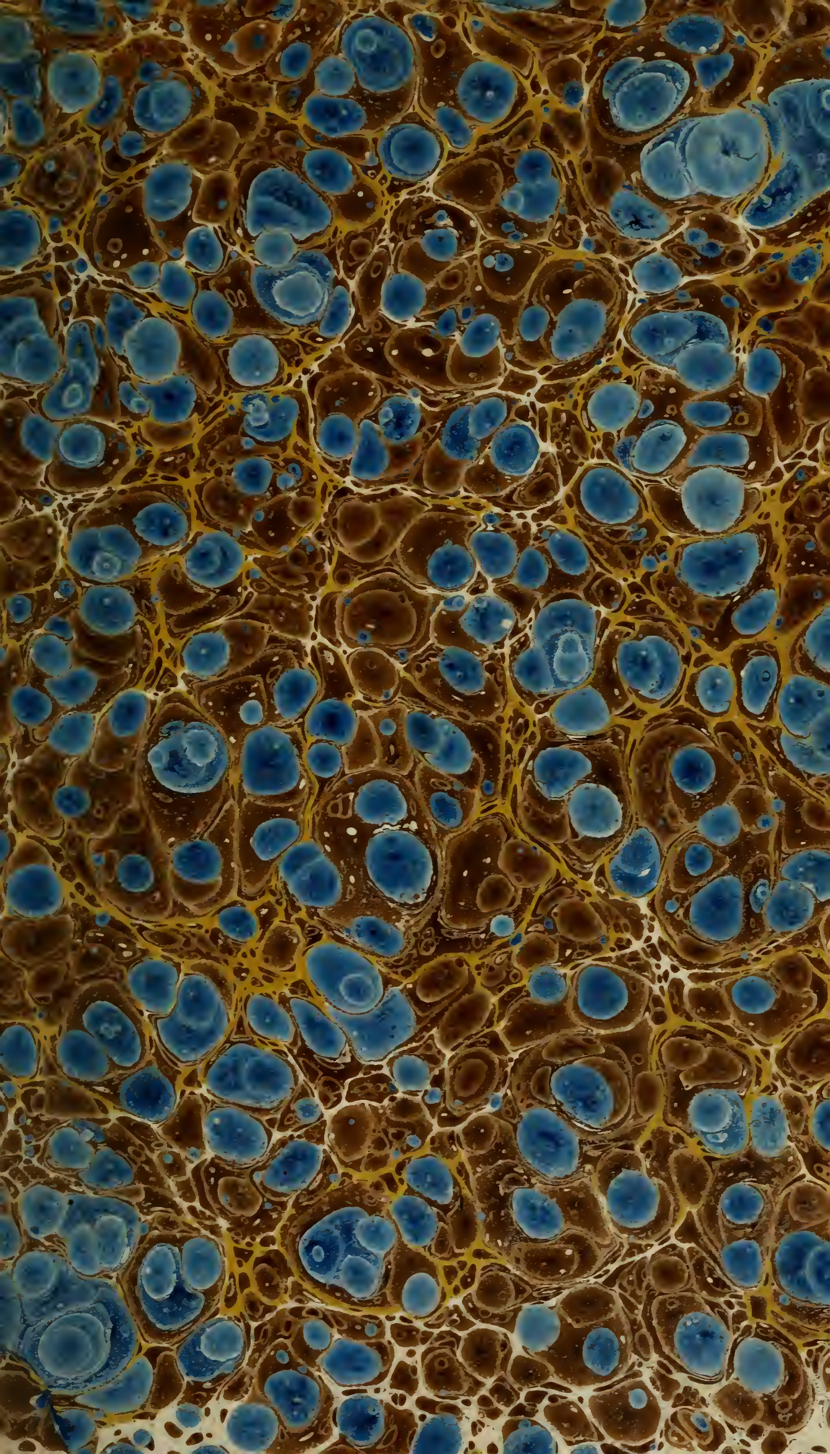






REVUE

BRITANNIQUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/1830revuebritann02saul

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Second.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1830.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

JUGEMENT DE LA *REVUE D'ÉDINBOURG*

SUR LA RÉVOLUTION DE 1830

ET SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE (1).

CHARLES X. — LE DAUPHIN. — LA DAUPHINE. — ÉLÉMENS DIVERS QUI COMPOSAIENT LA COUR. — LES MEMBRES DU MINISTÈRE POLIGNAC. — DISSOLUTION DE LA CHAMBRE. — ESPRIT DE LA NOUVELLE. — MOLLESSE DE L'OPPOSITION ANGLAISE. — LES ORDONNANCES. — LES TROIS JOURNÉES. — LES SUISSES. — MORALITÉ DU PEUPLE DE PARIS. — PARALLÈLE ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE. — MODÉRATION DE LA RÉVOLUTION DE JUILLET FUNESTE AUX MAUVAIS PRINCES. — FORMATION DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — QUESTION DE L'HÉRÉDITÉ DE LA PAIRIE. — GARDE NATIONALE. — NÉCESSITÉ D'AFFERMIR ET D'ÉTENDRE L'AUTORITÉ DU NOUVEAU ROI. — COMPLICITÉ DU DERNIER MINISTÈRE ANGLAIS DANS LES RÉCENS ÉVÉNEMENS DE LA FRANCE. — ORIGINE ANGLAISE DE LA BROCHURE DE M. COTTU. — SYMPATHIE DU MINISTÈRE ANGLAIS POUR LES ORDONNANCES. — SA CONDUITE ENVERS CHARLES X. — INFLUENCE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE SUR LA DESTINÉE DE TOUTES LES NATIONS DE L'EUROPE.

Depuis le commencement de la révolution française jusqu'à l'époque où nous sommes, nul événement comparable

(1) Note de l'Éd. En reproduisant, dans notre recueil, le jugement porté par la *Revue d'Edinbourg* sur notre situation actuelle, nous

aux trois journées de Paris, en juillet 1830, n'a signalé les annales de l'Europe. A peine la chute de Napoléon et

sommes loin de prendre sous notre garantie propre toutes les opinions qui y sont exprimées. Mais ce jugement acquiert une haute importance au moment de l'entrée au ministère du parti dont la *Revue d'Edinbourg* est le principe et le fidèle organe. Il faut espérer, pour le bonheur de l'Angleterre et du monde, que cette fois il saura s'y maintenir. C'est la seconde apparition qu'il y fait depuis la mort de M. Canning. Si jusqu'à présent il n'a jamais pu y rester, c'est que les élections lui étaient toujours contraires. Le système électoral de l'Angleterre ressemblait autrefois à ces instrumens du nord qui ne rendent qu'un son. C'est vainement que les masses populaires s'agitaient autour des *hustings*; ses résultats étaient toujours uniformes; et l'aristocratie sortait triomphante de luttes sans dignité, mais sans péril réel. Ce n'est qu'en dernier lieu que, modifié sans doute par l'action du tems, il a produit des résultats insolites et inattendus (1). On reproche aussi aux whigs l'espèce de maladresse avec laquelle ils manient le pouvoir, instrument rebelle aux mains qui n'ont pas pris de bonne heure l'habitude de s'en servir. Le ministère de lord Grey aura donc de nombreuses difficultés à vaincre; et d'abord l'espèce de répulsion qu'inspire son chef, qui, à des opinions libérales, joint des formes hautaines dont la fierté rappelle les alliances de sa famille avec des races royales. Comme de coutume, d'ailleurs, les whigs vont se trouver en lutte, d'une part avec les torys qui voudraient arrêter la marche de la civilisation, tandis qu'eux ne cherchent qu'à en modérer et en régler l'essor; et, de l'autre, avec les radicaux qui aspirent à niveler entièrement le sol, pour la lancer avec plus d'impétuosité vers le but qu'ils se posent. Les mêmes querelles sont, au surplus, engagées dans une portion de l'Europe continentale, et les partis s'y divisent de la même manière. Dans l'article qu'on va lire, nous avons remarqué surtout des considérations importantes sur un des élémens de notre nouvelle organisation intérieure; mais le moment ne paraît pas venu de les relever; et ce serait peut-être les commettre que de tenter aujourd'hui de les faire prévaloir. Il leur manque encore la sanction des faits. Ces faits commencent déjà à

(1) Voyez l'article sur les dernières élections de la Grande-Bretagne dans notre précédent numéro.

le fracas de son trône tombant en débris approchent-ils, sous le rapport de l'importance réelle, mais non en spontanéité et en promptitude presque miraculeuse, de la catastrophe que nous venons d'indiquer.

Destinée non-seulement à influer sur l'avenir du grand peuple qu'elle a couvert de l'éclat d'une éternelle gloire, mais aussi à embrasser de son influence puissante et rapide toutes les autres régions, elle appelle notre attention la plus soutenue, elle mérite notre impartialité la plus réfléchie. Si le genre humain tout entier doit se réjouir de cette glorieuse délivrance d'une grande nation, l'Angleterre surtout a le plus haut intérêt à ce que les effets en soient garantis dans leur plénitude. Non-seulement il est de son honneur d'encourager la liberté des autres peuples, mais il y va de sa liberté même. Négliger de veiller aux droits et aux intérêts de nos voisins, ce serait compromettre les nôtres. Quelque bonne opinion que nous puissions ou voulions avoir de nos gouvernans actuels (1), un fait nous semble évident : sur le champ de bataille de Paris, la liberté anglaise a triomphé.

Ce n'est donc pas ici une question simple ; nous en sentons toute l'importance ; pénétrés des difficultés qui l'environnent, nous essaierons de contempler un sujet si vaste dans son ensemble et sa grandeur. C'est pour nous un devoir sacré d'apporter dans cette discussion toute l'impartialité, toute la candeur de notre jugement, d'abdiquer toute crainte, tout scrupule envers les personnes, toute considération de respect humain. Notre intention est assu-

arriver, mais jusqu'à ce jour ils ne sont pas assez nombreux pour frapper des esprits distraits. Il faut laisser au tems et à nos fautes le soin de nous faire notre leçon. Dans l'époque où nous vivons, les années sont des siècles, et l'expérience arrive vite. S.

(1) Lorsque cet article a été écrit, le duc de Wellington était encore au pouvoir.

rément de dire la vérité, sans offenser qui que ce soit; mais si la vérité semble amère à quelques-uns de ceux qui l'écoutent, la faute en est à eux, et non à nous.

Dès l'instant où le prince de Polignac prit la direction des conseils de Charles X, on vit éclater sans retenue ce penchant à favoriser le clergé aux dépens du peuple, à détruire les effets et à effacer les vestiges de la révolution, à lutter enfin contre le cours de l'esprit public; penchant que depuis long-tems Charles X et sa bru fanatique avaient laissé entrevoir, mais qui n'avait pas encore franchi certaines limites de décence et de pudeur. Le dauphin, s'il est vrai qu'il possède quelque esprit, et que cette qualité qui l'isole de sa famille ait ouvert ses yeux sur la profondeur de l'abîme vers lequel on l'entraînait; le dauphin, réduit au silence, fut emporté dans le torrent de folies et d'intrigues dont sa femme précipitait le cours. Parmi les vieux courtisans dont le trône était environné, aucun n'eut la sagesse de pressentir ou du moins le courage de prédire les périls qui l'assiégeaient. Les prêtres, tout puissans sur l'esprit du monarque, ne partageaient leur influence qu'avec la dauphine. Ils n'avaient pas même le bon sens de s'apercevoir que la fureur avec laquelle ils poursuivaient cette vengeance, dont ils étaient avides, pourrait les frustrer dans leur espoir. Quelques militaires de l'école de Napoléon avaient crédit à la cour : habitués à ne compter le peuple pour rien, à ne se fier qu'à l'armée et à sa force brutale, c'étaient les plus détestables conseillers que la cour pût trouver; elle voyait en eux des instrumens soumis, sans indépendance, sans principes, prêts à tout faire; elle écoutait leurs avis, qui achevaient de la perdre. Ces misérables se tenaient prêts à répéter dans les rues de Paris ces leçons sanglantes que la Convention et le Directoire leur avaient enseignées aux jours de leur adolescence.

Le caractère des collègues dont on environna M. de Polignac ne révélait pas moins hautement l'aveuglement et les desseins sinistres de la cour. Le comte de La Bourdonnaye attirait d'abord l'attention; car telle avait été la violence soutenue de ses opinions politiques, toutes favorables au régime de l'arbitraire, toutes hostiles aux améliorations de la civilisation moderne, que son nom était devenu le synonyme d'*ancien régime* et le symbole de tous les abus qu'il protégeait : priviléges féodaux, parlemens esclaves, aristocratie insolente, clergé intolérant et immoral. Son extrême véhémence dans les débats parlementaires avait contribué à le rendre plus odieux encore. Objet de l'animosité constante du parti libéral, il n'avait pas su conquérir la confiance du parti contraire, qu'effrayaient sa présomption et son audace. Un petit nombre d'hommes insignifians et ignorés, tels que M. de Guernon-Ranville, ne servaient qu'à remplir les lacunes et à combler les vides du ministère. Un autre membre, beaucoup trop connu pour son honneur et la sécurité de la famille royale, se trouvait assis auprès de M. de La Bourdonnaye. Le général Bourmont était à la fois, pour l'armée, un objet de haine et de mépris. Sa trahison l'avait mis bien en cour : soit que le roi cédât à cette fatale habitude des princes, toujours disposés à honorer de leur confiance ceux qui, au milieu de l'abandon universel, se trouvent à la merci de leurs maîtres; soit que l'on eût formé le plan prémédité d'insulter l'armée française en masse; ce fut précisément ce personnage que l'on choisit parmi tant de braves, et que l'on plaça à la tête du ministère de la guerre. Il avait aussi porté les armes avec le dauphin, dans la coupable guerre dirigée contre les libertés de l'Espagne; et l'on pensait que ce bras dont on s'était déjà servi utilement pour aider l'une des branches de la famille des Bourbons à écraser l'indé-

pendance d'une nation étrangère, pourrait bien rendre le même service à la branche française de la même famille.

Les noms que je viens de citer comblèrent la mesure d'indignation et de terreur excitées en France par l'élévation de Polignac. Les hommes réfléchis voyaient sur le trône un prince d'un esprit faible, d'une dévotion sombre et violente, ennemi déclaré de toute espèce de liberté religieuse et civile, aveuglément résolu à suivre les impulsions de son confesseur, à faire son salut par la ruine de son peuple, et à détruire jusqu'au dernier vestige des bienfaits que la nation avait si chèrement achetés au prix de vingt-cinq années de souffrances. Autour du roi, ils apercevaient les mêmes élémens de calamité pour l'avenir ; et la partie la plus jeune de la famille, animée du même fanatisme, ne laissait entrevoir aucune espérance raisonnable. Le premier ministre était un dévôt dont la faible cervelle ne savait calculer aucune chance ni prévenir aucun danger : homme dénué de capacité, d'expérience et de savoir, dont la frivolité pétrifiait l'intelligence et la rendait impénétrable à toute idée saine, et que son fanatisme rendait inaccessible à toute crainte.

Rarement vit-on s'armer et se coaliser contre le bonheur d'un peuple, une aussi prodigieuse combinaison de mauvais desseins, de violence aveugle et d'instrumens odieux. L'œil le plus ferme ne pouvait le contempler sans alarme ; l'homme le plus accessible aux illusions de l'espérance ne pouvait imaginer de moyens de salut pour la France que dans les erreurs que commettraient des adversaires si dangereux. Heureusement ces erreurs furent grossières ; si elles ne sauvèrent pas la patrie, elles offrirent aux bons citoyens des armes pour la sauver.

Pendant quelque tems les mesures du nouveau ministère ne fournirent aucun prétexte, aucun motif de mé-

contentement ni d'opposition. « Attendez, s'écriait-on ; attendez, pour les attaquer, qu'ils aient agi. *Ne repoussez pas les hommes ; jugez leurs mesures.* C'est le mot d'ordre d'un parti perfide ; c'est là une doctrine servile, pleine de dangers, faite pour capter les faibles, séduire les lâches et entraîner les étourdis.

Aussi, au milieu de la clameur universelle qui se soulevait contre les ministres, demandait-on de quoi ils s'étaient rendus coupables pour susciter une telle animosité. « Attendez, répétait-on ; un peu de patience. Laissez-les faire ; vous serez étonnés d'être de leur avis ; un jour vous serez forcés de louer leurs actes. » Mais les plus clairvoyans et les plus sages des citoyens ne jugèrent pas prudent d'attendre, pour résister, le moment où la résistance serait inutile, où ce tardif effort ne viendrait aboutir qu'à exciter la risée des auteurs de ces manœuvres et leur ironique mépris. Ils n'ignoraient pas que, si vous laissez le pouvoir entre les mains d'hommes indignes de votre confiance, il leur sera facile de choisir le moment favorable pour saper les fondemens de vos libertés ; que, par un lent progrès, ils peuvent sans peine accroître peu à peu la somme de leurs avantages ; et, un jour, d'usurpations en usurpations, parvenir à une autorité gigantesque et invincible : enfin, ils savaient que si l'on attend seulement, pour s'opposer à leurs violences, l'instant précis de ces violences mêmes, on s'exposera à les laisser commettre, à les voir s'accomplir, sans que le peuple outragé, foulé aux pieds, ait d'autres ressources que ses vaines plaintes et ses inutiles protestations. Les Français eurent le bon sens de préférer une action préventive et commencée en tems utile, à des reproches sans résultat, à des plaintes tardives. Ils rejetèrent le charitable, le judicieux conseil de modération et de patience que leurs ennemis les plus

acharnés leur donnaient en-deçà et au-delà du détroit. Ils poussèrent ce long cri d'anathème, qui, d'un bout de la France à l'autre, demandait l'expulsion d'un ministère à la fois odieux et méprisable.

L'obstination de la cour ne fut pas ébranlée par cette expression universelle de l'opinion publique. L'être faible et vain qui occupait le rang de premier ministre resta ferme à son poste. La chambre fut dissoute ; on espérait qu'une élection nouvelle réussirait à la métamorphoser en un instrument plus docile. En France et en Angleterre, les amis du pouvoir despotique imaginèrent follement que le jour de leur triomphe était venu. On ne négligea rien ; tous les ressorts de l'intrigue furent mis en mouvement ; on versa à pleines mains louanges, honneurs, richesses, séductions, menaces, moyens de corruption et de terreur. C'était jouer l'existence de la dynastie, ou du moins son existence paisible : on le sentit et l'on ne recula pas. On n'épargna aucun soin, on ne s'arrêta devant aucun scrupule, on ne rejeta, on ne dédaigna, on ne redouta aucun moyen de renouveler la chambre des députés d'une manière plus conforme aux vœux de la cour. « Peu importent les *hommes*, criait-on de toutes parts aux électeurs ! Choisissez ceux du gouvernement ; le choix des hommes est peu de chose ! » Cri dangereux, qui égare tant de cœurs honnêtes, cause des maux sans remède, s'oppose à toutes les améliorations, se contredit lui-même, détruit son propre ouvrage, et place à la tête des affaires les *hommes* les plus propres à nous ruiner et à nous asservir ! Grâce au bon sens et à la fermeté du peuple français, ce plan ne réussit pas. On eut la sagesse de s'en rapporter aux antécédens et aux opinions connues des candidats ; d'élire ceux qui devaient voter en faveur des mesures utiles et populaires ; de rejeter ceux que recommandaient les enne-

mis de la liberté. L'hypocrisie, la fraude, la ruse eurent le dessous : et l'on élut un corps représentatif fermement décidé à remplir ses devoirs, à les remplir d'une manière virile, raisonnable, efficace ; en un mot à racheter la France, à reconquérir la liberté.

La chambre s'assembla. Les regards du monde civilisé se portaient sur elle avec sollicitude. Dès le premier pas, on vit ce que le gouvernement avait gagné en dissolvant la chambre. L'adresse au roi fut l'écho de la pensée publique.

En Angleterre, il n'en eût pas été ainsi. Quand bien même le plus faible et le plus méprisé des ministères (1) oserait, comme en France, dissoudre la chambre basse; quand même les nouveaux membres du parlement réélu seraient diamétralement contraires à ce gouvernement : il serait à craindre que mille scrupules, mille préjugés ne s'opposassent à ce que le parti national ne réunit et ne déployât toutes ses forces dès le commencement de la session : ici timidité, là alarmes de conscience ; politesse, indolence, paresse, rapports de société, crainte de précipiter les affaires, de commencer l'attaque prématurément; amour

(1) NOTE DU TR. Ici, comme il arrive presque toujours quand on met en regard la situation politique de la France et de l'Angleterre, l'auteur de l'article oublie la dissimilitude ou plutôt le contraste de leur position. En Angleterre, le long usage de la liberté, l'existence d'un trône dont la légitimité a sa source dans le choix du peuple, enfin la puissante vigueur des habitudes constitutionnelles, rendent infiniment moins dangereuse l'apathie des membres de la Chambre des Communes. En France, sous Charles X, les mêmes scrupules, la même faiblesse, qui ne compromettent pas le salut de l'Angleterre, eussent plongé la France dans le même abîme obscur où languit l'Espagne. Les antécédens de l'Angleterre la protégent : ceux de la France l'exposent à tous les dangers. La situation des deux pays ne peut donc se comparer.

de l'équité, ou prétention de paraître juste ; hypocrisie ou besoin de modération ; influence des femmes, toujours si avides des bals et des plaisirs de la cour ; lenteur et répugnance à se compromettre sans nécessité, délices de la chasse, si l'automne est belle ; paris de New-Market, visite d'un duc, qui vient par condescendance tuer vos perdrix et habiter votre maison ; gracieux salut de quelque altesse ; lettres demi-grondeuses et demi-aimables de quelque jolie femme en crédit ; que sais-je ? tout ce que la faiblesse humaine a de pardonnable, et la diplomatie, dans la vie privée, d'inévitable et de séduisant. Un nouveau chef du conseil est-il proposé ? homme, je le suppose, impopulaire, incapable, dévoué aux ministres ? Voici un redoutable adversaire. Que l'opposition recueille toute sa puissance, écrase l'ennemi commun, et prouve dès le début son union, sa résolution, sa force. « Non (diront » les hommes de la routine) — la question est trop per- » sonnelle ; — c'est commencer trop tôt l'attaque contre le » gouvernement. — Attendez que l'on ait proposé quel- » que mesure nouvelle ; — pourquoi sonner la charge avant » le discours du trône ? — Moi, je vote pour les économies » publiques. — Moi, je me prononce, mais avec modéra- » tion, contre la traite des nègres. — Moi, j'accorde des » représentans à Manchester (1). Mais, continuera-t-on » en chœur, ce qu'on nous demande ressemble trop aux at- » taques violentes d'un parti. Attendons. »

Telles auraient été les réponses que n'eussent pas manqué de faire aux chefs de l'opposition anglaise nos membres du Parlement les plus dévoués aux intérêts de la nation, si l'on se fût avisé de leur conseiller la résistance aux volontés d'un ministère incapable. Telles sont parmi

(1) Manchester est encore sans représentant.

nous les causes de mauvais gouvernement, qui rendent inamovibles des ministres sans influence à l'étranger, sans pouvoir moral dans notre pays même : telles sont (ou disons plutôt : telles ont été jusqu'à ce jour) les fautes graves, inexcusables, commises contre leur devoir par des hommes choisis pour protéger les intérêts du peuple, et qui se targuent d'une haute indépendance. A eux seuls il faut imputer nos malheurs. Les soutiens du ministère agissent comme ils le doivent; on n'attend pas autre chose d'eux; ils marchent dans leur voie, ils restent fermes à leur poste. Le gouvernement les reconnaît dignes de leur salaire, il n'a pas le droit de se plaindre. Ce droit n'appartient qu'au peuple; cette plainte ne s'adresse qu'aux prétendus amis du peuple, à ces déclamateurs furibonds, qui, parlant toujours de patriotisme et de liberté, sommeillent à leur poste, et cédant la place, la victoire et l'ascendant à ceux même que leur mandat leur ordonne de combattre, compromettant les intérêts qu'ils ont promis de défendre, laissent manquer et languir les mesures qu'ils ont juré de soutenir. Voilà pourquoi le plus débile des cabinets ne craint rien en face de l'opposition la plus forte, pourquoi le moins populaire des monarques a pu choisir ses ministres sans consulter l'opinion publique, sans plus d'égards pour l'intérêt commun, que s'il s'était agi de choisir les domestiques de sa maison.

Telle ne fut pas la virile conduite, la conduite à jamais respectable de l'opposition française. Nulle crainte puérile, efféminée, de se voir accuser de précipitation, d'étourderie ou d'intentions factieuses, nulle préférence accordée aux considérations privées sur les considérations publiques; nulle faiblesse, nulle condescendance pour les conseils de la paresse, de la flatterie ou du lieu-commun, ne détournèrent de leur noble dessein, de leur dessein hautement

avoué, ces hommes fermes et sagaces. Vous les trouviez aussi amènes et aussi doux dans la vie ordinaire que nos patriotes les plus tièdes ; aussi aimables dans un salon que nos orateurs modérés ; aussi sociables et aussi faciles dans leurs rapports ordinaires que les habitués de nos cercles à la mode. Mais à la Chambre des Députés, ils savaient qu'ils avaient un devoir à remplir, et qu'une nation entière les observait. Aussi rejetèrent-ils loin d'eux toute vaine et captieuse investigation des limites réelles de leurs droits ou de leurs devoirs, en mettant le pied dans cette salle où ils n'étaient envoyés que sous la condition de débarrasser la France d'un gouvernement qui la couvrait de honte et la frappait d'interdiction politique.

La chambre fut convoquée ; on élut les président et vice-présidens. Dès les premiers tours de scrutin, l'opposition déploya sa force ; le ministère fut battu sur tous les points. La ruine de ce ministère ou celle de la dynastie qui l'avait créé et le soutenait devint une alternative inévitable. Nous-mêmes, dans un de nos derniers numéros, nous avions prédit cet inévitable résultat de la dissolution de la chambre. « Les élections, disions-nous, viennent de finir. Leurs fruits n'ont étonné que les plus aveugles, ou les plus méprisables esclaves du pouvoir. Ce monarque mal conseillé n'a plus qu'à choisir entre l'abdication de son pouvoir et la honte de revenir sur ses pas, d'anéantir toutes les mesures qui lui ont enlevé la confiance de son peuple, qui ont mis en question l'existence de sa dynastie, exposé la tranquillité de la France, et compromis la sécurité de l'Europe. »

Ce fut alors que le caractère de la famille royale et de ses ministres se développa dans toute sa force, c'est-à-dire dans toute sa faiblesse. Êtres singuliers et isolés, que leur trempe d'esprit plaçait bien au-dessus des craintes, des

scrupules, des mesures de circonspection, dont les hommes les plus vulgaires usent pour se garantir contre le danger; inaccessibles à toute prévision rationnelle d'un péril à venir ou prochain; incapables de raisonnement ou de prudence, ils se trouvaient dépouillés même de cette terreur instinctive que les bêtes brutes ressentent; tant le fanatisme avait endurci leurs ames, obscurci leur intelligence et glacé leurs sens! Parmi tous les ministres, on admirait, comme le géant qui dépassait ses rivaux, le prince de Polignac : plus calme que tous ses collègues au milieu de périls auxquels aucun génie humain n'aurait su échapper; rayonnant de fierté dans la plénitude d'une incapacité si complète, que jamais, depuis les rois fainéans, aucun possesseur de l'autorité ne déploya une nullité semblable; en un mot, présentant à l'étonnement de l'univers l'union d'une confiance en soi, d'une suffisance, d'une présomption inouies, et de l'absence également merveilleuse de toutes les qualités nécessaires à sa position, de tous les moyens qui pouvaient dénouer ou rompre le tissu inextricable, le réseau fatal où lui-même s'était enveloppé comme à plaisir.

La situation désespérée du gouvernement n'était inconnue à personne. Personne n'ignorait non plus son incapacité, son impuissance à lutter contre les difficultés les plus ordinaires. Mais, ce qu'on n'aurait jamais deviné, c'est le remède dont on s'avisa pour y subvenir. Une majorité contraire au ministère avait amené la dissolution de la chambre. Une nouvelle élection venait de doubler cette majorité : qui aurait pu croire que, pour la combattre, on essaierait de dissoudre encore la chambre nouvelle? Quelle intelligence humaine eût osé descendre dans ces abîmes de délire et de non-sens? Un premier appel au peuple ayant été suivi de la défaite des ministres, qui aurait pu penser à recommencer cette même expérience? autant vaudrait

doubler la dose d'un breuvage mortel, pour guérir le malade empoisonné. Stupidité inouie ! Croire que le peuple, insulté dans ses choix, outragé par le renvoi de ses députés élus, irait, en retour de cette offense, obéir bassement au gouvernement, casser ses élections, annuller ce qu'il avait fait, anéantir le résultat de ses délibérations! Voilà pourtant ce que les ministres espéraient; voilà l'expédient auquel ils ont eu recours.

Nos oreilles, long-tems fatiguées des panégyriques dont cet exploit fut l'objet, en conservent encore aujourd'hui le souvenir. Avocats du despotisme, vociférateurs ministériels en Angleterre et en France, n'avaient pas assez d'éloges pour célébrer cet acte d'insanité :

« La fermeté que les Bourbons viennent de déployer ;
» — l'inébranlable résolution du prince de Polignac, inac-
» cessible à la crainte, — la vigueur extraordinaire dont
» ce ministre, né pour apaiser les orages publics, vient
» de faire preuve ; — la capacité de cet homme d'état, qui
» eût sauvé la vie de Louis XVI, si Louis XVI avait eu le
» bonheur de posséder un pareil ministre ; » — telles étaient les phrases banales employées par les défenseurs de l'arbitraire, qui faisaient cause commune dans les deux cours. Ils ne virent, dans la seconde dissolution de la chambre, rien autre chose que la preuve d'un génie transcendant ; l'augure le plus favorable au triomphe de la légitimité en France ; le présage assuré de la victoire qu'ils se promettaient dans cette grande lutte commencée si bravement contre l'insolence des droits populaires. Ces sages partisans du gouvernement laissaient entendre aussi que les ressources de leur parti étaient prêtes ; que les ministres français tenaient en réserve d'infaillibles moyens de victoire ; que, non contens d'imposer au pays par la menace et l'impérieuse impassibilité d'un front sourcilleux et

hautain, ils emploieraient des armes plus matériellement redoutables. « Ils ne céderont pas; leur résolution est prise; » s'ils tombent, ce ne sera pas sans combat. » Voilà ce que répétaient leurs amis.

Quand ces personnages, frappés d'une incurable hallucination, eurent ordonné la seconde dissolution de la chambre, on attendit avec anxiété la mesure qui devait suivre ce grand acte. L'intervalle ne fut pas long : à peine une semaine s'écoula-t-elle entre cet événement et la publication des mémorables ordonnances, qui produisirent tout-à-coup cette crise dont on se souviendra tant que l'espace et le tems dureront. Les insensés qui gouvernaient trente millions d'hommes libres, d'un seul trait de plume, abolirent la loi fondamentale, changèrent le mode d'élection, détruisirent la liberté de la presse. Les troupes qui remplissaient et environnaient Paris furent chargées de l'exécution du décret.

Récemment les amis des ministres français ont essayé de les disculper en rejetant sur leur maître toute la terrible responsabilité de cette mesure (1). Mais non! Quelle plume a tracé ce document prolixe, curieusement élaboré, qu'ils ont signé de leurs noms? Quels hommes ont soumis au monarque cette série d'argumens sophistiques sur lesquels ils appuyaient la demande qu'ils faisaient au roi, prière instante et empressée de laisser tomber, des hauteurs du trône sur le peuple, tout le poids de l'arbitraire? Assurément, on n'a pas oublié sitôt une pièce que les sycophantes répandus sur la face de l'Europe ont accueillie par des cris de triomphe; un document qui, même en An-

(1) Le *Blackwood's Magazine* et le *Quarterly Review* contenaient le mois dernier des articles dont telle était la tendance.

gleterre, est venu combler de joie quelques-unes des plus bruyantes et des plus viles créatures auxquelles la Providence dans sa colère ait permis de souiller le globe où nous vivons. Non ; ils n'ont pas oublié ce document qui, selon eux, « attestait une mâle énergie, une résolution héroïque, » un génie puissant, maître des tempêtes et fait pour com- » mander aux peuples ; une ame vigoureuse, née pour » lutter contre les troubles d'un siècle orageux et rebelle. » Et quand même ses admirateurs voudraient en effacer le souvenir, d'autres l'ont conservé. Cette déclaration de principes pèse comme un éternel anathème sur le front de ses auteurs ; en vain leurs partisans essaient-ils de la rejeter dans l'ombre ; c'est un témoin qui ne mourra pas.

A l'imprudence, à l'immoralité d'un acte que les hommes de l'arbitraire approuvaient sans réserve, le peuple répondit par une résistance prompte et violente. Chacun s'aperçut que les droits les plus vitaux des citoyens étaient menacés, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour repousser de si audacieuses attaques contre la liberté publique. Personne ne s'avisa d'examiner subtilement les limites de ses droits. On ne s'en remit pas à la discussion publique et à la convocation d'une chambre nouvelle. On rejeta, avec une indignation juste et mémorable, la proposition faite par quelques ames serviles de s'en rapporter aux jugemens des tribunaux, et de les accepter pour arbitres entre la France et ses oppresseurs. Armés des droits sacrés et imprescriptibles, que les citoyens reçoivent tous de la société, les Parisiens coururent aux armes : ils savaient que traiter avec la tyrannie, c'est lui donner gain de cause ; que s'engager dans un pacte de conciliation avec le despotisme militaire, c'est accepter le joug qu'il prépare. Leur tribunal, leur conseil d'état, leur diplomatie,

ce furent le champ de bataille et le combat ; là ils se conduisirent en braves. Les misérables qui avaient fabriqué les ordonnances leur donnèrent pour soutiens des bayonnettes. Les esclaves de Napoléon, devenus ceux de Charles X, commandèrent l'attaque : on y vit figurer en première ligne ces mercenaires dont la Suisse loue les services, par un trafic infâme sur le sang de ses libres enfans ; cupidité horrible, qui ne serait point trop punie, si l'on effaçait de la liste des états indépendans le peuple qui s'en est rendu coupable. Les Suisses se battirent contre le peuple ; un grand nombre de soldats français refusèrent de prendre part à cette exécution sanglante. Alors s'ouvrit la glorieuse scène qui a pénétré l'Europe d'une admiration qui dure encore ; scène qui léguera le nom des habitans de Paris à la reconnaissance de la postérité la plus reculée. Les citoyens paisibles fermèrent leurs boutiques ; tout fut suspendu ; des barricades s'élevèrent ; les rues furent fortifiées ; les pavés arrachés servirent d'armes ; jeunes et vieux, le fusil ou le bâton à la main, tous firent face à l'ennemi. De toutes parts on versa sur lui cette destruction rapide, à laquelle ne peuvent échapper des troupes régulières, enfermées dans une ville populeuse, résolue à défendre sa liberté. Solennelle leçon pour le soldat ! Éternel exemple pour les nations ! Que l'on en conserve le souvenir avec une vénération d'autant plus grande que toute espèce de discipline, de concert, de plan arrêté, de stratagème prémédité, manquait aux habitans. Ils n'avaient tous qu'un seul but : tuer ceux qui soutiendraient la tyrannie ; embrasser comme frères ceux qui se souvenaient qu'ils étaient Français. Peu de soldats se joignirent au peuple ; mais plusieurs régimens de la ligne refusèrent de tirer sur leurs concitoyens. Ce refus était de la plus haute importance en

lui-même; l'exemple ne tarda point à s'en répandre dans tous les rangs de l'armée, il embrâsa le peuple d'une nouvelle ardeur, il frappa les tyrans de vertige et de désespoir.

Le courage des citoyens dépassa toute croyance. On les vit se précipiter sur les canons dont la bouche tonnante, placée en face de rues remplies de peuple, les balayait par intervalles. Vieillards et enfans rivalisaient avec les hommes mûrs; les femmes même prenaient part au combat. Placés derrière les barricades, et à peine protégés par ce faible rempart contre les balles et la mitraille, les nobles enfans de l'École Polytechnique et des Écoles de Droit et de Médecine bravaient le canon, soutenaient le feu le plus terrible ou dirigeaient les cohortes populaires qui venaient à l'envi se ranger sous leur commandement. Les citoyens perdirent beaucoup de monde : trois ou quatre mille hommes au moins; mais ils firent mordre la poussière à un nombre égal de soldats mercenaires. Partout la victoire se déclara en faveur du peuple; les troupes battirent en retraite. La garde nationale se forma, comme en 1789, sous les ordres du même chef, patriarche de la révolution des deux mondes... ; et les Bourbons cessèrent de régner.

Mais où se cachaient, pendant cette œuvre de sang et d'horreur, les coupables auteurs de ce crime? Les gens qui, pour se maintenir au pouvoir, avaient lâché la soldatesque sur les citoyens, où étaient-ils? Ces grands hommes d'état, ces appuis du trône, si vantés dans tous les repaires de l'absolutisme, où étaient-ils? Le danger pressait; leur vie pouvait être exposée; l'audace d'un crime inoui leur faisait une nécessité de conserver cette audace au jour du péril. Où donc se cachaient-ils pendant la mêlée dont ils avaient donné le signal? Nul ne le sait. Le

prince de Polignac ne se montra nulle part; tant que dura le combat, on ne l'aperçut pas. Ses collègues prirent la fuite dans des directions différentes. Quelques-uns d'entre eux ont été repris. S'ils échappent au châtiment qu'ils ont trop mérité, cette indulgence ne sera qu'une prime offerte à la trahison, un encouragement à qui voudra s'armer contre ces libertés populaires, dont les défenseurs, si le sort les trahit, n'échappent ni à la rigueur de la loi, ni à la hache du bourreau.

La conduite des Parisiens, en cette circonstance, est, il faut le répéter, au-dessus de tout éloge, au-dessus de toute l'admiration que le cœur d'un homme peut ressentir. Par leur modération dans la victoire, ils se sont montrés plus grands que par le courage qui l'avait conquise. Nul acte de cruauté ne souilla leur héroïsme. Point de pillage; les plus indigens des prolétaires respectèrent la propriété d'autrui. Un fait que l'on ne peut rapporter sans émotion, c'est qu'à l'archevêché de Paris et dans les boutiques des armuriers, la populace, seule et maîtresse, au milieu d'objets précieux et de sommes d'argent qu'il lui était facile de détourner, ne toucha pas à un seul écu, ne s'empara de rien. Plus tard les mêmes hommes qui avaient eu des trésors à leur disposition demandaient l'aumône pour acheter leur pain du soir; et si les passans, dans leur admiration, leur offraient leur bourse, ils n'acceptaient que quelques sous, nécessaires à leurs besoins. Que l'on parle maintenant des vertus grecques et romaines! cet acte seul les vaut toutes.

Si nous jetons un coup d'œil général sur le magnifique tableau dont nous n'avons pu qu'ébaucher les traits principaux, nous sommes encore forcés d'avouer que cette supériorité de nos voisins sur nous, supériorité que nous

avons remarquée dans les débats de leur Parlement, les a suivis sur le champ de bataille (1). Si les libertés de l'Angleterre étaient attaquées, sans doute on verrait tôt ou tard s'organiser une résistance efficace devant laquelle l'oppression et la tyrannie seraient forcées de reculer. Mais nous croyons fermement que les premiers efforts de l'arbitraire auraient parmi nous de nombreuses chances de succès. Tant de gens viendraient nous prêcher la prudence, la modération, la paix; on ferait une si prodigieuse dépense de pathos sentimental, d'effusions louangeuses, en faveur de nos tribunaux et de notre jurisprudence antiques, que nous pourrions bien voir, en définitive, les opprimés et les oppresseurs se livrer un combat inégal et ridicule à la barre de nos cours de justice. Qui doute cependant que la plupart des tribunaux et des juges ne soient entraînés par un penchant habituel et nécessaire vers le pouvoir existant? Qui ne sait que, par leur nature

(1) Note du Tr. Une comparaison quelconque est presque toujours un vain appât offert aux intelligences frivoles et amoureuses de similitudes apparentes. On ne peut trop le redire, le parallèle que l'auteur établit entre la France et l'Angleterre est faux et arbitraire. Il est impossible qu'un roi de la Grande-Bretagne embrasse les théories qui ont ruiné Charles X, impossible qu'un ministère anglais ose ce que le ministère Polignac a osé. Charles X s'appuyait sur le droit divin; le roi d'Angleterre n'est roi que par la grâce de sa constitution. La sublime conduite du peuple de Paris, son admirable élan d'héroïsme, ont seuls pu sauver la patrie française. Il ne faut, pour maintenir l'Angleterre dans la jouissance de ses libertés héréditaires, ni la même violence d'impulsion, ni la même grandeur de sacrifice, ni la même ardeur de mouvement. Entre un peuple qui arrache à un orage le berceau de sa liberté naissante, et le peuple qui conserve sa liberté enracinée, acquise, antique, tout est contraste, rien n'est ressemblance.

même, les membres des cours de justice sont partisans de l'autorité, et regardent d'un œil jaloux le développement du sentiment, des droits et de la force populaires? Qui a perdu le souvenir de cette complaisance avec laquelle on soumet aux exigences du pouvoir l'élasticité des lois? Qui ne sait comment on peut rajeunir et remettre en vigueur, selon la circonstance et la nécessité présentes, de vieilles ordonnances tombées en désuétude, ou détourner de son sens naturel quelque loi existante, ou l'interpréter même avec une impudente audace, et la forcer de se plier aux volontés du gouvernement? Qui ne sait par quels chemins détournés, par quelle manipulation habile et quelle savante économie des ressources légales, d'érudits jurisconsultes peuvent arriver à leurs fins, accomplir leur tâche, et protéger la couronne et ses amis contre les plus justes réclamations du peuple et de ses défenseurs? Qui ne sait d'avance quel est le résultat probable d'une lutte engagée devant les tribunaux entre deux plaideurs si différens?

En vérité, nous craignons bien que si, en Angleterre, un appel était fait à ces juges, gardiens sévères de notre constitution, cette mesure ne provoquât une décision favorable aux oppresseurs. Nous craignons que si la Chambre des Pairs était saisie en dernier ressort d'un procès de ce genre, la victoire ne se trouvât d'avance assurée « au *noble lord un tel,* au *noble marquis chargé de diriger le gouvernement,* au *noble duc paré du cordon rouge* (1). » Sans doute la lutte ne se terminerait pas là. De nouvelles usurpations enfanteraient de nouvelles remontrances; la résistance grandirait avec l'injustice; la force du peuple se déploierait à mesure que l'oppression deviendrait plus

(1) A la Chambre des Pairs, on entend les membres de cette assemblée se désigner mutuellement par ces indications : *The noble lord in the blue riband,* etc., etc.

révoltante ; le tyran tomberait ; et les successeurs de Jeffries, déchus de leurs siéges, iraient partager son immortalité d'infamie. Mais avant d'obtenir ce résultat, beaucoup de tems se passerait ; il faudrait beaucoup souffrir. Disons plus : si le gouvernement, au lieu d'écraser d'un seul coup toutes nos libertés, se fût contenté d'une usurpation revêtue et voilée d'une apparence de modération, les tribunaux l'eussent aidé dans sa tentative ; toute résistance eût été étouffée, et les oppresseurs auraient pu jouir en sécurité de leur triomphe.

Aujourd'hui, si rien de semblable ne peut arriver, nous ne le devons, il faut l'avouer, qu'à l'héroïsme des Français, au glorieux exemple qu'ils ont donné au monde, à la leçon redoutable dont ils ont épouvanté nos maîtres. Sans doute ces vérités sont humiliantes pour l'orgueil national des Anglais ; mais notre devoir est de les dire. Habitués à nous louer, à nous estimer, à nous exalter nous-mêmes au-dessus de tous les peuples, nous dépassons, si ce n'est en vertus et en qualités intellectuelles, du moins en suffisance et en orgueil, les autres nations. Une occasion de mortifier cette vanité se présente à nous : saisissons-la. Osons aborder la réalité ; que ce soit enfin l'objet de nos méditations. Nous apprendrons à rendre justice aux étrangers ; salutaire avertissement qui nous enseignera l'humilité et la sagesse.

Mais arrêtons-nous un peu. Examinons en détail cette crise extraordinaire dont le rapide récit vient d'attirer notre admiration. Il ne sera point inutile de la considérer, dans ses suites et ses résultats, sous deux rapports différens : de chercher d'abord comment elle peut influer sur la France ; ensuite de quelle manière elle peut modifier la situation de notre pays et de l'Europe.

Rien n'a servi plus utilement les intérêts de la France,

et ne contribuera plus puissamment à la liberté, que la conduite exemplaire de la population parisienne, à deux époques terribles et difficiles, au commencement et à la fin de la rapide révolution qui vient d'avoir lieu. Dès que la constitution fut attaquée, on repoussa l'attaque avec une promptitude merveilleuse; après la victoire, on déploya une modération non moins digne d'enthousiasme : mélange sublime de vivacité dans l'élan et de sagesse dans le triomphe, qui éclipse la gloire même du combat. D'inappréciables effets résulteront de ce double exemple. Les tyrans, effrayés de la promptitude avec laquelle le châtiment a suivi le crime, sauront enfin qu'il ne leur est pas permis d'usurper impunément les droits de leurs sujets. Si la pitié leur est étrangère, si les principes de la morale et de la vertu n'ont point d'accès dans leur esprit, ils sont du moins susceptibles de terreur. Jusqu'ici un prince qui conspirait contre son pays se fiait à la lenteur du châtiment; le tems était son complice; il savait bien que ses menées finiraient par attirer sur sa race une punition lointaine; mais que lui importait? *Je plains mon successeur*, s'écriait l'un d'eux; et il préparait avec soin et exécutait sans scrupule ses criminels desseins. La dépravation de Louis XV et le despotisme de Louis XIV ne furent punis que long-tems après leur mort.

Mais, si l'exemple de la France est suivi, plus de répit pour les monarques coupables. Qu'ils s'arment contre les lois : ce seront eux et non leur postérité qui auront à soutenir le combat. Il s'agit d'engager à l'instant même une lutte terrible, une guerre à mort. Qu'ils tremblent; il n'y a pas moyen d'échapper à ce péril, de fuir ce champ de bataille. Il y va non-seulement de leur puissance, mais de l'existence de leur race, mais de leur vie et de celle de leurs enfans. Il faut vaincre ou s'exposer à tout, à la

prison, à l'échafaud, au gibet. Sérieuse alternative : on peut, avant de former une conjuration royaliste, y regarder à deux fois, peser les inconvéniens d'une telle responsabilité et préférer aux chances d'un pouvoir absolu, mais dont le bourreau peut trancher le fil, la certitude d'une autorité légale, paisible et limitée.

Des avantages non moins grands sont nés, pour la France, de la modération admirable qui a signalé sa conduite. Supposez que le sang eût coulé, que l'on eût commis d'inutiles violences : une réaction semblable à celle de la première révolution, réaction de l'humanité souffrante contre une cruauté toujours odieuse, aurait eu lieu; elle aurait rendu désormais impossible toute résistance contre des maîtres injustes. Pourquoi le Directoire, au milieu de ses déprédations et de ses actes arbitraires, ne rencontra-t-il aucun obstacle? Quelle puissance établit au milieu des ruines de la république le trône de Napoléon? Quelle force le soutint et le fixa, quoique trempé du sang des générations sacrifiées? Un souvenir, un fantôme : l'ombre de la Terreur! la crainte de voir cette époque renaître, la résolution de l'étouffer à jamais, la résignation à tout, pourvu que de telles scènes ne reparussent pas. Ainsi s'établirent la tyrannie et la conscription Napoléoniennes. Elles frayèrent la route au règne des Bourbons; elles habituèrent le peuple et le façonnèrent au joug : sans Bonaparte les crimes et les folies de la dynastie royale auraient obtenu infiniment moins de répit. Mais maintenant le peuple sait que l'on peut repousser les attaques contre la constitution sans se livrer à des excès criminels; que l'on peut exercer, sans violence inutile, le droit sacré de défense personnelle. Les événemens se sont chargés d'inculquer d'une manière dont rien n'effacera le souvenir, cette leçon de résistance juste et nécessaire que Fox définissait éloquemment : « *Le droit dont les peuples*

doivent se souvenir le plus rarement possible, mais que leurs maîtres doivent avoir éternellement présent à la mémoire. »

La stabilité du gouvernement nouveau dépend de la même modération. Une grande révolution s'est accomplie sans laisser après elle ces sentimens de fureur profonde, qui enfantent les guerres civiles et ensanglantent des siècles : le triomphe n'a été ni un massacre ni une bacchanale. Une nation qui se comporte ainsi est digne d'être citée comme exemple. Armés de la force que le peuple leur a déléguée, ses chefs s'acquitteront de leur devoir en imitant sa prudence et sa sagesse; en lui accordant une confiance large et libérale, mais en veillant surtout à la tranquillité du pays.

Ici se présente une question nouvelle et de la plus haute importance : comment maintenir cette paix si désirée? Comment pourvoir à cette stabilité constitutionnelle que tous les bons citoyens invoquent? Déposons ici nos opinions et nos observations indépendantes; elles diffèrent peut-être des opinions professées par d'illustres amis de la liberté. Nous respectons leur sincérité; nous rendons hommage à leur patriotisme : mais la vérité exige de nous que nous ne taisions pas nos sentimens personnels.

Un premier point nous semble capital. Le droit d'élection devrait s'appuyer sur une base plus large. Le nombre des votans est aujourd'hui tellement limité que les intrigues des factions contraires peuvent sans beaucoup de peine agir avec force sur une masse si peu étendue. La turbulence de quelques démagogues amoureux de changement, la servilité de courtisans avides d'agrandir la sphère de la prérogative royale, ont trop beau jeu maintenant; donnez-leur de favorables circonstances, il ne leur serait pas impossible d'obtenir dans la Chambre des Députés

une majorité contraire à l'opinion et aux vœux de la communauté. La réforme que nous indiquons contribuerait à la fois à l'affermissement du trône et à celui des libertés publiques.

D'ailleurs ce n'est pas de ce côté, c'est d'un point diamétralement opposé que le danger réel nous semble partir. Le pouvoir exécutif n'est pas encore investi de toute la force nécessaire pour administrer avec fermeté les hautes fonctions qui lui appartiennent. C'est lui qu'on doit armer : c'est lui qu'il faut mettre en état de conserver la paix au dedans, et de représenter dignement au dehors la nation française auprès des nations étrangères. La sécurité extérieure et intérieure, dont se compose le bien-être des peuples, dépend de cette énergie du pouvoir exécutif. Sans doute, après avoir tant souffert des usurpations de leurs princes et de leur ambition, après avoir éprouvé de quelle perfidie ces princes sont capables, il est naturel que les Français surveillent d'un œil jaloux et inquiet les moindres extensions de la prérogative, qu'ils s'efforcent de la tenir parquée dans un cercle étroit, et que, fermant les yeux sur le danger d'affaiblir le souverain pouvoir, ils pensent surtout à entraver ses usurpations et à prévenir ses excès. Mais des malheurs graves peuvent naître d'une disposition, si excusable d'ailleurs : les appréhensions sous l'influence desquelles nous traçons ces lignes ne sont que trop justifiées par des écrits et des opinions dont l'étourderie violente a causé tant d'alarmes à Paris, et qui ont eu de l'écho en Angleterre. Reproduisons ces opinions et analysons-les. Ce sera le meilleur moyen de faire connaître nos craintes, leur étendue et leurs limites.

Avant de conférer la couronne à la branche d'Orléans, une longue discussion eut lieu sur la question de savoir si la pairie serait conservée ou anéantie. On proposa de faire

subir à cet ordre des restrictions sans exemple dans tous les pays où l'aristocratie entre comme un élément constitutif de la société : on alla jusqu'à demander l'abolition des titres héréditaires, et la transformation de la pairie en une dignité viagère. La prise en considération de ce projet fut remise à une autre époque, mais non rejetée. Il est impossible de prévoir un tel changement, sans éprouver les alarmes les plus vives : la discussion de cette proposition nous semble elle-même pleine de dangers : traiter légèrement une affaire si majeure, c'est prouver que l'on comprend bien mal la question que l'on soulève. Que la pairie expire avec chaque pair nouvellement créé : vous donnez à la cour une influence énorme. Seule, la couronne dispose de l'aristocratie entière. Tous les pairs sont des jouets dans la main du monarque. Avide de conquérir sa faveur, aucun noble n'ose plus se placer dans les rangs de l'opposition. Dans l'espoir de transmettre son titre à son fils par une nouvelle nomination du prince, quel membre de la chambre haute aura le courage de contredire le ministère? Quel enfant de pair de France osera remplir son devoir, au risque de perdre les biens et les honneurs paternels? Jamais vous n'imaginerez un moyen plus efficace de rendre tous les pairs esclaves, d'entourer le trône de nobles séides, et d'assurer à la couronne l'appui de tout ce que les familles aristocratiques possèdent de crédit et d'influence, en dehors de la chambre haute. C'est ainsi qu'une proposition, née d'un sentiment hostile à la pairie et au privilége, tendrait à les renforcer l'un par l'autre et à détruire la plus puissante des limites qui protègent le peuple contre les empiétemens du pouvoir.

Nous n'examinerons pas sous combien de rapports un tel arrangement blesserait la nature même du gouvernement représentatif et serait incompatible avec la société ac-

tuelle. Ce ne serait pas modifier la noblesse, mais la détruire ; ce serait changer l'aristocratie en un corps de solliciteurs et de gens en place ; créer un nouvel ordre de chevalerie, dont le premier devoir serait la servilité. En Angleterre, les évêques sont à la nomination du roi. Qui chercherait dans les rangs de nos évêques un homme assez courageux pour lutter avec la cour ? Eh bien ! la mesure dont nous parlons ferait de chaque pair de France un évêque, que le roi seul pourrait nommer et qui n'aurait jamais une opinion, un vote, une pensée libre. Disons-le franchement : tant que l'on restreindra les droits de primogéniture avec assez de fermeté et de prudence pour empêcher les pairs d'accumuler d'immenses fortunes, il ne faut pas craindre que cet ordre ne devienne trop puissant. Faire de la pairie un office à vie, ce n'est pas seulement anéantir son pouvoir ; c'est bien pis, c'est anéantir son indépendance. Par cette disposition vous laissez entre ses mains une certaine somme d'influence directe ou indirecte ; et, soit qu'il l'étende ou la diminue, soyez sûr que tout son crédit, toute sa puissance, toute son action, appartiennent à jamais à la couronne.

Un autre sujet de sollicitude pour nous, c'est la constitution de la garde nationale. Ce corps est devenu très-important : soit qu'il veuille faire le mal, soit qu'il veuille faire le bien, sa puissance est extrême. Il est né à l'improviste, création spontanée des premiers troubles de la révolution. Cent mille hommes prirent les armes à Paris, pour protéger la ville où le gouvernement de Louis XVI, dans sa faiblesse et son épouvante, était incapable de maintenir la paix. Récemment, on a vu revivre avec la même célérité la garde nationale. Le roi et ses généraux ont passé en revue quatre-vingt mille soldats improvisés. Dans toute l'étendue de la France, ces gardiens de la tranquillité pu-

blique, ces surveillans jaloux du pouvoir exécutif sont au nombre d'un million au moins !

C'est parce que nous désirons voir ce corps utile et national maintenir la paix en France, et s'y entourer d'une puissance morale et durable, que nous nous intéressons vivement à ce qu'il repose enfin sur des bases rationnelles et solides : nous le regardons comme un admirable contre-poids opposé à l'armée que le souverain commande. Mais la proposition qu'on a faite de laisser à la garde nationale le choix de ses officiers nous effraie. Des milliers d'hommes armés sont-ils donc un corps délibérant digne de toute confiance? Est-il prudent de faire dépendre de la faveur populaire le commandement des troupes? N'a-t-on point craint les résultats d'une situation où acquérir de la popularité et avoir une armée à ses ordres seront bientôt une seule et même chose? Tout homme sage saura répondre à ces questions et y répondra comme nous.

D'un autre côté, que craint-on, si la couronne nomme les officiers de la garde nationale, corps qui n'est composé que de citoyens? Aucun mal ne peut en résulter, nous le pensons du moins, et nous désirons ardemment qu'en France on se le persuade sérieusement. Mieux vaudrait dire hautement : « Nous ne voulons pas de gouvernement royal; il nous faut une république de nom et de fait; » que d'introduire ainsi dans une prétendue monarchie des élémens si peu d'accord avec sa nature.

Plusieurs autres propositions tendant à restreindre dans les plus étroites limites l'exercice du pouvoir royal ont aussi fixé l'attention. On a voulu limiter le droit de paix et de guerre; déterminer par une loi fondamentale le nombre des troupes en activité : enfin dépouiller la couronne de ses priviléges et du patronage qui se trouve entre ses mains. Nous ne nous arrêterons pas à discuter ces matières. Sans

avoir même l'expérience politique que notre habitude constitutionnelle nous donne, un peu de réflexion suffit pour convaincre les gens raisonnables que, dans un gouvernement monarchique, de telles entraves imposées à la couronne, sont en opposition directe avec la forme et l'essence de ce gouvernement même. La liberté de la presse, une représentation vraiment nationale, une armée permanente assez forte pour protéger le pays contre l'invasion, mais non pour servir les projets d'une usurpation intérieure; la police des villes confiée aux citoyens armés : voilà les seuls moyens utiles et énergiques de contrebalancer la tendance envahissante de l'autorité exécutive, et de forcer le privilége à rester enfermé dans ses limites : voilà les véritables garanties de la sécurité publique. La base de notre raisonnement, la source réelle de nos opinions, c'est notre conviction intime qu'une monarchie limitée est le seul régime convenable à la France, en harmonie avec ses intérêts, avec ses habitudes, avec ses désirs, avec sa passion pour la guerre, son ambition de gloire militaire et son vaste territoire. Il y aurait, selon nous, extravagance à mettre en doute ce que nous venons d'avancer. La république française, si l'on osait la renouveler, commencerait infailliblement par l'anarchie comme en 1792, et finirait infailliblement par le despotisme de quelque soldat heureux, comme en 1800.

Sans doute, quand il s'agit de créer une constitution, l'on ne doit pas mettre en ligne de compte les qualités ou la position personnelle de ceux qui les premiers sont chargés d'administrer l'état. Mais il est une circonstance que l'on ne doit pas perdre de vue dans la distribution des pouvoirs, dans la délimitation des forces à donner ou à refuser à l'autorité royale : c'est que, pendant plusieurs générations, le roi des Français aura un compétiteur. L'ex-roi

de France sera le *prétendant ;* et ce mot seul suffit pour rappeler à ceux qui connaissent l'histoire d'Angleterre, combien ces syllabes magiques ont d'influence sur un gouvernement, tiennent en échec la famille régnante; combien un tel épouvantail est efficace et les engage, pour nous servir d'une expression bourgeoise, à se bien conduire.

Ramenons nos regards sur l'Angleterre. Quelle part notre gouvernement a-t-il prise dans les événemens qui viennent de se passer? Véhémentement soupçonné d'avoir promis son appui au malheureux roi qui a fait un si triste essai de tyrannie, il est l'objet non-seulement de nos accusations, mais de celles de la France. Ces accusations sont-elles fondées, ou n'ont-elles pour causes que les sentimens connus de nos ministres, leur haine pour tous les droits populaires, leur prédilection pour tous les systèmes arbitraires sur le continent? Il est certain qu'en dépit de leurs concessions, ou plutôt en dépit des concessions que nous leur avons arrachées, ils se sont constamment montrés à l'étranger les protecteurs inexorables des formes politiques que la superstition, le despotisme et la coutume ont consacrées : là point d'opposition parlementaire, point d'associations ni d'assemblées publiques, rien qui les forçât au consentement qui les blesse. Leur cœur bat pour la cause des Turcs contre les Grecs. Les efforts de ces derniers vers l'indépendance leur sont odieux. Ils n'y voient pas une utile diversion à la puissance et à l'ambition russe, si fatales à nos intérêts. Ils ne les considèrent, ces efforts, que comme autant de pas nouveaux vers la liberté du monde. Le Russe même est pour eux un objet de crainte. Plus civilisé que le fils d'Allah, il fait avancer, en combattant les Turcs, la cause de la civilisation. Nos ministres

sont de feu pour les Autrichiens, barbares successeurs des barbares qui ont écrasé l'Italie;

Gothiques oppresseurs de la belle Hespérie (1).

Ministres d'une monarchie constitutionnelle et d'un roi dont le pouvoir est limité, vous les voyez devenir alliés et amis de ce Ferdinand, monarque sans foi et sans ame, de don Miguel, du sanguinaire et vil Miguel. Ils osent davantage. Par eux, la marine anglaise prostituée brise les lois et les pactes des nations, et se livre à l'odieux office de soutenir le pire des deux tyrans les plus détestables de notre siècle. Que des hommes dont le despotisme n'a jamais sollicité en vain l'intérêt, ou même le secours (autant qu'il leur était possible de le prêter); que ces hommes aient été considérés par Polignac et Charles X comme leurs alliés naturels dans cette guerre secrète, cachée, qu'ils tentaient contre les droits du peuple : cela n'a rien de surprenant. Aussi, la plus intime persuasion ne laisse-t-elle à chacun de nous le plus faible doute sur la part que le ministère anglais a prise dans ces affaires : tout le monde pense d'abord qu'il a favorisé la formation du dernier cabinet français; ensuite qu'il a donné son approbation aux mesures criminelles de ce cabinet.

Ces griefs ont été repoussés d'une manière peu satisfaisante, on doit en convenir. Un ministre, un seul, et dans une seule des deux chambres, a énoncé affirmativement le fait: « que le cabinet anglais n'avait jamais employé son in- » fluence à porter M. de Polignac au rang de premier

(1) Monti. Sonnet sur la Paix.

...... Che ci ha dato Iddio
Gli Austriaci in Italia, *Gottizando* vanno, etc., etc.

» ministre. » Nous ajoutons foi à cette dénégation. Qui a pensé que les cabinets pussent s'entremettre de cette manière? Sans doute on aurait été plus rassuré, si le ministre qui a prononcé cette assertion avait eu plus d'importance dans le cabinet, s'il avait pu, avec plus de vraisemblance, prendre sur lui la responsabilité des actes du ministère. Mais celui dont la voix prédominante aurait dû donner cette garantie, garda le silence : et quand même il ne l'aurait pas gardé, la phrase vague et indécise que son collègue a jetée comme au hasard serait encore bien insuffisante. Affirmer solennellement que l'on n'a pas *employé son influence à porter M. de Polignac au ministère*, c'est ne rien affirmer. Les ministres anglais étaient les amis du premier ministre de France. Tous leurs vœux étaient pour lui, personne ne le nie, même après la catastrophe que sa folie a causée. Il est possible que Charles X n'ait pas entretenu à ce sujet de communications directes avec eux : il n'est pas absolument impossible que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne n'ait eu sur cette matière aucune conférence avec le roi de France; mais il n'en restera pas moins certain que la cour et le cabinet d'Angleterre ont accueilli par des cris d'allégresse la nouvelle de la formation du nouveau cabinet. Le feu roi d'Angleterre était devenu sur ses vieux jours l'ennemi des principes de liberté, dans lesquels ses premières années avaient été bercées. Sa haine contre la révolution d'Espagne était si amère, en 1823, qu'il faisait publiquement des vœux pour le succès des armes françaises. Ses favoris encourageaient à Paris cette croisade contre la liberté, par des assurances réitérées que leur maître l'approuvait, et que la résistance du parlement serait inutile. Il devait donc naturellement sympathiser avec ceux qui complotaient la ruine de la demi-liberté de la France.

Il fallait écouter alors leurs organes accoutumés : il fallait les entendre saluer de leurs bénédictions hypocrites la nomination du nouveau ministère ; selon eux l'ordre et la paix allaient renaître. Letriomphe des ennemis de la liberté causait leur ardente joie. On vit même quelques journaux, naguère attachés à la cause du peuple, mais enrôlés depuis peu sous la bannière ministérielle, remplir leurs colonnes d'éloges menteurs accordés à cette nouvelle composition du cabinet, où ils voyaient, grâce à je ne sais quelle illumination du ciel, la promesse d'un bonheur, et d'une liberté dont l'Angleterre n'avait pas encore joui pleinement.

Ils marchaient hardiment dans cette route. L'opposition de la chambre des députés fut pour eux un objet d'ironie. Ils stigmatisèrent comme déraisonnable, séditieuse, horrible la résolution que la France entière prit d'un mouvement unanime, son plan d'attaque et de défense contre un ministère détesté. Selon ces apôtres du pouvoir, M. de Polignac était l'homme nécessaire. Sans lui plus de paix intérieure, plus de sécurité pour le trône. Quand ils s'aperçurent que de gigantesques majorités écrasaient leurs favoris, ils ne prononcèrent plus qu'un seul cri : *la dissolution de la chambre !* C'étaient ces mêmes politiques dont l'espoir et le vœu le plus cher étaient de voir la vieille Espagne reconquérir ses colonies émancipées, l'imbécile Barradas asservir sa patrie, et les Mexicains accourir se ranger autour de son étendard.

Cependant un incident les arrêta. Quand ils virent la force du parti patriote s'augmenter, les nouvelles élections accabler le ministère, et le triste sénat dépositaire de l'autorité préparer ses coups d'état, ils firent halte. Pour la première fois ils hésitèrent ; leurs yeux se dessillèrent : ils virent le danger du patronage qu'ils accordaient à la maison de Bourbon. Qu'on leur rende cette justice : ils eurent

le bon sens de reconnaître le péril. Il leur sembla prudent et sage de temporiser, d'attendre l'événement. Mais si le succès eût couronné la tentative de M. de Polignac, assurément notre ministère n'en eût point ressenti de peine; s'il affirme le contraire, et s'il se trouve un seul homme capable d'ajouter foi à ses paroles, nous n'hésitons pas à décerner à cet homme le brevet de dupe : convaincus que nous sommes, que le cabinet anglais dans sa masse, à une ou deux exceptions près, espérait voir l'obstination de M. de Polignac triompher des efforts démocratiques, et le gouvernement de la France s'asseoir sur des bases *vraiment monarchiques*. Quelle fut en effet la conduite des écrivains voués à la cause de notre ministère ? Ils adoptèrent les détestables doctrines d'un homme (1) qui, après avoir proposé à la France une dictature comme moyen de salut, quitta son pays pour se réfugier en Angleterre. Le plus influent des journaux ministériels professa ouvertement ces théories, proclama la nécessité de réduire la presse française au silence, et celle de changer la loi d'élection. On assure même que l'ouvrage de Cottu fut d'abord écrit en anglais et en Angleterre ; on prétend que le livre français n'est que la traduction de l'original britannique; et à l'appui de cette assertion, l'on cite les nombreux anglicismes contenus dans ses pages, et l'air d'originalité qui respire dans le texte anglais. Quoi qu'il en puisse être, ce furent les idées de ce publiciste que la presse ministérielle d'Angleterre se chargea de faire retentir et de propager. Tous les journaux du ministère, à l'exception d'un seul, suivirent cette impulsion. Les actes des patriotes français furent calomniés : on leur prodigua l'outrage; on défendit avec force les mesures du ministère Polignac ; on les sou-

(1) M. Cottu.

tint encore, lorsqu'elles eurent échoué ; on fit leur éloge et leur oraison funèbre, avec toute l'amertume du désappointement.

Mais, dira-t-on, le gouvernement anglais a reconnu le duc d'Orléans comme roi des Français. Cette réponse est ridicule. Nos ministres pouvaient-ils donc refuser cette reconnaissance ? La France entière, d'une voix unanime, n'avait-elle pas appelé le duc d'Orléans au trône ? En face d'un parlement si redoutable, d'un parlement tel que jamais on n'en avait vu s'assembler, le cabinet allait-il, pour son début, annoncer la guerre contre la France, la guerre entreprise en faveur de cette vieille famille et de ce vieux trône qui nous ont coûté d'incalculables trésors et plus d'un quart de siècle de combats ? Non, certes ; l'idée seule de cette absurde tentative ferait naître la risée. Dans le fait, le mouvement public en faveur de la liberté, l'avertissement solennel donné par les élections, l'anathême universel lancé contre Charles X et ses adhérens, la clameur de l'Europe, l'impulsion que le monde entier suit aujourd'hui, les reproches faits à Polignac par les plus fermes soutiens du torysme (1) : mille causes réunies et puissantes décidèrent le cabinet d'Angleterre. Il s'empressa de reconnaître le nouveau roi des Français : refuser de le reconnaître, c'eût été donner sa démission. Cette reconnaissance ne prouve donc rien, absolument rien. Que nos ministres aient contribué d'une manière indirecte, mais efficace, à faire M. de Polignac premier ministre ; qu'ils aient tracé d'avance tout son plan de conduite ; que chacune de ses ordonnances ait été dictée par notre ambassadeur ; que le brouillon de ses actes ministériels soit parti de Downing-Street (2) : tout cela pourrait être, et cadrer

(1) Doctrine de l'autorité absolue.

(2) Rue où se trouvent réunis les bureaux des divers ministères.

encore avec leur conduite actuelle. Aujourd'hui que le peuple dans sa colère a brisé les instrumens du dommage public, aujourd'hui que les conspirateurs gémissent dans les cachots de Vincennes, il faut bien se soumettre comme Charles X s'est soumis lui-même. Comme lui, nos ministres ont cédé à la force des événemens ; comme lui, ils ont abdiqué, en dépit d'eux-mêmes, l'exécution de dangereuses et tyranniques théories. Mais dira-t-on que Charles X n'ait point été coupable, parce que, descendant du trône souillé par lui, et fuyant la contrée qu'il avait tenté d'asservir, il a aussi subi la puissance du destin et ployé sous son empire ?

Puisque nous venons de nommer Charles X, occupons-nous d'un autre fait qui le concerne : examinons la conduite de nos ministres envers ce roi fugitif. Un criminel, après avoir tenté quelque action atroce et vu ses projets avorter, est condamné à l'exil : est-ce notre usage en Angleterre de lui offrir une pension sur le trésor ; de lui prodiguer toutes les marques possibles de vénération et de respect? Avouer que nous accordons protection et asile au meurtre, à la rapine, à l'iniquité, est-ce là notre coutume? Est-ce un acte honorable pour nous? Eh bien, Charles X et sa famille ont été reçus, accueillis, logés, je ne dis pas avec courtoisie, mais avec une faveur et un empressement dont jamais patriote n'eût été l'objet, s'il fût venu en Angleterre. D'où vient cet étrange contraste? Que le philosophe le plus illustre, le plus sublime génie, un héros, couvert du sang qu'il vient de verser pour son pays, un Washington, après avoir donné à ses concitoyens la liberté et refusé le sceptre, un philanthrope, un Howard, un Penn, un Franklin, touchent nos rivages. Les douaniers ne vont-ils pas les soumettre à toute la rigueur de

leurs observations ? à toute la scrupuleuse exactitude de leurs amendes? Quelle vertu, quel talent échapperont à cette loi commune ? Supposez que la victoire fût restée à M. de Polignac après la boucherie qu'il avait commandée, quel accueil eût attendu les malheureux débris de ce massacre ? Nos ministres, au lieu de traiter avec bienveillance les victimes échappées aux balles des Suisses, n'eussent-ils pas réclamé contre eux toutes les rigueurs de l'extradition ? Le premier paquebot n'eût-il pas rejeté ces infortunés sur les côtes de France ? Ne les eût-on pas inhumainement renvoyés au bourreau qui les attendait ? Hélas ! cela n'est que trop certain.

Pourquoi donc Charles X et sa famille ont-ils été traités si différemment ? Nous le demandons ; toute la Grande-Bretagne le demande. Nos hommes d'état doivent enfin répondre. La reconnaissance de Louis-Philippe par notre cabinet a rejeté Charles X dans la classe des simples citoyens. Déchu de son trône, d'où vient qu'on le traite comme roi ? En a-t-on le droit ? Peut-on le souffrir ? C'est insulter la France, c'est se moquer de l'Angleterre. Veut-on faire parade d'une étrange et sympathique sensibilité pour le sort de cet homme, dont les cheveux blancs sont rougis et souillés du sang de ses sujets ? De quoi le plaint-on ? de ce qu'il n'a pas réussi à exécuter le dessein le plus atroce dont un prince puisse concevoir l'idée ; de ce qu'après avoir fait tonner son artillerie sur ses sujets paisibles, après avoir donné le signal du meurtre, le malheureux a fui sa capitale jonchée de cadavres ; de ce que, trompé dans son espoir barbare, il a été forcé d'abandonner à jamais une patrie si outragée et si généreuse ? Ah ! voilà les motifs qui touchent si puissamment le cœur des gens qui nous gouvernent ! Voilà pour quel homme le cours de nos lois

est suspendu! Voilà comment on explique les signes de déférence et de respect prodigués à ce tyran débile, suicide de sa dynastie. Assurément, se conduire ainsi, c'est devenir complice de Polignac, c'est s'associer à son crime, assumer la solidarité de ses actes, avouer l'intérêt qu'on ressent pour lui, se faire gloire d'une communauté de pensées et de sentimens intimes avec ces coupables objets de l'horreur publique. Devons-nous inférer de là que les ministres anglais craignent les révélations que la famille royale de France pourrait faire et n'osent par conséquent leur tourner le dos ?

Tout semble concourir à le prouver. Avant la chute de l'ex-roi de France, ils mettaient tout en œuvre pour nous persuader leur complicité avec le cabinet des Tuileries. Aujourd'hui ils ne font rien pour la désavouer. On s'attendait à ce que le duc de Wellington, à la dernière assemblée de Manchester, saisirait une occasion si favorable de se disculper. On croyait qu'en présence des citoyens honorables réunis pour le fêter, il déclarerait d'une manière nette et franche ses intentions présentes et ses actes passés. On avait droit de l'espérer du moins. Sir Robert Peel ne venait-il pas de déclarer, en plein Parlement, que le ministère était disposé à embrasser le parti et à défendre les intérêts populaires ? A Manchester, lord Wellington, au lieu de tenir le même langage, garde un silence hautain. Ses adhérens lui font entendre un ridicule discours, dans lequel il est question du progrès des lumières dans les classes secondaires, et de la crainte qu'elles ne dépassent bientôt et ne finissent par *écraser* les classes supérieures. Sans nous arrêter à commenter ce mot *écraser*, sans chercher si les classes supérieures sont, sous le rapport des lumières, fort difficiles à *écraser*, avouons que ce contraste entre la

déclaration de Sir Robert Peel et la conduite du chef du cabinet a droit de nous surprendre ; et que rien dans tout ceci ne trahit une résolution bien décidée de chercher un appui dans les masses populaires.

A cette sympathie de nos ministres pour les ministres français opposez l'antipathie universelle que la nation anglaise leur a témoignée. Quel élan dans cette approbation unanimement donnée au peuple français ! Quel cri de joie est parti de tous les coins du royaume et a salué cette révolution glorieuse ! Il parcourt les mers, il flotte avec le pavillon britannique jusqu'aux extrémités du monde, il force tous les amis de l'indépendance et de la dignité humaine à répéter en chœur ce chant de gratitude et de bonheur. De gratitude ! oui, certes ; le monde entier doit aux Français une profonde, une ardente reconnaissance. La cause des Français est celle de tous les hommes libres. Si M. de Polignac eût réussi, que d'imitateurs eussent suivi sa trace ! Nous aurions eu nos Polignac : c'est ce dont il est impossible de douter, pour peu que l'on ait de bon sens. Grâces soient rendues à Dieu ; maintenant nous sommes à l'abri d'une calamité si terrible. La population de Paris vient de faire la leçon aux tyrans de l'univers entier ; elle vient d'apprendre aux soldats qu'ils sont citoyens ; elle vient d'enseigner aux citoyens leur devoir. Les troupes savent aujourd'hui que l'honneur ne leur commande pas de massacrer leurs frères si un roi l'ordonne ; elles savent qu'obéir dans cette circonstance aux ordres d'un monarque aveuglé par ses prêtres ou mené par ses maîtresses, c'est se couvrir de honte et courir à leur perte. Quant aux habitans des grandes villes, ils se souviendront que leurs cités sont d'inexpugnables forteresses, pourvu qu'ils veuillent les défendre. Exemple admirable, fait pour encourager et enthousiasmer

la portion vertueuse des armées qu'entretiennent les divers peuples d'Europe, pour glacer d'effroi les esclaves et leurs maîtres.

Disons mieux. L'émancipation de la France est le gage de celle de tous les pays d'Europe. Qu'elle soit asservie, plus d'espoir pour l'Espagne, l'Italie, le Portugal. En Angleterre même l'avenir se chargeait déjà de nuages que ce grand événement a dissipés. Quel ministre n'est toujours prêt à se faire un rempart de son armée, et à soutenir par la force des baïonnettes son pouvoir despotique? Aujourd'hui, grâce à la leçon que les Français ont donnée au monde, nous sommes certains que l'Angleterre défendrait à son tour ses libertés si elles venaient à être attaquées; nous ne doutons pas qu'elle n'eût honte de rester en arrière de la France.

Enfin nous sommes persuadés que cette généreuse émulation, cette noble rivalité des deux plus grandes nations de l'Europe, au lieu de les précipiter l'une contre l'autre et d'exciter la guerre entre elles, ne serviront désormais qu'à corriger les défauts qui peuvent se trouver encore dans les institutions de l'une et de l'autre. Le peuple anglais ne souffrira pas long-tems que ses voisins puissent se vanter d'une indépendance plus complète, d'une liberté plus entière que la sienne. Proclamons une vérité dure : la France possède aujourd'hui un gouvernement plus libre que le nôtre. Nous dont la *prérogative* (selon la belle expression de Milton) *est d'apprendre aux nations comment elles doivent se conduire*, avons-nous donc perdu ce beau privilége? Nous ne tarderons pas à le reconquérir. Que le peuple veuille; et c'en est assez. Quelle résistance des ministres aussi inhabiles que ceux qui nous régissent pourraient-ils opposer à l'opinion universelle? Incapables de diriger le mouvement actuel, impuissans à conduire eux-

mêmes de grandes mesures politiques, comment empêcheraient-ils l'essor et l'accomplissement des volontés populaires? La réforme du Parlement, contenue dans de certaines bornes; voilà ce qu'ils sont obligés de faire ou plutôt de laisser faire. Tout notre cabinet a juré de n'y pas consentir : qu'importe? Sir Robert Peel a promis récemment de ne jamais donner de représentans aux grandes villes. Qu'importe cette promesse? Ne l'avons-nous pas vu jurer inimitié éternelle au catholicisme, assurer solennellement que jamais l'émancipation des catholiques irlandais n'aurait de plus ardent adversaire? Eh bien! le même homme a fait volte-face; il est devenu le défenseur et l'apôtre de cette mesure qu'il devait poursuivre d'une haine immortelle. Sa complaisance a été un renouvellement de bail, un moyen de conserver le ministère une année de plus. S'il veut le garder encore, qu'il se résigne, qu'il cède; sauf à payer d'une troisième concession son nouveau bail de l'année prochaine.

(*Edinburgh Review.*)

Sciences Naturelles.

LE DÉLUGE DE MORAY, EN ÉCOSSE.

Un espace de plus de six mille milles carrés, dont les montagnes de Monadhleadh formaient le point central et qui comprenait la plus grande partie de Morayshire (1), fut, pendant le mois d'août 1829, le théâtre d'une catastrophe épouvantable. Le quart de l'étendue territoriale de l'Écosse se trouva bouleversé par une inondation subite. Trois jours de pluie, le 2, le 3 août et le 27 du même mois, suffirent à cette œuvre terrible : les cataractes du ciel étaient ouvertes ; toutes les rivières avaient quitté leur lit ; ce vaste bassin ne formait qu'un océan : routes, moissons, édifices, plantations, forêts, vieilles roches, tout avait disparu. Le paysan dont la chaumière s'élevait sur une colline était entraîné avec elle par le torrent ; l'habitant de la vallée périssait dans un tombeau commun et obscur, avec sa femme et ses enfans. On eût dit que les montagnes arrachées à leurs fondemens livraient passage à toutes les sources contenues dans les flancs de la terre, et qu'un terrible effort de la nature allait effacer de cette vaste surface tout souvenir de l'homme et de ses ouvrages. Le flot emportait les collines ; on voyait des portions de terrains, avec leurs fermes, leurs bestiaux et leurs cultivateurs, flotter au gré de ce déluge, comme les flocons de neige

(1) Comté de Moray.

que le ruisseau emporte dans son cours. Des routes de dix lieues se sont effacées. Des ponts de granit, bâtis sur le roc vif, se sont brisés et réduits en poudre. Les plus riches pâturages se sont convertis en montagnes de sable. Des forêts déracinées ont suivi le cours du torrent. Des fleuves, arrachés à leur ancien lit, se sont frayés une route nouvelle. Toute la topographie de cet immense district a changé de face. Il est impossible d'y reconnaître une seule des propriétés, des lignes de démarcation et des limites autrefois existantes. Ce qui doit exciter la surprise, c'est que les habitans de tout le comté n'aient pas péri, tant la catastrophe fut soudaine, sa violence impossible à prévoir, son impétuosité foudroyante.

Pendant que ce nouveau déluge d'Ogygès accablait le comté de Moray et le submergeait, le ciel était en flammes. La foudre retentissait de toutes parts. Les hauteurs sur lesquelles se réfugiaient les malheureux que le flot poursuivait étaient sans cesse frappées des éclats du tonnerre : c'était un effroyable conflit de toutes les forces de la nature conjurées contre l'homme. La terre, devenue le jouet de l'inondation, se trouvait transformée en une mer de création nouvelle : et tous les dangers, toute l'horreur, toute la sublimité de la tempête venaient épouvanter et disperser, priver de leurs biens et de leurs vies, frapper au sein de leurs retraites champêtres les habitans paisibles de cette région méditerranée.

La situation et la configuration physique de l'Écosse se prêtent singulièrement à augmenter l'intensité de ce phénomène, presque inconnu dans l'intérieur de l'Angleterre. Ici, ce ne sont que mouvemens de terrain, roches dispersées ou superposées, sources rapides, torrens sauvages ; là, vous ne voyez qu'une vaste plaine. Ce que l'on appelle une inondation, en Angleterre, ne mérite guère la peine

d'y songer ou d'en parler ; ce qu'en Écosse on appelle (1) *speat* ou *spate*, est un véritable déluge. Voyez comment les peintres nés dans des contrées trop peu montagneuses, Poussin, Carrache, Martin (2) ont mal réussi à représenter le déluge universel. Il leur manque d'avoir observé de près ce grand spectacle d'une région sillonnée par des blocs de granit, entrecoupée par mille accidens et en proie aux ravages de l'inondation. Cette leçon sublime que la nature ne leur a pas donnée, rien ne pouvait y suppléer. Placez un homme de génie sur la cime des monts Grampiens (3), frères géans, enchaînés et sourcilleux, qui dominent toute l'Écosse. Tout se tait ; pas un souffle d'air n'agite les buissons d'alentour ; pas un murmure des ruisseaux n'interrompt le silence qui l'environne. Il n'entend ni l'oiseau frapper de son bec le tronc du chêne, ni l'abeille bourdonner autour de la mousse en fleurs. Tout-à-coup, du sein de ce repos, quel long gémissement s'élève ? Est-ce la foudre? Est-ce la terre qui mugit dans ses cavernes, dont la profondeur s'ébranle? La face du ciel, dont l'azur foncé noircit à chaque instant, vous menace et s'abaisse sur le front des montagnes : vous diriez un groupe de Titans, qui se pressent et frémissent sous les coups multipliés dont Jupiter les accable. L'éclair se joue à leur sommet comme une baguette magique s'y briserait en mille

(1) On sait que l'idiome écossais forme une branche distincte de la langue anglaise ; branche qui se rapproche, par plus d'une ressemblance, de la langue française. *Fash*, se fâcher ; *bonnie*, bon, aimable, etc.

(2) Voyez, sur ce grand artiste, un article curieux de l'ALBUM BRITANNIQUE.

(3) Chaîne de montagnes qui traverse l'Écosse dans sa partie occidentale.

fragmens détachés, étincelans et mobiles. De toutes les cimes, mille cataractes se précipitent. Chaque grotte enfante un déluge. Chaque sentier est le lit d'un torrent; chaque nouveau lit d'un fleuve improvisé s'imprègne d'une teinte bizarre et tranchée. Ici les eaux roulent comme du sang sur les rocs de granit; là, le ciel bleuâtre se reflète sur les ondes écumantes. Un chœur formidable est le résultat de cette réunion de bruits et de murmures que forment tant de rivières sans nom et sans origine. Malheur aux cabanes! désolation et anathème sur les campagnes! Ces ponts, que les glaçons de cent hivers n'ont pas ébranlés, vont tomber comme des roseaux que le vent ploie et déracine. Le génie du déluge, le *Kelpie* (1) *des eaux*, le démon des torrens courroucés, que l'imagination mélancolique du paysan écossais consacra depuis long-tems comme un être réel, domine et jouit de ses ravages. Il pousse un long cri de joie : à ce cri lugubre se joignent les gémissemens de l'agonie, les hurlemens de mort, l'accent de douleur de l'enfant et de la mère, du vieillard et de la jeune fille, que le démon arrache à leur chaumière, emporte en triomphe et pousse vers l'océan qui va les dévorer.

Mais quittons cette description trop vague, trop générale, trop poétique, des sublimités et des horreurs qu'entraîne une calamité particulière aux contrées les plus pittoresques. Pourquoi ce fléau, qui plusieurs fois désola l'Écosse, s'est-il reproduit l'année dernière d'une manière inaccoutumée, avec une violence inouie? Quelles furent

(1) Les *kelpies* sont des génies populaires. Il y a le *water-kelpie,* le génie des eaux; le *winter-kelpie,* le génie d'hiver, etc. Le caractère que la tradition et la poésie leur attribuent est celui d'une malfaisance constante et d'une sorte d'ironie active, qui n'est point sans grâce et rappelle le *Méphistophélès* de Gœthe.

les causes de cette inondation terrible? Quelles furent les circonstances principales qui en marquèrent le passage?

Pendant les mois de mai, juin et juillet, la chaleur avait été excessive; les changemens électriques de l'atmosphère étaient si fréquens que le baromètre soumis à leur influence, au lieu de présager exactement la température, ne donnait plus que des indications fausses, que le résultat démentait. A une sécheresse extraordinaire, qui tuait les arbrisseaux et les fleurs, succédait par intervalles une pluie ou plutôt une ondée de courte durée, mais d'une violence sans égale. Plusieurs aurores boréales apparurent; le vent soufflait avec force; le tems était incertain et bizarre; un événement malheureux, pronostic de l'inondation, eut lieu le 12 juillet. Près du lac de Keanlochluichart, dans la paroisse de Contin (1), est situé un petit hameau du même nom. C'était un dimanche. Les habitans se trouvaient à l'église, quand un torrent de pluie, renversant le pont, faisant déborder le lac, se répandant au milieu de la plaine, atteignant les chaumières du hameau, les détruisit de fond en comble et ne laissa pas un seul vestige de Keanlochluichart. L'église était située sur une hauteur et séparée du hameau par une petite rivière et un pont; qu'on imagine la surprise de ces montagnards, lorsqu'en sortant du lieu sacré ils n'aperçurent plus ni pont, ni hameau, ni maisons, ni pâturages, mais seulement une nappe d'eau entraînée par un courant impétueux. Leurs foyers étaient détruits; leurs enfans avaient eu le tems de s'échapper et de se réfugier sur une colline; excepté eux, tout ce qu'ils possédaient leur était enlevé. Dans la simplicité superstitieuse de leur esprit, ils attribuèrent ce malheur à une vengeance divine, et crurent que leur seigneur

(1) Dans le Rosshire.

l'avait attirée sur leur tête en votant au Parlement en faveur de l'émancipation catholique (1).

Outre les causes prédisposantes que nous venons de citer, il en est d'autres plus immédiates. Les vents de l'ouest avaient accumulé sur la partie nord de l'Écosse une masse de vapeurs, dont la colonne immense, entraînée à l'improviste par une bourrasque violente soufflant du nord-est, se précipita vers le sud-est, balaya les côtes de Caithness et de Sunderland, traversa le Frith de Moray, et attiré enfin par les cimes aiguës de la chaîne des monts Monadhleadh, alla se décharger dans les rivières qui en découlent; le Nairn, le Findhorn, la Spey, le Lossie, le Deveron, le Don et la Dee. Toutes ces sources, bouillonnant dans leurs lits de roches, se ramifiaient en de nombreux ruisseaux qui se grossirent à leur tour et augmentèrent le ravage. Un fait est remarquable : plus la source d'un fleuve se rapprochait du sommet de ces montagnes, plus sa dévastation a été désastreuse; plus elle s'en éloignait, moins la crue de ses eaux a été considérable. Le Kingussie et ses tributaires ont démesurément grandi; la Spey s'est contenue dans les limites marquées par les inondations précédentes. Quant à la violence avec laquelle cette masse de vapeurs condensées a dû se dissoudre et se déverser sur les aiguilles granitiques des Monadhleadh, on ne peut s'en faire aucune idée. C'était, comme disait un montagnard, une nouveauté « parfaitement ridicule. » A une grande distance des Monadhleadh, à Huntly Lodge (2), il tomba, depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures du soir, assez de pluie pour que le sol en fût submergé à la hauteur

(1) Les habitans des Highlands sont la plupart calvinistes. Quelques catholiques se trouvent encore parmi eux.

(2) Maison de campagne appartenant au duc de Gordon.

de trois pouces trois quarts. Enfin la somme d'eaux pluviales déversées pendant les 2 et 3 août est égale à la sixième partie de la quantité de pluie qui, année commune, tombe dans toute l'Écosse.

Tel est le phénomène, fertile en désastres, dont un homme de talent vient de publier la relation détaillée (1). Sir Thomas Dick Lauder, un des riches propriétaires du Morayshire, homme d'esprit et de savoir, a visité toutes ces chaumières détruites, il a porté secours aux victimes; et lui-même il a vu les plus belles parties de ses plantations et de ses jardins suivre la marche conquérante du torrent, des forêts séculaires fuir sur l'onde impétueuse, ses kiosques élégans voguer comme des navires et se mêler aux débris des cabanes. Comme savant et comme écrivain, Sir Th. Lauder avait donné preuve des différens genres de mérite que réclamait la description entreprise par lui. Deux romans pleins d'intérêt (2) et d'énergie, plusieurs essais remarquables, publiés dans les *Transactions* de la Société Royale d'Édinbourg, l'avaient signalé comme un de ces hommes rares chez qui des facultés éminentes n'excluent pas les facultés contraires; peindre et prouver, disserter et intéresser, analyser et généraliser, sont des mérites et des occupations de l'esprit qui n'ont rien de commun entre eux. Une éducation détestable isole chez la plupart d'entre nous ces puissances diverses de l'intelligence; leur union semble une heureuse et brillante anomalie.

Chacune des rivières que nous venons d'énumérer plus

(1) *An account of the great floods of August* 1829 *in the province of Moray,* by Sir Th. D. Lauder. Édinburgh. 1 vol. 8°.

(2) *Lochandhu* et *The wolfo Badenoch.* Ces deux ouvrages ont été traduits en français.

haut, et dont M. Dick Lauder a décrit en poète, en naturaliste et en érudit la marche dévastatrice, a marqué son progrès par des événemens et des ruines dont l'intérêt réel l'emporte sur celui des plus pathétiques romans. C'est chose étonnante que la multitude des scènes dramatiques recueillies sur place, et reproduites dans toute leur naïveté par l'auteur. Sur une ligne de six cents milles, ligne occupée par tous ces fleuves à peu près parallèles, l'amour de la vie, l'égoïsme, le dévouement pour ses proches, la force de l'ame, les ressources de l'esprit, la fermeté du caractère, la lutte obstinée avec la mort présente, ont fait naître tout-à-coup autant d'incidens qui saisissent l'attention, qu'on en trouve dans les annales d'un peuple entier. A ces exploits, à ces sacrifices dont les acteurs sont humbles et les motifs sublimes, le narrateur a joint toutes les traditions poétiques, toutes les saillies de superstition et de crédulité qui en varièrent l'uniformité naturelle; il a laissé aux victimes et aux héros leur style rustique; et cette simplicité, expression ingénue de tant d'alternatives de désespoir et d'espérance, de tant de passions éveillées en un instant, fait vibrer dans le cœur une corde plus intime, y excite une sympathie plus profonde que ne pourraient le faire les plus laborieuses, les plus sombres créations d'une imagination de poète.

En recueillant les principales scènes de ce drame, nous suivrons le même plan que Sir Thomas Dick Lauder a suivi. Les dévastations de chacun des fleuves seront l'objet d'un examen séparé.

Le Nairn, dont la source dans les montagnes est si pittoresque et si sauvage, n'a point sacrifié à sa colère de victimes humaines. Il s'est contenté de renverser quatre ponts, ceux de Sheannaglass, d'Aultranagh, de Holm et de Nairn. Ce dernier est le moins maltraité des quatre.

Plusieurs moulins, une digue, un vaisseau ont succombé à sa fureur. Le vieux château de Kilravoch a résisté à l'assaut; mais, comme pour se venger de son insuccès, le fleuve a balayé tous les arbres dont ce château gothique était environné. A peine les fondations de l'édifice furent-elles battues par cet océan, on vit apparaître sur les créneaux une population inconnue; c'étaient des milliers de rats, dont la paix était troublée et l'antique domaine menacé d'invasion. L'instinct qui les poussait à fuir sur les hauteurs, fut cause de leur perte; on les massacra sans pitié.

Le Nairn se montra clément et paisible, si vous comparez ses exploits à ceux du Findhorn, superbe fleuve dont la source jaillit du sommet d'une montagne qui fait partie des Monadleadh. Rien de plus varié que son cours, tantôt guéable et étendu comme une nappe transparente sur un lit de rochers, tantôt écumant dans ses cavités profondes et anfractueuses, peuplé de poissons aux lames d'argent et aux écailles d'or, environné d'un paysage qui change sans cesse et dont les touristes (1), gens du lieu-commun et de la grande route, n'ont pas songé à venir admirer les beautés sauvages et inconnues. Personne ne les leur avait indiquées; et ces messieurs ne songent guère à demander à la nature de nouvelles révélations.

Trois grandes propriétés, celles de Dalmigarie, Killechie et Balnespeik furent détruites par le Findhorn. Il enleva les trois arches du vieux pont de Corryburgh, comme on soulève avec la main le couvercle d'un coffre, s'empara du domaine de lord Cawdor, et le fit disparaître avec une

(1) L'amour des voyages a fait naître en Angleterre une classe spéciale de littérateurs touristes; gens superficiels et prétentieux. Chaque district a son *tour* et son *touriste*. Tous ces ouvrages se ressemblent par l'emphase du style et la stérilité des faits.

rapidité si destructive que le château, situé naguère au sein de verts pâturages, se trouva tout-à-coup suspendu au-dessus d'un abîme de plus de soixante pieds, creusé par les flots. Le pont de Ferness que le torrent envahisseur recouvrait complètement, résista aux efforts du fleuve, qui avait dépassé de quarante pieds son niveau ordinaire. Les tombeaux furent ouverts. Le cadavre d'un suicide, John Cumin, qui selon la coutume écossaise (1) avait été enterré sur le grand chemin, il y a plus de cent ans, reparut à la lumière ; le sol dans lequel il était enseveli était mêlé de parties ferrugineuses, qui avaient conservé le cadavre dans un état d'intégrité parfaite. La famille de cet homme existe encore dans le canton : elle ramassa son corps, dont les longs cheveux rouges s'étaient enlacés aux racines des buissons et lui donna les honneurs de la sépulture. Un roc, situé près du pont de Rannoch, opposa au Findhorn une résistance qui l'irrita; pour surmonter l'obstacle, il s'éleva perpendiculairement à plus de cinquante pieds de haut. Le Divie et le Dorbach, qui vont se jeter dans le Findhorn, rivalisèrent de violence avec lui. Une longue ligne de fermes et de moulins, situés sur leurs rives, furent emportés avec leurs habitans. Toutes les terres de Breemoray, appartenant à lord Moray, furent lavées pour ainsi dire, dépouillées de leurs couches de sol végétal, et réduites à un lit de roches rouges et granitiques, que le flot mit à nu. Il faut entendre le récit du fermier William Macdonald, et le témoignage naïf de la stupeur dont le frappa cet événement :

« Le fond de la vallée forme, dit ce fermier, un enfon-

(1) En Angleterre, on ensevelit encore le cadavre des suicides au centre d'un carrefour ; un épieu traverse le cadavre. En Écosse, une corde est placée autour du cou du mort ; et la même cérémonie barbare a lieu au milieu d'un grand chemin.

cement d'à peu près deux cents toises, où l'eau s'engouffra, et qui devint un lac en quelques minutes. Elle y entrait avec un *bruit sourd*, expression qui n'est pas correcte (1), mais qui peut seule rendre ce que je veux dire. Pendant une heure, je vis ce nouvel étang grossir ; et bientôt ma surprise et ma douleur furent extrêmes, quand ma ferme et les bois qui l'entourent, situés sur le flanc du côteau, se détachèrent à mes yeux et voguèrent sur le fleuve, comme une île flottante. Le reste de la colline ne tarda pas à suivre la même route : arbres, buissons, gazons, rochers, pâturages, tout descendait à la fois ; ce paysage voyageur fit ainsi une route de plus de cent toises, sur un plan oblique de soixante-dix pieds ou environ : il n'en reste aucune trace aujourd'hui. »

Seannachan ou *le vieux champ*, appartenant au brave montagnard Pochollok, fut également détruit par l'inondation ; l'exploit qui avait valu à Pochollok cette belle propriété est trop caractéristique pour n'être pas rapporté.

« Pochollok, un des vassaux de Mackintosh, était, dans sa jeunesse, le vrai type des héros d'Ossian ; sa taille gigantesque, son courage, sa franchise, sa simplicité, l'avaient rendu célèbre. Un jour Macqueen, chef du clan, ayant appris qu'un loup, le dernier débris de cette race extirpée en Écosse, avait dévoré deux jeunes enfans des montagnes, convoqua tous ses vassaux pour le lendemain à midi, et invita spécialement Pochollok, dont la vigueur et l'audace étaient éprouvées, à ne pas manquer à ce rendez-vous de chasse. Déjà les montagnards se trouvaient réunis dans la grande salle ; et Macqueen, étonné de ne pas

(1) Sir Thomas Dick Lauder s'étonne de la justesse et de l'originalité de cette expression, depuis long-tems reçue dans la langue française, mais toute nouvelle pour les Anglais. C'est un fermier écossais qui l'a trouvée.

voir arriver le Fingal de son clan, se promenait de long en large dans la chambre; sa colère était silencieuse, mais profonde : chef, il se voyait l'objet d'une désobéissance; ami, il se voyait dédaigné. Une demi-heure se passa. Pochollok, revêtu du large *plaid* bariolé, armé de la claymore, parut enfin.

« Apprends que ma coutume est de n'attendre per-
» sonne, lui dit Macqueen courroucé. Tu sais pour quelle
» affaire nous sommes ici, et quelle chasse nous devons
» faire ensemble.

» — De quelle affaire parles-tu ? reprit Pochollok.

» — Du loup : mon messager a dû te le dire.

» — Ah! c'est cela? reprit le montagnard en souriant.
» Je l'avais, sur ma foi, tout-à-fait oublié. Au surplus,
» à défaut de l'animal, voici sa tête. »

» Et il tira des replis de son manteau la tête gigantesque du loup.

» Tous les assistans applaudirent le héros des montagnes, et lui demandèrent comment s'était achevée sa conquête.

« En traversant le *slochk* (1) de la vallée, reprit Po-
» chollok, je rencontrai la bête; mon grand chien s'élança
» sur elle. Aussitôt je la serrai dans mes deux bras, je lui
» plongeai ma claymore dans le cœur, et je lui coupai la
» tête. La voici; ces animaux ont la vie dure; on dit même
» qu'ils ressuscitent. Celui-ci, j'espère, ne reviendra pas au
» monde.

» — Noble Pochollock, s'écria le chef, en mémoire et
» pour récompense de ta bravoure, je te donne en propriété
» Seannachan, le vieux champ de mes ancêtres! »

Joignons à ce récit une autre narration du même genre et qui en est le *pendant* caractéristique.

(1) *Slochk, luice,* trou, ravin.

« Un ravin profond et sablonneux, situé près de la source du ruisseau (1) de Newton, servit long-tems de retraite aux derniers loups qui dévastèrent ces parages. Deux frères, qui demeuraient à Falkirk, se chargèrent de débarrasser le canton de ces hôtes incommodes. La tâche était périlleuse et l'entreprise d'une utilité générale. Peu de familles qui n'eussent été décimées par les monstres; pas de mère dont un des enfans n'eût péri sous leurs coups. Aussi attendit-on avec impatience et anxiété le résultat de la promesse héroïque des deux frères.

» Ils épièrent l'instant où les chefs de la famille, le loup et la louve, habitans du ravin, y laissèrent leurs louveteaux et allèrent chercher pâture. Le frère aîné, armé de son poignard, se glissa lentement dans l'asile des animaux; et pendant qu'il frappait leurs petits, son frère, en embuscade à l'entrée de cette tanière, qui n'avait qu'une issue, y faisait sentinelle. L'aîné était encore occupé de son œuvre meurtrière, quand les deux loups revinrent; une terreur subite saisit le cadet, qui, sans donner l'alarme, quitta son poste et prit la fuite. Effrayé de sa faute et du danger auquel sa fuite précipitée avait exposé son malheureux frère, il imagina de se mutiler lui-même avec son poignard et de dire à ses compatriotes que, surpris avec son frère, dans la tanière, par les deux animaux féroces, il y avait laissé son frère mort et s'était échappé, après avoir reçu plusieurs blessures. Ce mensonge fut bientôt découvert.

» Les montagnards de Falkirk se dirigèrent en masse vers le lieu, théâtre du combat. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils y virent, non le cadavre du frère aîné, mais le

(1) *Burn*, mot gaëlique.

frère aîné lui-même, tout sanglant, et se traînant à peine! C'était pour eux un fantôme menaçant. Ils reculèrent devant cette apparition.

« Qui es-tu? lui crièrent-ils.

» — Donald Mac-Allan.

» — Est-ce toi ou ton esprit?

» — C'est moi-même. J'ai tué facilement les petits de » la louve; mais au moment où j'allais sortir du ravin, » l'issue qui y conduit s'obscurcit tout-à-coup et la mère- » louve se présenta devant moi. Je la frappai de mon poi- » gnard. Son mari ne tarda pas à la suivre. La louve » blessée se joignit à lui. L'espace était étroit. Un coup » heureux étendit morte la femelle : je me fis de son corps » un rempart derrière lequel, déjà blessé moi-même, je » me plaçai pour combattre le survivant; la lutte a duré » trois heures. Enfin j'ai triomphé de mon ennemi; mais, » vous le voyez, il m'a mis en lambeaux.

» — Et ton frère?

» — Je ne sais ce qu'il est devenu. Je l'avais placé en » sentinelle à l'entrée du ravin. Il a disparu. »

» L'indignation des montagnards fut extrême, en apprenant de quelle ruse le lâche les avait fait dupes. Ils le traînèrent devant le *laird* (1) qui possédait encore le droit de haute et basse justice, et le malheureux fut pendu le lendemain au sommet de la montagne. Cette histoire, dont tout le canton peut attester l'authenticité, ne date pas de cent ans. »

C'est ainsi qu'en mêlant aux circonstances relatives à l'inondation les annales rustiques de ces contrées si intéressantes, l'habile auteur a varié le tissu de sa narration

(1) *Laird*, lord; mot du patois des Basses-Terres.

et complété le tableau curieux qu'il offrait à ses lecteurs. Laissons maintenant parler le meunier de Dunphail, dont Sir Thomas Lauder a recueilli les propres paroles.

« Le lundi 3 août, j'étais à la porte du moulin, quand je vis l'eau s'approcher et nous assiéger. Bientôt nous nous trouvâmes prisonniers du fleuve Dorback (1), dont le lit était effacé et qui ne formait plus autour du moulin qu'un étang immense. Vers le soir, l'eau baissa considérablement; nous pensâmes qu'il n'y avait plus pour nous aucun péril et nous restâmes imprudemment chez nous.

» Le lendemain matin, nous étions en prière, quand un flot impétueux, nous assaillant à la fois par la porte et les fenêtres, entra dans notre chambre et nous prouva la folie de notre imprévoyance. Je m'empressai de courir au berceau de mon jeune frère, que je portai dans une chambre plus élevée; j'y allumai du feu et je redescendis. Les bestiaux étaient dans l'eau jusqu'au poitrail. Je fus obligé de jeter des bottes de foin dans leur étable afin de combler, autant que possible, l'étang qui s'y formait et de leur offrir un point d'appui. La porte se brisant sous l'effort des flots, nous nous trouvâmes bientôt inondés ; je cassai la fenêtre opposée pour favoriser l'issue de l'eau. A chaque instant de gros troncs de chêne, déracinés par le torrent, venaient frapper contre le moulin. Une mer furieuse, dont les vagues roulaient plus hautes que des maisons, se précipitait sur nous. C'est en vain que nos voisins, placés sur une colline à dix toises de distance, nous faisaient des signes et nous criaient de nous sauver. Tout espoir de salut semblait perdu.

» Nos murailles tremblaient, l'eau montait de moment en moment, lorsqu'un tronçon de bois, attaché à une

(1) Un des fleuves tributaires de la rivière Divie.

corde, vint frapper le coin de notre porte détruite. Nos voisins, aux yeux desquels nous allions périr, avaient lancé, dans la direction de notre habitation, un long câble qu'ils avaient assujéti de leur côté. Je saisis la corde et l'attachai solidement à une poutre. Une autre corde plus mince ne tarda pas à nous arriver de la même manière. Nos sauveurs en gardaient un bout entre leurs mains. J'attachai cette dernière corde autour du corps de mon jeune frère; et toujours tenant d'une main le gros câble qui traversait le torrent, il se laissa attirer par nos voisins jusqu'au rivage. Notre domestique eut recours au même moyen; mais elle lâcha prise et perdit la vie. Enfin je fus sauvé de la même manière. Aujourd'hui il ne reste pas la moindre trace du moulin qui m'appartenait. »

Sir Thomas Dick Lauder déplore avec une éloquence aussi pittoresque que pathétique la perte de sa belle propriété de Relugas (1), dévastée par les ondes de la Divie.

« Nous nous croyions à l'abri de ses atteintes, dit-il; mais le fleuve courroucé nous poursuivait. En vain essayions-nous de fuir devant lui. Un nouveau flot plus terrible que les vagues précédentes revenait nous assaillir; et nous ne tardâmes pas à en avoir jusqu'aux genoux. Deux bruits distincts se faisaient entendre : l'un semblable à un sourd et lent murmure, l'autre à une constante détonnation, produite par la chute des rochers qui se précipitaient dans les eaux.

» Bientôt chacun des arbres, chacun des édifices du parc tombèrent tour à tour. Ma propriété ne fut plus qu'un vaste abîme, où venaient se confondre toutes les richesses végétales que j'y avais depuis si long-tems accumulées. Vous eussiez dit une de ces scènes magiques exé-

(1) Propriété située sur les bords du même fleuve.

cutées par les machinistes de nos théâtres, et où l'art du mécanicien dépasse en les imitant tous les prodiges de la nature. Mon château ne fut pas détruit; mais quand nous le vîmes débarrassé des flots qui le pressaient de toutes parts, il se trouva suspendu au-dessus d'un précipice de cent soixante-huit pieds, précipice taillé perpendiculairement dans le roc, par la violence du torrent. A peine l'œil pouvait-il le suivre dans son élan; les débris qu'il faisait voler avec ses flots semblaient poussés par une force égale à celle de la poudre enflammée qui chasse le boulet du sein de la pièce de canon. Que de souvenirs doux et précieux s'attachaient à ces plantations aujourd'hui anéanties! Que de plaisirs purs à jamais perdus! Ce parc, planté par mes pères et embelli par moi, avait fait long-tems mes délices. Le paysage le plus grandiose l'environnait; rien de tout cela ne subsiste. »

Jusqu'ici des ponts, des rochers, des jardins ont été seuls en butte à la fureur du Findhorn et de ses collègues. Parvenu dans des régions plus habitées et grossi par la chute des torrens voisins, il devint meurtrier, entraîna dans son gouffre des familles entières, et couvrit de victimes toute la plaine de Forres, depuis le Frith de Moray, jusqu'à l'Océan. Les événemens tragiques se succédèrent avec une rapidité épouvantable. Un médecin, le docteur Brands, traversait à gué la rivière, ordinairement très-peu redoutable, quand cette foudre d'eaux mugissantes s'avança sur lui : son cheval se noya; il fut jeté à demi mort sur le rivage, et malgré sa fatigue et l'humidité de ses vêtemens, il alla répandre l'alarme dans les villages voisins. Un honnête bourgeois, nommé Suter, lui servit de second dans cette expédition de bienfaisance, qui sauva beaucoup de victimes.

Un pauvre marinier, nommé Whinns (1), demeurait à quelque distance de la rivière, dans une petite cabane. Déjà, du sein de cette nappe d'eau, on ne voyait plus s'élever que le toit et la cheminée de la chaumière. Bientôt apparurent au sommet de cette misérable habitation le marinier et toute sa famille, groupés sur le toit. Une petite caisse qu'il avait assujétie au moyen de cordes placées dans l'intérieur leur servait d'unique support. A chaque tronc d'arbre que le courant lançait contre l'édifice, ces malheureux tremblaient de tous leurs membres. Sa femme, couverte d'un grand drap, donnait le sein à un enfant. Une fille de dix-sept ans et un garçon de douze ans s'accrochaient et se cramponnaient de leur mieux aux ferremens et aux soliveaux de la toiture. Les infortunés attendaient la mort. Pendant long-tems il fut impossible de leur apporter aucun secours.

La maison habitée par la famille Kerr, à Stripeside, se trouvait également envahie. On croyait cette famille déjà détruite et anéantie par l'inondation, quand on aperçut une main, puis un bras qui sortaient d'une mansarde : c'était le vieux Kerr, qui, aidant les efforts de sa femme et de sa nièce, les attira l'une après l'autre sur le toit. Mais à peine avaient-ils atteint cette position, qu'une partie de la toiture s'écroula. Ils glissèrent en rampant le long du toit et se dirigèrent vers un mur d'appui, qui n'avait pas encore cédé à la masse des eaux furieuses.

Telle était la situation terrible de ces deux familles, lorsqu'on vit enfin une barque, montée par trois hommes courageux dont les noms méritent d'être conservés, Do-

(1) Ce mot, dans le patois des paysans de ce canton, se prononce *Funns.*

nald Munro, William Smith, et Thomas Fraser, s'avancer ou plutôt bondir sur cette mer agitée. Cent fois cette frêle embarcation, assaillie par les débris, les rocs et les cadavres qui se pressaient dans le gouffre, parut submergée avec ceux qui la dirigeaient. Mais telle fut leur adresse et leur courage qu'ils parvinrent, après avoir reculé souvent et vu la mort de près, jusqu'à la maison d'un fermier nommé Smith, dont le faîte se montrait à peine au-dessus de l'eau. Qu'on imagine ce que devaient souffrir ses malheureux habitans, qui nageaient dans leur domicile, et cherchaient à se retenir en saisissant les solives du toit et leurs meubles flottans. On fut forcé d'achever la destruction d'une cheminée pour leur livrer passage : ils furent sauvés, déposés sur la rive, portés chez M[me] Grant d'Earnhill, qui leur prodigua ses soins; et le bateau, traîné sur le rivage par deux chevaux, fut conduit dans la direction de Stripeside.

Il fallait voir, sur les collines environnantes, toute une population inquiète et attentive, suivre les mouvemens de ces hommes généreux; les encourager par des cris de joie, quand ils avaient franchi un nouvel obstacle; et rester muette de terreur, quand la force du courant les entraînait, en cinq ou six minutes, à deux cents toises du point qu'ils voulaient atteindre. Donald Munro, qui ce jour-là portait un chapeau de paille et une veste jaune, se fit surtout remarquer par son courage : de tems en tems on entendait les spectateurs lointains s'écrier dans leur admiration : *vive la veste jaune!* Ce fut Munro qui sauva toute la famille Kerr de Stripeside. Mais quand les membres de cette famille furent entrés dans le bateau, cette charge, devenue trop pesante pour un si faible esquif, l'exposa à de nouveaux dangers. En vain cherchait-on à le remorquer, au moyen de cordes tirées par les personnes placées

sur le rivage : leur force combinée n'égalait pas la terrible puissance des ondes agglomérées. Cependant, grâce à la *veste jaune* et à ses habiles manœuvres, les Kerr finirent par aborder : c'était un touchant spectacle. Que de vifs embrassemens ! Quels serremens de main ! Tous les paysans d'alentour s'empressaient autour d'eux pour les complimenter.

Cependant le bateau qui avait résisté à tant d'assauts fut renversé ; ceux qui le montaient ne sauvèrent leur vie qu'en arrêtant au passage une meule de foin, dont les bottes fortement serrées leur servirent de radeau, et les conduisirent jusqu'à un bois voisin, dont les arbres apparaissaient encore au-dessus du courant. Ils en saisirent les branches, auxquelles ils s'accrochèrent et se fixèrent. Par un bonheur inattendu, le bateau entraîné par les vagues fut jeté sous leurs pieds, au moment où ils se trouvaient suspendus aux rameaux du bois enseveli sous les eaux. Quelques cordages que le même courant y avait jetés leur servirent à repêcher leur esquif; bientôt il vogua aussi léger qu'auparavant ; et la troupe courageuse alla recueillir les débris de la famille Cummins, dont il ne restait plus que deux personnes, le vieux père et sa petite-fille, tous deux cachés et accroupis sur un angle du toit de leur maison. Six autres personnes avaient péri.

Ce fut ensuite le tour d'Isabelle Morrisson et de sa tante la veuve Speedyman. Écoutons le récit d'Isabelle Morrisson. Aucune fiction n'est aussi saisissante que cette terrible réalité. Quand les hommes du bateau s'approchèrent de cette cabane, une des murailles avait croulé ; le toit ne se soutenait qu'en s'appuyant sur les quatre pilastres d'un lit de bois. La nièce, dont la tête seule dépassait le niveau des eaux, se trouvait dans le lit, en face du cadavre livide de sa tante, qu'elle tenait devant elle.

« Il était près de huit heures, nous dit Isabelle, dans ce patois rustique dont un habitant d'Édinbourg aurait à peine compris quelques paroles (1), et ma tante était dans son lit, quand je vis commencer l'inondation ; je m'écriai : « Tante ! l'eau entoure notre maison. » A peine avais-je parlé, le flot se précipita dans la chambre.

« Va chercher dans mon coffre, me répondit-elle, mes » effets les plus précieux ; je veux les mettre pour qu'on » m'enterre ainsi. »

» Je lui obéis ; mais un instant après le coffre flottait dans l'appartement. Ma tante essaya de se soulever dans son lit.

« Bell (2) ! Approchez ! donnez-moi votre main ; je » tâcherai de vous aider à monter près de moi.

» — Vous n'en avez pas la force. Je vais m'accrocher à » l'un des pilastres et je tâcherai de m'aider moi-même. »

» En effet je me mis dans le lit de ma tante. Pendant deux heures, nous y luttâmes contre les eaux qui soulevaient les matelas sur lesquels nous étions placées. J'essayais en vain de la soutenir ; elle était évanouie ; elle se serait noyée dès ce moment si je n'avais tenu fortement sa chemise, de manière à la soulever au-dessus de l'eau, qui allait toujours en grossissant. Enfin je l'approchai de ma poitrine, et de l'autre main je serrais le pilier du lit. Un flot vint l'arracher de mes bras.

« O ma nièce, s'écria-t-elle, je suis perdue ! » L'eau l'étouffait ; c'était chose affreuse à voir. Comme elle luttait avec les eaux ! Comme elle combattait pour sauver sa vie !

(1) Cette partie de l'Écosse se fait remarquer par la barbarie du dialecte qu'on y parle. *Fan* équivaut à *when; syne* veut dire *then.* Ceux mêmes qui comprennent l'écossais ont peine à entendre le langage des paysans du Morayshire.

(2) Abréviation pour *Isabelle.*

Ce spectacle aurait arraché des larmes à un païen. Moi-même je perdis prise du pilier que je tenais embrassé; pendant long-tems je restai dans l'eau, sous les pieds de ma tante à l'agonie. Alors le lit cassa et je remontai sur ses débris à l'aide du courant : les piliers subsistaient encore; je me trouvai portée tout en haut, sous le dais, et une nouvelle vague me frappant la tête contre le bois, je perdis toute connaissance. Cependant je restai suspendue à l'endroit où je m'étais accrochée, depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures de l'après-midi du jour suivant. »

La tante était morte; on sauva la nièce, mais elle resta frappée d'une paralysie universelle.

Le vieux Funns ou Whinns, dont nous avons parlé plus haut, fut bientôt hors de danger. Nos lecteurs trouveraient quelque monotonie dans notre récit, si nous rapportions exactement toutes les scènes dramatiques dont les incidens, trop semblables entre eux, se trouvent recueillis dans l'ouvrage de Sir Thomas Lauder.

La *Spey*, environnée des ruisseaux et des fleuves qui lui apportent leur tribut, semble un chef de clan entouré de ses vassaux. De la cime des rocs, du sein des cavernes, se précipitent et vont se mêler au fleuve les plus sauvages ruisseaux, jaillissant de ces sources montagneuses : le Feshie, le Dalraddy, le Druie, le Dulnan, le Duthel, le Craggan, le Tilchen, l'Aven, le Conglass, le Divat, le Tomore, le Knockando, le Tullen, le Fiddich.

Enfans des vieux granits, sous les bois solitaires
Leurs berceaux ténébreux dorment ensevelis :
Long-tems privés du jour, ils trouvent pour abris
Le chêne aux longs rameaux et les rocs séculaires.
Jamais l'azur changeant qui brille dans les cieux
D'un mobile reflet ne colore leurs ondes;
Semblables au génie, en leurs grottes profondes,

Ils grandissent obscurs, sombres, silencieux.
Et le jour vient enfin, où dans les vastes plaines
D'un bruit joyeux et fier éveillant les échos,
On les voit de la mer envahir les domaines,
Lutter contre sa force et repousser ses flots (1)!

Les exploits de tous ces fleuves conjurés et réunis dans une seule nappe d'eaux tumultueuses eurent pour théâtre une étendue de plus de cinq milles en longueur sur un mille de large. La foule effrayée chercha un refuge dans une maison située sur un côteau ; cet asile ne tarda guères à être inondé. Une douzaine de montagnards à demi nus, apprenant le danger que couraient ces enfans et ces femmes, se dirigèrent vers l'habitation envahie par le torrent. Ils marchèrent enlacés selon leur coutume, afin d'opposer à la violence des ondes une plus grande masse de résistance. On les vit ensuite élever au-dessus de leurs épaules et y soutenir les malheureux qu'ils retiraient des flots, et qu'ils emportèrent ainsi en triomphe. Une vieille paysanne, la veuve Cameron, se sauva d'une autre manière ; elle dut la vie à une ingénieuse invention : il est curieux de l'entendre raconter elle-même sa lutte et sa traversée.

« Comment avez-vous échappé à l'inondation, veuve Cameron ? lui demanda Sir Thomas Lauder.

— Sur un gril, répondit tranquillement la vieille (2).

— Sur un gril! (Mon étonnement était extrême.) Qu'appelez-vous ainsi ?

— Je me mis à penser, monsieur, quand je vis l'eau nous gagner de toutes parts, qu'en construisant une ma-

(1) Ces vers sont extraits d'une belle ode du professeur Wilson, Écossais.

(2) Un gril, en écossais, se nomme *brander*. C'est le terme que la vieille employait, faute de connaître le mot *rafter*, radeau.

chine flottante, au moyen de nos piquets et de nos petits arbrisseaux des haies, je parviendrais à sauver ma famille. Les arbres flottaient bien sur le torrent : pourquoi des morceaux de bois, réunis en forme de gril, n'auraient-ils pas suivi le cours de l'eau ? Je ramassai tout ce que je pus trouver de convenable à mon dessein, et j'attachai tous ces morceaux ensemble au moyen de liens d'osier ; quand le gril fut terminé, j'y plaçai tous mes enfans (j'en ai douze, y compris les enfans de mes enfans), et j'abandonnai mon sort à la volonté de Dieu. Vous me voyez d'ici, assise au milieu de l'embarcation sur le tronc d'un jeune chêne, et mes douze enfans là, groupés tout autour de moi. Le vent était bon ; nous partîmes avec la rapidité d'un trait, et bientôt nous abordâmes. »

« N'était-ce pas là, ajoute Sir Thomas Lauder, une flotte de curieuse espèce, et n'admire-t-on pas cette matrone écossaise bâtissant, à l'instar de son gril domestique, le radeau dont elle ignore les proportions, et dont elle n'a pas encore trouvé de modèle ? »

Déjà nous avions vu les secrets de la tombe mis à découvert par l'inondation : voici une révélation presque aussi singulière due à la même catastrophe. Il y a environ cent ans, une compagnie de spéculateurs établit sur les bords du Nethey, rivière voisine de la Spey, une fabrique de fers et d'acier, dont le mécanisme était mu par le courant. Après avoir élevé un grand édifice, convoqué toute une population d'ouvriers, et donné de grandes fêtes aux habitans du canton, la compagnie fit banqueroute : les gérans et le directeur disparurent. Les créanciers s'emparèrent du matériel de la fabrique. Les lourds marteaux et les gigantesques rouages se turent pour toujours ; les matériaux des constructions furent détruits et vendus partiellement. Bientôt le Nethey déposa sur les ruines de la fabrique ses terres

alluviales, dont la masse fut rendue solide par plusieurs couches de pierre qui vinrent s'y entasser. Deux énormes pilastres de fonte, seules traces de l'établissement, indiquèrent long-tems la situation qu'il avait occupée. Le laps des années finit par recouvrir ces piliers eux-mêmes, et l'immense édifice était entièrement effacé de la mémoire des hommes comme de la surface du sol, lorsque la dernière inondation, balayant devant elle cette terre nouvelle, avec ses gazons, ses buissons et ses arbres, mit au jour les arcanes des spéculateurs.

Une dalle de proportions énormes cachait une entrée souterraine dont l'accès était resté inconnu aux créanciers, et que la force du courant découvrit en soulevant et emportant la dalle qui la voilait. Dans les caveaux ainsi protégés contre la curiosité des parties intéressées, on trouva de l'argenterie, des effets précieux, un balancier pour frapper de la monnaie, et un cadavre, ou plutôt un débris de squelette. Peut-être, lorsque la ruine de la fabrique fut certaine, les spéculateurs essayèrent-ils de relever leur fortune en se rendant coupables de fabrication de fausse monnaie. Peut-être aussi le malheureux dont les ossemens sont restés dans le caveau aura-t-il péri victime d'un secret funeste, dont il se trouvait maître, et que les criminels auront voulu ensevelir avec lui.

On vit, sous les coups du *Nethey* et du *Dulnan*, plusieurs ponts, celui de Carr, par exemple, sauter en l'air à quinze pieds de haut. Le pont de Grantown sur la Spey fut le théâtre d'une scène aussi bizarre que quelques-unes que nous avons déjà rapportées.

« Les arches du pont de Grantown avaient disparu ; il ne restait plus de toute cette construction qu'un seul parapet, suspendu sur le torrent qui bouillonnait à deux pieds de distance du parapet même, et le couvrait d'écume.

Alors arriva sur le bord un nommé Donald Cameron, domestique de M. Peter-Forbes. Cet homme, né dans les montagnes, était chargé par son maître d'un message qui le forçait à traverser la rivière. Étonné de l'état où il trouvait le pont, réduit à une espèce de ruban de pierre d'un pied de largeur, et sans aucune espèce de support, Donald commença par contempler attentivement et tour à tour ce fragile appui auquel il allait se confier, et l'eau dont la violence menaçait de le réduire en poudre. Les cris et les prières des spectateurs se mêlaient au fracas du torrent; tous les assistans engagèrent Donald à rebrousser chemin. Lui, sans dire mot, s'avança paisiblement sur le parapet, où il marcha d'un pas lent et ferme. Il ne s'arrêta que pour assurer le plaid dont il était enveloppé, et dans lequel le vent s'engouffrait. Il ne tourna pas la tête un seul instant, arriva sans encombre à l'autre bord, et sautant légèrement sur le rivage, poursuivit sa route sans faire la moindre attention aux félicitations bruyantes qui partaient de l'autre rive.

» Le lendemain un marchand de Grantown, surnommé le *cher petit Pierre*, par un jeu de mots qui se rapporte à la fois (1) à la cherté de ses marchandises et à la bonhomie de son caractère, essaya d'accomplir la même traversée périlleuse. Ses affaires l'appelaient au village d'Aitnoch, situé de l'autre côté de la rivière. Sa prudence commerciale le guida dans cette expédition périlleuse. Au lieu de se tenir debout sur le parapet, à l'exemple du brave Donald, il s'y assit, chargé d'un gros ballot, placé en équilibre sur ses épaules, et dont le mouvement égal lui ser-

(1) Le mot *dear*, dans la langue anglaise, comme en français et en italien, exprime à la fois la *cherté* d'un objet, ce qu'il coûte, ce qu'il vaut, et le prix qu'on y attache, la tendresse qu'on a pour lui : analogie assez singulière en apparence, mais dont l'explication est facile.

vait de balancier. Un rire fou saisit les habitans désolés des villages circonvoisins, lorsqu'ils virent le *cher petit Pierre*, à cheval sur les fragmens du pont, poursuivre lentement sa marche : un moment ces acclamations semblèrent lui faire perdre équilibre ; mais il se remit bientôt, et s'aidant à la fois des pieds et des mains, il atteignit le but de son étrange voyage. »

Les habitans du château de Ballindalloch, propriété appartenant à M. Macpherson Grant, se trouvaient à table, quand le fleuve Aven entra dans la salle à manger, en chassa les convives et couvrit le sol de trois pieds d'eau. Les arbres du parc, ensevelis dans le sable, ne montraient plus que la cime de leurs derniers rameaux. Une avenue de chênes majestueux et antiques disparut ; plus de cent cinquante acres de terre furent emportés ; fermes, maisons d'exploitation, étables, pâturages, tout fut détruit ; et les fondemens du vieux château se transformèrent en un vaste réservoir. Les malheureux tenanciers, dont toutes les propriétés se trouvaient anéanties, vinrent ensemble demander à M. Macpherson Grant des facilités et du tems pour le paiement de leurs dettes : ils ne songèrent pas même, tant la probité est profonde et sincère chez le paysan écossais, à se prévaloir d'un événement si terrible et si imprévu, pour réclamer du propriétaire quelques réductions sur les sommes qu'il pouvait exiger d'eux. M. Macpherson Grant leur en fit la remise entière ; et cet acte généreux, provoqué par une conduite si loyale, n'est pas moins honorable pour le propriétaire que pour les fermiers.

Ces traits caractéristiques jettent un vif intérêt sur le récit de Sir Thomas Lauder, et peignent avec force la noble fermeté, la loyauté rustique des fermiers et des laboureurs d'Écosse ; population vraiment admirable par sa simplicité, sa piété, son courage, l'élévation de ses senti-

mens et la régularité de ses mœurs. Un nommé Jean Cly, meûnier de Tomore, aujourd'hui âgé de soixante-quinze ans, offre le type et le vivant modèle de cette race énergique et sensée. Horace, en prodiguant les éloges poétiques au stoïcien que les ruines du monde n'ébranleraient pas, a tracé d'avance le portrait du paysan Jean Cly.

« Cinq fois, dit Sir Thomas Lauder, le meûnier Jean Cly a vu son moulin et toutes ses propriétés détruites de fond en comble par les inondations successives qui ont désolé cette partie de l'Écosse, depuis 1768. Ruiné une première fois, il changea le lieu de son établissement, et entreprit de déblayer et d'utiliser un terrain abandonné, couvert de rocs et de sable, mais qui renfermait une richesse dont Jean Cly connaissait le prix, un lit de terre végétale enseveli profondément sous les diverses alluvions que les eaux y avaient déposées. Après un travail immense, Cly réussit à creuser une vallée fertile; il l'entoura d'un mur de circonvallation bâti de ses propres mains, et, pendant deux années, elle porta les plus belles moissons. Malheureusement une seconde inondation renversa la digue, et la vallée de Jean Cly fut remplie des eaux de l'Aven. Comme un de ses voisins témoignait la pitié que lui inspirait ce malheur : « Eh bien, dit le meûnier, j'ai perdu un » champ, et je suis possesseur d'un lac; j'y pêcherai tout » à mon aise. » Trois fois il recommença un nouvel établissement; trois fois le fruit de ses travaux lui fut arraché par la même cause : en vain obtenait-il d'autres parties de terre à titre de fermage, partout l'inondation le poursuivait. Bienfaisant, généreux, animé d'une dévotion sincère, cet homme ne s'est jamais plaint. Aujourd'hui même il est occupé à défricher un nouveau champ, que sans doute quelque autre assaut des vagues lui enlèvera encore. Son nom est devenu, dans le canton, le synonyme de fermeté

et de courage. Le général qui perd une bataille, le commerçant dont la mer engloutit les trésors, ont moins que lui le droit de se plaindre de la fortune, et l'exemple de la résignation de Jean Cly pourrait être utile à plus d'un héros que le monde admire. »

Les ravages du Knockando, l'un des fleuves tributaires de la Spey, détruisirent presque entièrement le hameau de Charlstown, près Aberlour. Wilkie, peintre rustique et minutieux des scènes d'intérieur, qui offrent tant de charme dans les villages d'Écosse, aurait recueilli, s'il eût pris position sur un côteau voisin, plus d'une scène pathétique que son pinceau eût immortalisée. En voici une dont l'horreur nous a singulièrement frappés.

« Le dogme de la prédestination est fort répandu parmi les paysans écossais, presque tous calvinistes. Ils ont leurs superstitions spéciales. Ils croient, par exemple, qu'un grand malheur menace l'homme qui se livre à cette bruyante gaîté, espèce de folie, dont les accès nous enivrent et nous entraînent en dépit de nous-mêmes. On est alors, selon leur expression, *fey* (1), c'est-à-dire frappé de fatalité, sur le point d'être accablé par quelque événement terrible. Telle était la situation d'ame et d'esprit où se trouvait l'aubergiste Cruishank, le 3 août 1829.

« Voyez, disait sa femme, n'est-il pas *fey*? Admirez » comme il danse! quelle violence dans sa manière de sauter » le *strashspey* (2)! Cependant il n'est pas ivre. Oh! bien » certainement, quelque malheur va nous arriver. »

» L'aubergiste, s'accompagnant de son violon, continuait à danser, quand l'inondation commença. Sa provision de

(1) Le mot *fée*, le mot *féru* (frappé), semblent remonter à la même origine que le mot écossais *fey*.

(2) Contredanse ou sauteuse, dont les figures sont fort compliquées.

bois se trouvait placée sous un hangar où l'eau entrait; il pria deux de ses voisins de l'aider à sauver cette réserve de combustible destinée pour l'hiver, et si nécessaire à sa famille. Déjà les morceaux de bois flottaient sur l'eau. Un radeau léger fut bientôt construit; les trois amis s'y placèrent, et réussirent à diriger vers le rivage la plupart des bûches et des troncs d'arbre. Cependant les flots grossissaient; les deux voisins épouvantés se jetèrent à l'eau, et nagèrent jusqu'au bord, poursuivis par les sarcasmes et les éclats de rire de Cruishank, qui se moquait de leur terreur panique. Bon nageur, accoutumé à diriger son radeau sur les torrens les plus impétueux, l'aubergiste, qui avait conservé sa pochette à la main pendant l'expédition, jouait encore ses airs favoris, pendant que les compartimens mal assujétis de sa frêle embarcation se disloquaient et l'abandonnaient l'un après l'autre. Monté sur deux mauvaises planches qui composaient toute sa ressource contre le danger, il attendait que le flot l'emportât vers un banc de sable, une île ou un rivage. Mais bientôt le fleuve s'élevant comme une montagne prête à l'écraser, fit pâlir cet homme intrépide, et jeta l'effroi dans son cœur. Il rejeta sa pochette : « Un cheval! un cheval! s'écria-t-il comme » Richard (1); qu'on m'amène un cheval avec une corde, » ou je vais périr! » Mais à peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il fut entraîné loin de ceux auxquels il s'adressait.

» Alors réunissant toute sa présence d'esprit, debout sur les deux planches tremblantes, et saisissant d'une étreinte plus ferme la perche armée de fer qui lui servait à se diriger, il résolut de se livrer au torrent et de chercher à le suivre sans être renversé par sa violence. Mais dès que la masse d'eaux qui se précipitait sur lui l'eut atteint, sa

(1) *A horse, a horse, a kingdom for a horse!* Richard III.

perche lui fut arrachée ; un cri général de terreur partit de tous côtés, quand on le vit, privé de son arme, glisser sur la cataracte comme un faible brin de paille est emporté par le reflux de la mer. Cruishank était un homme d'une trempe peu commune et d'un rare courage. Il ne perdit point l'équilibre ; son œil resta fixe et son attitude calme ; il ne proféra pas un accent qui trahît ses craintes. Au moment où le Knockando allait l'engouffrer dans la Spey, dont les eaux vastes et tumultueuses bouillonnaient devant lui, il vit que sa dernière heure était arrivée, si une fois il tombait dans l'abîme de ce grand fleuve : il ramassa toutes ses forces, s'élança de son misérable radeau, atteignit d'un seul élan un groupe d'arbres placés au point de jonction des deux rivières, et se crampona fortement aux branches de ces arbres. Pendant que Cruishank était ainsi suspendu, le radeau réduit en débris disparaissait en se dispersant sur les ondes. Ses amis lui témoignaient leur joie par de grandes acclamations ; ils le croyaient sauvé. Cruishank ne répondait rien ; toutes ses facultés se concentraient sur un point unique.

« Un bateau ! s'écrièrent mille voix émues. »

« Il était alors huit heures du soir. M. Gordon d'Aberlour prêta son bateau : et quoique nulle des personnes qui se trouvaient là ne fût très-habile dans l'art de le diriger, plusieurs des assistans s'y placèrent et se chargèrent de le conduire, dans l'espérance de sauver le malheureux Cruishank. Autour des arbres le courant était trop violent pour leur permettre d'en approcher ; ils ramèrent vers un endroit moins agité, d'où ils espéraient pouvoir lui jeter un câble et l'attirer ainsi jusqu'au bateau. De nombreux efforts pour y parvenir furent vains. La fougue des eaux tantôt les repoussait loin du point vers lequel ils se dirigeaient, tantôt les précipitait vers ce gouffre tourbillonnant qui en-

vironnait le groupe d'arbres, et qui les aurait dévorés s'ils eussent permis à leur nacelle d'aller s'y perdre. Ainsi le malheureux, suspendu au-desssus de l'abîme mugissant, se trouvait condamné au supplice de Tantale : il voyait ses libérateurs fuir malgré eux loin de lui, ou faire force de rames pour échapper au courant qui menaçait de les saisir au passage. Quel amer désappointement! Quelle alternative cruelle d'espoir et de désespoir! Cependant il demeurait calme. « Courage! leur criait-il seulement de tems à » autre; courage, mes amis! » Pas un signe d'effroi ou de découragement sur sa figure immobile et pâle, mais résignée; il ne lui échappa ni un reproche ni une plainte.

» La soirée finissait; les rameurs n'avaient pas avancé d'un pouce vers le but qu'ils voulaient atteindre. La nuit vint. Aucune force humaine ne pouvait surmonter l'obstacle. En vain ils jetèrent du côté de Cruishank des cordes armées de pierres; elles ne parvinrent pas jusqu'à lui.

« Son heure est venue, se disaient-ils en se regar-» dant mutuellement avec une expression de terreur dou-» loureuse! C'en est assez; nous luttons en vain; il y a là » quelque chose de surnaturel. »

» Long-tems encore, au milieu des ténèbres, ils essayèrent de continuer cet inutile combat contre les flots : leur force était épuisée; ils cessèrent leurs tentatives. Quelle horreur croissante dut s'emparer du cœur du misérable, quand au milieu d'une obscurité impénétrable, battu de la pluie et secoué par l'orage, averti de la crue des eaux par le bruit à chaque instant plus terrible qu'elles faisaient en se soulevant, il les sentit mouiller la plante de ses pieds, monter jusqu'à lui, grossir en grondant, et l'envahir par degrés! Croira-t-on que de si redoutables indices n'ébranlèrent pas encore son courage? Un fait vérifié dans

la suite, c'est que, dans cette situation même, il eut la présence d'esprit de remonter sa montre à onze heures du soir, comme c'était sa coutume. Cependant, lorsqu'il n'entendit plus les exclamations fugitives que lançaient par intervalles les rameurs, au milieu de leurs efforts, il commença à s'écrier d'une voix gémissante : « Secourez-moi ! secourez-moi ! » Ces mots, ce cri d'angoisse, retentissant dans les intervalles rares qui se trouvaient entre le tonnerre du torrent et les hurlemens de la tempête, venaient frapper l'oreille de ses amis, impuissans à le sauver, et déchirer le cœur de sa pauvre femme. D'heure en heure, la voix du mourant était plus rauque ; quelquefois son accent ressemblait à un chant sauvage ; souvent c'était un redoublement effrayant de cris aigus, comme si la présence de la mort et l'énergie vitale se fussent livrées un gigantesque combat. Peu à peu ces cris devinrent brefs, rapides, saccadés, puis faibles, entrecoupés, mêlés de murmures.

« Est-ce fait de lui ? » demandaient ses amis à voix basse.

» Les réponses à peine bégayées, à ces questions à peine prononcées, attestaient la commune douleur.

» Tout-à-coup un long sifflement perça l'air.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria sa femme, en courant sur » la rive et en poussant un cri terrible ; j'ai reconnu son » coup de sifflet. »

Elle avait raison ; Cruishank, au moyen de ses doigts placés dans sa bouche, avait encore une fois triomphé des bruits conjurés de l'inondation et de la tempête. Sa voix, brisée par un long et terrible effort, avait fini par lui refuser son secours ; il employa ce moyen nouveau pour apprendre à ses amis qu'il n'avait pas cessé de vivre. Un moment ils conçurent quelque espérance. Sa femme sur-

tout imagina qu'il pourrait rester accroché aux branches des arbres et demeurer suspendu au-dessus des eaux, jusqu'à ce que leur fureur commençât à se calmer. Mais bientôt les sifflemens se prolongèrent. Leur son acquit une intensité effrayante; ils se multiplièrent; ils devinrent perçans, furieux : on eût dit le cri prophétique de quelque démon nocturne. Après avoir dominé pendant quelques minutes tout le tumulte des élémens, ils cessèrent. Sa femme seule croyait les entendre encore; elle tressaillait en n'écoutant que le silence : elle voulait se persuader que ces accens formidables n'étaient pas éteints; et assise sur le rivage elle marquait les intervalles et la durée de ces sifflemens, qui n'avaient plus de réalité que dans son imagination.

» Ce fut le matin qu'il fallut voir cette infortunée à genoux par terre, toute glacée, couverte de limon et d'écume, les yeux fixés sur le groupe d'arbres, et cherchant à percer de son regard ardent et sombre la demi-obscurité qui environnait tous les objets. Il y avait au milieu des branches quelque chose qui ressemblait de loin à un homme; c'était cela qu'elle contemplait avec anxiété. Mais ceux qui l'entouraient ne partageaient pas son illusion; ils distinguaient mieux qu'elle l'objet qui ranimait son espoir. C'était un paquet de cordes et de feuillages, qui s'était arrêté dans les rameaux; l'arbre auquel Cruishank était resté suspendu avait disparu.

» Le lendemain au soir, on trouva sur la pelouse de Dandaleith, à cinq milles de l'endroit où s'était passée la scène précédente, le corps du pauvre Cruishank.

» Parmi ceux qui rendirent les honneurs funèbres au cadavre se trouvait un enfant idiot, nommé Jean Rainey. De toute sa vie il n'avait donné signe d'esprit ou de bon sens;

on le nourrissait par charité ; et les bergers n'osaient pas même lui confier la garde de leurs troupeaux : tant son imbécillité était avérée.

« Pauvres fous que vous êtes ! s'écria Rainey, à la vue » du corps de Cruishank, si j'eusse été avec vous je l'au- » rais sauvé !

» — Toi ! s'écrièrent les paysans d'un air de dédain.

» — Homme sage, comment t'y serais-tu pris ? lui de- » mandèrent les femmes.

» — Eh bien ! voici ce que j'aurais fait. J'aurais planté » une grande perche que j'aurais fait tenir au fond d'une » grande cuve vide. Au bout de la perche j'aurais attaché » une longue corde, que j'aurais retenue par une extré- » mité. Ensuite j'aurais jeté la cuve avec son bâton, à » l'endroit même d'où le radeau est parti. Puisque le ra- » deau est allé se briser sur l'arbre, probablement la cuve » aurait suivi le même chemin. Cruishank aurait pu saisir » le bout du bâton, et par conséquent la corde que j'y » aurais fixée. Ensuite, au moyen du même câble, il n'au- » rait pas été impossible..... »

» Le prétendu idiot, qui donnait en ce moment même une si remarquable preuve de combinaisons ingénieuses, continuait de parler ; mais tous ses auditeurs avaient fui, honteux de la sagesse du fou, comparée à leurs inutiles efforts. »

Ces extraits, trop nombreux peut-être et que nous serions tentés de continuer, donneront une idée de la simplicité de narration et de l'intérêt puissant qui s'attache à ce récit. Traits de caractère, scènes pathétiques, révélations du cœur de l'homme, faits qui jettent de la lumière sur les mœurs du pauvre et l'héroïsme des campagnards écossais, bizarres expédiens, dernières ressources inventées dans un grand désastre, tableaux pittoresques où le

grandiose de la catastrophe contraste avec la rustique ingénuité des acteurs et la déchirante naïveté des situations ; voilà ce qui change en un ouvrage remarquable (1), que toutes les nations peuvent lire, que les philosophes peuvent étudier, une narration toute locale, dont l'intérêt semblerait devoir se restreindre dans les étroites limites d'une seule province.

(*Westminster Review.*)

(1) Les produits de la vente de cet ouvrage sont destinés à secourir les victimes de l'inondation.

SITUATION INTÉRIEURE DE L'ESPAGNE.

« Soyez certain, disait un membre de la diplomatie anglaise, que, dans un cas donné, l'Espagne suivra toujours une route contraire à celle que suivrait un autre peuple, à celle que, d'après toutes les probabilités philosophiques, vous supposez qu'elle doit adopter. »

Règle bizarre, mais qui nous semble en effet la seule d'après laquelle on puisse juger ou pressentir les actes de la nation espagnole. Aujourd'hui, tous les partis ont les yeux tournés vers elle; après la révolution de 1830, c'est sur la Péninsule que les peuples concentrèrent leur attention. Un parent de Charles X, issu de la même souche et de la même branche, occupe le trône d'Espagne; quel effet produira sur ce pays la convulsion à laquelle la France vient d'être en proie? Tous les intérêts qui se combattent résolvent diversement cette question difficile. Chacun prend ses espérances ou ses craintes pour règles infaillibles de prévision. Préjugés, haines, amitiés, ambitions ardentes et déçues, concourent à obscurcir cet avenir déjà incertain, dont les regards les plus pénétrans ne peuvent sonder la profondeur.

Ceux qui avaient prévu en partie les événemens de France s'attendaient à un résultat à peu près semblable dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Espagne, en Italie. Ils ne doutaient pas de la similitude du mouvement révolutionnaire; mais ils ne savaient point quel pays commencerait à donner l'impulsion. La plupart des observateurs, accoutumés à suivre la marche de la politique européenne, croyaient que l'Espagne serait la première à donner le signal de la révo-

lution universelle. Des rumeurs contradictoires et absurdes, sur la situation intérieure de la Péninsule, circulèrent de tous côtés. Les journaux parisiens et quelques-unes des feuilles anglaises annoncèrent comme inévitable et immédiate la catastrophe si ardemment désirée par les ennemis de la superstition et du despotisme. A les entendre, l'explosion allait avoir lieu ; déjà le feu était mis aux poudres ; tant d'abus accumulés depuis des siècles étaient sur le point de céder à ce violent bouleversement ; les intérêts et la puissance morale de l'Espagne, si long-tems écrasés, allaient se relever et fleurir tout-à-coup ; animée par l'exemple de la population francaise, la masse ibérique était prête à s'insurger contre ses oppresseurs ; la ruine de ces derniers était infaillible, facile, prochaine. Voilà ce que des écrivains éloquens, mais peu versés dans la connaissance exacte de l'Espagne et de ses mœurs, ne craignaient pas d'avancer, et persuadaient aisément à des lecteurs aussi ignorans qu'eux sur cette matière.

Quelques semaines ont suffi pour nous instruire. La Flandre a devancé l'Espagne ; et les politiques qui prétendaient qu'elle serait la première à suivre l'exemple de la France voient déjà leurs espérances déçues.

Mais il y a plus ; la crise voisine et inévitable que l'on annonçait nous semble ne devoir pas encore avoir lieu. L'Espagne n'est pas mûre pour sa révolution. Les documens les plus certains et les plus nombreux le prouvent. Il faut la plaindre ; mais qu'on ne s'attende pas encore à la voir commencer l'œuvre difficile de sa régénération. Que les années en s'écoulant développent sa capacité politique, sa faculté d'être libre, nous voulons le croire : nous ajoutons une foi sincère et naïve à ce dénouement que nous désirons de toute notre ame. Les élémens d'une indépendance future, d'une belle existence de

peuple, se trouvent au sein de l'Espagne actuelle; mais aucun de ces élémens n'est encore parvenu à se classer, à s'organiser, à devenir assez solide pour servir de base à un nouvel état de choses. Sans doute aussi les absolutistes d'Espagne s'épouvantent de ce qui vient d'arriver à Paris; ils voient avec terreur le reflet de l'incendie qui vient de dévorer un trône absolu, et menace de les atteindre tous. Un cri d'alarme parti des bords de la Seine va retentir sur ceux de la Néva : malheur aux serviles! leur règne finit!

Jam proximus ardet
Ucalegon.

Déjà, entre l'Italie et l'Espagne, une grande nation a fait l'essai de ses forces! La France est libre! Il y a de quoi alarmer tous les cabinets européens.

A cette nouvelle une peur vraiment contagieuse passa du faubourg Saint-Germain au cabinet de l'Escurial. L'indécision la plus puérile caractérisa toutes les mesures prises par Ferdinand et ses conseils. On vit de quelle importance est la politique française pour le reste de l'Europe. On sentit combien les maîtres actuels de nos monarchies attachaient de prix et d'espérances aux combinaisons que M. de Polignac avait tentées. On n'avait plus à craindre que la France, commandée par un Bourbon, vînt aider de ses armes et de ses trésors la monarchie espagnole : on devait croire que les constitutionnels saisiraient une occasion si favorable de conquérir des institutions meilleures, qu'ils feraient une tentative pour se venger et punir leurs bourreaux. Enfin, tout concourait à inspirer ces idées; et les craintes des royalistes, et l'allégresse de leurs adversaires, et la situation générale des affaires en Europe, où

une irruption de la démocratie contre le gouvernement d'un seul semble prête à assaillir tous les trônes.

Non, ce n'est point par haine de ce génie moderne, c'est par amour de la vérité que nous le répétons : l'Espagne n'est pas mûre pour la liberté. Le bonheur des hommes, leur indépendance, leur existence noble et libre sous des lois communes et bien combinées ; tels sont les objets de nos vœux. Mais nous ne partageons pas la confiance de ceux qui pensent que la révolution espagnole doive s'accomplir aussitôt. Cette opinion impopulaire, bizarre, choquante pour la plupart des lecteurs, ne résulte pas de notre indifférence pour la cause des gouvernemens et des peuples constitutionnels ; elle est fondée sur des faits trop généralement ignorés, sur la connaissance d'un pays à peine entrevu par les voyageurs, sur une longue intimité avec ses habitans, sur l'étude de ses mœurs, sur l'expérience de ses vertus et de ses vices, également étrangers à nos populations d'Europe.

Il ne sera pas inutile de donner quelques développemens à ces idées, et de démontrer la certitude des faits sur lesquels notre conviction repose.

Le repos est pour la masse de la population espagnole un plaisir ou plutôt une condition d'existence. Ennemie de tout mouvement, elle contraste singulièrement avec cette population française dont le mouvement est la vie. Le gouvernement est mauvais, l'administration irrégulière et inique, la conduite des hommes qui jouissent de l'autorité est coupable sous plus d'un rapport. Eh bien ! malgré cela, une hostilité décidée contre les réformes constitutionnelles prévaut dans les rangs inférieurs. Les amis de la liberté comprennent mal les véritables bases sur lesquelles la liberté doit s'asseoir. Ce ne sont, parmi eux, que vaines spécula-

tions, inutiles utopies, chimères enthousiastes, plans romanesques ; on les a vus essayer de réaliser leurs idées : les résultats de pareils essais ont été funestes ; on a jugé des principes d'après leurs effets ; et si la majorité de la nation voit ces principes d'un œil de défiance et même de réprobation ou de haine, ce sentiment de défaveur n'est pas sans excuse.

Sous quelque dénomination que se rangent les différentes fractions de partis qui divisent aujourd'hui l'Espagne, elles peuvent toutes se classer sous deux bannières : celle des partisans de la monarchie absolue, ou *absolutistes*; celle des libéraux ou constitutionnels. Plus ou moins d'exaltation ou de modération établit, dans le sein de ces deux armées, des nuances peu tranchées. On y remarque, d'une part, les *serviles*, les *carlistes*, les *apostoliques*, les *blancs*; d'une autre les *comuneros*, les *francs-maçons*, les *noirs*, les *libéraux*, les *anilleros*; subdivisions dont nous ne chercherons pas à indiquer l'origine, les ramifications, ni les différences presque imperceptibles.

On a fait du roi Ferdinand un portrait sans ressemblance. Sa conduite peut bien être celle d'un tyran ; ses habitudes sont d'un homme du peuple. Cet autocrate, que l'on nous représente comme le sultan de l'Ibérie, loin d'avoir la morgue et la hauteur de la noblesse, n'a pas même la dignité de l'homme comme il faut. Trivial, ingénu, naïf, sans instruction, sans esprit, mal élevé; poussant la familiarité jusqu'à la vulgarité : c'est un homme d'un caractère ou plutôt d'une humeur facile. Ses inférieurs l'aiment ; il les traite, non avec convenance, mais avec bonté. Maître peu exigeant ; d'une tête faible et étroite ; sans puissance et sans portée dans l'esprit ; il sent ce qui lui manque, et veut suppléer par des saillies d'entêtement à ce vide d'intelligence, à ce défaut d'énergie. Alors il de-

vient indomptable. Les conseils d'autrui l'entraînent et l'emportent ; et sans être naturellement sanguinaire, il verse le sang par complaisance. Souvent aussi, les gens chargés de faire exécuter ses ordres les ont dépassés et lui ont laissé l'odieux de ces actes, en se réservant les jouissances de la faveur publique qui s'attache à la clémence. Donne-t-il une preuve d'humanité, de bonté? ses familiers s'en attribuent le mérite. Ses entours le conduisent ; des gens de la plus basse classe influent sur ses décisions. Incapable de prendre aucune résolution par lui-même, sans idée prédominante, sans système arrêté, il vacille au gré des opinions qui flottent autour de lui ; ce roi despotique est le plus esclave de tous les hommes. Sensuel, blâsé, ami des voluptés faciles et grossières, ne connaissant aucune des délicatesses, aucun des raffinemens d'une vie élégante, livré à son confesseur par habitude et non par piété, indifférent en matière de religion ; cet homme, que l'on regarde comme un fanatique et que l'on juge si mal, n'est après tout qu'un esprit débile, un être plongé dans les jouissances matérielles, emprisonné dans sa routine, et idolâtre de son repos. Donnez-lui ce repos et les plaisirs qu'il préfère ; assurez la sécurité de son trône ; faites en sorte que les factions, avides de s'entr'égorger, rentrent leurs dagues dans le fourreau et ne viennent plus troubler par leurs fureurs la tranquillité royale : peut-être alors vous abandonnera-t-il sans peine son vieux titre de roi absolu. Il n'y tient que par frayeur, par horreur du changement, par crainte de ces révolutions qui ne respectent pas le sommeil des monarques : et il s'accommoderait fort bien d'une monarchie constitutionnelle et limitée, pourvu que la Charte nouvelle lui garantit la continuation paisible de son existence actuelle.

La défiance est un des élémens de son caractère. Ne le

confondez pas avec ces rois fainéans, dont un maire du palais tenait le sceptre avili. Non; son intelligence est faible et vulgaire, mais sa résolution de ne se livrer à personne sans réserve est inébranlable : aussi ne peut-on jamais se flatter d'avoir acquis sa confiance. Il vous caresse : vous êtes sur le penchant de votre ruine. Son plus doux sourire s'adresse au favori menacé de disgrâce. Ses intimes sont des ennemis qu'il redoute; leur influence sur lui est précaire, flottante, toujours soumise aux caprices de cette duplicité qui ne s'est jamais démentie. De tous les caractères qui signalent le tyran, celui-là est le moins équivoque.

Son éducation ne l'a que trop préparé, il est vrai, à ce triste exercice de dissimulation et de ruse. Sans cesse en garde contre les machinations de sa mère qui le haïssait, il a dû contracter cette habitude commune aux Charles IX, aux Denys, à tous les souverains despotiques. Domitien et Tibère, doués d'un esprit plus pénétrant, plus sagace, tiraient un meilleur parti de ce même esprit de défiance. Quant à Ferdinand, l'usage qu'il en fait sert peu efficacement les intérêts de sa couronne. S'il se méfie des gens qui l'entourent, il n'en fait pas moins tout ce qu'ils veulent. De tems en tems, pour savoir ce que le peuple pense, il s'avise de sortir incognito de son palais. Au premier personnage mal vêtu qu'il rencontre, il adresse ordinairement la question suivante :

« Eh bien! que dit-on de telle ordonnance? Que pense-t-on du ministère nouveau? »

L'homme ainsi apostrophé (remarquez bien que la *camarilla,* instruite de la bizarrerie du roi, ne manque pas de mettre ses gens en embuscade), cet homme, auquel on a appris son rôle, le répète au roi trompé, qui rentre chez lui joyeux d'avoir fait une action de grand monarque, de héros, d'ami du peuple, satisfait du succès de sa ruse, et

fier d'avoir si habilement pénétré les secrètes pensées de ses sujets.

L'étiquette de la cour de Madrid s'oppose d'ailleurs, par son pédantisme, à ce que le roi d'Espagne recueille aucune espèce de lumière sur l'état de l'Europe. Tous les jeudis et tous les dimanches, il y a audience pour les membres du corps diplomatique ; en général les ambassadeurs n'y paraissent que le dimanche seulement. La date de leur arrivée à la cour fixe leur rang comme dans les autres pays. Le roi, la reine et le reste de la famille royale font le tour du cercle, saluent, disent presque au hasard quelques mots de civilité, et se retirent. Point de bals, point de fêtes, rien qui modifie la stupide uniformité de ces représentations solennelles. Qu'on s'imagine un peu quelle absence d'idées il doit y avoir dans cette intelligence sans culture préalable, sans capacité intrinsèque, et dont nulles connaissances acquises ne viennent corriger la stérilité. On croirait faire un crime de proposer au roi des rapports plus fréquens et plus directs avec les représentans des puissances étrangères. Ce serait violer la charte sacrée des coutumes espagnoles, et manquer à tous les principes.

On peut être un mauvais roi et un roi populaire : Ferdinand est adoré des basses classes de la société espagnole ; leurs goûts sont les siens ; il rivalise de haine contre la France avec le plus grossier des muletiers de Madrid. Son aversion pour les mœurs étrangères, son caractère tout espagnol, son ignorance des autres langues d'Europe, sont autant de titres à la faveur et à l'amour de ses sujets. Il parle mal français ; il aime que les étrangers se servent pour s'adresser à lui de l'idiome national. Attaché à la jeune reine par une affection vive et ardente, dominé par elle, livré à ses impulsions, il mérite d'être excusé sous ce rapport : sa femme est aimable, populaire, pleine de grâce et

d'affabilité. Son état de grossesse avancée (1) promet bientôt un héritier à la couronne d'Espagne ; et toutes les espérances des amis de la monarchie se trouvent ainsi concentrées sur sa personne. En renouvelant l'abolition de la loi salique par une récente ordonnance, on a prévenu plus d'un danger. Le parti absolu a vu cette mesure avec peine, avec colère ; on prétend que des trames criminelles ont été ourdies pour se défaire de l'héritière royale, si la reine donne le jour à une fille, et même pour empoisonner l'épouse royale. Si l'on fait la part de l'exagération qui accompagne toujours de pareils bruits, on se trouvera forcé de convenir que la violence du fanatisme espagnol et l'immoralité du parti auquel on attribue ces complots en justifient le soupçon.

La feue reine n'était pas aimée ; issue de la maison royale de Saxe, vertueuse, austère, mais dévote jusqu'à la bigoterie, et rigide jusqu'à l'ascétisme, elle accordait tout crédit aux moines et aux prêtres, se refusait les récréations les plus innocentes, et les regardait comme des crimes. Il n'a pas tenu à elle que tous les théâtres ne fussent fermés. Le peuple se vit privé de ses amusemens ordinaires ; elle essaya de supprimer le carnaval, les jeux de taureaux et les fêtes publiques. Le contraste de son caractère avec celui de la reine actuelle a contribué à rendre cette dernière plus agréable et plus chère à la nation.

Il arrive souvent à celle-ci d'aller se promener au Prado, vêtue de la *mantilla* et de la *basquina* (2) qui lui vont à merveille. Elle donne le bras au roi, vêtu en simple bourgeois et suivi d'un valet de pied sans livrée.

(1) On sait que la reine a donné le jour à une fille depuis l'époque où cet article a paru.

(2) La *basquine* et la *mantille*, costume des dames espagnoles.

Des milliers de spectateurs applaudissent à cette simplicité qui les charme, et que leurs souverains conservent dans les *Sitios*, ou résidences royales, où le peuple afflue lorsque la cour s'y trouve. Toutes les fois que la reine se montre ainsi en public, sa courtoisie et sa bonne grâce lui gagnent les cœurs des Espagnols de toutes les classes.

A ces motifs qui s'opposent au développement subit et spontané d'une révolution en Espagne, à l'amour du peuple et spécialement des prolétaires pour le roi et la reine, joignez la situation de troupes bien armées, bien vêtues, régulièrement soldées et qui n'ont pas le plus léger désir de se soulever. Quant au clergé, il est *absolutiste*; et les idées constitutionnelles n'ont pas d'ennemi plus acharné. Moins influent qu'il ne l'était il y a quelques années, il dispose encore d'une redoutable autorité et l'emploie, selon la coutume du clergé catholique, à entraver la propagation de toutes les doctrines libérales, de tous les principes qui tendent à l'émancipation civile et religieuse des hommes. On regarde la plupart des prêtres comme dévoués à don Carlos, frère du roi, et destiné à lui succéder si ce dernier mourait sans enfans. Centre et point de ralliement de l'absolutisme, don Carlos espère, dit-on, rétablir l'inquisition et étouffer tous les germes de liberté en Espagne. Les apostoliques, dont il est le chef, n'épargnent rien, à ce que l'on prétend, pour le placer sur un trône où ils monteraient en même tems que lui. C'est un nouveau Philippe II qu'ils espèrent, c'est un défenseur de l'autel, c'est un fanatique sans pitié. Cependant, s'il fallait en croire d'autres personnes, on ne comprendrait ni son caractère ni sa position. Ce serait, selon ces observateurs incrédules, un homme fin, plus habile et plus expérimenté que le reste de sa famille; d'accord avec Ferdinand pour jouer tous les partis, et ne remplissant lui-même qu'un rôle

convenu, nécessaire pour neutraliser les menées des absolutistes en ayant l'air de se mettre à leur tête. D'après cette hypothèse, les conspirations carlistes ne seraient que des farces politiques, stratagêmes destinés à fournir des prétextes pour refuser aux constitutionnels toute espèce de concession.

Quant à don Francisco, il ne sera jamais à la tête d'aucun parti. Don Carlos et ses nombreux *infantillos* lui ferment la route du trône; et il est inutile de s'occuper d'un personnage sans influence sur le présent ou sur l'avenir.

Il y a, dans les classes inférieures du peuple espagnol, un sentiment de dignité et d'indépendance, que les autres nations sont loin de soupçonner. Le moindre des citoyens a du respect pour lui-même et la conscience de son individualité : en dépit des habitudes d'un gouvernement tyrannique, cette fierté sauvage s'est conservée intacte chez le muletier et l'artisan, chez l'ouvrier et le bourgeois. Le ton libre de courtoisie et de politesse un peu fière que conserve le simple laboureur quand il parle à son seigneur ou à son curé vaut mieux cent fois que cette alternative perpétuelle d'insolence et de servilité, ce mélange de bassesse et de révolte, qui caractérise trop souvent le langage de nos prolétaires anglais, et le ton de leur conversation, quand le hasard les rapproche des rangs supérieurs de la société. Un noble d'Angleterre s'étonnerait de voir avec quelle familiarité le grand d'Espagne traite ses nombreux domestiques : c'est un père de famille. Quelquefois leur nombre s'élève à deux ou trois cents; et telle est l'influence héréditaire de l'esprit de caste, que, malgré cette familiarité, jamais le prolétaire ne franchit les bornes posées par sa naissance et sa situation sociale. Les gentilshommes ne méprisent pas les roturiers; ceux-ci ne cher-

chent pas à conquérir ou à capter la faveur des nobles par une servilité intéressée. De-là naît un état de choses, dont le moyen âge offrit autrefois le modèle; situation de dépendance universelle et d'universelle protection; état singulier de tutelle et non d'esclavage, où la société n'est qu'une vaste hiérarchie de cliens et de patrons, de riches qui donnent sans dédain, et de pauvres qui reçoivent sans honte.

Comment les Espagnols d'un rang inférieur porteraient-ils à leurs maîtres cette haine qui nourrit les révolutions et les fait éclater? Ils voient en eux, non leurs tyrans, mais leurs soutiens, les sources non de leurs libertés politiques (chose dont ils ignorent le prix et la nature), mais de leur bien-être et de celui de leur famille. Les nobles qui les nourrissent, eux et leurs familles, en échange d'un labeur très-peu fatigant, et de quelques légers services; cette aristocratie dont la substance devient la proie du peuple, lui portent un amour filial; ils en ont soin comme de leur unique ressource. J'ai connu telle famille patricienne, dont les revenus immenses étaient dévorés par leur clientelle héréditaire. Sans doute il faut blâmer cette organisation de la société espagnole; elle entretient l'oisiveté et l'ignorance; ce système d'aumône sans travail, et d'opulence sans aisance, ne fait qu'établir et perpétuer la pauvreté dans tous les rangs, organiser une misère universelle et incurable. Mais aussi, les chances de révolution sont bien moins nombreuses dans un pays que régissent de telles institutions.

Si nous passons en revue le reste de la société espagnole et que nous jettions nos regards sur la classe bourgeoise, nous y trouverons une éducation incomplète, des idées étroites, un bon sens pratique suffisant pour exercer quelque profession mécanique ou se livrer à un petit commerce; quant

à l'audace des spéculations, quant à l'esprit d'entreprise et aux combinaisons élevées, ne demandons rien de tel à l'Espagnol. Pourvu que sa famille végète, un bourgeois de Madrid est content. Il vit sans ambition, sans aspirer même à l'aisance ou à l'élégance des habitudes privées. Le perfectionnement de son industrie, l'amélioration de sa fortune, l'agrandissement de sa famille, ne le touchent que médiocrement. Il ne lit jamais, méprise les étrangers, dédaigne leurs mœurs et repousse leurs idées. La même force d'inertie règne dans des classes beaucoup plus élevées. Oriental plutôt qu'Européen, l'Espagnol a toute espèce d'innovation en horreur; et pour lui une constitution, une charte, une chambre des députés sont des innovations fatales, des hérésies dangereuses. Il ne connaît que les annales de sa patrie, mais il les connaît à fond : élevé dans le respect de la royauté; sans amour pour la science, sans aucun désir d'éclairer son esprit; idolâtre du passé, attaché à son pays avec une ferveur qui le pénètre de haine pour tout ce qui n'est pas Espagnol; que lui importent les constitutions et les débats parlementaires? Que lui importe-t-il d'améliorer la situation de son pays? Quel intérêt même peut-il attacher à ces études politiques dont il n'a aucun besoin, dont il ne veut pas mettre à exécution les théories? *Pan y Toros* (1)! Du pain et les combats de taureaux! C'est-là tout ce qu'il demande comme du tems de Jovellanos! Ajoutez-y d'élégans costumes, dont les jeunes gens des deux sexes sont fort curieux.

Tels sont les élémens de stabilité qui assurent en Espagne l'existence paisible du trône absolu. Ils sont enracinés dans le sein même de la nation; ils tiennent au fond de ses mœurs et de ses idées. Comparez avec ces prin-

(1) Titre d'un pamphlet célèbre de Jovellanos.

cipes de vie et de force, dont le pouvoir est entouré, les germes d'indépendance et de révolution que le même pays renferme. Ils sont énergiques, mais disséminés, vagues et incohérens.

Tout ce qui, en Espagne, possède quelque lumière, les classes commerciales et mercantiles, les officiers supérieurs, les avocats, les habitans des villes maritimes, où afflue une population étrangère, désirent la modification du gouvernement actuel, et l'établissement d'institutions plus sages. Mais les vues de ces libéraux espagnols manquent d'unité. Les plus riches ont peur de voir leurs propriétés mises en péril par une révolution; les industriels redoutent cette suspension du commerce qui accompagne et suit constamment les mouvemens populaires; enfin, l'ignorance du gouvernement représentatif, de ses ressorts et de ses effets dans la pratique, de la modération légale que l'on doit apporter dans l'exécution des mesures constitutionnelles, ignorance dont les Espagnols ont donné trop de preuves depuis vingt ans, les pousse vers des mesures extravagantes, des utopies fatales, une folle imitation des plus fâcheux jours de la révolution française, vers le malheureux besoin de détruire sans fonder, d'égorger sans juger, de semer les orages sans jeter les germes de la paix.

Les provinces espagnoles sont d'ailleurs si profondément désunies, que jamais on ne les verra s'entendre et se liguer pour tenter un commun effort. Les habitans des diverses régions de cette contrée ont peu de communications les uns avec les autres; de vieilles haines, des préjugés locaux les séparent. Le Castillan méprise l'Andaloux. Le Biscayen se croit supérieur au Valencien. Le Catalan n'a que du dédain pour tous les peuples de l'Espagne; et ainsi du reste.

Combien de probabilités réunies semblent militer contre

la proximité de l'explosion dont la royauté espagnole paraît menacée ! Les mesures modérées que la majorité du cabinet actuel adopte sont de nature à retarder encore ce mouvement. Est-ce le résultat d'une politique habile ou bien a-t-on l'intention sincère d'introduire par degrés des améliorations indispensables ? Je ne sais. Mais plusieurs ultra-absolutistes ont été congédiés. Plusieurs constitutionnels viennent d'être promus au grade de capitaines-généraux. Madame de Santa-Cruz a été nommée d'avance gouvernante de l'enfant royal, si impatiemment attendu. Toutes ces circonstances prouveraient que la réforme a commencé dans les conseils même du roi, que l'on ne songe plus seulement à temporiser et à louvoyer, mais qu'en faisant subir au gouvernement une lente transformation l'on veut prévenir les révolutions et les secousses, seul moyen efficace et praticable de les arrêter.

Il est inutile, il est presque ridicule d'espérer introduire dans un pays ainsi organisé l'amour des réformes et le besoin des nouveautés. Un écrivain ingénieux et observateur le disait avec raison dans un journal du continent: « Liberté impraticable ou peu désirée : comment comparer l'Espagne aux autres pays ? Comment lui inoculer nos idées, nos besoins, nos usages ? A quand le succès de ce grand ouvrage ? Une ressemblance quelconque s'établira-t-elle jamais entre les mœurs de la France et de l'Espagne ? Il n'y en a encore aucune. Les rapports mutuels des hommes éclairés, le mouvement des idées, la liberté de la pensée, de la parole, de la presse : voilà notre existence. Nous ne pourrions nous faire, fût-ce pour un instant, au mutisme politique de l'Espagne. Il est naturel à ce pays. Il résulte de son histoire, de sa position géographique, même de son climat. Dans ses institutions, le génie de l'Orient se mêle au génie du moyen-âge...

» En général, dit le même écrivain quelques lignes plus bas, on se charge trop de l'éducation de ce pays. On s'occupe trop de le corriger. Hélas ! il est incorrigible ! Laissons-le pour ce qu'il est. Ne perdons pas notre tems et notre argent : ne nous mêlons pas de ses affaires ! »

Certes on s'est trop mêlé de l'éducation de l'Espagne : on a prétendu l'opérer à coups de sabres et de bayonnettes, détestable façon d'instruire. Napoléon et Sa Majesté Très-Chrétienne se sont successivement et fort gratuitement mêlés de la corriger. Maintenant qu'elle a échappé à la férule de ces gracieux pédagogues, ne nous hâtons pas trop de la déclarer *incorrigible :* ce sont de mauvais correcteurs que les bataillons et les boulets ; malheur aux peuples qui se laissent enseigner leurs droits ou leurs devoirs par le feu de l'artillerie qui les dévore.

Les grands et la haute noblesse ne sont pas étrangers à toute idée de réforme et d'amélioration ; mais la plupart des membres de cet ordre dépendent trop entièrement de la cour pour ne pas lui être dévoués. Quel que soit leur orgueil, et malgré les immenses richesses qu'ils possèdent, leur influence réelle est presque nulle. Le grand d'Espagne reste couvert devant le roi ; on ne peut l'arrêter sans un ordre signé du monarque. Mais tous ses priviléges se bornent à peu près là. Le frivole honneur de la préséance ne lui appartient même pas ; on peut bien le lui accorder, mais il n'y a point droit ; c'est ce que nous avouait un des grands d'Espagne qui possèdent le plus de *chapeaux,* c'est-à-dire de grandesses, et dont le nom est le plus illustre. L'opulence et non la gloire des armes a été la première source de l'aristocratie ibérique ; ce ne sont pas des *gentilshommes*, *gentlemen* (1) ; mais de *riches*

(1) *Gentis homines.*

hommes, ricos hombres : et quoique leurs ancêtres aient figuré honorablement dans l'histoire, les traces de cette origine s'attachent encore aux descendans des *ricos hombres* : le peuple les regarde moins comme les petits-fils des chevaliers, que comme de simples particuliers, héritiers de patrimoines considérables. Le roi les traite selon son caprice; ils sont à sa merci; leurs sentimens politiques s'annullent et s'absorbent dans l'éclat du trône. L'énergie, l'esprit, le talent manquent d'ailleurs à la haute noblesse espagnole; et son influence diminue de jour en jour. On aurait peine à trouver, dans le sein de cette aristocratie sans puissance, un nom qui, comme celui du Cid, éveillât les courages et appelât aux combats les guerriers castillans; un héros dont le cadavre sanglant, porté par ses compagnons d'armes (1), fût un gage de triomphe et un talisman de victoire. Le peuple ne l'ignore pas; et sans mépriser ses maîtres, il a peu de confiance dans leur force morale. Les constitutionnels ont aussi commis la faute de s'aliéner une partie de la haute noblesse, en voulant détruire toute aristocratie, en essayant de supprimer la chambre haute, et de faire prévaloir la démocratie. C'était une grave erreur. Assurément si la France n'est pas mûre pour la république, l'Espagne l'est encore moins.

Deux cent cinquante mille volontaires royalistes (2) sont dispersés à Madrid et dans les provinces : on peut les regarder comme dévoués à la cause de l'absolutisme. Ce sont en général les moins estimables des hommes; c'est la lie de la population : les prêtres les dirigent à leur gré; l'assassinat et l'incendie sont des jeux pour eux; une énergie féroce est le seul mobile qui se joigne chez eux à un fanatisme aveugle.

(1) Trait emprunté à l'Histoire du Cid.

(2) *Realistas.*

Zélés partisans de l'esclavage politique, et comme on le pense bien, de l'esclavage religieux, les membres du clergé ne soutiennent pas seulement un système: c'est leur influence et leur opulence qu'ils défendent. Un libre examen frapperait à sa racine leur pouvoir et leur fortune; ils le sentent; et ce ne sera pas sans efforts qu'on leur arrachera jamais les avantages pécuniaires et la prépondérance de crédit que la superstition et l'ignorance leur assurent. Dans toute région exclusivement catholique, le même résultat aura lieu, le clergé opposera les mêmes obstacles au développement de l'intelligence (1). La seule bulle des dis-

(1) Note du Tr. A moins d'avoir vécu au milieu du peuple espagnol, il est difficile de se former une juste idée de toute l'influence qu'exerce sur lui le clergé inférieur, dont les membres sortent pour la plupart des derniers rangs de la société. Comme chaque famille d'artisan tient à honneur d'avoir dans son sein un homme d'église, elle envoie, dès le jeune âge, celui qu'elle destine au sacerdoce dans la sacristie de la métropole, où il reçoit les premières notions de grammaire et de latin : plus tard, il passe dans l'une des villes universitaires, où il étudie la théologie ; et comme en général les parens n'ont pas les moyens de subvenir aux dépenses que nécessite ce déplacement, le néophyte est obligé de se mettre en condition auprès de quelque personnage aisé, qui l'habille et le nourrit pendant tout le tems de ses études. L'état de domesticité dans lequel il vit étouffe en lui le germe des idées généreuses, et les leçons qu'il reçoit de ses maîtres concourent à les détruire entièrement. Ainsi façonné, lorsqu'il retourne dans ses foyers, il y apporte, avec cet esprit de domination inhérent au clergé, ce caractère de bassesse et de dissimulation que produit la servitude domestique. Quoique son instruction ne soit pas très-étendue, il est cependant facile de concevoir quelle peut être son influence sur des hommes illettrés, prédisposés d'avance à accueillir ses paroles avec un respect aveugle. S'il appartient au clergé séculier, il devient le patriarche de la maison : c'est lui qui, à table, dit les *grâces* et le *bénédicité;* c'est lui qui dirige les affaires de la famille; c'est lui qui, par l'imposition de ses mains, guérit ou conjure la maladie, etc., etc. S'il appartient à quelque ordre monastique, lors des visites fréquentes qu'il rend à

penses, ou permission pour manger de la chair en carême, rapporte au clergé près de cinq cent mille livres sterling (7,500,000 fr.) par an. La somme des revenus ecclésiastiques est énorme; les cadeaux et donations faits aux églises ne sont pas moins considérables. Sans doute, une partie de ces profits entre dans les coffres royaux, sous les noms de *Novenos, Tercios Reales*, *Subsidios, Excusados*. Mais si l'on voulait prélever les mêmes impôts sous une autre forme, on n'y réussirait pas. Ainsi se trouvent confondus les intérêts du gouvernement et du clergé. Croit-on que les prêtres ou que le roi voudront renoncer au système qui leur offre de si grands avantages? Admettez les théories constitutionnelles, toute la machine de la société actuelle s'écroule; vous voyez tomber en ruine cet immense édifice d'autorité ecclésiastique, dont les cathédrales de Tolède, Séville et Cordoue sont le résultat et le symbole. Non, jamais ceux que ce système enrichit ne s'associeront aux plans, n'embrasseront les doctrines qui doivent l'entraîner dans l'abîme.

sa famille, et qui lui sont commandées par ses supérieurs, il est pour ses parens l'objet d'une espèce de culte; chacun à l'envi baise le pan de sa robe; il distribue des chapelets et des agnus que ses mains ont bénis, il promet des prières pour la récolte, et s'informe surtout si chacun des membres de la famille a rempli scrupuleusement ses devoirs de catholique. Constamment occupé de soumettre à sa volonté leurs pratiques religieuses, et de régler les actes les plus ordinaires de la vie, on sent combien il lui est facile de diriger ces ames ardentes et aveugles dans la voie tracée par les absolutistes. C'est lui qui se charge de faire concevoir à ces esprits faibles l'infaillibilité de l'Église et de ses ministres; c'est lui qui leur apprend que le meurtre d'un franc-maçon ou d'un constitutionnel est une œuvre pie; que tout Français est hérétique relaps; et que le moyen de gagner le ciel et les indulgences de la Vierge, c'est de suivre aveuglément les ordres des *frayles* et des *curas*, délégués de Dieu sur la terre.

Les abus qui dévorent l'Espagne sont nombreux, et frappent de douleur les ames amies de l'humanité. L'ignorance qui pèse et plane sur ce pays nous apparaît comme un nuage d'autant plus sombre que tout le reste de l'Europe s'éclaire d'une lumière plus féconde et plus vive. Chaque année qui s'écoule rend le constraste plus frappant. Chacun des progrès de la civilisation rend plus évidente la nécessité d'une réorganisation de la Péninsule. Oui, sans doute, la circonstance paraît favorable; un voisin puissant n'est plus là, menaçant, terrible, prêt à châtier le moindre effort pour reconquérir les libertés espagnoles; ce même peuple vient de prouver qu'au lieu de sanctionner la licence, l'amour de la patrie peut en réprimer tous les excès, et marcher au combat contre les tyrans, sans se rendre coupable d'une seule faute, d'un seul crime. On sait enfin que les troupes les plus expérimentées et les plus braves ne résistent pas à des citoyens armés pour défendre leurs foyers et leur patrie. On sait que l'héroïsme patriotique a sa pureté, son martyre, sa sublimité chaste et irréprochable. De telles leçons ont leur grandeur. Mais je ne sais si l'Espagne peut les entendre aujourd'hui.

Quoi, demandera-t-on, la Péninsule est-elle destinée à languir dans le marasme qui l'étouffe? les générations futures vont-elles, ployant sous le fardeau héréditaire, marcher sur la trace des générations précédentes? Les verra-t-on se suivre tristement comme les damnés du Dante, accablés de leurs chappes de plomb brûlant, ou comme ces mules, forcées de défiler dans les étroits sentiers des *sierras* de Grenade, sans pouvoir ni se détourner, ni s'arrêter, ni revenir sur leurs pas, ni presser leur marche, dont un guide tyrannique règle les mouvemens?

Le tems se chargera de répondre à ces questions, que

nous serions désolés de voir se résoudre affirmativement, mais que nous ne pouvons, sans trahir notre conscience, résoudre dès aujourd'hui d'une manière absolue et négative. Un meilleur avenir se prépare sans doute pour l'Espagne : avenir lointain, résultat d'un progrès lent, et non d'une convulsion subite. Des concessions successives auront lieu. La lumière naîtra par degrés. Chaque jour, chaque heure apportera son amélioration secrète, contribuera au changement que de longues années pourraient seules compléter, si l'on se fiait aux apparences et aux probabilités que j'ai développées plus haut.

Ce n'est pas que certaines circonstances ne puissent précipiter le dénouement et hâter une crise, qui, selon les lois ordinaires des chances, devrait n'arriver qu'après des siècles. Si les Espagnols sont généralement peu sensibles aux malheurs qu'entraîne un gouvernement despotique; si la superstition et ses suites leur inspirent peu d'horreur; si l'éducation détestable que l'on donne à leurs enfans n'est point pour eux un objet de mécontentement : ils sentent du moins que les restrictions imposées à leur négoce les privent des avantages que l'industrie procure aux autres peuples. L'ouverture du port libre de Cadix leur a déjà révélé quelques-uns des bienfaits qui naissent de la liberté du commerce. Sous leurs yeux, les étrangers établis à Bilbao, à Séville, à Malaga, font rapidement fortune; une émulation naturelle s'empare d'eux : dans les ports de mer, cette influence commence à se répandre; des idées d'économie politique s'insinuent dans les classes mercantiles (1). Les abus et les irrégularités monstrueuses du système fiscal établi en Espagne semblent se grossir encore par le contraste, quand les capitalistes étrangers, qui ha-

(1) La chambre de commerce de Madrid a obtenu du roi d'Espagne l'autorisation de recevoir la REVUE BRITANNIQUE.

bitent les villes maritimes, donnent aux indigènes quelques notions nettes et détaillées sur l'organisation des impôts dans les autres pays d'Europe.

Mais une cause plus importante, plus inaperçue, plus secrète du progrès qui s'opère lentement et continuera à s'accomplir au sein de cette civilisation arriérée, c'est (le croira-t-on ?) l'établissement de plusieurs voitures publiques mieux organisées, plus rapides, plus commodes, et le percement de quelques routes, frayées depuis peu d'années. On ne s'attendrait pas à voir de grands résultats jaillir d'une source si peu remarquable. Et cependant la fréquence et la facilité des communications entre les habitans du même pays suffit pour changer la face entière d'une nation naguère barbare. Sillonnez de grands chemins ce territoire impraticable, couvert de forêts et de lacs, vous le métamorphosez. Le commerce espagnol, encouragé par cette amélioration, cherche à secouer sa vieille apathie. Les habitans de chaque province ne se trouvent plus isolés; bientôt ils auront cessé de considérer comme des étrangers et des ennemis les habitans des provinces voisines. Les classes moyennes peuvent enfin voyager et s'éclairer. Il n'est pas rare d'entendre les indigènes, lorsqu'ils sont sûrs de n'être écoutés que par un étranger, blâmer l'incurie du gouvernement; et sans remonter à la source du mal dont ils se plaignent, sans comprendre toute l'absurdité, tout le danger des théories despotiques, laisser échapper, sur l'état de l'Espagne, des réflexions pleines de justesse. Depuis que les communications intérieures sont plus faciles et plus fréquentes, ces plaintes, fondées sur des observations positives, sont devenues plus nombreuses. La rapacité des ecclésiastiques et des hommes de loi (1), la mauvaise répartition

(1) *Escribanos.*

des taxes, les malversations administratives, l'iniquité des juges, sont des textes communs de conversation pour des hommes qui souvent ne sont pas sortis de leur village, mais qui ont eu des relations avec des concitoyens plus éclairés.

« Voyez, me disait avec un profond sentiment et une vive expression de douleur un Espagnol de la classe moyenne: quel riche pays! quel sol fertile! Sous un gouvernement meilleur, nous serions indépendans du monde entier. La nature nous a prodigué les fruits de la zône torride et les végétaux du nord de l'Europe; toutes les expositions, tous les climats sont réunis dans notre Péninsule. Deux océans baignent nos côtes. Nous avons tous les avantages d'une position insulaire, sans en avoir les inconvéniens. La vigne, l'olivier, le riz, le sucre, le dattier nous appartiennent. Nos côtes sont toutes creusées de hâvres excellens; nous possédons des mines fécondes; nous pourrions devenir les facteurs commerciaux du monde entier. Rien ne nous manque, qu'une administration énergique et un bon gouvernement. »

L'indolence du peuple, son fanatisme, son indifférence sont des causes plus efficaces sans doute; et un peuple qui veut améliorer son sort, sait toujours contraindre ses chefs à y consentir. Mais enfin, ces reproches sont justes; ils sont graves : c'est quelque chose de savoir les adresser à ceux qui les méritent.

Ferdinand met en danger son pouvoir, en employant quelques personnages odieux, tel que le comte d'Espagne. C'est un Suisse, le Robespierre de l'absolutisme, espèce de fou, si l'on en croit certaines gens, ou de bourreau s'il faut ajouter foi à certains autres. Étranger à la nation à laquelle il est en horreur, sans autre intérêt que de s'agrandir et de conserver son crédit; sanguinaire, violent,

impitoyable : sa conduite en Catalogne eût fait maudire le gouvernement d'un roi plus populaire même que Ferdinand. C'est le duc d'Albe du dix-neuvième siècle; c'est l'ame damnée du despotisme. Il ne parle que de vengeance; le fer et le feu sont ses moyens favoris; son discours est sanglant comme ses actes. Exécuteur des hautes œuvres de l'absolutisme, il ne s'embarrasse guère des résultats qu'une telle conduite doit avoir; peut-être essaierait-on vainement de lui faire comprendre combien ses fureurs sont fatales au trône qu'il prétend défendre. L'apparence même des formes judiciaires, il la dédaigne et envoie au supplice les malheureux que son caprice soupçonne et choisit. A ces actes de férocité qu'il accomplit avec délices succèdent une douceur moqueuse, une politesse affectée, un sourire qui fait horreur. En le comparant à Robespierre, nous avons donné une juste idée de son caractère et de ses formes : c'est la même froideur et la même cruauté. Plusieurs hommes de cette trempe, chargés d'offices importans, avanceraient beaucoup la cause de la liberté en Espagne : mais ils la fonderaient sur des monceaux de cadavres; et le nombre de ces séides est restreint. Étrangers, indigènes, prêtres, femmes, enfans, tout ce qui encourt la haine ou le soupçon de ce monstre, est une proie dévouée à la hache du bourreau. Un malheureux négociant des États-Unis, assistant à un grand repas à Barcelonne, eut l'imprudence de porter un toast à la constitution espagnole. Arrêté, condamné à mort, réclamé par l'envoyé américain à Madrid, il reçut sa grâce. Mais on eut soin de faire parvenir assez tard l'expédition de la grâce accordée, pour que le bourreau eût déjà fait son office. Exemple épouvantable et qui n'est point isolé.

Aujourd'hui si l'on augmentait encore cette rigueur, si l'on choisissait parmi les satellites du trône quelques gens

semblables au comte d'Espagne, espèces de hyènes altérées de sang humain, et qu'on leur confiât le pouvoir, la cause constitutionnelle ferait des progrès. Après la révolution de 1830 en France, Calomarde et Sambruno essayèrent d'imposer silence au peuple ; ils firent décréter d'arrestation plusieurs personnes qui s'étaient entretenues de ces événemens au milieu de la place publique : quelques cafés furent fermés ; des lettres furent interceptées. On murmurait : on était prêt à se soulever. Le conseil de Ferdinand revint sur ses pas assez à tems pour corriger le mauvais effet produit par ces stupides mesures. La *Gazette de Madrid* publia une narration assez maigre et fort ridicule des trois journées de juillet. Les bons habitans de Madrid lurent la *Gazette*, la commentèrent et restèrent en repos.

Ferdinand s'est environné d'hommes sans talent qui n'ont aucune idée de l'Europe. Ignorance, apathie, intrigue, duplicité sans énergie et sans habileté, voilà les élémens moraux et intellectuels de ce cabinet privé de force. Quatorze millions d'hommes, somme probable de la population espagnole, n'ont pu fournir, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, un véritable homme d'état.

Où est le Charles Quint, le Fernand Cortez, le génie viril et maître de ses semblables qui saisira ces rênes abandonnées, d'une main ferme et sûre, et lancera le char de l'état dans une route de succès et de sécurité ? Où est le Napoléon, le Cromwell, le Bolivar de l'Espagne ? Je ne trouve aucun caractère de cette trempe dans les rangs d'aucun parti. Factions, intrigues ; passions violentes ; ruses et fureurs ; haines et préjugés ; voilà ce qui occupe tous les esprits. A l'Espagne il faudrait un *homme* !

Il n'en est pas de ce pays comme de la France, de l'Amérique et de l'Angleterre. Là le pouvoir des individualités va s'effaçant de jour en jour. Quand la révolution destruc-

trice du trône de Charles X se sera consolidée, on ne verra plus en France surgir aucune de ces grandes influences populaires, qui s'emparent de l'imagination de tous. Lafayette, Louis-Philippe, sont aujourd'hui des noms magiques. Rien de tel ne se présentera dans trente ans. La machine sociale marchera toute seule, d'après son impulsion propre, sans avoir besoin de l'habileté ou de l'énergie personnelle de tel ou tel citoyen. Les centres perdront leur pouvoir. On ne verra plus toute la popularité, toute la confiance populaire se grouper et se presser autour d'un seul homme. Les gens chargés du gouvernement ne seront pas aussi célèbres ; l'attention se fixera moins généralement sur eux ; leur position deviendra chaque jour plus utile, plus simple, plus modérée, plus paisible. On ne leur demandera plus des sacrifices, des dévouemens, placés hors de la ligne de leurs devoirs, et payés par l'enthousiasme et l'idolâtrie. Non, ils n'auront qu'à se renfermer dans un cercle étroit; fidèles exécuteurs des ordres de la loi, ils lui obéiront sans l'interpréter. Enfin la puissance des masses absorbera celle des individus. Telle est dès aujourd'hui la situation des États-Unis. Qu'on veuille bien, au lieu de repousser avec dérision les avis des publicistes, admirateurs de la constitution américaine, jeter les regards sur ce pays et l'étudier un peu; le plus grand des problêmes politiques s'y résout aujourd'hui; que les hommes d'état s'instruisent à cette école d'un gouvernement à peu de frais et sans danger.

Si la France marche à grands pas vers cette situation où personne ne peut dire : L'*état*, c'est *moi ;* situation que l'Angleterre a depuis long-tems conquise, et que les États-Unis ont poussée à son dernier terme ; l'Espagne, je le répète, est bien éloignée de cette conquête. Le pouvoir manque à ce pays. Le roi absolu n'a point de véritable

autorité. Il est arbitraire, sans puissance active, sans énergie réelle; despote, sans force effective. Le clergé le charge d'entraves; le sentiment de sa propre faiblesse l'affaiblit encore; les effets d'un mauvais gouvernement et d'une mauvaise administration rejaillissent sur celui qui en fait mouvoir les vieux ressorts : placé entre les libéraux qu'il déteste, les absolutistes qu'il redoute, les prêtres et leur toute-puissance, il croit faire acte de pouvoir quand il a fait proclamer quelque ordonnance violente et furibonde. Le despotisme qu'il affecte ne lui sert à rien qu'à végéter dans son palais entre son cuisinier et sa femme. Mettez à sa place Pierre-le-Grand, Henri IV, Sully; qu'une main puissante, mais protectrice, emploie à l'extirpation des abus cette autocratie que les monarques espagnols veulent conserver à tout prix : le nom du roi couvrira tout; les réformes deviendront sacrées sous son autorité respectée : il pourra frapper d'anéantissement les absolutistes, et profiter d'une admirable occasion de rappeler à la vie politique ce cadavre d'un grand peuple.

Mais les Bourbons actuels ne sont point en état de se charger d'une telle œuvre. Cette famille, surtout en Espagne, semble naître décrépite. Quelle étonnante fécondité de dons et de talens naturels pourrait d'ailleurs résister à l'éducation que l'on donne aux infans d'Espagne, à une éducation qui nourrit et alimente les mauvaises passions, étouffe les sentimens généreux et les idées saines, et éloigne à jamais de l'esprit d'un prince le besoin d'apprendre ou le désir d'être utile? Livré aux jésuites, un infant ne reçoit aucune des leçons nécessaires pour le mettre en état de remplir avec avantage le haut rang qui lui est réservé. C'est une victime de la tartufferie intéressée, de l'ignorance absurde qui règne dans les palais. Et dès que le

peuple tombe sous la loi d'un tel maître, on peut prévoir les maux qu'il doit se résoudre à subir.

Dans les rangs constitutionnels, point de hautes capacités qui promettent à l'Espagne un *Cromwell*, dictateur religieux et populaire; un *Bonaparte*, administrateur et conquérant; moins encore un *Wasa*, qui marche à la tête des patriotes, les conduise à la liberté, et commence une dynastie nouvelle, résultat de l'affranchissement du pays, fondée sur l'assentiment universel et contemporain de la délivrance de l'Espagne. A l'apparition de tels hommes, les Bourbons auraient recours à leur moyen ordinaire, la fuite; on sait quelle est leur grande ressource en politique... *des chevaux de poste* (1).

Médiocrité de tous les côtés, voilà ce que l'on trouve en Espagne. C'est une lutte de fautes, de folies, d'absurdités. Voyez comment se conduisent d'une part ces Espagnols exilés, qui se rassemblent sur les frontières de leur pays et dans les Pyrénées, d'une autre les membres de la *camarilla* et du parti de la cour. Les fausses mesures des uns, leur manque d'unité dans l'action, leurs animosités mutuelles; l'indécision des autres, leur ignorance, leurs craintes, leurs ordonnances et leurs arrêtés contradictoires, témoins irrécusables de leur faiblesse et de leur sottise: quel spectacle! C'est à qui commettra le plus d'erreurs: l'un des deux partis sera vaincu, sans doute; mais le parti vainqueur ne devra qu'aux fautes du parti adverse, non à ses propres efforts, les honneurs et la gloire d'un triomphe mensonger.

Quand le duc de Montebello vint à Madrid, comme ambassadeur du roi des Français, auprès de Ferdinand, le roi d'Espagne envoya deux de ses courtisans chez M. de

(1) Mot d'un diplomate anglais.

Saint-Priest, qui, par des motifs honorables et des considérations toutes personnelles, avait donné sa démission, après la chute de Charles X. Le roi faisait prier l'ex-ambassadeur de recevoir lui-même, dans son hôtel, le duc de Montebello : arrangement bizarre, inconvenant, ridicule, nécessairement désagréable à l'un et à l'autre, et auquel M. de Saint-Priest acquiesça, quand on lui apprit que l'on craignait un mouvement de la populace contre l'ambassadeur du roi-citoyen. Mais admirez la profondeur de cette ruse : c'était non une sédition en faveur des principes absolutistes que la cour redoutait, mais une manifestation de l'opinion populaire contre Charles X et ses adhérens. Ainsi la cour de l'Escurial ne sait ni ce qui se passe, ni ce dont elle doit se défier, ni ce qu'elle doit craindre. L'Espagne elle-même est vouée au même chaos d'opinions, d'espérances et de terreurs. Une ébauche de conspiration carliste, un combat assez sérieux entre les *realistas* et les gardes qui se détestent mutuellement, ont prouvé combien il règne de confusion et de complication dans l'état politique de ce pays, où, comme le disait ce diplomate que nous avons cité plus haut, vous ne verrez jamais arriver que les choses auxquelles vous ne vous attendez pas.

Écrasée d'impôts, victime de tous les abus, consumée par tous les excès d'une mauvaise administration, excitée par l'exemple d'une nation voisine qui vient de punir ses oppresseurs et de donner la leçon au monde ; que va faire l'Espagne? Comment se conduira-t-elle ? Qu'on le devine ! Qu'on cherche à pénétrer quelle sera sa conduite ! Va-t-elle se lever comme un seul homme et briser ses vieilles chaînes ?

Elle s'insurge ; mais (ô merveille !), c'est en faveur du despotisme. Elle conspire, non pour ses droits, mais contre ses droits. Elle redemande l'inquisition, la torture, un règne de fer et de sang.

Cependant, sous les yeux de cette population même, un mari, offensé de la manière la plus cruelle par le confesseur de sa femme, et convaincu d'avoir frappé de son poignard sa compagne adultère, vient de périr sur l'échafaud comme assassin : le moine, sauvé par le crédit de ses confrères, est en liberté ; peut-être cet impur séducteur est-il perdu dans les rangs de la populace, mêlant aux cris de la canaille sa voix fanatique et ses cris de *mort aux libéraux ! à bas la constitution !* Eh bien ! cette tragédie, dont le dernier acte s'est passé sur la place de la Cebada, n'a rien appris aux habitans de Madrid. Le capuchon du moine reçoit encore tous leurs respects : rien ne les instruit, rien ne dessille leurs yeux. Espagne malheureuse! pays incorrigible en effet !

Arrêtons-nous, contemplons dans ses masses cette population étrange, cette civilisation sans rapport avec les autres civilisations du monde. Reconnaissons combien il est improbable que l'Espagne se soulève tout-à-coup. La France éclairée, active, ardente, a bien pu secouer sa crinière de lion, et se dégager du joug débile que des sots lui imposaient. Mais l'Espagne indolente, ignorante, apathique, ne doit attendre sa régénération que des années, qui, en la modifiant, la rendraient susceptible peut-être d'accepter le bien-être et la liberté. Tous les rouages d'une bonne administration existaient en France ; rien de tel en Espagne. Nouveau Samson, dépouillé de sa force par cette fée puissante, par la superstition catholique ; ce beau pays, géant qui peut s'éveiller un jour, mais géant dégradé, abattu, endormi, aura besoin (tout porte à le croire) de plus d'années pour renaître à la liberté, qu'il n'a fallu de jours à la France pour reconquérir ses droits enlevés.

(*New Monthly Magazine.*)

TABLEAU STATISTIQUE

DE LA HOLLANDE ET DES PAYS-BAS.

Depuis quelques mois, pressentant les révolutions qui se préparaient, nous avons successivement dirigé l'attention de nos lecteurs sur le sort des nations violemment démembrées, ou des états formés d'élémens hétérogènes et qui se repoussent. C'est ainsi que nous avons présenté le tableau de la Pologne, dont le grand trone a été brisé en trois parties principales qui tendent toujours à se réunir malgré les efforts des puissances qui les compriment. Nous avons également exposé l'état de l'Italie et de la Suisse. Le tableau que nous offrons aujourd'hui de la Hollande et des Pays-Bas fera ressortir tout ce qu'il y avait d'anomalies dans cet étrange royaume improvisé au congrès de Vienne. Il est fâcheux, cependant, que l'impatience des Belges, de briser un joug odieux, ne leur ait pas permis d'attendre encore quelques mois. Cette impatience complique à pure perte notre position, et compromettrait la leur, s'ils n'étaient pas disposés à défendre leur ouvrage avec une énergie au moins égale à celle qu'ils ont mise à l'entreprendre. Il faut espérer que l'élan de nos provinces de l'Est, et qui se signale déjà par des preuves non équivoques, préviendra une lutte qui n'est pas imminente. Que si nos ennemis du dehors comptaient sur les départemens de l'Ouest, ils commettraient une erreur grave. Il n'en est pas maintenant qui soient plus paisibles, plus soumis, qui satisfassent avec plus d'empressement à toutes leurs obligations envers l'État. Les levées d'hommes s'y font comme celle des impôts, avec une facilité surprenante, et personne ne manque à l'appel. D'ailleurs, c'est l'Angleterre qui fournissait jadis, aux rebellions de la Bretagne et de la Vendée, de la poudre, des armes, de l'argent qu'elles n'auraient pu se procurer sans son aide; et cette fois l'Angleterre sera neutre ou avec nous. Dans l'Est, fermente un patriotisme plus ardent. Il trouverait un écoulement naturel dans les excitations de la guerre, dans les chances de fortune qu'elle promet à des esprits inquiets, actifs et ambitieux. Une autre considération devrait encore arrêter les ennemis; c'est que, dès le moment où ils se mettraient en marche, ils jetteraient, en quelque sorte, la Belgique dans nos bras. En reprenant cette ligne de places formidables élevées contre nos frontières, nous ne ferions, en quelque sorte, que reprendre notre bien, car c'est avec l'or de notre rançon qu'elle a été payée. Dans cet arrangement, la Belgique ne perdrait pas sa liberté, puisqu'elle jouirait des mêmes droits que nous; et la perte de son individualité nationale serait compensée par le vaste marché ouvert à son industrie, qui succombe, en quelque sorte, sous l'abondance de ses produits. Elle est d'ailleurs préparée à cette fusion par la communauté du langage, puisque notre langue est devenue celle de toutes les classes éclairées et de ses débats parlementaires; elle l'est aussi, qu'on nous permette cette expression, par une cohabitation de vingt années avec nous dans les vastes contours de la république et de l'empire français.

DIVISIONS POLITIQUES.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS	POPULATION A LA FIN DE 1826.		OBSERVATIONS.
		ABSOLUE.	RELATIVE.	
PROVINCES SEPTENTRIONALES.				**PAYS.** Le royaume des Pays-Bas, avant la séparation de la Belgique, se composait de cinq parties que nous croyons devoir distinguer avec quelque détail à cause des circonstances extraordinaires dans lesquelles se trouve cet état; ces parties sont : 1° Les Pays qui formaient les sept républiques ou provinces souveraines étroitement liguées entre elles; on les appelait communément les Sept Provinces-Unies; quelquefois, mais improprement, la Hollande, du nom de la province la plus considérable; ces sept républiques ou provinces étaient la *Hollande*, la *Gueldre*, la *Zélande*, l'*Utrecht*, la *Frise*, l'*Over-Yssel* et la *Groningue*; la petite province de *Drenthe* ne formait pas de république particulière, mais, selon Büsching, elle était sous la protection de celle de Groningue.
1. HOLLANDE-SEPTENTRIONALE (Zuiderzée)	715	405,000	558	
2. HOLLANDE-MÉRIDIONALE (Bouches-de-la-Meuse)	835	448,000	536	
3. ZÉLANDE (Bouches-de-l'Escaut)	461	134,000	291	2° Les Pays de la Généralité ou des États-Généraux ainsi nommés, parce qu'ayant été conquis par les Provinces-Unies pendant les guerres civiles des Pays-Bas, ils étaient administrés par les États-Généraux; leurs habitans n'avaient aucune part au gouvernement ni aux priviléges dont jouissaient les sept provinces souveraines. Ces pays comprenaient le *Brabant septentrional* et plusieurs *districts* où se trouvaient les villes de *Bois-le-Duc*, *Oosterhout*, *Tilburg*, *Liudhoven*, *Helmont*, *Osch*, *Grave*, *Kuik*, *Ravenstein*, *Meck*, *Breda*, *Wilemstadt*, *Steenbergen*, *Berg-op-Zoom* et les forts de *Lillo* et de *Kruischanz*; le *district de Maestricht* avec *Maestricht* et le petit comté de *Vrohenhove*; une partie du *duché de Luneboug*, où se trouvaient *Valkenbourg* ou *Fauguemont*, *Dalem* et *Gulpen*; une partie de la *Gueldre-Supérieure*, où il y avait *Venlo* et le fort de *Stefunswerd*; une partie de la *Flandre* où étaient situés *Sluis* ou l'*Écluse*, *Aarnenburg*, *Ysendyk* dans l'île Kadzand, *Hulst*, *Axel* et *Sas-de-Gand*.
4. BRABANT-SEPTENTRIONAL (Bouches-du-Rhin.)	1,458	330,000	227	
5. UTRECHT (Zoiderzée)	387	122,000	317	
6. GUELDRE (Yssel-Supérieur)	1,481	290,000	196	3° Les Pays-Bas Autrichiens, ainsi nommés parce que depuis 1714 ils appartenaient à la maison d'Autriche; ils renfermaient neuf des dix-sept anciennes provinces des Pays-Bas, quoique, sous le rapport administratif, on n'en comptât que sept seulement, savoir : les comtés de *Flandre*, de *Hainaut* et de *Namur*; le *duché de Brabant* avec la seigneurie de Malines et le marquisat d'Anvers, les *duchés de Limbourg* et de *Luxembourg*, et une portion du *duché de Gueldre*.
7. OVERYSSEL (Bouches-de-l'Yssel)	956	163,000	171	
8. DRENTHE (Ems-Occidental)	666	58,000	87	4° Les Pays qui formaient partie de l'Empire Germanique; ils embrassaient tout l'*évêché* souverain de *Liége* et la plus grande partie de l'*abbaye* souveraine de *Stablo*. Dans le premier on trouvait *Liége*, *Hasselt*, *Saint-Tron* ou *Saint-Truyen*, *Looz*, *Tongre* ou *Tongern*, *Maeseyk* ou *Manseyk*, *Weert* ou *Weerdt*, *Verviers*, *Spa*, *Huy*, *Dinant*, *Couvin*, *Florennes* et *Thuin*.
9. GRONINGUE (Ems-Occidental)	596	154,000	258	
10. FRISE (Frise)	767	198,000	259	5° Les Pays qui appartenaient à la France; ce n'étaient que des fractions cédées par cette puissance en 1815, savoir : *Marienbourg*, *Philippeville* et *Chimay* détachés du ci-devant Hainaut français, et le petit *duché de Bouillon*, du ci-devant gouvernement général de Metz.
Total des provinces septentrionales	8,320	2,302,000	277	

DIVISIONS POLITIQUES.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS	POPULATION A LA FIN DE 1826. ABSOLUE.	RELATIVE.
PROVINCES MÉRIDIONALES.			
1. BRABANT-MÉRIDIONAL (Dyle)	955	498,000	521
2. ANVÈRS (Deux-Nèthes)	825	327,000	396
3. FLANDRE-ORIENTALE (Escaut)	821	701,000	854
4. FLANDRE-OCCIDENTALE (Lys)	920	580,000	630
5. HAINAUT (Jemmape)	1,083	553,000	511
6. NAMUR (Sambre-et-Meuse)	1,011	192,000	190
7. LIÉGE (Ourthe)	840	344,000	410
8. LIMBOURG (Meuse-Inférieure)	1,357	326,000	241
9. LUXEMBOURG (Forêts)	1,891	295,000	155
Total des provinces méridionales	9,703	5,816,000	592
Total général	18,023	6,118,000	339

OBSERVATIONS.

DIVISION ADMINISTRATIVE. Tout le royaume était divisé en dix-huit provinces subdivisées en districts, et ceux-ci en cantons. La province de Hollande, relativement à son administration intérieure, est subdivisée en *Hollande-Méridionale* et en *Hollande-Septentrionale*. La province de Luxembourg était décorée du titre de *grand-duché*, et appartenait au roi, qui, en sa qualité de grand-duc de Luxembourg, est membre de la confédération Germanique.

Après les événemens qui ont eu lieu à Bruxelles en septembre 1830, et la séparation des provinces méridionales, nous croyons devoir sortir du cadre que nous avons adopté pour tous les autres états, afin d'offrir au lecteur le moyen facile de connaître les principales ressources de chaque province de ce royaume démembré. Le tableau ci-joint présente les dix-huit provinces du royaume partagées en deux grandes divisions : les Provinces Septentrionales, qui comprennent non-seulement les ci-devant *sept Provinces-Unies*, mais aussi la partie la plus grande et la plus importante des ci-devant *Pays de la Généralité* ; le territoire de ces derniers forme, à quelques petites exceptions près, un tout contigu, et touche au territoire des anciennes provinces souveraines ; les Provinces Méridionales ou Belgiques, qui comprennent les ci-devant *Pays-Bas autrichiens*, les *pays* qui dépendaient de l'*empire Germanique* et de la *France*, ainsi que les districts isolés compris dans les *Pays de la Généralité*. Mais comme tout le territoire du royaume a formé partie de l'empire français, on a ajouté entre parenthèse, à côté du nom de chaque province actuelle, celui du département français auquel correspondait en 1812 sa partie principale. De cette manière le lecteur pourra se former une idée précise des différentes divisions administratives et politiques de ces pays dans les trois époques principales de l'histoire moderne en 1789, en 1812 et en 1830, c'est-à-dire avant la mémorable révolution de France, au point culminant de la prépondérance française et dans la situation actuelle.

DIVISION ETHNOGRAPHIQUE OU PAR LANGUES. Tous les habitans de ce royaume appartiennent à trois souches principales, savoir : la souche *germanique*, celle *gréco-latine* et la souche *sémitique*. Le plus grand nombre appartient à la souche germanique, qui comprend trois peuples principaux : les *Néerlandais*, les *Allemands* et les *Frisons*, dont fait partie la race d'origine *vallone* ou *celtique*.

Les *Néerlandais* sont subdivisés en *Hollandais*, qui vivent dans toutes les provinces septentrionales, et en *Flamands*, qui forment la population des arrondissemens de Bruxelles et Louvain dans la province du Brabant méridional, et celle des provinces de la Flandre occidentale et de la Flandre orientale, de la plus grande partie de la province de Limbourg, et d'une partie considérable de celle de Luxembourg ; les classes inférieures ne parlent en général que le flamand (*flaemisch*) qui est un dialecte de la langue néerlandaise ; mais toutes les personnes instruites et les hautes classes de la société parlent français ; c'est cette langue qu'ils emploient habituellement dans leurs rapports sociaux et leurs relations d'affaires.

Les *Frisons*, autrefois répandus dans les provinces de Frise, de Groningue, de Drenthe, et dans une partie de celle de la Hollande septentrionale, ne se retrouvent plus que dans les petites villes de Molkweren et Hindelopen et dans leurs environs, ainsi que dans le village de Bolswert dans la Frise et sur les îles qui en dépendent ; tous les habitans de la Frise et des autres provinces où l'on parlait jadis le frison n'ont depuis long-tems d'autre langue que la hollandaise.

Les *Allemands* occupent une partie des provinces de Luxembourg et de Limbourg.

Vient ensuite la souche gréco-latine, à laquelle appartiennent les *Vallons* qui parlent un dialecte français, et les *Flamands-Français* qui parlent un autre dialecte de cette langue ; ils vivent dans les provinces de Liége, de Namur, du Hainaut, dans l'arrondissement de Nivelle, dans le Brabant méridional, et dans quelques localités de la province de Limbourg.

La souche sémitique ne comprend que les *Juifs* qui forment une petite fraction de la population du royaume ; un grand nombre est originaire du Portugal ; ils se distinguent généralement des autres Juifs par leurs richesses.

Le tableau ci-dessous offre approximativement toute la population du royaume répartie selon les langues différentes parlées dans ses provinces.

CLASSIFICATION DES HABITANS D'APRÈS LES LANGUES.

Flamands	2,420,000 ?
Hollandais	2,200,000 ?
Français	1,240,000 ?
Allemands	158,000 ?
Juifs	80,000 ?
Frisons	20,000 ?
	6,118,000

Nota. — C'est aux savantes recherches de M. Balby que nous devons les chiffres qui ont servi à composer ce tableau.

Mélanges.

CHARLES X, HOLYROOD ET SES FRANCHISES.

Holyrood vient pour la seconde fois de recevoir dans ses vieux et tristes murs un prince déchu, qui antérieurement en a déjà réclamé les honteuses immunités, et qui sera peut-être dans le cas de les réclamer encore; car, bien différent du nouveau roi des Français, il gouverne aussi mal sa fortune particulière que celle de ses sujets. Ceux de nos lecteurs qui n'ont entendu parler que vaguement des franchises de ce lieu si étrangement privilégié, ne seront pas fâchés sans doute de s'en faire une idée plus exacte; elles méritent d'être connues par leur singularité.

Autour de ce vieux château ruiné, s'est établie, depuis le départ de Jacques Ier pour l'Angleterre, une colonie de débiteurs insolvables que les lois du pays y protégent contre leurs créanciers (1). L'enceinte qui leur offre un asile s'étend à quatre milles de circonférence autour de l'édifice; les murailles qui la circonscrivent se nomment *termini sanctorum*, « les limites des saints. » Étrange perversion des lois et des paroles humaines; les malfaiteurs, considérés comme *sacrés*, dès que la religion les couvre de son égide, sont devenus les saints, *sancti*. Le meurtrier, le voleur de grand che-

(1) On a pu lire, dans les *Aventures de Nigel* par W. Scott, la peinture de l'*Alsace*, quartier de Londres qui servait également d'asile aux débiteurs insolvables.

min, trouvaient autrefois un refuge dans ce lieu privilégié. La civilisation a restreint ce droit barbare ; le débiteur seul jouit aujourd'hui de l'immunité du sanctuaire. Mais, sous ce dernier rapport, elle est en pleine vigueur : et jamais jusqu'à ce jour la législature n'a opposé à ceux qui s'en prévalaient aucune *fin de non-recevoir*. L'huissier et ses acolytes voient expirer, devant les murailles de cette république hors la loi, toute la puissance dont ils sont dépositaires.

Holyrood et ses dépendances forment une espèce de royaume ou de palatinat isolé, qui se régit par ses propres lois. Une partie des maisons qui en dépendent se trouvent enclavées dans l'un des faubourgs d'Édinbourg ; une forêt, des plaines, le beau domaine de Sainte-Anne, des collines ombragées et qui abondent en points de vue ravissans, des jardins bien cultivés, des taillis épais, les *crags* (1) de Salisbury, célèbres par leur beauté pittoresque et sombre, le *loch* de Duddingstone (2), avec ses eaux bleues et limpides, bordées d'une pelouse fraîche et veloutée, enfin la perspective de cette colline d'*Arthur* (3) dont les habitans d'Édinbourg sont fiers comme d'un souvenir de gloire ; toute cette variété d'accidens naturels, qui prêtent un charme sauvage aux paysages d'Écosse, se trouve réunie dans le sanctuaire d'Holyrood.

Cependant, à peine y avez-vous pénétré, vous êtes frappé d'un sentiment triste : tout porte autour de vous ce caractère d'incurie, d'abandon, de grandeur appauvrie, de décadence inévitable, qui rappelle à la fois l'ancienne indépendance de l'Écosse, l'éclat dont brillaient ses mo-

(1) *Crag*, synonyme de *clift*, clocher à pic.

(2) *Loch*, lac enfermé dans des montagnes.

(3) *Arthur's seat*. Cette colline domine Édinbourg.

narques, et son état actuel, sa situation secondaire, son vasselage auquel rien ne peut l'arracher. La malpropreté y est extrême. Des objets repoussans s'offrent à vous de toutes parts. Les maisons tombent en ruines. Autrefois des chevaliers, des gens de cour, de nobles dames, y faisaient leur demeure : les ravages du tems ont conspiré avec l'ignorance des anciens architectes pour rendre ces logemens aussi incommodes aujourd'hui que désagréables à l'œil. Devant le palais même, à cent toises de distance, vous voyez s'élever un groupe de cahutes basses, noires, soutenues par des étais de bois, toutes déjetées et chancelantes, pressées les unes contre les autres, comme si le terrain eût manqué à l'architecte, et éclairées par des fenêtres si étroites que vous diriez les jours de souffrance d'une prison. Cette triste bourgade n'est séparée du faubourg de Canongate que par une chaussée pavée, ligne de démarcation où se trouvait placée, il y a peu de tems, la croix du sanctuaire, symbole de la limite où commençait le domaine privilégié. Dès que le débiteur a franchi la chaussée, il a payé ses dettes, il est libre; mais, s'il la repasse, il redevient citoyen de la société légale, et la contrainte par corps peut le frapper.

Un bailli (1), nommé par le gardien du palais (2), rend la justice tous les lundis : c'est de lui seul et de son équité que dépendent les cinq cents habitans du lieu; toutes les causes se plaident devant lui, à l'exception de celles qui ont commencé hors de l'enceinte. Il tient la place et remplit les fonctions de juge de paix, de cour criminelle et de cour d'assises et de police correctionnelle. Il peut ordonner la saisie des biens du coupable, ou le condamner à

(1) *Bailie.* Cette judicature de canton s'est conservée en Écosse.

(2) La charge de gardien du palais est héréditaire.

la prison ; la détention a lieu dans un cachot de l'abbaye gothique. Une dette contractée dans le sanctuaire envers un habitant du même endroit est punissable, mais seulement par le bailli.

Le débiteur qui cherche asile dans cette enceinte est obligé de se faire écrouer sur le grand livre du bailli. L'homme chargé de recevoir les noms des fugitifs a pour bureau et pour demeure une espèce de grotte, située près de la barrière. Le débiteur paie vingt schellings (1) moyennant lesquels on lui donne un sauf-conduit ou passeport, qui lui assure protection contre tous les créanciers qui le poursuivent pour dettes contractées avant son entrée dans l'enceinte. Tant qu'il continue d'y demeurer, le certificat n'a pas besoin d'être renouvelé ; mais ce titre se trouve anéanti et de nul effet, s'il reste absent pendant quinze jours. Il peut, dans ce dernier cas, acheter un second sauf-conduit ; c'est le dernier qui lui soit accordé. Comme l'entrée et la sortie des réfugiés sont libres de toute surveillance, il est fort difficile d'exécuter à la lettre ces prescriptions, destinées à neutraliser l'effet déplorable de cette coutume barbare : souvent le débiteur que l'on croit enseveli dans les cimetières d'Holyrood, et que ses créanciers ont cessé de poursuivre, voyage paisiblement dans une autre partie de l'Angleterre ou de l'Écosse. Les débiteurs de la couronne, les banqueroutiers frauduleux et les escrocs, ne jouissent point du privilége. Si un débiteur a fait des préparatifs de fuite, s'il a retenu sa place sur un navire, et que l'on puisse le prouver, il retombe sous la main de la justice, à moins qu'on ne se porte caution en sa faveur. Toute cour de justice peut appeler en témoignage les habitans du sanctuaire, auxquels, dans cette circonstance,

(1) Vingt-cinq francs de notre monnaie.

un sauf-conduit est accordé pour un certain nombre de jours. Depuis le samedi soir jusqu'au dimanche soir, les débiteurs ont le droit de sortir de l'enceinte; au dehors, ils n'ont rien à craindre des recors; la loi intérieure de leur petite république ne les astreint à la résidence que pendant six jours de la semaine.

Réfugié à Holyrood, le débiteur est considéré comme simple banqueroutier; aucune infamie légale ne s'attache à celui qui profite du bénéfice de l'immunité : quel que soit le montant de sa dette, on n'a contre lui aucun recours. Il est traité par l'autorité locale comme s'il habitait un pays étranger; il se marie, il meurt, sans que les registres civils portent son nom. Il est mort au monde.

Malgré l'appât qu'une telle coutume semble présenter aux débiteurs de mauvaise foi, le sanctuaire est l'asile d'une population très-faible : les réfugiés y mènent une vie si monotone, que leur nombre, au lieu de s'accroître, diminue chaque jour. Ils doivent renoncer à tous les plaisirs de la société; point de réunion, point d'assemblées, où un homme de classe moyenne ou supérieure puisse trouver quelques momens de consolation. L'*homme du sanctuaire,* comme l'appelle le peuple d'Édinbourg, le *lord de l'abbaye,* comme les paysans le nomment, est l'être le plus misérable du monde. A peine les buveurs de l'endroit se réunissent-ils une fois tous les trois mois pour savourer le *whisky* (1) et la petite bière, maudire à frais communs la dureté de leurs créanciers, bénir le privilége dont ils jouissent si tristement, et s'endormir au récit mutuel de leurs infortunes. Il n'y a, dans tout ce petit pays, ni bibliothèque, ni jeu de billard, ni cabinet de lecture; pas un cheval de louage, pas un seul moyen de passer le tems ou de le

(1) Eau-de-vie de grain dont on fait usage en Écosse.

tuer. Si vous sortez de votre cabane, vous êtes presque sûr de rencontrer sur votre route un de vos voisins d'Édinbourg, dont le regard fixe et moqueur vous rappellera la honte de votre asile.

Telle est l'agréable existence des habitans d'Holyrood. Leur seul amusement est de gravir la colline d'où l'on découvre une vaste et admirable perspective. Comme Robinson, au sommet de la montagne, seul possesseur de tout ce que son œil découvrait, s'amusait à compter les arbres de ses domaines, le réfugié, étendu sur la pelouse, peut compter les vaisseaux du Forth, les voir grandir, déployer leurs voiles et leurs agrès, fuir sur les eaux, diminuer ensuite progressivement et disparaître. Mais pour un homme séparé de sa famille et isolé de toute société, c'est là un bien triste délassement.

A cette monotonie d'une vie sans distraction et sans intérêt, joignez l'énormité des dépenses. Chacun de ces taudis qu'on loue aux débiteurs coûte plus cher qu'une belle maison à Édinbourg. Les alimens y sont rares et de mauvaise qualité; on les paie au poids de l'or. Au lieu d'être nourri aux frais de l'état, comme cela serait si son créancier l'eût saisi, le réfugié est forcé de dépenser beaucoup d'argent pour vivre très-mal. On le sait, et les créanciers s'irritent contre ceux qui, profitant long-tems du privilége du sanctuaire, prouvent ainsi qu'ils ont emporté avec eux les fonds nécessaires pour y subsister. Aussi la plupart des gens qui viennent s'établir dans l'enceinte d'Holyrood, n'ont-ils pour but que d'échapper à la prise de corps. Ils s'arrangent le plus tôt qu'ils peuvent avec les porteurs de leurs billets, et se hâtent de quitter ce lieu d'asile, où l'on se ruinerait plus facilement et plus vite que partout ailleurs. Le sanctuaire offre protection aux débiteurs de tous les pays: récemment encore trois baronnets anglais

y vinrent demeurer; et quelques fils de pairs ont daigné profiter d'une immunité si commode et si désastreuse. Plusieurs ont dépensé leur fortune et sont morts dans l'enceinte d'Holyrood, plutôt que d'acquitter leurs dettes; mais ce cas est assez rare, et semble devoir être attribué surtout à l'obstination d'une originalité affectée.

Le gardien a le droit d'accorder aux réfugiés des logemens gratuits dans le château même; faveurs ordinairement obtenues par ces enfans de race noble dont nous venons de parler. Il y a peu de tems, un fils d'un pair d'Écosse vint y loger, et chargea un tapissier d'Édinbourg de meubler ses appartemens. Quand les ouvriers eurent achevé leur travail, le jeune homme refusa de les payer, sous prétexte que le droit du sanctuaire l'exemptait de payer une créance contractée avant son entrée dans l'enceinte. La cause fut plaidée; et, ce qui est incroyable, l'escroc fut celui qui gagna son procès. On fit valoir en sa faveur les droits imprescriptibles de la prérogative royale; et le malheureux tapissier perdit sa main-d'œuvre et ses meubles.

(*Polar Star.*)

Tableau de Moeurs.

L'AMIRAL EN RETRAITE.

Je connais peu de leçons de morale plus tristes et plus frappantes qu'une visite faite aux lieux que nous avons habités jadis, et que les hasards de la vie nous ont forcés de quitter. Tout est changé ; nous trouvons partout une indication effrayante de la fuite du tems et de l'instabilité des choses humaines ; un éloquent symbole de notre fragilité nous entoure. Ces vérités redoutables, que les prédicateurs répètent sans se faire écouter, nous frappent et nous émeuvent avec une irrésistible puissance. Où sont nos vieilles amitiés? Les plaisirs que nous avons goûtés sous ses ombrages, les passions et les espérances qui nous agitaient, que sont-ils devenus? Rien n'est resté dans son état primitif, et notre cœur même a changé. Il n'est pas d'ame si frivole que de telles pensées ne forcent à se replier sur elle-même avec une mélancolie qui n'est pas sans charme.

J'avais promis à une dame de mes amies d'aller avec elle rendre visite à sa fille, très-jeune encore, et l'une des élèves de cette célèbre pension du comté de Nottingham, connue sous le nom du Belvédère. Par un progrès et un perfectionnement fort louable, cet établissement que nos pères eussent appelé du nom vulgaire de *pensionnat*, et que de mon tems on eût nommé *maison d'éducation*, s'est ennobli d'un titre infiniment plus brillant : c'est une *institution gymnastique et académique pour les jeunes dames de qualité*. Cette appellation magnifique, dont l'éclat est d'ailleurs commun à la plupart des établissemens du

même genre, n'avait pas assez vivement éveillé ma curiosité, pour que je cherchasse à m'informer de la situation que le Belvédère occupait. Quel fut mon étonnement, lorsque, parvenue à l'entrée du sentier qui conduit au Belvédère, je reconnus la maison de mon vieil ami l'amiral Floyd? Malgré les changemens qu'on avait fait subir aux bâtimens et aux jardins, je me retrouvai bientôt en pays de connaissance. Voilà ces constructions massives que l'amiral se gardait bien d'appeler son Belvédère, et dont la forme et la solidité font de cette épithète un ridicule contresens. Voilà ces grands chênes et ces ormes magnifiques, dont l'ombre projetée au loin par un soleil ardent semble peser sur le gazon qu'elle noircit : voilà le taillis épais qui couvre le penchant du coteau et aboutit à cet étang, dont le lit est tapissé de petits cailloux. Cet grand panorama de verdure, cette commune découverte, tout me rappelait le tems passé, tout me faisait reconnaître l'habitation de l'amiral Floyd, la *maison blanche* d'Hannonby.

En changeant de nom et de destination, la *maison blanche* avait aussi changé de physionomie. Ce n'était plus ce gazon fin, uni, tondu de près, qui offrait à l'œil charmé une surface presque aussi polie qu'un miroir; ni cette propreté recherchée jusqu'à l'affectation, ni ce soin minutieux que l'officier de marine avait apporté dans les moindres détails de son habitation. Un banc rustique à demi brisé, des feuilles de livres déchirées et éparses, des débris de joujous, une poupée délaissée, un bonnet de paille négligemment jeté sur une touffe de roses, indiquaient les occupations et trahissaient l'étourderie des nouvelles habitantes du lieu. Toute la distribution des jardins était changée; le sable s'élevait çà et là en monticules irréguliers, et le mouvement continuel d'une multitude de pieds enfantins avait flétri la pelouse, objet chéri des prédilections de l'amiral. Quelques myrtes et quelques géraniums,

dont la tête mourante et la tige baignée d'eau annonçaient l'inhabileté des cultivateurs novices chargés de leur entretien, élevaient çà et là leurs tristes feuillages au milieu de petits jardins entourés de mignonnette et de bordures de buis. Deux ou trois têtes blondes se montraient aux fenêtres en dépit des injonctions formelles de l'institutrice. A mesure que nous approchions, nous entendions plus distinctement l'harmonie discordante de trois ou quatre pianos, mis en mouvement dans diverses parties de l'édifice, les vibrations d'une harpe, le frôlement d'une guitare, et tout ce murmure de paroles anglo-françaises qui retentissent du matin au soir dans nos maisons d'éducation. Nous vîmes sortir de la maison le maître à danser, ou du moins un homme qu'à la gravité empesée de sa démarche, à la régularité de ses positions et à la fierté de son regard, je crus pouvoir honorer de ce titre. Bientôt la fille de mon amie, désobéissant à la sous-maîtresse qui essayait de la retenir, franchit d'un saut les six marches du perron, et tomba dans les bras de sa mère. Pour moi je les laissai jouir du plaisir de cette entrevue, et je me plongeai dans le taillis, l'esprit occupé de ces pensées mélancoliques qui naissaient de mes souvenirs et me représentaient vivement le jour où j'avais rendu ma première visite au bon amiral Floyd, l'un des êtres les plus originaux et les plus complets que le sort m'ait fait rencontrer.

Il est vrai que cette visite avait eu quelque chose de caractéristique. L'amiral, fidèle à ses occupations guerrières, était occupé, la première fois que je l'aperçus, à exercer son adresse : faute d'autres ennemis, il tirait des guêpes au vol, à coups de pistolet. J'étais fort jeune alors, et j'ai toujours eu de l'aversion pour ces bruits, à la fois soudains et prévus, dont la régularité et l'explosion rapide fatiguent à la fois l'attention qui les suit, l'oreille qui les écoute et les nerfs qu'ils ébranlent. Aussi dès mon entrée dans le

parc, je voulais rebrousser chemin; une de mes sœurs qui m'accompagnait, plus âgée et plus sage que moi, eut de la peine à me faire revenir sur mes pas. Imaginez un petit homme ridé, uniforme bleu et paremens blancs, tenant à la main droite un petit pistolet de forme antique, le teint rougeâtre comme de l'acajou noirci, le visage couvert de rides profondes, dont les sillons se croisaient dans tous les sens, l'œil vif et le regard fixe. Assis sur un petit banc, à l'ombre des grands ormeaux qui s'élevaient sur sa tête, il paraissait entièrement absorbé par cette grave occupation qui n'effrayait point ses ennemis ailés, (bien qu'il manquât rarement son coup), mais qui me forçait à me boucher les oreilles. Ce petit banc rustique, ce petit pistolet suranné, ce petit homme courbé par l'âge, tout dans cette scène bizarre se trouvait en harmonie. A côté de lui se tenait debout une grande femme, dont la charpente osseuse était singulièrement prédominante, dont le regard était assuré, la tournure virile et la démarche soldatesque. Tous les signes indicatifs de la femme irlandaise se réunissaient chez elle : elle était belle, mais sans grâce; et vous eussiez dit, à la voir suivre de l'œil chaque explosion dirigée contre les guêpes infortunées, que ce simulacre de guerre, que l'odeur de la poudre, que le bruit du pistolet réjouissaient son ame guerrière. Une petite fille jouait à quelques pas de là. Elle m'aperçut la première, courut vers son père : l'amiral vint à notre rencontre, et bientôt nous eûmes fait connaissance.

C'était un homme tout d'une pièce que ce bon amiral Floyd. En un instant, vous pouviez le juger. Né sur la mer, indigène d'un navire, matelot dans l'ame, son titre d'amiral lui pesait, son séjour sur la terre était pour lui une obligation gênante : aucun pays du monde n'offrirait à l'observateur le type d'un caractère pareil : c'est dans une

île et dans une île libre, commerçante et riche, que de telles existences peuvent se développer. Ailleurs elles seraient chimériques ; on les prendrait pour des caricatures sans vraisemblance et sans modèle.

Toute son histoire, dont la narration simple et brève suivit immédiatement ses premiers complimens, et n'occupa pas plus d'un quart-d'heure, était essentiellement maritime. Quelques soixante-cinq ou soixante-six années auparavant, sa mère, mariée à un amiral, lui avait donné naissance, un mois avant terme, sur une frégate que montait son mari, et qui allait de Plymouth à Portsmouth. Ce début décida de la destinée de l'enfant. A douze ans il se mit en mer ; à quinze ans il avança en grade et se distingua si bien qu'une promotion maudite, à laquelle il ne pardonna jamais, le fit amiral malgré lui, et le força de quitter son cher navire pour descendre sur la terre. Jamais je n'ai vu d'homme plus sincèrement affligé des honneurs qu'on lui rendait. Le nommer *amiral* c'était lui rappeler son exil ; il pardonnait difficilement cette injure ; et les membres de sa famille, qui ne l'ignoraient pas, avaient soin de ne pas s'exposer à son courroux.

Il aurait pu, avec un peu plus de stoïcisme, vivre assez *confortablement* hors de son vaisseau. Sa dernière frégate, la *Syrène*, lui avait valu à peu près soixante mille livres sterling de captures, et son titre d'amiral ajoutait encore à sa fortune un revenu fort honnête. Malheureusement le *beau idéal* pour lui, c'était un vaisseau de guerre : il ne comprenait pas que l'on pût respirer et vivre ailleurs ; et son premier soin, lorsqu'il se trouva sur terre, fut de distribuer et d'organiser son nouveau domicile sur le modèle de cette admirable frégate, la *Syrène*, l'un des meilleurs navires de Sa Majesté. La *maison blanche* d'Hannonby fut donc bouleversée. Les hamacs remplacèrent les lits. Au

lieu de chambres on eut des cabines ; et la salle à manger comme le salon subirent cette étrange métamorphose. D'inutiles canons vinrent se loger devant des écoutilles artistement pratiquées. Au lieu de conserver les alimens dans le garde-manger, on les suspendit dans des réseaux. La viande salée et le biscuit furent entassés dans de vastes tonneaux. On économisa l'espace, sans faire attention que l'espace abondait ; enfin l'ingénieux amiral épuisa les ressources de son esprit en inventions inutiles, et n'oublia aucun moyen de faire ressembler son château, édifice aussi vaste que commode, à celle de toutes les habitations humaines qui réunit le plus d'incommodités et de désagrémens, à l'intérieur d'un navire.

Que l'on se figure l'effet que dûrent produire ces innovations dans un petit village du centre de l'Angleterre, au milieu d'une population rustique, dont l'immense majorité ne connaissait, en fait d'embarcations maritimes, que le petit bateau en coquille de noix, qui voguait sur l'étang d'Hannonby? Les savantes et bizarres recherches de l'amiral passèrent pour des traits de folie, qu'on attribua, sans hésitation, à un caprice despotique. Une commotion universelle se fit sentir dans tout l'empire de l'amiral. Les paysans ricanaient ; les fermiers grondaient ; les habitans d'Hannonby se révoltaient ; et jusqu'aux animaux domestiques, moutons, brebis, bœufs, canards, poules et coqs enfermés dans une prison étroite par le préjugé de notre officier de marine, se rangeaient parmi les rebelles et témoignaient, par leurs clameurs confuses la douleur dont cette oppression les pénétrait, le supplice maritime que l'amiral leur faisait subir.

Les domestiques de la maison étaient intraitables ; et les femmes se distinguaient surtout parmi les révoltés. Les hommes, on les domptait du moins par la sévérité jointe

à cette distribution journalière de *grog* (1) qui a causé ou a apaisé tant d'insurrections sur nos navires. Mais la mutinerie des femmes était plus obstinée et plus redoutable cent fois. Filles de cuisine, femmes de chambre, formaient un bataillon serré, une phalange redoutable et compacte, contre laquelle les desseins de l'amiral venaient se briser à chaque instant. Pendant trois mois la maison, ou, si l'on veut, la frégate du pauvre amiral, fut un véritable enfer. Haine contre haine, ruse contre ruse; c'était un combat perpétuel et opiniâtre. Les femmes de service traitaient leur maître de barbare et d'insensé. Il n'avait pas assez d'injures et de colère contre la malice, la sottise et l'opiniâtreté féminines. Enfin, dans le plus violent paroxysme de son courroux, il menaça un jour les rebelles de faire maison nette et d'appeler à son secours l'équipage de la *Syrène*, composé de matelots actifs, adroits et disciplinés qui feraient honte à cette armée de péronnelles insolentes et de servantes paresseuses. Heureusement, avant d'en venir à cette extrémité, il se souvint de Jack Jones, l'un des mousses de l'équipage, et qui avait rempli, avec une dextérité sans égale, les fonctions de blanchisseuse, de repasseuse et de cuisinière, à bord du navire royal la *Syrène*. Jones fut appelé : incapable de résister aux volontés de son vieux commandant, il accourut à son ordre, et la république d'Hannonby lui dut son salut.

Jones avait la jambe bien faite ; son œil étincelait d'une gaieté pénétrante et ingénue ; son cœur n'était pas insensible aux séductions ni aux reproches du sexe faible. La population féminine de la maison ne tarda pas à reconnaître que ce nouvel habitant, adorateur de sa puissance, se soumettrait à peu près aveuglément aux désirs que lui

(1) Mélange d'eau et de rhum.

exprimerait une voix douce accompagnée d'un regard de femme. Crishna, descendant sur la terre pour calmer les maux que souffraient les humains, ne remplit pas, dans la mythologie indienne, sa tâche pénible avec plus de facilité que notre jeune matelot. A sa voix la révolte s'apaise ; l'insurrection se tait dans la cuisine : amnistie complète ; traité de paix tacitement conclu entre l'amiral et les servantes belligérantes. Une vieille, insensible au mérite du Crishna de ces lieux, voulut seule perpétuer la guerre. Un jour que Jones remontait paisiblement l'escalier de la cuisine, elle osa suspendre, sans qu'il s'en aperçût, un drapeau informe, tranchons le mot, un torchon, à la veste du matelot. Elle fut bannie, d'un consentement unanime, et Jenny, dont les yeux noirs comme du jais avaient un langage si expressif et que Jones comprenait, la remplaça avec succès. Voyez un peu, rois de la terre, combien un bon ministre est chose utile ; et apprenez que, de votre choix en ce genre, dépendent les destinées de votre empire.

Qui le croirait ? l'amiral lui-même, cédant à l'influence du jeune pacificateur, commença à se réconcilier avec la terre ; la brise matinale qui lui apportait l'odeur des roses, et qui lui arrachait ordinairement un soupir de tristesse, souffla sur lui sans l'affliger. Il parla de chasse, de pêche, de plaisirs terrestres ; plus d'un symptôme annonça qu'il redevenait homme de ce monde ; le jardinage lui offrait déjà quelque intérêt ; les prisonniers de la basse-cour recouvrèrent leur liberté ; on entendit le sultan ailé, qu'environnait son sérail, chanter à pleine gorge sa délivrance ; poulets et dindes, revenus à la vie, rendus à la lumière du jour, célébrèrent, par un babil assourdissant et des gloussemens de joie, leur émancipation inattendue. Enfin, la lecture même, qui, depuis l'adolescence de notre homme de mer, avait été pour lui un objet d'ineffable horreur,

occupa quelques-uns de ses momens ; et on le vit feuilleter *Peregrine Pickle* (1).

Sa métamorphose eût été plus complète encore ; et notre marin eût osé monter un cheval dont il venait de faire emplette, si cet animal redoutable, devinant qu'on essayait de lui imposer un fardeau inaccoutumé, ne se fût avisé de s'en débarrasser brusquement. L'amiral tomba, et jura bien de ne s'embarquer jamais sur une si frêle chaloupe. Libre dans ses manières, familier et populaire, prodiguant l'eau-de-vie et les récompenses, les grondes et les encouragemens, bientôt notre vieux gentilhomme se fit aimer de tout ce qui l'entourait. On souffrait sans impatience ses bienveillantes réprimandes ; et, sous son inspection sévère, tout marchait aussi régulièrement que sur un vaisseau de ligne. Il était volontaire, impérieux, taquin ; mais enfin c'était un bon homme, qui s'intéressait à ses vassaux, entrait dans leurs goûts, partageait leurs affections et leurs plaisirs. Arrivait-il dans le village voisin une troupe de chiens savans ? Était-il question d'une fête à donner, d'une représentation de marionnettes, d'une course, d'un combat de coqs ? Notre amiral réglait tout ; boute-en-train vraiment unique, et directeur des beaux-arts, il les protégeait de son généreux patronage. Il avait un faible pour les vagabonds ; ces troupes de bohémiens qui couvrent la campagne étaient bien accueillies par lui. Il fallait le voir écouter, avec une simplicité et une crédulité parfaites, leurs contes les plus absurdes. Comme il les encourageait ! comme il les plaignait ! Quel bonheur et quelle nouveauté pour eux, qu'un auditeur si bénévole ! Avec quelle bravoure il défendait ses protégés contre le maire, le constable, les magistrats, les ecclésiastiques, persécuteurs infatigables

(1) Roman de Smollet.

de ces pauvres parialis qui n'ont ni feu ni lieu ! Deux ou trois mésaventures résultèrent de cette protection indiscrète, et punirent notre amiral d'une générosité trop facile : il en conçut quelque chagrin, et, sans ralentir l'activité de ses démarches, il résolut de soumettre à un examen plus scrupuleux ceux qui s'adresseraient à lui. En effet le premier mendiant qui, depuis cette détermination, vint se présenter à lui n'eut pas beau jeu. C'était un jeune vagabond qui prétendait avoir été matelot, et qui s'appuyait sur une jambe de bois : la jambe de bois était fausse ; l'amiral s'en assura par lui-même. A l'aspect de la preuve matérielle de l'imposture, sa colère n'eut pas de bornes.

« Jones ! Billy Jones ! » s'écria-t-il.

Jones accourut à sa voix.

« Vois-tu ce coquin qui veut se faire passer pour un loup de mer ? Attends ! attends ! je vais t'apprendre à hisser un pavillon qui ne t'appartient pas ! Jones, nous allons lui donner une correction maritime. S'il n'a pas menti, il sait nager. Prends-le par les jambes, et je le prendrai par la tête. »

Nos deux héros portèrent le faux matelot jusqu'à la grande pièce d'eau du parc ; ils l'y plongèrent sans miséricorde, et ne l'en retirèrent qu'après lui avoir fait avouer son mensonge. Au surplus, ce fut là une des plus heureuses aventures que notre homme pût espérer. Il alla, au sortir du bain qu'il avait pris bien malgré lui, faire sa déposition chez un avoué (1), qui força le correcteur de payer son exploit cinquante livres sterling : aubaine excellente et que le mendiant ne retrouva de sa vie.

Les gentilshommes du voisinage témoignaient à notre amiral la même prédilection. Jamais homme ne sut mieux,

(1) *Attorney.*

par sa pétulante bonne humeur, par sa franchise et sa brusquerie, jeter de la gaîté et du mouvement dans ces dîners de province dont l'ennui se proportionne toujours sur le nombre des convives et sur celui des plats. Peu à peu les hamacs qu'il avait fait placer dans sa maison cédèrent la place aux lits ordinaires; la chute du recteur de Kinton, peu accoutumé à se coucher dans un réseau suspendu, détermina notre brave amiral à modifier cette dernière disposition, et à épargner désormais à ses amis un apprentissage difficile qui pouvait exposer leur vie. Naturellement sociable, le besoin de remplir et d'occuper son tems ajoutait encore à ce penchant. Il aurait fait préparer trente lits d'amis, s'il avait été sûr de les voir occupés. Ses minutes lui pesaient; et en dépit de l'horticulture et de l'agriculture, auxquelles il consacrait la meilleure partie de ses journées, il ne savait trop que faire des intervalles que ces occupations lui laissaient encore. Il aimait à s'entourer de cartes, de mappemondes, de voyages, dont il critiquait les détails et notait impitoyablement les erreurs. Mais ce plaisir solitaire et casanier ne suffisait point à un homme dont la jeunesse avait été si active.

Tel était notre héros. Quelques traces de son ancien état restaient empreintes sur son caractère et dans sa conduite. Sa haine contre la France n'avait point diminué; il détestait les troupes de terre, et ne concevait pas comment on pouvait faire pour se battre ailleurs que sur le pont d'un vaisseau. « Oui, oui, disait-il quelquefois, les batailles de Crécy et d'Azincourt sont d'assez belles journées; mais que diable! ne pouvait-on pas s'arranger de manière à vider la querelle en mer? » Sa nouvelle existence ne lui avait rien ôté de sa sévérité disciplinaire; et on le voyait encore, comme à bord de son navire, jurer comme un possédé, tout en défendant aux autres de l'imiter, et enivrer ses vassaux d'eau-

de-vie, tout en conservant l'usage de sa raison et de son sang-froid.

Parlerai-je de mistriss Floyd? Excellente femme, qui, si elle n'eût pas porté le nom de son mari, eût passé inaperçue et oubliée au milieu de la famille. Elle avait un grand mérite, celui de comprendre avec une admirable pénétration quel était le rôle que lui réservait dans le monde son mariage avec le despotique amiral. C'était une de ces organisations heureuses et faciles, auxquelles nulle complaisance ne coûte : un de ces êtres paresseux qui veulent qu'on les mène; c'est pour eux une peine de moins. Aussi la voyait-on plus prompte à obéir et plus agile dans sa servitude spontanée que la plupart des femmes ne sont actives et violentes dans l'exercice de leurs volontés. L'histoire de ce mariage n'est pas longue : veuve d'un Irlandais, et née elle-même en Irlande, elle se trouvait à Cork, où le vaisseau de l'amiral était en rade, lorsque ce dernier l'aperçut et en devint amoureux. Une preuve de magnanimité que donna la veuve détermina l'accomplissement de cette union. Quand elle alla avec plusieurs autres dames rendre visite à l'amiral, à bord de son navire, les trois volées de canon dont on salua leur arrivée firent tomber en pamoison l'escorte de la veuve : elle seule, femme vraiment forte, soutint la canonnade sans pâlir : l'amiral était là; il vit, il admira; il fut vaincu; le lendemain il était marié.

Le premier époux de mistriss Floyd, officier de terre, lui avait fait mener une vie de périls et d'enthousiasme militaire. Elle avait eu le tems de s'habituer aux hasards de la guerre et l'occasion fréquente de voir le danger face à face. Vingt fois prise et reprise avec les bagages, aujourd'hui au pouvoir des ennemis, reconquise le lendemain par ses camarades, jamais mitraillade ne l'avait épouvantée.

Sa carrière maritime fut digne de ses campagnes sur la terre ferme. Sa métamorphose en matelot vous aurait étonné ; il ne lui manquait que la jaquette bleue : son mari l'aimait en raison de ces vertus, si rares chez une femme, et la seule personne de ce sexe avec laquelle il eût pu vivre en paix était assurément celle que le sort lui avait envoyée et dont il avait fait choix.

Ce mousse féminin réunissait en lui, ou, si l'on veut, en elle, toutes les qualités dont cette race généreuse et franche offre le modèle. Vous eussiez difficilement échappé à cette prodigalité de présens dont elle vous accablait, à cette hospitalité pressante et inquiète qui vous environnait de soins. Il était dangereux de louer devant elle les objets qu'elle possédait, le tapis que ses pieds foulaient, le schall qui couvrait ses épaules : elle était toujours prête à vous les offrir, dès que vous manifestiez, non le désir de les avoir, mais votre admiration pour ces objets. Et quelle verve de gaîté ! Quelle constance de bonheur ! Quelle franchise dans sa joie ! Quelque attaché que vous puissiez être aux lois du bon ton et de la convenance chez les femmes ; quelque délicatesse que vous professiez quant à l'élégance des manières et à la grâce des formes, vous eussiez pardonné à mistriss Floyd ses cris, ses gestes, ses poings sur les hanches, son jargon, ses contes usés, ses phrases vulgaires, ses manières triviales ; la contagion de sa bonne humeur vous eût vaincu.

Au milieu de cette famille, entre une mère si terriblement Irlandaise, et un père si étranger aux devoirs et aux habitudes de la terre où nous sommes, se trouvait placée, comme par miracle, une jeune personne, qui ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre de ses parens, et que j'aimais beaucoup : Anna, la plus âgée des sœurs. Comment avait-elle deviné cette connaissance du monde et des hommes,

ce tact, cette facilité à tout comprendre, cette grâce légère et noble, dont rien ne lui avait pu donner ni l'idée, ni l'exemple ? c'est ce que j'ignore. Elle n'avait aucun de ces talens factices que l'on acquiert, ou plutôt que l'on conquiert, avec tant de peine, dans les maisons d'éducation ; mais sa conversation piquante et naturelle, l'élégance de ses manières, l'étendue et la pénétration de son esprit, compensaient assurément cette absence de qualités devenues communes, et dont il est aisé, à force de tems et de patience, de doter la médiocrité. Une séduction presque irrésistible accompagnait ses paroles, se mêlait à la vive et piquante raillerie dont elle aimait à faire usage ; la douceur et le charme de sa voix tempéraient ce qu'il y avait de vif et d'éblouissant dans les saillies de son esprit. Dénuée de vanité, ou assez sage pour imposer à son amour-propre une contrainte et une discipline sévère, sans affectation comme sans froideur, elle causait avec une verve et une facilité admirables ; cependant on ne pouvait lui reprocher le travers de la plupart des causeurs, le tort de ne pouvoir exister qu'en causant (1). Anna Floyd savait jouir de cette observation silencieuse, si douce, si profonde, plaisir dédaigné des gens brillans, qui ne savent vivre que d'émotions extérieures ; et souvent une étincelle qui jaillissait de ses yeux bruns et transparens vous révélait cette malice sans méchanceté mais non sans finesse.

Je reprochais quelques légers torts à cette amie, dont je savais apprécier le mérite. Il me semblait qu'elle s'amusait trop des bizarreries de son père, des rustiques manières de sa mère, et de la tournure empruntée de sa jeune sœur. Élevée par une tante qui venait de mourir en lui laissant une fortune considérable, elle se trouvait maîtresse d'elle-

(1) Telle était, on ne l'ignore pas, Mme de Staël.

même ; son indépendance et le constraste de son caractère avec celui des personnes qui l'environnaient, l'isolaient si complètement, que vous eussiez dit, non la fille de la maison, mais une personne étrangère, tant on avait pour elle d'égards et de respect. Un excès de sagacité, de vivacité, d'ardeur, et peut-être d'orgueil ; tels étaient les seuls défauts que la nature avait mêlés aux qualités d'Anna Floyd. Je pensais souvent que, pour devenir parfaite, il ne lui manquait rien que d'aimer ; ces sentimens tendres qu'elle n'avait point ressentis eussent fléchi et dompté un caractère brillant, mais dont une nuance de douceur et d'abandon eût augmenté le charme.

Riche héritière, elle voyait dans chaque nouvel adorateur un homme avide de sa fortune. Les flatteries l'ennuyaient, on l'en avait rassasiée. Les éloges donnés à sa beauté lui paraissaient autant de mensonges. Elle ressemblait trop à son père pour se croire jolie. Demandez à la grande ouvrière de ce monde, à la nature même, raison de ces étranges caprices : comment se fait-il qu'une jeune personne charmante ressemble complètement au plus laid des vieillards? Je n'expliquerai point ce phénomène. Il est certain toutefois que le père Floyd avait l'air d'une parodie vivante de sa fille, d'une caricature de tous ses traits. C'étaient les mêmes linéamens chez l'un et l'autre : ici, arrondis, gracieux, bien proportionnés ; là flétris, ridés, anguleux, transformés en *charge*. Être fille de l'amiral, et lui ressembler, c'était là un de ces accidens qui guériraient la femme la plus jolie, de cette vanité qu'inspire la beauté.

Quant à Julia, sa sœur cadette, elle jouissait d'une faveur et d'une intimité plus familières ; ses parens l'avaient élevée et avaient achevé une œuvre assez peu méritoire. Elle ressemblait à la plupart de nos jeunes Anglaises, dont les pensionnats ont gâté l'éducation ; un peu de français, un

peu d'italien, un peu de musique, un peu de peinture; tous ces demi-talens faisaient d'elle une jeune personne accomplie; sa mère le croyait du moins. Les soins de sa toilette absorbaient la meilleure partie de son tems. Elle avait dévoré tous les romans, parcouru toutes les nouvelles, étudié tous les récits d'amour que le hasard avait jetés sur son chemin; elle entretenait une correspondance assidue avec deux ou trois amies intimes qu'elle avait connues dans les pensions, quand Mme Floyd était à bord de son navire. Elle aspirait même au titre d'auteur; et n'a-t-elle pas fait insérer dans un *Magazine* l'œuvre redoutable qui doit la classer à jamais au nombre des femmes poètes? N'est-elle pas coupable d'un *sonnet à la lune,* composé, en dépit de Boileau et de sa recette, de vingt-deux vers inégaux; luxe de paroles et d'hémistiches que notre auteur a corrigé, il est vrai, par le vide de la pensée et la stérilité des images? D'ailleurs avec toute son affectation, Julia était une excellente fille; son cœur était bon, son humeur facile. Telle avait été Mme Floyd à dix-neuf ans.

L'amiral, qui n'avait jamais pu se passer de favoris, avait remarqué, parmi les officiers de la *Syrène,* un jeune homme plein de talens, dont il avait secondé les progrès et pris l'avancement sous sa protection spéciale. Le capitaine Claremont faisait honneur au goût et au jugement de l'amiral. C'était un jeune homme très-distingué, d'une physionomie ouverte, d'une figure agréable, l'air mâle et gai, tel enfin que l'imagination se représente un officier de marine. Quand la promotion de Claremont au grade de commandant fut publiquement annoncée, l'amiral l'invita à faire chez lui un séjour de quelques semaines; et comme les ruses de guerre ne lui avaient jamais convenu, il ne cacha point à la famille ses vues sur le jeune capitaine. C'était le fiancé, ou plutôt c'était déjà l'époux

de Julia. Il vint ; la résidence de l'amiral s'égaya un peu ; ses récits de batailles navales, accompagnés de longs éclats de rire, amusèrent M. et Mme Floyd. L'héroïne de la scène, Julia, joua le rôle accoutumé ; on la vit, parée avec une coquetterie extrême, errer au hasard, et se promener sentimentalement, un livre à la main, dans les bosquets du parc : ou bien, assise sur un banc de gazon, la tête penchée sur la paume de sa main, le coude appuyé sur le genou, elle semblait attendre qu'un adorateur vînt lui parler d'amour. Tant que le capitaine Claremont ne vit point Anna Floyd, toutes ces séductions réussirent assez bien ; et le capitaine semblait prêt à devenir amoureux, précisément comme son amiral le voulait. Une certaine familiarité légère commençait à régner entre les deux fiancés : l'amiral s'en applaudissait ; Jones, son confident, riait avec lui des progrès que l'amour semblait faire dans le cœur de l'un et de l'autre ; et je ne reproduirai pas tous les jeux d'esprit maritimes, toutes les plaisanteries de vaisseau qu'ils échangèrent à ce sujet.

Un jour, la physionomie du sagace Jones semblait triste : il s'adressa en ces termes à l'amiral :

« Calme plat ! mon commandant ! Le capitaine Claremont parle de lever l'ancre et de s'en aller dans le Lincolnshire. Je crains que notre mariage ne fasse naufrage.

— Bah ! tu n'es qu'un sot ! » repartit l'amiral.

M. Floyd, pour s'assurer de la vérité, engagea Claremont à rester quelque tems de plus au château. Le capitaine y consentit sans peine : « Eh bien, dit-il à son confident, qu'en penses-tu, Jones ?

— Oh ! je pense..... assurément miss Julia est amoureuse ; elle rêve ; elle pense ; elle penche la tête ; elle ne mange plus ; elle reste seule, assise dans un coin du parc. Quant au capitaine, il maigrit, il est distrait : mais assu-

rément, ce n'est pas miss Julia qui lui inspire de l'amour ; il la fuit à toutes voiles : c'est miss Anna qu'il suit partout... »

Une explosion de colère violente interrompit le pénétrant Jones ; fidèle à la discipline, ce dernier ne répondit que par un signe de tête aux exclamations de son maître, qui, pour la première fois, entrevit, non sans dépit, la possibilité de voir son projet s'évanouir et son plan anéanti. Le lendemain prouva cependant que Jones avait eu raison. Anna vint déclarer à son père que le capitaine Claremont lui avait demandé sa main et qu'elle l'avait accepté pour époux. Courroux universel : l'amiral en fureur ; sa femme l'imitant ; Julia protestant que de tous les hommes le capitaine était celui qu'elle détestait le plus ; Anna et son fiancé cherchant à calmer l'orage et à mêler la soumission à la témérité de leur démarche : que l'on se fasse une idée de la scène qui eut lieu dans cette paisible retraite. L'amiral prit en haine cette maison fatale ; il alla vivre dans un port de mer, ne se mêla jamais de mariage, et quitta la jolie habitation d'Hannonby, où une institutrice de jeunes demoiselles est venue depuis établir ses pénates.

(*Our Village.*)

LE SPÉCULATEUR.

« Nos vertus, dit Clarisse Harlowe, sont un bagage qui nous embarrasse dans la vie et entrave la plupart de nos actions. » Gideon Owen était pénétré de la vérité de cet axiome. Toute sa conduite, réglée d'après son intérêt éventuel, calculée d'après les chances de ses profits, avait pour but deux choses fort simples : garder son argent, et acquérir celui des autres. Caractère profondément britannique, que vous connaîtrez mieux quand vous aurez vu le personnage lui-même.

Imaginez donc une de ces figures que le crayon de Cruishank sait admirablement saisir, et dont les trottoirs de Piccadelly et de Haymarket offrent plus d'un modèle : l'encolure d'un taureau, la tête basse, l'œil louche et fixé sur la terre. Rien ne le distrait. Il savoure avec délices la volupté d'avoir conclu un marché dans lequel il joue le rôle de fripon, et son confrère celui de dupe. Que de rides sur ce front ! Comme cette bouche épaisse et ce menton qui retombe, comme cette corpulence informe, cette expression de joie brutale et animale, révèlent bien l'homme matériel, dénué de sensibilité et d'intelligence, voué à la fraude et à la cupidité, l'homme du pécule et du lucre ! Je l'ai vu passer vingt fois à travers les rues de Londres, sans que le bruit des voitures, les cris d'un enfant que la roue écrase, le bruit d'un incendie, l'alarme donnée par une révolte d'ouvriers, parvinssent à l'arracher de sa profonde méditation. Son vieux parapluie, recouvert de toile de coton, ses guêtres sales, sa grosse redingotte, son dos voûté, sa cravate bleue (dont la couleur peu salissante

est encore une recherche d'économie), se sont gravés dans ma mémoire. Je me figure encore cette démarche lourde et raide, toujours dans la même direction, renversant tout sur son passage; ce pas qui semble boîter, cet œil qui semble loucher; sans cesse en dehors des règles de la droiture, Gideon Owen ne s'occupe que de ruses et de détours. S'il parle, soyez sûr qu'un mensonge va sortir de sa bouche. S'il écoute, c'est qu'il espère y gagner. S'il se tait, ne doutez pas qu'il ne médite un coup hardi, une friponnerie voilée, un tour digne de la corde, mais tramé assez adroitement pour la friser, sans exposer son auteur à être saisi par elle.

Pour atteindre le Spéculateur dont je parle, les lois auraient, au surplus, beaucoup trop à faire; leur habileté ne va pas si loin. Gideon savait avec une admirable précision jusqu'à quel point il est permis à un voleur d'exercer son industrie, sans tomber sous le coup de la justice. L'image du gibet, toujours présente à son esprit, réglait ses mouvemens. Jamais de livres de comptes qui pussent le trahir, jamais de signature capable de le compromettre. Gideon ne se fiait à personne; nul ne se fiait à lui : mais il savait faire briller, aux yeux des gens avec lesquels il traitait, une espérance lointaine de gain qui les entraînait dans ses filets et remplissait sa bourse à leurs dépens.

La dernière Spéculation de ce grand homme d'argent mérite bien d'être rapportée. Un jour, je ne sais quelle ardeur commerciale l'emporta bien loin des limites de sa prudence ordinaire; tous ceux qui connaissaient le genre de négoce auquel il avait coutume de se livrer, s'étonnèrent de ce changement. Quoi! Gideon! l'usurier! l'homme sans foi! l'homme qui ne donna jamais un penny, ni à l'indigence, ni aux chances du hasard; Gideon vient d'acheter un vaisseau, de le frèter, et de le charger de marchandises

entassées jusqu'aux écoutilles! Ce contrebandier du commerce aurait-il changé de route ? Verrait-on enfin s'accomplir ce miracle, plus grand que celui de la liquéfaction du sang de Saint-Janvier, la conversion de l'homme sans honneur, et son retour à la probité? Non, mes amis, veuillez n'en rien croire!

Notre Spéculateur eut soin d'assurer, comme vous le pensez bien, le vaisseau et la cargaison pour une somme énorme. Tout n'était peut-être pas parfaitement régulier. On n'avait peut-être pas visité avec une scrupuleuse attention toutes les caisses et tous les ballots. Mais, que voulez-vous? Le métier de commis est déjà si peu amusant par lui-même! Laissez donc ces jeunes employés de nos administrations commerciales toucher paisiblement leurs émolumens ordinaires, et n'allez pas troubler leur vie qui se compose d'une si triste série d'occupations monotones.

Deux mois s'écoulent. On reçoit la nouvelle que le vaisseau de Gideon a échoué.

Il arrive, tout épouvanté, au bureau des assurances maritimes, se plaint de ce que l'estimation a été faite légèrement, prétend que les commis n'ont pas assuré pour une somme assez forte, pousse des gémissemens et des cris de douleur, et soutient contre les membres de l'administration un débat, où, à force de pleurs, de malédictions et de violences, notre homme a le dessus. En vain prétendent-ils que cette violence est affectée, et qu'ils ont assuré pour une somme non trop faible, mais beaucoup trop considérable : les papiers de Gideon sont en règle, il n'y a rien à lui répondre. Sa perte entraine la ruine de deux ou trois honnêtes gens, qui ont risqué leur fortune sur son vaisseau : il en rit; et leur demande l'indemnité convenue. L'un de ces infortunés termine sa vie dans les flots de la

Tamise. La loi ne peut atteindre son bourreau. Oh ! c'est un honnête homme que Gideon !

Quand on vit que toutes les précautions de notre Spéculateur étaient si bien prises que l'on ne pouvait échapper à ses réclamations, on lui donna rendez-vous, pour régler définitivement cette affaire ; et les principaux gérans du bureau d'assurance se trouvèrent à l'heure indiquée dans un café de Cheapside. Déjà l'on avait commencé à arrêter les comptes, lorsque l'un des gérans éleva la voix, et s'adressant à Gideon :

« Le montant de l'assurance est si considérable, monsieur, que vous ne vous étonnerez pas de la question que je vous adresse. Est-on bien sûr que le vaisseau ait péri, corps et biens ?

— J'en suis sûr, » repartit Gideon.

Une voix étrangère, s'élevant alors de derrière l'un des compartimens qui entourent la table de chaque convive (1), s'écria :

« S'agit-il du naufrage de l'*Espérance* ?

— Oui, dirent à la fois tous les assistans.

— J'y étais ; et si jamais vous revoyez sa proue fendre la mer, je veux bien que l'on me pende. »

Les gérans du comité d'assurance regardèrent d'assez mauvais œil ce témoin volontaire. C'était un jeune dandy que je ne sais quelle curiosité indiscrète et téméraire avait envoyé aux Grandes Indes, et que le naufrage avait arrêté dans sa route... Il se leva, s'appuya sur la cloison qui le séparait de ses auditeurs, et continua :

« Oui, messieurs ; l'*Espérance* et moi nous avons péri

(1) L'intérieur des tavernes anglaises est divisé en petites loges séparées par des cloisons en planches de quatre pieds de hauteur.

de compagnie. La fortune m'a servi, et je suis rentré dans le port, sans elle, quoique un peu démâté, il est vrai, et fort avarié.

— Vous ne faisiez point partie de l'équipage ? interrompit l'interrogateur.

— Assurément, non ; c'est ce que le capitaine me dit lorsque nous eûmes échoué : il me tint un petit discours paradoxal dont je me souviendrai long-tems ; le voici : « Vous n'êtes qu'un passager ; vous n'appartenez pas au » vaisseau ; sauvez-vous comme vous pourrez ! » En prononçant ces paroles il fit mettre la chaloupe à la mer ; tous ses matelots y descendirent ; et malgré mes cris et mes prières, je me trouvai seul possesseur du navire fracassé.

— Voilà qui est étrange.

— Mais ce qui est plus étrange encore, messieurs, c'est un boulet de canon parti d'une frégate hollandaise, et qui cinq ou six minutes après l'embarquement de mes camarades de voyage, vint frapper les vagues à trois ou quatre pieds de moi.

— Pourquoi tirait-on sur vous ?

— Je n'avais pas répondu à leur premier signal.

— Vous aviez tort. Vous pouviez agiter votre mouchoir en l'air.

— Vous allez avouer, monsieur, que cet expédient n'était point facile à employer. Le mouchoir dont j'aurais pu me servir, en guise de drapeau, servait à m'attacher au mât de misaine ; c'était aussi, je dois le dire, le seul lien qui m'attachât à la vie.

— Et combien de tems êtes-vous resté dans cette situation périlleuse ?

— Parbleu, je n'en sais rien : ma montre était déjà au fond de la mer. Ces trésors que nous gardons si précieuse-

ment, l'or et l'argent qui nous font vivre sur terre, ont une tendance tout-à-fait opposée quand nous nous trouvons sur un autre élément ; j'avais eu soin de jeter à l'eau toutes les matières métalliques dont j'étais possesseur. D'ailleurs, une montre, indicatrice de la fuite du tems, devenait sans utilité pour un naufragé : le tems et moi, nous allions régler nos comptes ; et l'Éternité m'attendait.

— Toute cette aventure est un miracle. Mais comment avez-vous échappé à la mort ?

— Je me suis contenté d'attendre. Le vaisseau avait échoué sur la côte pendant la marée montante. Quand le reflux est arrivé, j'ai quitté mon poste et je suis descendu sur terre.

— C'est en vérité jouer de bonheur.

— Si vous appelez cela jouer de bonheur, vous n'êtes pas difficile en fait de bonheur. Au surplus, je ne disputerai pas sur les termes.

— Mais la cargaison, qu'est-elle devenue ?

— Ce qu'il a plu à Dieu !

— L'équipage a-t-il fait ses efforts pour la sauver ?

— L'équipage avait trop d'esprit pour cela. Il s'est sauvé lui-même ; et il a eu raison.

— Mais le navire était richement frêté?

— Dites qu'on l'avait rempli de ballots très-artistement construits et arrangés avec un soin infini. Les diamans de la couronne n'auraient pas été plus habilement emballés.

— Mais, enfin, ce que contenaient ces caisses ?...

— Je sais parfaitement bien ce qu'elles contenaient, j'ai eu la curiosité de les visiter pendant que la marée descendait.

— Eh bien ?

— Elles étaient pleines d'échantillons minéralogiques. J'y ai trouvé une pacotille admirable de silex de toutes les dimensions et de toutes les grosseurs.

— Et les ballots ?

— Une collection de chiffons en remplissait l'intérieur. J'avoue que je fus étonné de voir cette exportation colossale de lambeaux et de cailloux. »

L'interrogateur fronça le sourcil et continua ses questions d'un air d'intérêt et d'impatience :

« Mais croyez-vous, monsieur, que le vaisseau ne contînt en effet aucun objet précieux ?

— C'était, je n'en doute pas, la pauvreté même que ce navire. J'ai vu les gens du pays accourir sur la plage et ne pouvoir tirer le moindre parti de ses débris.

— Votre opinion est-elle que la perte du navire fut causée par l'inexpérience du capitaine et son ignorance des lieux ?

— Non, certes. Il a fait preuve d'une habileté et d'une connaissance de la côte vraiment extraordinaires. Un seul écueil se trouvait à dix lieues à la ronde. Il est venu s'y jeter. C'est admirable ; c'est un fait unique. Six mois après je l'ai rencontré à New-York.

— Ruiné ?

— Non pas, vivant en prince ; sans doute, un portefeuille qu'il serra précieusement dans sa poche, au moment du naufrage, lui fournit les moyens de briller dans cette ville. Il me rencontra, me serra la main, me pria poliment d'agréer ses excuses, et de lui pardonner l'*oubli* dont il avait été coupable à mon égard, et me quitta d'un air riant. »

Tous les assistans, persuadés que le capitaine et Gideon s'étaient entendus pour accomplir à propos ce naufrage concerté, tournèrent les yeux vers le Spéculateur. Mais Gideon, effrayé de l'instruction du jeune dandy, avait saisi un moment favorable et s'était éclipsé. On le chercha en vain dans Londres. La peur du gibet et ses billets de ban-

que lui prêtèrent des ailes. Il partit de Gravesend et alla retrouver à New-York son ami le capitaine. Malheureusement un véritable naufrage vint punir notre homme d'avoir osé se moquer des fureurs de l'Océan. Il perdit tout, excepté la vie ; et quand le capitaine le revit, il lui tourna le dos en prononçant d'un ton grave ces paroles morales :

« Vous n'obtiendrez rien de moi ; c'est en vain que vous empruntez le nom de Gideon Owen. Je n'encourage pas les imposteurs. »

(*The Humourist.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Des inscriptions faites sur les arbres, et conséquences que l'on en peut tirer. — C'est une chose bien remarquable que, plus la race humaine vieillit et s'éloigne de son origine, et plus elle acquiert de connaissances sur les premiers tems de son existence. La nature a conservé avec un soin si particulier les annales de notre globe que, quand l'homme croit avoir épuisé les matériaux de ses études historiques, une nouvelle source de lumière jaillit aussitôt des objets dont il était le plus éloigné, et vient l'éclairer sur des époques jusqu'alors inconnues.

Pendant un grand nombre de siècles, tous les esprits furent persuadés que les écrits des Hébreux, des Grecs et des Romains pouvaient seuls fournir des connaissances importantes sur les tems les plus reculés. La littérature de ces peuples occupa entièrement le monde savant, non-seulement à cause de ses beautés classiques, mais surtout parce qu'elle était considérée comme renfermant tout ce que l'on pouvait jamais connaître sur l'histoire des premiers tems de l'homme. Encore aujourd'hui bien des gens sont persuadés que le petit nombre d'âges embrassés par l'histoire de ces nations sont les seuls dont nous ayons besoin de nous occuper, et cependant c'est à peine si on

peut les considérer comme ces étoiles fixes placées au milieu de l'espace, et au-delà desquelles le télescope nous en découvre des milliers, qui ne sont pas moins dignes d'être connues.

Lorsque la civilisation eut ouvert aux Européens les portes de l'Inde, ils y trouvèrent une littérature tout-à-fait inconnue, des histoires qui leur révélèrent des tems mystérieux, et une science non moins élevée qu'antique. Longtems on chercha en vain la clef de cette science cachée : les monumens historiques de l'Inde, loin de satisfaire cette curiosité, ne faisaient que l'augmenter; enfin on parvint à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens, et tandis que le manuscrit grec le plus ancien ne remonte pas au-delà de mille ans, on trouve dans les hypogées d'Égypte des papyrus qui y étaient conservés depuis plusieurs milliers d'années.

Mais tous ces documens ne fournissent qu'une histoire particulière. A une époque récente, on a découvert d'autres annales qui nous font connaître non des héros, mais des âges; non des guerres et des exploits, mais les révolutions de notre globe. Elles traitent d'une époque bien plus reculée que tout ce qui était connu jusqu'alors, et nous reportent aux tems qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre. Le soin avec lequel elle conserve ces souvenirs dans son sein est presque incroyable : des insectes, dont la plus longue existence ne dépasse pas un jour, embaumés dans l'ambre, se conservent durant des milliers d'années. Les squelettes, qui, dans les circonstances actuelles, se détruisent en peu d'années, les palmiers, dont le bois offre le moins de résistance aux agens destructeurs, les algues mêmes, qui ne peuvent résister aux saisons, ensevelis avec soin par la nature, forment autant d'hiéroglyphes qui arriveront aux âges les plus éloignés.

On sera surpris sans doute de voir placer au nombre des monumens historiques les inscriptions sur les arbres, qui ne sont ordinairement que l'effet du caprice ou de l'oisiveté. En effet, il semble que, quand une fois elles ont été recouvertes par l'écorce, elles soient oblittérées pour toujours; mais il n'en est pas ainsi : l'écorce n'est qu'une enveloppe qui vient les cacher et les mettre à l'abri d'une curiosité indiscrète ou destructive. Tant que l'arbre existe, l'inscription reste tout entière dans son intérieur, et plus il vieillit, plus elle se trouve placée profondément et en sûreté. Il est assez probable que ces inscriptions pourraient être employées comme monumens historiques, et quoiqu'on ne le fasse pas maintenant, cependant elles peuvent nous conduire à la chronologie de divers monumens dont l'âge n'a point encore été connu d'une manière certaine. Les deux exemples suivans en vont fournir la preuve :

M. Decandolle rapporte, sans citer son autorité, que l'on a trouvé dans l'Inde des arbres avec des inscriptions en langue portugaise tracées depuis plusieurs siècles, à l'époque, sans doute, où le pays était au pouvoir des Portugais. Adamson, qui visitait le Sénégal en 1749, vit dans les îles Madeleine, près du cap Vert, plusieurs baobabs sur lesquels étaient inscrites des lettres d'une haute antiquité. Tevet avait vu ces mêmes inscriptions en 1555, époque où elles étaient encore assez lisibles pour qu'on pût y distinguer les noms de voyageurs des quatorzième et quinzième siècles. Adamson observa que ces arbres avaient six pieds de diamètre, et il conclut, d'après les mémoires de Tevet, qu'à l'époque où ce dernier les vit, ils devaient en avoir de trois à quatre. Sachant, en outre, qu'une tige de baobab a un pouce de diamètre à un an, un pied à dix ans, et deux pieds à trente ans, il en fit autant de termes d'une série, qu'il continua en suivant la même loi, et il trouva qu'un

baobab de 30 pieds de diamètre n'aurait pas moins de 5,150 ans, et remonterait ainsi presque jusqu'à l'époque à laquelle les livres des Hébreux rapportent la création. Il dit avoir vu lui-même des baobabs de 27 pieds de diamètre, et qui dès-lors devaient avoir environ 4,280 ans, et paraissaient dans l'état le plus florissant.

Cet âge, quelque immense qu'il paraisse à l'imagination, ne doit pas cependant être considéré comme impossible. Les animaux portent en eux-mêmes le germe de leur propre destruction; chez eux, il ne se forme point de nouvelles artères, de nouveaux poumons, pour remplacer ceux qui ne peuvent plus servir. Au contraire, dans les végétaux, il se produit continuellement de nouveaux vaisseaux et de nouvelles parties à la place de celles qui deviennent inactives. Tous les ans une nouvelle couche d'organes est déposée entre l'écorce et le bois, tandis que les couches internes meurent graduellement, et, chaque printems, de nouvelles feuilles viennent remplacer celles qui sont tombées l'année précédente. Aussi l'on voit souvent des troncs d'arbres entièrement creux se couvrir d'un vert feuillage et vivre ainsi pendant des siècles. Le châtaignier du mont Etna, si connu et appelé *castagno di cento cavalli,* parce que cent chevaux peuvent trouver un abri sous son immense feuillage, a présenté de tems immémorial une large ouverture dans son tronc, à travers laquelle deux chars peuvent aisément passer de front. Cet arbre fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les voyageurs.

Les exemples de longévité ne sont pas rares parmi les arbres. Le chêne et le tilleul peuvent arriver à l'âge de 600 et de 900 ans. Les sept grands cèdres qui restaient encore sur le Liban en 1787, lorsque Labillardière les examina, et qui avaient déjà été mesurés en 1574 par Rauwolf, doivent avoir de 1,000 à 2,000 ans. On voit dans le comté de

Surrey un if qui est si énorme, qu'on le fait remonter au tems de César. Deux des arbres les plus remarquables de l'Europe, tant pour la beauté que pour l'âge, sont les palmiers de Cordoue, sur lesquels il existe encore une ballade mauresque avec sa version espagnole.

Si donc il est probable que le baobab dont le tronc offre un diamètre de plus de 30 pieds soit âgé au moins de 5,000 ans, alors ce géant de la végétation, ce fils de la terre encore jeune pourra nous être de quelque utilité pour déterminer l'âge véritable de la surface actuelle du globe.

Le baobab ne croît qu'en Afrique : là sont de vastes contrées, où la civilisation de l'Europe est encore inconnue, et des forêts où la hache n'a point encore pénétré; c'est là qu'habitent paisiblement l'éléphant et la giraffe, loin de leur ennemi le plus redoutable. Il est possible qu'il y existe des baobabs de dimensions supérieures à celles que l'on a vues jusqu'ici, monumens vivans plus anciens que les pyramides de Djirzé et les sculptures délabrées de l'Inde.

Telle est encore la Nouvelle-Hollande, cette partie du monde dont nous connaissons à peine la côte. Si des arbres aussi énormes que l'*eucalyptus globulus* ou *l'eustassa heterophylla*, peuvent croître dans les lieux qui sont au pouvoir des Européens, il est probable qu'on en trouvera de plus grands, et surtout de plus anciens, dans les bois, où ni ces derniers, ni peut-être même les naturels du pays, n'ont jamais pénétré.

Mais pour que ces recherches soient réellement utiles à la science, et que l'on puisse en tirer des conclusions certaines sur l'âge de la végétation actuelle de la terre, il est bon d'examiner si les moyens que nous avons de constater l'âge des arbres ne laissent aucun doute sur cette appréciation, et fournissent des données très-précises.

Le moyen le plus anciennement connu est de compter les anneaux annuels des arbres dicotylédons. Chacun sait que lorsqu'un arbre a été scié en travers, on y observe des cercles renfermés les uns dans les autres, et séparés par une couche d'une teinte plus foncée; on a supposé qu'une couche déposée chaque année entre le bois et l'écorce formait ces cercles, qui indiqueraient facilement l'âge de l'arbre, puisque chaque cercle correspondrait à une année.

Cette opinion, combattue par le professeur Link, de Berlin, par Duhamel et même par M. Mirbel, avait besoin d'être prouvée par des faits bien constatés, des expériences positives. Le meilleur moyen d'y arriver était de tracer des lettres sur le bois d'un arbre, et de calculer l'âge des couches qui les recouvriraient. Si à l'examen, les cercles ou couches de bois déposées en dehors de l'inscription se trouvaient correspondre au nombre d'années qui se seraient écoulées depuis qu'on avait tracé les lettres, il ne pouvait plus rester de doute.

Le professeur Laurell tenta de faire cette expérience en 1748, sur deux hêtres qui furent coupés en 1756 et en 1764. Dans les deux arbres on retrouva les inscriptions ensevelies au milieu du bois, mais on ne put compter exactement le nombre des anneaux, parce que le professeur Laurell, au lieu de tracer ses lettres dans l'écorce, avait commencé par l'enlever, et avait ensuite fait son inscription; il en était résulté une large plaie, qui ne s'était recouverte que difficilement, et avait sans doute empêché la formation de plusieurs cercles concentriques.

M. Pane a envoyé dernièrement au musée de Lund deux morceaux d'un arbre abattu près de Halsingbord, et qui, lorsqu'on l'avait voulu fendre, s'était séparé de manière à ce que l'inscription suivante se trouvait sur une

partie telle qu'elle doit être pour être lue, et renversée sur l'autre.

F. M.
D. 21.
J.
1817.

L'inscription elle-même nous apprend l'époque où elle avait été tracée. L'arbre a été abattu en 1828. Il devrait donc y avoir dix anneaux complets, si l'opinion commune sur ce sujet est correcte. En examinant la pièce extérieure avec un peu d'attention, on reconnaît que l'anneau le plus interne doit correspondre à l'année 1817. Au-delà on ne trouve plus que neuf cercles; mais celui qui est le plus rapproché de l'inscription est large et brun, et doit dès-lors indiquer deux années; en effet, de chaque côté de l'inscription il se divise en deux couches très-distinctes; mais ce qui est encore très-curieux, c'est l'inégale largeur des anneaux. L'extérieur, ou celui qui est le plus près de l'écorce formée,

	En 1827 a	1,	pouce 2 lignes.
Le second..........	1826	0,	9
troisième........	1825	1,	9
quatrième.......	1824	1,	5
cinquième.......	1823	2,	0
sixième.........	1822	2,	0
septième........	1821	2,	0
huitième........	1820	2,	0
neuvième. 1819 et	1818	2,	0
Épaisseur totale......		15,	5 ou 1 1/2 pouce.

Connaissant l'endroit où cet arbre était planté on peut

comparer le rapport qui existe entre la largeur des cercles annuels et les époques pendant lesquelles ils ont été déposés. Ainsi il paraît que 1824 et 1826 auraient été peu favorables à la végétation, ce que l'on pourrait attribuer, au moins pour 1826, à la grande sécheresse qui règna durant cette année.

Ces remarques nous amènent naturellement à la conclusion suivante, chaque année une couche de bois nouveau est déposée autour des couches déjà formées.

Les inscriptions peuvent se conserver long-tems sans éprouver aucune altération, et ne disparaissent qu'avec la substance du bois elle-même. On peut donc par ce moyen communiquer avec une postérité reculée et d'une manière peut-être plus sûre qu'avec la pierre et le bronze. Un chêne peut conserver une inscription 500 ans, et un baobab plus de 4,000. Les anneaux concentriques qui indiquent l'âge des arbres peuvent nous fournir des données importantes sur l'âge de la végétation dans quelques parties du globe, puisque l'on a supposé avec probabilité que certains arbres devaient remonter à l'époque où quelques parties au moins de sa surface, ont dû paraître dans leur état actuel. C'est surtout à la géologie que des recherches sur l'âge de ces anciens arbres seraient le plus utiles; mais leur importance dépendrait encore de la nature des terrains sur lesquels ils auraient existé. Ils ne pourraient évidemment être de beaucoup d'utilité pour les montagnes primitives dont l'âge remonte bien loin au-delà de toute apparence de végétation; mais il n'en serait pas de même des terrains de formation plus récente; ainsi un arbre de deux ou trois mille ans qui se trouverait planté au-dessus d'une couche de grès récent ou de charbon, nous ferait connaître au moins le minimum de l'âge de ces formations, et serait une donnée importante pour établir l'âge non-seulement de ces dépôts,

mais de ceux qui leur ressembleraient sur d'autres points du globe. On pourra faire, par la suite, des observations de ce genre et d'une haute importance dans la Nouvelle-Hollande, où il existe de ces arbres antiques et où l'on a déjà trouvé des terrains de toutes les dates. Des arbres beaucoup moins anciens pourront encore fournir au géologiste voyageur des documens importans sur la date d'éruptions volcaniques et de terrains d'alluvion récens.

Aimans artificiels et moyens de les obtenir à l'aide du galvanisme. — Depuis les brillantes expériences du professeur Oersted, sur lesquelles repose l'électro-magnétisme, cette nouvelle science, exploitée par les hommes les plus éclairés de notre époque, a fait de rapides progrès, et continue tous les jours à s'enrichir de nouveaux faits, qui doivent, à une époque peu éloignée de nous, apporter de grands changemens dans les idées reçues encore aujourd'hui sur les causes d'un grand nombre de phénomènes physiques. Les expériences de M. Moll, professeur à Utrecht, offrent une preuve plus évidente que toutes celles données jusqu'ici des rapports qui existent entre les fluides galvanique et magnétique. Il est parvenu à faire, à l'aide de la pile galvanique seulement, des aimans artificiels qui surpassent en puissance la plupart des aimans ordinaires. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce sujet, après toutefois avoir reconnu que la première idée de ces expériences appartient à M. Sturgeon de Woolwich.

Je pris un fil de fer courbé sous forme d'un *fer à cheval*, qui avait environ 8 pouces et demi de long sur un pouce de diamètre. Je disposai en spirale, autour de ce fer, et de gauche à droite, un fil de cuivre d'un huitième de pouce d'épaisseur, et qui en fit 83 fois le tour.

Chacune des deux extrémités du dernier fil fut plongée dans une coupe remplie de mercure, et dans laquelle venaient plonger également les fils des pôles zinc et cuivre d'un appareil galvanique. Le poids du fer à cheval et du spirale qui l'entourait était d'environ cinq livres.

L'appareil galvanique employé dans cette occasion consistait en une seule auge de cuivre, dans laquelle plongeait une feuille de zinc ayant environ 11 pieds (anglais) carrés de surface.

Aussitôt que le fluide conducteur eut été versé dans l'auge, le fer à cheval se trouva être un fort aimant, capable de supporter cinquante livres. En ajoutant des poids avec précaution, cette force fut portée jusqu'à 75 livres.

La rapidité avec laquelle est produit un aussi puissant aimant est vraiment étonnante; mais il est détruit avec la même facilité, si l'on change de coupe les deux pôles de la pile. La force magnétique, au contraire, n'est pas détruite instantanément, si, au lieu de changer les pôles de coupe, on se contente de les en retirer, car le fer à cheval peut encore supporter pendant un tems plus ou moins long, et selon sa force, un poids inférieur à celui qu'il attirait auparavant. Plus le poids qui reste ainsi suspendu est considérable, plus il se détache promptement.

On sait combien il faut de tems et de peines pour changer les pôles d'un barreau aimanté ordinaire; il n'en est pas de même de l'aimant artificiel obtenu par la pile; car si l'on suspend aux deux pôles du *fer à cheval*, non une pesante barre de fer, mais une aiguille légère, et que l'on change de coupe et avec vitesse les deux pôles de la pile, on reconnaîtra bien un léger mouvement dans l'aiguille, mais elle ne se détachera pas complètement. Si dans cette circonstance il y a une grande différence entre les deux aimans, en voici une autre où, au contraire, ils offrent

une ressemblance frappante; c'est la *faiblesse* qu'ils éprouvent lorsqu'on les *surcharge*. Un aimant ordinaire, et doué d'une certaine force, la perd complètement si l'on charge son poids jusqu'à ce qu'il s'en détache, et même il ne la recouvre ensuite que très-lentement, et en passant par tous les degrés qu'il avait dû parcourir avant d'y arriver. Il en est de même de l'aimant obtenu par la pile galvanique.

Le moment où le fer à cheval exerce l'action la plus énergique est celui où l'on met les diverses pièces de l'appareil en communication.

Quoique le *fer à cheval* ne possède qu'une force magnétique passagère, dont la durée est limitée à celle de l'action galvanique de la batterie, il peut communiquer cette force d'une manière permanente et très-énergique à des barreaux ou à des aiguilles, ce qui se pratique par le procédé d'aimantation ordinaire. Cette propriété du galvanisme pourra rendre de très-grands services sur mer; car, comme on le sait, le tonnerre ayant la faculté de détruire la force magnétique de l'aiguille, il est arrivé plus d'une fois que des navires, se trouvant ainsi privés de tout moyen de se diriger, ont été exposés à de grands dangers, et même ont éprouvé de graves accidens. Aussi les navigateurs prudens ont soin, lorsqu'ils font des voyages de long cours, de se pourvoir d'un certain nombre de barreaux aimantés, pour rendre à l'aiguille de leur boussole la force magnétique qu'elle pourrait perdre. Mais comme le même coup de tonnerre peut souvent enlever l'aimantation aux barreaux magnétiques ainsi qu'à l'aiguille, on sera plus certain de pouvoir rendre à l'aiguille la force magnétique qu'elle aurait perdue, en se munissant à bord d'une auge de cuivre avec une plaque de zinc, d'un peu d'acide sulfurique et d'acide nitrique, que l'on pourrait remplacer, si

on les croyait trop dangereux, par un peu de sel ammoniac, et enfin d'un fil de fer doux courbé sous forme de fer à cheval, et recouvert d'un fil de cuivre.

M. Moll, encouragé par les heureux résultats de ces premières expériences, voulut s'assurer si, en augmentant la force de la pile, il augmenterait aussi la force magnétique du fer à cheval, mis en rapport avec elle. Il employa des piles d'une grande force, et se convainquit que ce qu'il avait obtenu jusqu'alors était le *maximum*.

Dans une de ces expériences, il se servit de fil de fer au lieu de fil de cuivre pour placer autour du fer à cheval, après avoir pris la précaution de recouvrir ce dernier de soie. Cet appareil ainsi disposé, et pesant en tout environ trois kilogrammes, se trouva plus puissant que ceux qu'il avait employés jusqu'alors, et supporta 86 livres. Il répéta la même expérience, mais avec un fer à cheval plus fort, de 12 pouces et demi (anglais) de long, sur 2 et un quart de diamètre, sur lequel un fil de laiton d'un huitième de pouce de diamètre faisait 44 tours. Tout l'appareil pesait treize kilogrammes. La force magnétique développée par une surface de zinc de onze pieds (anglais) carrés, supporta un poids de 67 kilogrammes.

Le même appareil, avec un fil de fer contourné autour du fer à cheval enveloppé de soie, supporta 154 livres; mais il fut impossible de porter la force à 200 livres. Les pôles de cet aimant prodigieux étaient changés, détruits, renouvelés avec une vitesse extraordinaire. Il communiquait une grande force magnétique au barreau d'acier et aux aiguilles à boussole.

Les essais que fit M. Moll avec un fer à cheval magnétique ordinaire d'acier trempé, et d'une force très-faible, lui démontrèrent que cette force ne pouvait être augmentée.

La force développée dans ces expériences pourra-t-elle être augmentée? il est probable que oui; mais un aimant qui supporte 154 livres, obtenu par l'influence galvanique seule, est déjà un fait très-curieux que l'on n'avait point encore observé, et qui, comme nous venons de le voir, présente déjà des applications.

L'un des aimans naturels les plus forts existant, est celui du musée de Teyler à Haarlem. Il supporte un poids de 250 livres. Ainsi, il n'y a que peu de différence pour la force, entre ce dernier et ceux obtenus par M. Moll.

Influence de la direction des vents sur l'électricité qui accompagne la condensation des vapeurs aqueuses dans l'atmosphère. — Le professeur Schubler, après avoir fait des recherches curieuses sur les changemens périodiques de la direction des vents et sur leurs rapports avec les autres phénomènes de l'atmosphère, fut amené naturellement à les rapprocher des observations qu'il avait faites antérieurement sur l'électricité des précipitations atmosphériques. Dans cette vue il s'occupa surtout de déterminer l'électricité de la pluie et de la neige, qui étaient tombées durant trente mois. Ces recherches lui présentèrent beaucoup de difficultés, car il arrive souvent, surtout quand la pluie est de peu de durée, ou lorsqu'elle résulte d'un orage, ou lorsqu'elle tombe en neige, ou en très-petite quantité, que la nature de l'électricité varie plusieurs fois, tantôt positive, tantôt négative; tandis que, dans d'autres circonstances, elle reste des jours entiers sans varier ni dans son intensité ni dans sa nature. Pendant beaucoup de pluies l'électromètre est dans un état continuel de vacillation, ce qui dépend de la densité, de l'uniformité et du plus ou moins de continuité avec lesquelles les pluies tombent à la surface du terrain. Quand un orage appro-

che, l'électricité devient quelquefois trop intense pour être mesurée ; aussi les observations de ce genre ne peuvent être portées au-delà du 600e degré de l'électromètre de Volta. C'est cependant avec cet électromètre que le professeur Schubler, surmontant ces difficultés, a fait les curieuses observations qui lui ont fourni les résultats suivans :

1° Par le vent du nord les précipitations positives sont un peu plus fréquentes que les négatives. Par le vent du sud, au contraire, les négatives sont plus du double que les positives.

2° L'électricité totale des précipitations est plus fréquemment négative que positive, dans le rapport de 155 : 100.

3° L'intensité moyenne de l'électricité de toutes les précipitations positives ou négatives observées dans toutes les directions du vent, est presque la même que celle de l'électricité des précipitations observées durant les vents du sud seulement.

Voici maintenant comment ce savant physicien explique ces différences dans l'électricité des précipitations atmosphériques suivant les directions des vents.

Au moment de la précipitation des vapeurs contenues dans l'atmosphère, c'est l'électricité positive qui semble se développer d'abord, et la négative paraît souvent résulter de l'influence de la première. Les précipitations qui se font au commencement des pluies d'orage ou des neiges sont ordinairement positives, et sont bientôt suivies d'électricité négative d'une intensité presque égale. Ces variations arrivent souvent plusieurs fois, tandis que d'un autre côté l'on voit les gouttes de pluie, les grains de grêle et les flocons de neige présenter à chaque instant de grandes différences dans leur volume, leur densité et leur continuité. A la fin, la densité devient de plus en plus faible et

reste négative. Quelquefois à la suite d'un orage il tombe une pluie qui est négative.

Il est cependant rare de voir des pluies qui tombent continuellement et régulièrement, ne présenter depuis leur commencement et durant plusieurs jours, que de l'électricité négative. Ce fait, joint à la faible intensité que possède généralement cette espèce d'électricité, paraît favorable à l'opinion qu'elle est fréquemment due à l'évaporation partielle qu'éprouvent les gouttes de pluie durant leur chute. Ces gouttes forment une espèce de base évaporable qui devient négative par le fait même de son évaporation. Cette explication semble être confirmée par l'observation d'un fait qui dépend sans doute de la même cause; c'est la forte électricité de la vapeur aqueuse qui se trouve au pied des cascades : elle est quelquefois si considérable auprès des grandes chutes d'eau, que l'électromètre diverge de plus de cent degrés. On peut l'observer facilement dans les cataractes de la Suisse.

Cette explication s'accorde aussi avec la plus grande fréquence des nuages négatifs par les vents du sud, et des positifs par ceux du nord. On conçoit facilement qu'un courant d'un air chaud, et conséquemment plus léger et plus élevé, doit faciliter dans le premier cas l'évaporation des gouttes de pluie durant leur chute; tandis que, par le vent froid du nord, qui est et plus pesant et plus rapproché de la surface de la terre, les nuages sont en général situés plus bas, et l'évaporation des gouttes de pluie est moins facile et presque nulle.

Il résulte aussi de ces observations que nous aurions souvent tort de considérer l'électricité d'un nuage comme négative, parce que la pluie qui s'en sépare serait à l'état négatif: car il peut arriver que, tombant d'un nuage lé-

gèrement positif, elle devienne négative pendant la chute par l'évaporation partielle des gouttes. « C'est, dit-il, ce que j'ai vérifié par une observation directe dans un voyage fait aux Alpes. Me trouvant sur le Righi le 10 et le 11 de juillet à une hauteur de 5,140 pieds au-dessus du niveau de la mer, je trouvai, par seize observations faites à différentes époques de la journée, que la pluie qui tomba durant deux jours, fut constamment négative; mais aussitôt que la pluie cessa, je constatai que les nuages eux-mêmes au milieu desquels j'étais placé étaient chargés d'électricité positive. » La grande intensité de l'électricité et la manière différente dont les deux principes électriques prédominent alternativement durant les vents du nord et de l'est paraissent dépendre principalement de la sécheresse qui existe dans les couches de l'air, tant que ces vents règnent dans l'atmosphère.

Statistique du règne végétal et du règne animal, en 1830. — Ce n'est encore que très-approximativement qu'on peut évaluer le nombre des êtres de nature différente, soit végétaux, soit animaux, qui couvrent la surface du globe. Les catalogues systématiques de ces êtres sont trop incomplets; les collections publiques des peuples qui cultivent l'histoire naturelle renferment tant d'espèces non décrites, les découvertes journalières en ajoutent un si grand nombre, qu'on ne peut considérer les évaluations offertes dans le tableau ci-dessous que comme l'abrégé de ce que l'on sait aujourd'hui de moins vague sur ce sujet. Étrangers à cette branche de connaissances, nous nous sommes adressés à de savans naturalistes, que des études spéciales, des voyages scientifiques et des travaux importans sur différentes parties de l'histoire naturelle, mettent en état d'en connaître et d'en évaluer les immenses ri-

chesses. M. Lesson, professeur de botanique aux écoles de médecine de la marine, a bien voulu nous fournir les chiffres qui se rapportent au règne végétal et à tous les animaux vertébrés ; nous devons à l'obligeance de M. Reynaud, professeur d'anatomie dans les mêmes écoles, et à M. le docteur Milne Edouards, naturaliste très-distingué, ceux qui concernent les classes des animaux invertébrés. Mais, nous le répétons encore, les nombres que nous présentons dans ce tableau ne sont et ne peuvent être que des *nombres limites* offrant les richesses connues en 1830 dans ces deux règnes de la nature.

RÈGNE VÉGÉTAL.

	Nombre d'espèces.
Tournefort	6,000
Linnée	8,000
Persoon, *Synopsis* en 1806	17,000
Decandolle, en 1827	40,000
Nombre total présumé des espèces du règne végétal en 1830	80,000

RÈGNE ANIMAL.

ANIMAUX VERTÉBRÉS.

Mammifères.

Linnée et Gmelin	350
Buffon	300
Desmarest	800
Lesson (nombre vrai)	1,000
(nombre douteux)	100
Nombre présumable en 1830	1,500

ANIMAUX VERTÉBRÉS.

Oiseaux. — Linnée	1,300
Buffon	1,700
Vieillot	4,000
Cuvier	5,000
Lesson, en 1830	6,500
Nombre présumable en 1830	7,000

Reptiles. —	Linnée	300
	Lacépède	500
	Merrem	623
	Nombre présumable en 1830	1,500
Poissons. —	Lacépède, 1802	1,300
	Cuvier, 1828	6,000
	Nombre présumé en 1830	8,000
	Total des animaux vertébrés	18,000
ANIMAUX INVERTÉBRÉS.		
Articulés.		
	Crustacées	1,500
	Arachnides	2,500
	Insectes	50,000
	Annelides	300
Non articulés.		
	Mollusques	20,000
	Zoophites	8,000
	Total des animaux invertébrés	82,300
	Total général du règne animal	100,000

Voyages.

La fête de Saint-Pierre à Corongos (1). — Dans cette fête, qui est celle du patron de la ville, on porte en procession dans les principales rues la statue de ce saint. Lorsqu'elle est sur le point de rentrer à l'église, les habitans des différens quartiers, placés tout auprès sur deux rangs, font pleuvoir sur elle une grêle de pierres. Si le saint rentre dans l'église avec la tête sur les épaules, c'est un présage de mauvais augure : disette de récolte, mort de bétail, et autres calamités; mais si le contraire arrive, ce qui est

(1) Ville de l'Amérique du Sud dans la république du Pérou, département de *Libertad*.

assez ordinaire, le présage que l'on en tire est des plus favorables; et si l'on est assez heureux pour détacher de la main de la statue les poissons qu'elle tient, on en induit que l'année sera aussi heureuse qu'abondante en toute espèce de productions. Après la décapitation de St.-Pierre, il s'élève une dispute entre les habitans des deux *barrios*, ou quartiers de la ville, dans laquelle plusieurs blessures graves sont faites et reçues de part et d'autre. Les vainqueurs emportent la tête en triomphe, et la placent au haut d'une perche, car on prétend qu'elle doit préserver le quartier où elle se trouve de tout événement fâcheux. Le curé me dit que son prédécesseur, désireux de mettre fin à cette pratique irréligieuse, avait écrit au sculpteur, à Lima, de ne pas finir la nouvelle tête de Saint-Pierre, dans l'espoir que, si l'année se passait sans qu'une semblable impiété fût commise, on renoncerait sans doute à la renouveler les années suivantes; mais, à sa grande surprise, le 30 juin, les Indiens lui apprirent que la procession aurait lieu le soir, et qu'ils avaient revêtu une statue de la Vierge des vêtemens de Saint-Pierre, qui ressemblait beaucoup à celle du saint, quoiqu'elle n'eût pas de barbe. La procession eut lieu en effet, mais, au grand désappointement des habitans, l'apôtre femelle entra dans l'église avec la tête sur ses épaules; aussi, depuis cette époque, cette statue a-t-elle reçu le nom de Notre-Dame-des-Miracles.

Statistique.

État actuel de l'agriculture des principaux états de l'Europe comparé à leur population relative. — La surface d'un état, dit un statisticien célèbre, est en elle-même et pour elle-même une grandeur morte qui reçoit d'abord son importance de sa qualité d'être cultivable, en-

suite de sa culture réelle; et comme élément de force elle reçoit une valeur politique, dont l'importance dépend de la qualité, de la variété et de la richesse de la culture et des productions. On ne veut pas dire pour cela que la terre soit uniquement vivifiée par l'industrie de l'homme; les germes de sa culture se trouvent dans son sein; elle n'est pas morte dans les mains de la nature. Ses forces productives existent en même tems que le génie de l'homme, et elle lui offre, dans son état vierge, ses ports, ses rivières, ses forêts, ses innombrables animaux sauvages, ses précieux animaux domestiques comme instrumens d'exploitation et de richesse; mais ici il est question d'un *état,* c'est-à-dire d'une contrée livrée à l'intelligence industrielle plus ou moins active d'un peuple civilisé.

Ainsi, par exemple, dans l'énorme masse de terrains cultivables et incultes qui se trouvent aux États-Unis et dans l'Archipel Britannique, se trouve en partie l'explication de la possibilité de l'accroissement extraordinaire de la population de ces deux états, et surtout du premier. Il est vrai que la réunion d'autres causes contribue à produire cet accroissement. Cependant elle n'aurait pas été possible en général et encore moins dans la proportion observée, sans l'existence des grandes masses de terrains cultivables, dont la culture réelle non-seulement ouvre un vaste champ à l'activité et à l'application utile des capitaux, mais assure en outre la plus forte partie de la nourriture de la population croissante, et offre même un encouragement aux progrès et au développement des manufactures et des fabriques, et en général à toute l'activité industrielle. C'est surtout sous ce point de vue que se montre la grande influence qu'a le genre d'utilisation d'une surface cultivable sur tous les autres rapports d'un pays.

Ainsi, par exemple, la surface qui, en Suède et en

Norwège, peut être considérée en général comme utilisée, ou bien comme productive, couvre un espace qui est une fois plus grand que l'espace productif du royaume britannique, et qui est à peu près égal à la surface cultivable de la France. Dans ces deux royaumes, deux tiers du sol environ sont employés à l'agriculture (blés, pâturages, vignobles, etc., etc.), tandis que, dans les deux royaumes du Nord que nous venons de nommer, des forêts immenses, qui, par leur grandeur même, perdent une partie de leur prix, couvrent au-delà des $\frac{94}{100}$ de la surface cultivable, et un peu plus des $\frac{4}{100}$ seulement sont employés à l'agriculture. Sans nous arrêter à tant d'autres différences offertes par ces états, nous voyons le Royaume-Uni compter 3,861 habitans par mille carré, et la France en avoir 3,046; tandis que, dans les deux royaumes du Nord, sur un même espace, on ne trouve que 262 ames; encore leur subsistance ne peut-elle être assurée que par des importations.

En général, la comparaison de la densité de la population des états avec la culture de leur sol respectif fait ressortir l'étendue de l'influence de cette dernière sur la population, qui elle-même réagit sur les progrès de la culture, ainsi que l'étendue fait sentir à son tour son influence sur tous les élémens du bien-être public et individuel. Sous ce rapport le tableau suivant ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui s'occupent de statistique et d'économie politique. Nous l'empruntons à l'un des plus savans statisticiens allemands, à M. le baron de Malchus.

ÉTAT DES NOMS.	SURFACE destinée à la culture des céréales.	SURFACE destinée aux prairies et aux pâturages.	SURFACE occupée par les forêts.	NOMBRE d'habitans par mille carré allemand de 15 au degrés.
Royaume-Uni	0,57	0,37	»	3,861
Monarchie Française. .	0,50	0,16	0,12	3,046
Empire d'Autriche. . . .	0,56	0,90	0,39	2,469
Empire Russe..	0,36	»	0,54	634
(Partie européenne d'après les confins arrêtés par les géographes allemands.)				
Monarchie Prussienne.	0,48	0,23	0,29	2,302
Monarchie Néerlandaise	0,50	0,34	0,15	4,661
Monarchie Espagnole..	0,23	0,48	0,25	1,350
Monarchie Portugaise.	0,64	0,12	0,20	1,826
(Sans les Açores.)				
Confédération Suisse. .	0,19	0,24	0,53	2,666
Monarchie Danoise. . .	0,80	0,06	0,05	777
(Sans l'Islande.)				
Monarchie Norwégienno-Suédoise..	0,03	0,01	0,95	262

Statistique de la presse des Pays-Bas. — Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de connaître quelle est l'importance des productions de la presse de ce pays, qui en grande partie est alimentée par la réimpression d'ouvrages publiés en France. On y verra quel préjudice ces réimpressions portent aux éditeurs français; car on peut estimer que les deux tiers des ouvrages sortis des presses belges sont des contrefaçons ; mais c'est surtout la partie des romans et des ouvrages frivoles qui se ressent le plus des atteintes que cette commode industrie porte à la propriété des éditeurs français. Ainsi sur les 857 romans ou ouvra-

ges de genre qui ont été publiés en Belgique de 1825 à 1827, on peut estimer que 560 avaient été primitivement édités en France; et comme chaque roman a, terme moyen, 4 volumes, et qu'il est tiré en Belgique à 600 exemplaires, il est permis de dire que les éditeurs français ont manqué dans ces trois années la vente de 1,344,000 volumes, qui, au prix moyen de 3 fr. le volume, représentent une valeur de 4,032,000 fr. Ce raisonnement a d'autant plus de force et de vérité, que l'on sait que ces spéculateurs ne réimpriment que les ouvrages qui ont du succès.

DÉSIGNATION des OUVRAGES.	NOMBRE D'OUVRAGES publiés pendant les années		
	1825.	1826.	1827.
OUVRAGES ORIGINAUX.			
Théologie	111	103	99
Jurisprudence, Médecine, Physique, etc., etc	93	105	146
Histoire	94	96	96
Philologie, poésie, théâtre	135	134	114
Mélanges, Romans	246	325	286
TOTAUX	679	763	741
TRADUCTIONS.			
Traduit de l'Allemand	?	107	120
— du Français	?	37	58
— de l'Anglais	?	30	25
— de l'Espagnol	?	1	»
TOTAUX	....	195	203

On n'a pas compris, dans ce tableau, les journaux, ni les recueils périodiques.

Industrie.

Rapprochemens entre les trois principaux ponts construits en Europe depuis 1815 (1). — La France, disait, il y a quelques années, un savant distingué, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes*, est sans contredit le pays où l'architecture des ponts en pierre a pris l'essor le plus brillant; on y a rempli, dans l'élévation de ces monumens, la double condition de combiner les belles formes et la décoration de l'architecture ordinaire avec la solidité qu'exigent des constructions dont la durée intéresse la sûreté publique, et dont la beauté doit être une preuve éclatante des

(1) Cette branche importante de l'architecture hydraulique s'est enrichie en France, depuis peu d'années, d'une ressource nouvelle, celle de l'emploi du fer pour la formation des arches ou travées des ponts. On savait que de semblables arches avaient été exécutées en Angleterre, où l'usage du fer est très-répandu dans les constructions de tout genre; on attribuait même aux Anglais l'invention de ces sortes de ponts, erreur qu'on s'empressa de rectifier. La ville de Lyon réclame avec raison, en faveur des Français, l'invention des ponts en fer. Le fait est qu'un peintre lyonnais, au milieu du siècle dernier, conçut le premier le projet d'un pont de fer dont la longueur devait être de 254 pieds, et la largeur de 18 pieds 6 pouces; il était destiné à occuper la place à laquelle s'élève aujourd'hui le pont de Saint-Vincent, et devait être d'une seule arche. Ce projet éprouva le sort de beaucoup d'autres : il resta sans exécution. Les Anglais s'en emparèrent et le firent exécuter, en 1793, sur la rivière de Warmouth, partie en fer forgé et partie en fer fondu. Déjà le 3 mai 1783, M. Vincent de Montpetit avait présenté à Louis XVI le prospectus d'un pont de fer d'une seule arche, de 20 toises jusqu'à 100 d'ouverture, pour être jeté sur une grande rivière.

lumières d'une nation et de son goût pour les arts. Les anciens n'offrent aucun modèle de la majesté jointe à la légèreté et à la hardiesse qu'on admire dans les ponts de Iéna et de Louis XVI, à Paris; de Sainte-Maxence, dans le département de l'Oise; de Neuilly, d'Orléans, etc, etc.; d'autres, parmi lesquels on peut citer le pont de Moulins, ont encore le mérite, caché aux yeux du vulgaire, mais apprécié par les ingénieurs qui connaissent l'histoire de l'art, de renfermer dans leurs fondations des ouvrages indispensables pour la solidité, et qui ont exigé l'emploi de moyens extraordinaires pleins d'invention et de génie.

Le tableau ci-contre offre la comparaison des trois ponts les plus remarquables qui ont été construits dans ces dernières années dans trois pays différens, renommés depuis long-tems par l'habileté et le talent de leurs ingénieurs; savoir, en Angleterre, en France et en Italie. Il n'est pas sans interêt d'en examiner les différens élémens; on sera en état d'apprécier combien ont été exagérées les louanges que les Anglais ont prodiguées à leur pont de Waterloo. Quant à la dépense occasionée par leur construction, il ne faut pas perdre de vue la différence énorme du prix des matériaux et de la main-d'œuvre dans chacun des trois pays; différence qui, pour rendre cet élément comparable, exigerait qu'on évaluât pour le moins au double la dépense du pont de Bordeaux, et qu'on triplât celle du pont de Buffalora. Ce dernier a été commencé sous le règne de Napoléon et continué après sa chute aux frais des gouvernemens sarde et autrichien.

Élémens de comparaison.	Pont de Waterloo sur la Tamise à Londres.	Pont de Bordeaux sur la Garonne à Bordeaux.	Pont de Buffalora sur le Tessin à Buffalora.
Arches	9	17	11
Longueur totale du pont.	377 mètres	486.7	304
Corde d'une arche	36	26.5	24
Grosseur des piles	6.1	4.2	4
Largeur du pont entre les parapets	12,8	14.9	9
Largeur des trottoirs	2.1	2.5	1
Hauteur du parapet	1.5	1.8	1.1
Matières employés	granit.	pierres et briques.	granit.
Dépense	24,000,000 fr.	7,000,000	3,200,000

Chronique.

Dévouement du jeune Volney Beckner. — Un jeune héros, Volney Beckner, naquit à Londonderry, en Irlande. Le hasard lui avait refusé les avantages de la naissance et de la fortune, mais la nature avait semé dans son ame les germes de ces qualités peu communes qui conduisent toujours à une honorable distinction. Fils d'un pauvre matelot sans instruction, il ne put en recevoir d'autre que celle qui avait rapport à la carrière que son père avait embrassée et qu'il voulait lui faire suivre. La grande élévation d'ame, le courage si ferme et si résolu qu'il montra dès sa plus tendre enfance, sont un sûr garant des actions d'éclat qu'il aurait entreprises si la Providence lui eût accordé de plus longues années.

Le père de Volney, marin intrépide et accoutumé aux chances et aux périls de cette laborieuse profession, avait résolu d'habituer son enfant, encore au berceau, à tout souffrir afin de devenir un bon matelot. Heureusement Volney avait une excellente constitution, et les privations

que son père lui imposa ne firent que développer sa force physique. On négligea pour lui tous les soins délicats que réclame l'enfance et qui semblent indispensables. Autant par nécessité que parce que son père le désirait ainsi, Volney fut élevé à peu près comme l'étaient les jeunes Spartiates. Endurer avec calme, avec patience, la faim, le froid, la fatigue, braver le danger, rechercher le travail, faire tout ce qui fortifie le corps et donne de l'énergie à l'ame, voilà le but que Beckner se proposa pour son fils. La natation est d'une plus grande importance qu'on ne le suppose généralement. Comme exercice gymnastique, son mérite est incontestable; comme moyen de salut, il serait important que tous les hommes, principalement ceux qui sont destinés à affronter les dangers de la mer, se le rendissent familier. Chez le marin, la natation devrait précéder tout autre exercice de l'intelligence : exposé à tout moment au danger de faire naufrage, c'est de son habileté à nager qu'il peut souvent attendre son salut. Le vieux Beckner le savait très-bien, aussi y accoutuma-t-il son fils dès qu'il eut quitté le berceau.

Il ne parlait point encore, que son père le plongeait dans les vagues, et là, le soutenant par un bras, il lui montrait comment il devait agiter ses petits membres pour nager. Aussi cet exercice si précoce lui permit-il, dès l'âge de quatre ans, de suivre à une distance considérable le bâtiment sur lequel était son père, dont l'œil vigilant, toujours fixé sur lui, l'avertissait du moment où l'enfant se fatiguait. Alors Beckner s'élançait à la mer, prenait son fils dans ses bras et l'emmenait à bord.

D'autres fois, lorsque celui-ci était moins épuisé, on lui jetait une corde à l'aide de laquelle il montait très-lestement sur le pont. Le petit Beckner ne tarda pas à se rendre utile. Il était si hardi, si actif, qu'au plus fort de la tem-

pète il travaillait à la manœuvre avec la contenance la plus calme. Dans ce conflit des élémens, quand le vent, mugissant en fureur, déchirait les voiles, que la pluie tombait à torrens, Volney restait bravement à l'ouvrage sans que l'aspect effrayant de l'orage ni les travaux qu'il exigeait parvinssent à l'émouvoir. Lorsque, ballotté par les vagues en furie, le vaisseau tantôt touchait aux nues, tantôt semblait s'engloutir dans les profondeurs de l'abîme, on voyait cet enfant perché sur la hune du grand mât ou enlacé dans les agrès et conservant la même tranquillité que montrerait une personne qui, à terre et parfaitement à l'abri de la tempête, en admirerait les magnifiques horreurs.

Une éducation sévère, et même dure, est celle qui prépare le mieux aux actions héroïques et à une magnanime résignation. Dans l'état actuel de la société on considère un tel système d'éducation comme barbare et grossier, bien qu'il développe avantageusement nos qualités morales et physiques; mais les leçons de l'expérience, tout en nous démontrant la vérité de cette assertion, n'en sont pas moins perdues. Le petit Beckner fut élevé avec une rigueur extrême. Du biscuit de mer formait sa seule nourriture; on ne lui accordait que quelques heures de sommeil, non pas dans un bon lit, mais étendu sur le plancher : cependant cet enfant jouit continuellement d'une parfaite santé; jamais il n'éprouva l'atteinte de ces maladies sans nombre qui trop souvent viennent assiéger l'enfance. L'amour de la gloire, l'envie de se distinguer, naissent avec l'homme. Ainsi que toutes les autres passions, celles-ci peuvent être réprimées ou excitées; mais on ne saurait les développer là où la nature n'en a pas déposé les germes. Certainement ce sont les circonstances qui fournissent les moyens de faire les plus belles actions comme les plus grands crimes; mais la pas-

sion qui donne l'impulsion et fait agir existait avant ces circonstances. Nous voyons souvent dans les individus privés d'éducation le plus ardent amour de la science, et dans les classes moins élevées une émulation qui semble peu en harmonie avec leur position sociale. C'est l'effet d'un instinct naturel qui se fait sentir avant que les facultés de l'esprit aient pu être mises en jeu. Placé au rang le plus inférieur, le jeune Beckner tira peu d'instruction des livres; et quoiqu'il fût doué d'une perception prompte et d'un esprit persévérant, ces qualités portèrent peu de fruits faute de culture. Ne connaissant pas les jouissances que procure l'étude, et ne pouvant, par conséquent, espérer d'obtenir aucune des distractions qu'elle attire sur ceux qui s'y consacrent, les désirs de Volney se portèrent vers un autre objet. Tout ce qui est grand, audacieux, frappe ordinairement l'attention des enfans : on les voit en général se complaire aux jeux qui demandent de la hardiesse et du courage. Cette audace, ce mépris du danger, très-profondément enracinés dans le cœur de Volney, se montrèrent chez lui dès l'âge le plus tendre, et reçurent de sa mâle éducation une force nouvelle.

Ses premiers rêves furent des rêves de gloire; car les nobles sentimens l'emportaient dans son esprit sur les idées acquises. Fort de son intrépidité, de sa constance; doué d'une constitution robuste et accoutumé au travail et à la fatigue, Volney n'avait d'autre désir que celui de voir arriver le moment où ces prestiges de gloire qui séduisaient sa jeune imagination se réaliseraient. Toute son ambition était de se distinguer dans la marine. On lui demandait un jour ce que c'est que la gloire : « C'est, répondit-il avec feu, de servir notre pays avec zèle, et de remplir fidèlement tous les devoirs de notre état. » Tant de bonnes qualités lui avaient fait obtenir à douze ans un

grade avec la double paie. Le capitaine le donnait pour exemple aux autres jeunes matelots, et disait : « Si ce garçon continue, je ne doute pas que par la suite il n'obtienne un poste supérieur au mien. »

L'intrépidité de Beckner allait toujours croissant; il semblait que sa jeune ame prît plaisir à remplir de préférence ceux de ses devoirs qui paraissaient les plus périlleux à ses camarades et les intimidaient. Mais, parmi les nombreuses preuves de courage qui illustrèrent sa trop courte carrière, nulle ne mérite plus de fixer l'admiration que celle qui mit fin à son existence. Le bâtiment que montaient Beckner et son père se rendait du Port-au-Prince en France. Il y avait parmi les passagers un riche Américain avec sa fille encore très-jeune. Cette enfant, profitant d'un moment où sa bonne alors malade était endormie, se mit à courir vers la poupe du vaisseau et s'y arrêta, regardant avec curiosité la vaste étendue de l'Océan. Toute son attention était ainsi absorbée lorsqu'un léger bruit la faisant tressaillir elle perdit l'équilibre et tomba à la mer. Beckner père s'en aperçut heureusement; et, avec la promptitude de l'éclair, il se jeta à l'eau pour la sauver. Quelques secondes lui suffirent pour rattrapper l'enfant qu'il soutint d'un bras contre sa poitrine tandis qu'il nageait de l'autre pour rejoindre le bâtiment. Il nageait si bien qu'on ne pouvait douter qu'il ne remontât bientôt à bord; lorsque, à la grande consternation de Beckner, il aperçut un énorme requin qui s'avançait rapidement vers lui. Ce monstre, impatient de s'emparer de sa proie, battait les vagues avec violence. Menacé d'un danger si prochain, Beckner appela au secours. Tout l'équipage, tous les passagers se rassemblèrent sur le pont; mais quoique chacun vît le péril et plaignît le sort du courageux marin,

nul n'osa se hasarder à le secourir; la vue du monstre les terrifiait.

Cependant, faute de pouvoir mieux faire, l'équipage fit feu sur le requin, qui, ne se laissant pas distraire par le bruit, s'avançait toujours vers le malheureux Beckner. Dans ce moment d'horreur et d'effroi, le jeune Volney, voyant l'imminence du danger dont son père va être la victime, s'empare d'une épée et s'élance à la mer. Il plonge, il nage, arrive derrière le monstre, se glisse sous ses flancs, et, avec autant d'habileté que de sang froid et de courage, y enfonce son arme jusqu'à la poignée. Étonné par cette attaque inattendue, et la douleur excitant encore sa rage, le requin abandonne sa proie pour faire tomber sa fureur sur le jeune assaillant.

Un spectacle aussi nouveau qu'effrayant s'offre alors aux regards de tous ceux qui, sur le bâtiment, attendent avec une cruelle anxiété l'issue de cette lutte inégale. Ni la vue d'un aussi redoutable adversaire, ni sa supériorité dans un tel combat n'intimident le jeune Beckner : il s'agit de la vie de son père. Il épie les mouvemens du monstre et lui fait à chaque instant de nouvelles blessures; mais Volney n'est point assez fort pour porter un coup mortel, et, quoiqu'il ait affaibli son ennemi, il sent qu'il faut regagner le vaisseau et renoncer au combat. Déjà des cordes avaient été jetées à Beckner et à son héroïque fils, afin qu'ils pussent remonter sur le pont, mais le mouvement des vagues et la nécessité d'éviter une direction que peut suivre l'animal furieux n'ont pas permis à ces deux malheureux de profiter du secours qui leur est offert. Ils parviennent cependant à s'approcher; chacun d'eux saisit une des nombreuses cordes que tiennent les matelots; aussitôt ceux-ci cherchent à les tirer à bord. Les passagers se

joignent à eux. L'ardent désir de sauver ces deux hommes intrépides, et un premier succès, font redoubler d'efforts : l'espoir renaît dans les cœurs. Déjà les deux Beckner sont enlevés au-dessus des vagues, on ne doute plus de leur salut ; mais le monstre tout sanglant frémit de fureur en voyant sa proie lui échapper : l'instinct et la vengeance lui font réunir toutes ses forces, il s'élance, et d'un bond furieux saisit au milieu du corps l'infortuné Volney, encore suspendu à la corde, coupe sa victime en deux, en dévore une partie, et laisse l'autre comme un horrible témoignage de l'héroïsme et du sort affreux du jeune Beckner. A cette vue, les spectateurs jetèrent un cri d'horreur et furent glacés d'effroi. On chercha cependant à sauver le vieux Beckner qui atteignit le vaisseau avec la jeune enfant, cause infortunée d'une mort si précoce. Telle fut la fin glorieuse du brave et généreux Volney. Il avait un peu plus de douze ans lorsqu'il livra ce dangereux combat, qui mit fin à sa vie et anéantit toutes les espérances que ses penchans héroïques avaient fait concevoir.

OCTOBRE 1830.

REVUE BRITANNIQUE.



LA BANQUE D'ANGLETERRE

ET LES BANQUES D'ÉCOSSE.

Il n'existe peut-être aucune question d'économie publique plus importante que celle que l'expiration des priviléges exclusifs de la Banque d'Angleterre, en 1833, fera bientôt examiner par les diverses branches de la législature. Personne ne contestera sans doute que l'espèce de monopole attribué dans le principe à cet établissement, et qu'il conserve en partie, n'ait eu des suites très-fâcheuses; en empêchant plus de six associés de se réunir pour faire des spéculations de banque, il a privé la société en général d'avantages incalculables. Ce monopole a permis aux propriétaires de la Banque d'Angleterre de retirer un excédant de profit de l'emploi de leurs capitaux; mais quoique cet avantage acquis à nos dépens ne soit pas sans importance, c'est peu de chose dans la somme totale des pertes que la société supporte, en général, par la charte con-

stitutive de la Banque. Afin d'apprécier ces pertes, il faudrait comprendre, dans le compte que l'on en ferait, les sommes perdues par la déconfiture de banques insolvables; à ce compte on devrait joindre aussi, ce qui est encore plus important et plus difficile à supputer, le montant de tout ce qui a été perdu par l'absence de ce stimulant si énergique pour le travail et l'industrie que créent les banques locales, quand elles sont constituées sur les véritables principes.

Les intéressés de la Banque d'Angleterre feront sans doute tous leurs efforts pour conserver au moins cette partie de leur privilége qui empêche, dans la métropole, la formation de compagnies de banque par action, ou ayant plus de six associés. Ils savent bien que les banques particulières composées d'un petit nombre d'associés, et conduites d'après un système qui s'oppose à ce que le public surveille leurs affaires, ne pourront jamais rivaliser avec eux. Ainsi, par ce seul fait de la supériorité de leur crédit, la portion la plus sûre et la plus lucrative des affaires de banque leur est naturellement dévolue.

Toutefois, nous sommes convaincus qu'à cet égard la Banque rencontrera une résistance efficace. La destruction de ces restrictions impolitiques qui entravent cette branche de commerce conduirait infailliblement à l'établissement de nombreuses compagnies de banque, avec de grands capitaux, dans les limites de la métropole. Le crédit et les ressources de ces établissemens émanciperaient le trésor, dans un espace de tems très-court, de la dépendance où il se trouve actuellement de la Banque d'Angleterre; et cette émancipation produirait une économie annuelle très-forte. Pour la perception des taxes, le paiement de l'intérêt de la dette publique et quelques autres services, la Banque reçoit maintenant de l'Échiquier une commis-

sion annuelle qui s'élève à 260,000 liv. st. (6,500,000 fr.). A cette somme il faut ajouter encore le profit qui résulte de l'emploi d'une balance due au public, et qui ne s'élève jamais à moins de quatre millions st. (100,000,000 fr.). Cette balance, employée à escompter des billets, au taux de 4 p^{r} %, produit par an un revenu de 160,000 liv. st. qui, ajouté à la commission de 260,000 livres sterling, fait un total de 420,000 liv. (10,500,000 fr.), ce qui compose le profit que les actionnaires de la Banque tirent, chaque année, des rapports qui existent entre cet établissement et le trésor. Or quiconque n'est pas étranger aux transactions financières doit apercevoir combien cette indemnité dépasse l'importance des services. Il ne faut pas perdre de vue que les opérations de la Banque avec l'état présentent fort peu de risques. En bonne règle, l'indemnité reçue par la Banque ne devrait pas dépasser ce qui lui revient légitimement pour les opérations qu'elle exécute et les chances qu'elle court. Nous pensons que 200,000 liv. (5,000,000 fr.) par an seraient une compensation très-suffisante des soins que prend la Banque pour la perception des impôts, le paiement de la dette publique, et celui des ordonnances du trésor; quant à ses pertes, nous croyons qu'elle en serait amplement couverte par une somme annuelle de 20,000 liv. st. (500,000 fr.). Ainsi donc elle reçoit actuellement du public au moins 200,000 l. (5,000,000 fr.), auxquelles elle n'a aucune espèce de titre.

Mais, tant que la Banque d'Angleterre jouira de son monopole actuel et empêchera la formation de compagnies par actions ou anonymes qui pourraient rivaliser avec elle par leur crédit et leurs ressources, la nation sera à sa merci. Les restrictions actuelles excluent par le fait du champ de la concurrence tous les rivaux efficaces, et le trésor est obligé de se soumettre à toute l'exagération des conditions que les direc-

teurs lui imposent. Si les banques particulières offraient au trésor de se charger, à des conditions moins onéreuses, d'une partie du service qu'exécute la Banque d'Angleterre, on leur répondrait sans doute : « Votre crédit n'est pas tel, que nous, qui sommes les conservateurs naturels des intérêts publics, nous puissions vous confier les balances qui de tems à autre resteraient nécessairement dans vos mains. » Les actionnaires de la Banque ont fort habilement réussi à l'investir de priviléges qui excluent tous leurs rivaux ; s'autorisant ensuite de l'absence de toute autre association d'un crédit incontestable, ils s'en font un moyen pour prélever une indemnité monstrueuse sur les opérations que l'Échiquier leur confie. Les simples particuliers font exécuter leurs mouvemens d'argent sans donner aux banquiers qui s'en chargent d'autre indemnité que celle qui résulte de l'emploi des balances (1); mais, quoique les

(1) Note du Tr. Pour comprendre cet article, il ne faut pas confondre les opérations exécutées par la Banque d'Angleterre et les banques particulières qui, comme elle, émettent des billets payables à présentation et au porteur, avec l'industrie spéciale des banquiers anglais qui est tout-à-fait différente. L'industrie des banquiers anglais diffère aussi très-essentiellement de celle des banquiers français, et en général de ceux du continent. Le banquier anglais est, en quelque sorte, le receveur et le payeur de ses cliens. Il leur ouvre un crédit proportionnel aux sommes qu'il perçoit pour eux ou qu'il en reçoit directement, et il paie leurs délégations jusqu'à la concurrence des recettes, sans prélever pour l'exécution de ces services aucune indemnité ou commission. Par le fait, cependant, cette industrie est très-lucrative, et voici comment : supposons que cent négocians, capitalistes ou propriétaires, aient chacun 1,000 fr. en caisse, et que, pour s'épargner le risque de les garder ou la peine d'effectuer les paiemens auxquels ces sommes sont destinées, ils les déposent chez un banquier anglais ; celui-ci mettra d'abord en réserve tout ce qui sera nécessaire pour opérer les paiemens prévus et immédiats ; puis calculant que tous les paiemens imprévus n'auront pas lieu le

balances de l'état qui restent à la disposition de la Banque d'Angleterre soient dans une proportion beaucoup plus forte que celles des simples particuliers chez leurs banquiers, nous avons la bonhomie, indépendamment du produit résultant de ces balances, de payer encore une commission annuelle de 260,000 liv. st. (6,500,000 fr.). Il n'est pas étonnant, d'après cela, que les actionnaires de la Banque mettent un si haut prix à être en possession du privilége exclusif d'être les banquiers de l'état. L'établissement de compagnies additionnelles par actions avec de grands capitaux permettrait au trésor de faire une économie de 50 p^r^ % sur le prix des transactions pécuniaires exécutées aujourd'hui par la Banque d'Angleterre.

Mais cette économie est encore le moindre avantage qui résulterait de la destruction des restrictions apportées au commerce de la Banque. Son émancipation ferait naître un bon système de crédit, semblable à celui qui existe chez nos voisins du nord, mais dont malheureusement nous n'avons fait encore qu'une expérience très-imparfaite. Le public, acquérant la possibilité de s'adresser à des banques

même jour, il ne conservera en caisse qu'un cinquième environ des sommes restées disponibles et fera valoir le reste à son profit. C'est ce profit qui l'indemnisera de sa peine. Son industrie est donc, par le fait, très-utile; car, sans elle, les 1,000 fr. de chacun des dépositaires seraient restés sans emploi dans leur caisse; au lieu que, dans les mains du banquier, ils ont alimenté la spéculation, et qu'en même tems diverses opérations se sont effectuées par son intermédiaire sans qu'il en coutât rien à ceux pour le compte desquels elles se faisaient. La Banque de France rend des services du même genre au commerce de Paris; c'est ce qu'elle appelle ses comptes courans. Mais ces opérations lui sont encore plus avantageuses qu'aux banquiers anglais, car tandis qu'elle reçoit les dépôts qu'on lui fait en espèces métalliques, elle opère en billets les paiemens dont elle est chargée par suite de ces dépôts. S.

d'un crédit incontestable, cesserait peu à peu de confier ses intérêts à des établissemens qui ne lui présenteraient pas les mêmes garanties. Les banques particulières ne pourraient pas soutenir la concurrence contre des sociétés anonymes, qui offriraient des ressources supérieures. C'est à cet heureux état de choses que l'Écosse doit principalement sa prospérité (1).

Le système de banque de l'Écosse présente trois avantages principaux : d'abord il donne aux individus économes un moyen de placement pour leurs épargnes ; en second lieu, il procure aux industrieux des emprunts à un taux modéré ; et enfin au public en général un moyen de circulation économique et sûr. L'utilité de ces deux premiers services est généralement reconnue ; mais plusieurs personnes prétendent que le troisième service n'est pas un appendice nécessaire des deux autres. Ceux mêmes qui soutiennent cette opinion prétendent que cet appendice n'est qu'une excroissance inutile ou plutôt dangereuse de tout le système. Quant à nous, nous sommes d'un sentiment tout-à-fait opposé. Loin de considérer ce service comme une excroissance que l'on pourrait faire disparaître sans inconvénient, et même avec avantage, nous le considérons, au contraire, comme le gond sur lequel roule tout le système.

(1) Note du Tr. Les banques provinciales, en Angleterre, sont des sociétés en nom. On vient de voir qu'elles ne peuvent pas avoir plus de six associés ; ceux-ci répondent solidairement des engagemens de la banque sur la totalité de leur fortune. Les banques d'Écosse, au contraire, sont généralement constituées en sociétés anonymes, dans lesquelles chaque intéressé n'est responsable que jusqu'à la concurrence du montant de ses actions. Diverses dispositions des statuts qui les constituent empêchent que ceux qui les dirigent ne se livrent à des opérations hasardeuses. Aussi présentent-elles beaucoup plus de garanties que les banques des comtés anglais.

Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs qu'une grande portion des transactions les plus importantes de ces banques, celle de recevoir des dépôts et d'ouvrir des crédits, s'opère au moyen de branches qui se ramifient dans tout le pays. Les frais de ces établissemens locaux sont considérables, et excéderaient sans contredit tous les profits qui pourraient résulter pour la banque principale des dépôts qu'elle reçoit et des crédits qu'elle ouvre. Cette perte n'est compensée que par le profit résultant de la circulation de ses billets. Si les banques principales étaient dépouillées de cette source d'émolumens, il est incontestable que la plupart de leurs ramifications seraient abandonnées, car elles ne pourraient se maintenir que dans quelques villes populeuses. En effet, les témoins entendus dans l'enquête de la Chambre des Communes ont tous déclaré que, sans le profit résultant de la circulation d'un papier-monnaie, les banques succursales ne pourraient pas se maintenir, la commission d'un p^{r} $^{0}/_{0}$, qui est la différence entre l'intérêt des dépôts et celui des avances, n'étant pas suffisante pour défrayer les frais indispensables de ces établissemens dans des districts peu peuplés et de petites villes où le montant des opérations est nécessairement fort borné. Quelques membres du comité observèrent, il est vrai, qu'en limitant l'intérêt des dépôts et en augmentant celui des avances les banques d'Écosse compenseraient les pertes résultant de la cessation de l'émission de leur papier-monnaie.

Mais les personnes entendues dans l'enquête combattirent victorieusement cette supposition, en observant, à l'égard du premier moyen, que l'intérêt de l'argent des dépôts est toujours réduit aussi bas qu'il peut l'être, et que toute tentative pour le réduire davantage aurait infailliblement pour résultat de faire prendre une autre direction aux

fonds confiés actuellement aux banques écossaises. L'intérêt alloué par les banques, pour les fonds qu'on leur remet, est de dix schellings au-dessous de celui des prêts ordinaires ; mais leur crédit supérieur et quelques autres avantages attachés à ce mode de placement déterminent les capitalistes à lui donner la préférence. Si cependant cet intérêt était encore réduit, nul doute que les capitalistes, pour trouver des placemens plus avantageux, ne consentissent à courir quelques chances. Toute tentative pour diminuer cet intérêt plus bas encore qu'il ne l'est au-dessous du taux général de l'empire serait donc impuissante. Il serait tout aussi raisonnable de vouloir au moyen d'une écluse maintenir l'eau de la moitié d'un courant au-dessus du niveau de l'autre moitié. Les banquiers de l'Écosse ont joui jusqu'à présent de la réputation d'entendre assez bien leurs intérêts, et nous pouvons croire que cette classe très-sagace de négocians ne donne pas un seul schelling de plus qu'il ne faut pour conserver les capitaux qui lui sont confiés. Si l'on compare la perte qui résulterait du retrait d'une portion considérable de l'argent qui passe maintenant dans leurs mains, avec le profit provenant de l'accroissement de l'intérêt du reste, on se convaincra que ce profit serait loin de pouvoir compenser la perte.

Il serait tout aussi inutile de vouloir combler la diminution de revenu qu'occasionerait la suppression du papier-monnaie, en élevant l'intérêt des escomptes ; car cet intérêt est déjà au-dessus du taux de la place. Les emprunteurs consentent à supporter cette charge extraordinaire, pour éviter le trouble et les délais dont on ne peut pas s'affranchir quand on s'adresse aux capitalistes particuliers ; mais si les banques écossaises voulaient encore augmenter le taux déjà fort élevé de leurs escomptes, il faudrait bien, bon gré mal gré, que les emprunteurs recourussent au

crédit des particuliers, pour éviter des transactions trop onéreuses. Le profit additionnel qui résulterait des emprunts faits au nombre réduit des individus qui consentiraient encore à traiter avec les banques, ne pourrait pas assurément compenser la perte inévitable produite par la diminution de sa clientelle. Dans chacun de ces deux cas, le résultat serait donc précisément le même : si les banques réduisaient trop bas le taux de l'intérêt des dépôts, elles trouveraient moins à emprunter ; si au contraire elles mettaient un trop haut intérêt à leurs escomptes, elles auraient moins d'emprunteurs. Ce double résultat serait également fatal à leurs affaires.

On reconnaîtra sans doute que l'établissement de compagnies anonymes qui emploieraient au paiement d'effets de commerce les balances qui seraient mises à leur disposition par leurs cliens introduirait une amélioration importante dans notre système actuel de banque en Angleterre. De cette manière les négocians capitalistes auraient des dépôts sûrs où ils pourraient placer les petites balances dont ils auraient besoin pour conduire leurs affaires journalières. La réunion de ces balances constituerait un capital considérable que l'on appliquerait à l'escompte de bons effets de commerce; et le crédit de ces compagnies empêcherait leurs cliens de retirer brusquement leurs capitaux avec cette fougue de la terreur, comme ils les retirent des banques particulières, quand survient une crise commerciale dont, en agissant ainsi, ils augmentent presque toujours la gravité; mais tout avantageux que serait ce grand changement dans notre système actuel, celui qui prévaut depuis plus d'un siècle de l'autre côté de la Tweed lui est encore bien supérieur. Aucun pays n'obtiendra des banques tous les avantages qui peuvent en résulter, tant qu'elles n'auront pas été constituées partout

sur des principes qui puissent attirer à ces réservoirs les épargnes de chaque district, de manière à mettre en valeur toutes les ressources du pays.

« Les embarras, dit M. Scrope, qui sont résultés pour les petits capitalistes de ce que les banques anglaises n'accordent pas d'intérêt sur les dépôts, sont vraiment incalculables. A cet égard l'établissement des caisses d'épargnes avait produit beaucoup de bien ; mais comme on ne peut pas y placer plus de cent cinquante livres, la difficulté de placer avec sûreté des sommes plus considérables a été la cause de la destruction d'une multitude de capitaux et de désastres individuels. A ma connaissance, dans un petit district rural, deux procureurs ont successivement failli dans un intervalle assez court : le premier a manqué de 150,000 liv. st. (3,750,000 fr.) ; et le second de 200,000 liv. st. (5,000,000 fr.). Les créanciers de ces deux hommes se composaient presque exclusivement de vieux domestiques, de petits marchands retirés, de cultivateurs, ou de veuves et d'orphelins d'hommes qui avaient appartenu à ces classes. Il est incontestable que si, dans ce district, il y eût eu une banque qui eût présenté des garanties équivalentes à celles des banques d'Écosse, la plus grande partie, si ce n'est la totalité de ces capitaux, aurait été sauvée, et des centaines d'individus tombés, dans leurs vieux jours, dans la condition abjecte de pauvres de paroisse, seraient aujourd'hui dans l'aisance. »

Notre expérience personnelle nous permet également de fortifier ces faits ; nous avons vu trop souvent des faillites de procureurs et d'autres individus qui plongeaient des districts entiers dans la détresse et le désespoir. Mais quelque utiles qu'aient été les banques du nord, comme dépositaires des économies des classes inférieures, sous d'autres rapports, elles ont encore rendu de plus importans ser-

vices au public, par les encouragemens qu'elles donnent à l'esprit d'entreprise. Leurs directeurs sont forcés par les considérations les plus puissantes à s'employer pour découvrir un moyen sûr de placer les capitaux qu'ils ont dans leurs mains. Or, ces placemens ne peuvent se faire que parmi ceux qui, possédant une réputation intacte d'intégrité et d'industrie, manquent des capitaux nécessaires pour les entreprises qu'ils ont à conduire. Les banquiers ne sont pas moins empressés de découvrir des individus semblables pour leur prêter, que ceux-ci de trouver des capitaux à emprunter. Ce sont ces épargnes d'une part, et ces encouragemens donnés à l'industrie, de l'autre, qui ont été la cause déterminante des progrès que l'Écosse a faits dans les voies de la richesse pendant les cent dernières années. Avant l'établissement du système actuel de banque dans ce pays, ses habitans n'avaient aucun dépôt sûr où ils pussent placer leurs petites économies. Il en résultait qu'elles étaient thésaurisées sans aucun avantage ni pour les possesseurs ni pour le pays en général. Sous l'action du système actuel, chaque schelling au contraire qu'un membre économe de la communauté peut épargner passe immédiatement dans les caisses d'une banque locale qui trouve de suite le moyen d'en faire un emploi également certain et lucratif.

Nous avons encore une autre observation à ajouter. Les banques qui, par leur crédit et leur solidité connue, se sont concilié la confiance publique, de manière à attirer dans leurs coffres, sous la forme de dépôt, les économies de tout un district, sont sans doute utiles partout. Elles rendent plus laborieux et plus économe l'ouvrier des villes, comme celui des campagnes; mais les avances qu'elles font sont bien plus avantageuses à l'industrie agricole qu'aux classes mercantiles. Le boutiquier ou le marchand bien

famé peut facilement obtenir du crédit des négocians en gros. Le manque de capitaux n'empêche donc pas, d'une manière absolue, ceux qui appartiennent à cette classe d'entreprendre des opérations pour leur propre compte; mais le fermier qui a besoin de capitaux n'a pas des ressources de cette espèce. Toutes les améliorations qu'il voudrait faire, il est obligé de les ajourner, et le plus souvent même d'y renoncer entièrement, parce qu'il n'a pas les moyens de les exécuter. Peut-être dira-t-on que, dans beaucoup de cas, cet obstacle pourrait être écarté par un emprunt que le fermier contracterait près de quelque capitaliste ou de quelque ami particulier; mais, dans l'hypothèse même de la possibilité de cet emprunt, il serait encore beaucoup moins avantageux qu'un crédit ouvert à une banque.

En effet, dans le système des crédits, un maximum est établi; ce maximum ne peut être dépassé par l'emprunteur; mais, d'un autre côté, il n'est pas obligé de prendre cette somme tout à la fois et d'en payer l'intérêt intégral. Il la retire graduellement, à mesure qu'il en éprouve le besoin, et l'intérêt ne court que du moment du retrait de chaque fraction de la somme. D'un autre côté, il est autorisé à verser à la banque le prix des produits de sa ferme, quand il le juge convenable, et l'intérêt court sur ces dépôts à son profit. Il résulte de cette double combinaison, que le fermier qui conduit ses affaires avec le secours d'un crédit ouvert ne paie jamais d'intérêt pour une somme plus considérable que celle qu'il emploie, et n'a jamais dans sa caisse une seule livre improductive. La manière dont les capitaux sont économisés forme un des caractères distinctifs du système de banque de l'Écosse, et donne aux habitans de ce pays un grand avantage sur nous. Quand un fermier anglais vend ses produits, le plus souvent il est obligé d'en garder le prix dans son tiroir, jus-

qu'au jour du paiement de sa rente. Il peut, il est vrai, le placer dans les mains de quelque banquier de campagne; mais il n'en touche aucun intérêt, et d'ailleurs ce banquier peut faillir. Il résulte de cette absence de stimulant d'un côté, et, de l'autre, de la crainte des faillites, qu'une portion très-forte des capitaux employés dans l'agriculture de ce pays y reste, pendant de longs intervalles, entièrement stérile. Cette perte, pour chaque intéressé, est loin d'être insignifiante, et le montant de toutes ces pertes réunies est sans doute extrêmement préjudiciable au pays en général. Mais sous l'empire du système de nos voisins, la totalité des capitaux est maintenue dans un état de circulation continuelle; aucune de ses portions, quelque petites qu'elles soient, ne reste inactive pendant un seul jour. Le système des banques écossaises est donc celui de tous qui donne le plus de résultats au moins de frais possible. Si l'on compare le capital de l'Écosse à celui de l'Angleterre, il paraîtra sans doute bien peu considérable; mais la rapidité avec laquelle il circule compense l'infériorité de son chiffre. En effet, sous le système des dépôts et des crédits, une étendue quelconque de terrain peut être tout aussi bien cultivée avec les deux tiers et même la moitié du capital nécessaire chez les nations qui ne jouissent pas de cet avantage. Il est clair aussi que, sous ce système, le capital doit être bien plus également réparti; en Écosse, l'excédant du fermier riche passe sans délai dans le réservoir de la banque, pour se diriger ensuite dans les mains de son voisin moins opulent, qui a besoin d'un secours momentané. Chez nous, au contraire, l'agriculteur qui a un capital assez considérable pour supporter les saisons les plus dispendieuses et les pertes fortuites qui peuvent lui survenir, doit, à plusieurs époques, avoir des fonds inactifs; tandis que souvent l'agriculteur de son voi-

sinage voit son industrie paralysée par l'absence de capitaux. De là une double perte pour le pays, résultante, d'une part, de l'exagération du capital; et, de l'autre, de son insuffisance.

Il n'est pas moins évident que les sommes que l'on obtient par des emprunts particuliers, sont non-seulement acquises à des conditions plus onéreuses, mais aussi beaucoup plus difficiles à obtenir que celles que l'on se procure par des crédits sur les banques d'Écosse. Les particuliers qui prêtent sur contrats courent en général un très-grand risque de perdre leur argent. Absorbés pour la plupart par leurs occupations respectives, ils n'ont pas le loisir de surveiller la conduite de leurs débiteurs; et lors même que ce loisir ne leur manque pas, ils n'ont aucun moyen d'exercer leur surveillance : neuf fois sur dix l'argent avancé de cette manière est perdu pour le prêteur. Aussi rien n'est plus rare que ce mode d'emprunt en Angleterre : quelque industrieux, quelque honnête que soit le pauvre, dans ce pays, il ne peut guère obtenir un prêt sur sa seule garantie; et c'est plus difficilement encore qu'il trouve des gens disposés à le cautionner; mais l'argent prêté par des crédits est avancé d'après un système qui en assure d'une manière presque infaillible le remboursement. Le premier soin d'une banque écossaise, c'est de s'assurer de la moralité de celui qui vient lui demander un compte ouvert; et dès le moment où cette demande est accueillie, sa constante étude est de surveiller les actes et la conduite de son débiteur; or, pour exercer cette surveillance, il ne lui faut guère d'autre aide que ses propres écritures. En les examinant il peut connaître de suite, et à chaque instant, la situation de ses débiteurs, et quels sont ceux dont l'industrie paraît se relâcher. Dès le moment où l'un des individus qui ont des comptes ouverts ne fait plus que tirer de la ban-

que sans rien y verser, les soupçons du directeur sont fortement excités, et il demande une explication à son débiteur. Si cette explication n'est pas satisfaisante, on lui retire son crédit, et l'on exige rigoureusement la balance de son compte. En jetant les yeux une ou deux fois la semaine sur les livres, il peut se rendre un compte aussi exact de la position de tous ceux avec lesquels il a affaire, que s'il les accompagnait dans toutes les foires et marchés du canton. Chaque fois que l'un d'eux, lorsqu'il est dans une bonne position, fait une vente, il en porte immédiatement le produit à la banque; d'abord parce que cela tend beaucoup à accroître son crédit; et en second lieu parce qu'il ne veut pas perdre l'intérêt de son argent, même pendant un seul jour. Les administrateurs de ces banques ont constitué ainsi une espèce de police sociale infiniment au-dessus de tout ce qui se pratique ailleurs; ils forment une classe d'observateurs poussés par la forte impulsion de l'intérêt particulier à surveiller avec l'attention la plus sévère toutes les classes engagées dans les industries productives. La prodigieuse influence qu'un système semblable de surveillance et de contrôle doit exercer sur la totalité des populations industrielles est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de la faire ressortir.

C'est surtout à l'influence de cet admirable système que doit être attribuée la rapidité des progrès qu'a faits l'agriculture en Écosse, depuis le milieu du siècle dernier. Lorsque les propriétaires d'un district se déterminaient à suivre une carrière d'améliorations, leur premier soin était d'y encourager l'introduction d'une banque succursale; et il était bien rare que les avantages que l'on en attendait ne se réalisassent pas. Les petites sommes économisées par les classes laborieuses étaient régulièrement déposées dans les caisses de ces banques, d'où elles sortaient

ensuite réunies en sommes plus considérables, pour alimenter l'industrie des fermiers. Après avoir passé dans les mains des fermiers, ce capital, sous la forme de salaires, rentrait de nouveau dans la poche des classes laborieuses, et en ressortait encore pour y rentrer plus tard. Ainsi donc une portion très-notable du sol de l'Écosse a été défrichée ou améliorée, non-seulement par le travail, mais aussi par les épargnes des simples journaliers; résultat qui a été également utile à toutes les personnes intéressées à la culture de la terre. Il a procuré au propriétaire une rente plus considérable; le fermier en a retiré un excédant de profit au-delà de l'intérêt de l'argent qu'il avait emprunté à la banque; et les classes laborieuses ont eu à la fois plus de travail et un travail mieux rétribué.

Cet avantage, quelque important qu'il soit, n'est pas le seul qu'ait produit ce système; tandis qu'il entretenait dans une espèce d'aisance tous les journaliers, il procurait à ceux d'entre eux qui étaient doués de quelque énergie et de quelques ressources intellectuelles les moyens d'améliorer leur condition, et de s'élever de la classe qui vend le travail à celle qui l'achète. Par suite de la détestable organisation de nos banques, nul individu des classes laborieuses, à moins de hasards fort extraordinaires, ne peut sortir de sa condition originelle, quels que soient son esprit d'ordre et son activité. Il y est, en quelque sorte, rivé; car il lui est impossible de se procurer le capital sans lequel il ne saurait entrer dans la carrière. En Écosse, au contraire, l'échelle sociale est abordable aux plus humbles des ouvriers. Il n'est pas nécessaire, pour qu'ils parviennent au sommet, d'avoir hérité d'un capital ou de l'avoir péniblement épargné sur leurs gains journaliers : il suffit qu'ils possèdent ce degré de résolution et d'économie capable d'inspirer de la confiance à leurs voisins; et bientôt ils obtiennent les fonds

qui leur sont nécessaires. Des faits sans nombre attestent que les plus industrieux et les plus riches des agriculteurs et des fabricans de l'Écosse sont sortis des classes laborieuses, et qu'ils sont entrés dans la carrière qui leur a été si profitable sans autres fonds que ceux qu'ils s'étaient procurés par les crédits des banques. Il en résulte que les paysans et les ouvriers du nord ont un esprit d'indépendance et un respect d'eux-mêmes que l'on trouve bien rarement ailleurs dans les mêmes classes. En Angleterre, la société est partagée entre deux grandes divisions : les capitalistes qui achètent le travail, et les prolétaires qui le vendent. Entre ces deux classes il y a tout un abîme. En Écosse, le pauvre industrieux voit une route immense ouverte devant lui ; et à chaque point de la route il trouve tous les secours nécessaires pour la poursuivre. C'est au lecteur à voir lequel vaut le mieux de ces deux états de choses.

La classe agricole tout entière, quelles qu'en soient les divisions, est fortement intéressée à l'introduction d'un bon système de banque. Ce serait, pour les propriétaires en particulier, un avantage immense ; car elle tendrait infailliblement à augmenter la concurrence des fermiers, et par conséquent à faire hausser le revenu de la terre. Un fait qui frappe l'attention de tout Anglais qui visite l'Écosse, c'est que, dans ce pays, une terre à produit égal et de la même contenance y donne une rente bien plus considérable que dans aucun autre pays du monde. C'est une chose que nous croyons admise généralement, qu'en Angleterre l'élévation du taux de la rente foncière n'a pas suivi l'accroissement du produit brut du sol ; le rapport du produit net au produit brut, et conséquemment au capital employé à la culture, se trouve dans une proportion beaucoup plus faible que jadis.

Certains économistes voudraient nous faire croire que

c'est là le résultat inévitable d'un principe qu'ils prétendent avoir découvert, et qui est applicable aux capitaux employés à la culture de la terre. Ils assurent que la dernière portion du capital ainsi employé doit donner un produit moins grand que les portions antérieures, et partant que la proportion de la rente au produit brut diminue avec l'amélioration des cultures. Si ce principe était véritable, il devrait opérer de la même manière partout; mais nous avons vu plus haut qu'il n'en est pas ainsi. Tandis qu'en Angleterre le produit net ou la rente du propriétaire a diminué proportionnellement au produit brut d'environ un cinquième; en Écosse, au contraire, il s'est accru de la moitié et souvent des deux tiers de tout le produit du sol. Une partie de ce progrès peut sans doute être attribuée à ce que cette portion de l'empire est exempte de la taxe pour les pauvres et de la dîme; mais la cause principale, c'est l'admirable système de banque qui y a été établi. Voici, ce nous semble, comment cette cause a opéré.

Dans beaucoup de parties de l'Angleterre les domaines ruraux sont encore divisés, suivant l'ancien système, en petites fermes. Les propriétaires ou les tenanciers de ces petites fermes possèdent rarement le capital nécessaire pour les cultiver, et il n'existe pas près d'eux de banque qui puisse leur fournir les fonds dont ils ont besoin. Dans ces cantons, le sol est imparfaitement cultivé, le produit brut très-faible et la rente fort basse. Une grande portion du territoire de l'Angleterre a, il est vrai, été remodelée d'après le système moderne et convertie en grandes fermes; mais ces fermes ne peuvent plus être exploitées que par de riches capitalistes, habitués à vivre d'une manière dispendieuse et souvent extravagante. Il est évident que cet excès de dépense doit être compensé par le produit des récoltes; d'où il résulte que, quoique le produit brut de ces

fermes soit égal peut-être à celui qu'on obtient en Écosse, la rente ou le revenu du propriétaire est cependant beaucoup plus faible. La rente des grandes fermes, en Angleterre, est réglée par cette classe de fermiers qui possède seule les capitaux nécessaires pour l'exploiter. Le petit fermier qui n'a point de capital, et qui n'a que son industrie pour le recommander, ne peut entrer en concurrence avec eux. Il n'en est pas de même en Écosse. Là le propriétaire peut profiter d'une concurrence qui s'étend à tous ceux qui s'occupent de la culture du sol. Il suffit, quelque humble qu'il soit, que ses habitudes laborieuses et morales soient bien connues. Ces qualités qui le rendent propre à l'exploitation d'une ferme, sont celles qui le recommandent le plus aux directeurs d'une banque écossaise. Ainsi donc il n'existe pour lui aucune difficulté de se procurer des fonds. Des fermiers, dans cette position, doivent naturellement vivre d'une manière plus économique que des hommes qui possèdent de grands capitaux. Ils réunissent par conséquent tous les avantages qu'un propriétaire peut désirer dans ceux auxquels il passe des baux. Ils possèdent une grande habileté dans un art pour lequel ils ont été élevés; ils sont actifs, laborieux, économes jusqu'à la parcimonie, et les banques leur fournissent tous les fonds dont ils manquent.

Il est assurément fort inutile d'observer que le coût du travail est un *item* très-important dans la culture du sol. En admettant que les propriétaires anglais aient beaucoup bénéficié par les améliorations que les grands fermiers ont faites dans leurs domaines, il est incontestable que si des capitaux d'une valeur égale avaient été employés sous la surveillance personnelle de petits fermiers, ils auraient encore produit davantage. Quiconque n'est pas étranger à l'agriculture sait qu'un fermier qui emploie un certain

capital en salaires, qui surveille chaque chose lui-même, et qui, au lieu de dire à ses ouvriers : « Allez et exécutez la tâche que je vous donne ; » dit simplement : « Allons et nous travaillerons ensemble, » obtiendra pour son argent bien davantage que le premier. C'est un fait certain, que les ouvriers de nos jours travaillent beaucoup moins que ceux qui existaient il y a trente ou quarante ans. Quand il se sent surveillé par un petit fermier, l'ouvrier n'ose pas rester inactif ou s'acquitter de sa tâche avec mollesse ; mais quand il travaille loin d'un fermier opulent et fashionable, et qu'il n'a d'autre surveillant qu'un homme gagé, il fait pour son salaire aussi peu de besogne que possible. Il en résulte que la même quantité de travail et non pas la même quantité de travailleurs coûte deux fois autant au grand fermier qu'à l'autre. Cet excédant dans le prix du travail doit, en résumé, tomber sur le propriétaire et diminuer le montant de sa rente.

Le système des banques écossaises a rendu inutile dans la plupart des cas cette mesure funeste qui a fait un si grand préjudice aux paysans de l'Angleterre, et qui est la cause principale de tous leurs maux. Nous voulons parler de la consolidation et de l'agrandissement des fermes. Là même où cet agrandissement a eu lieu en Écosse, ce n'est jamais dans les mêmes proportions que parmi nous. Un écrivain qui possède des connaissances étendues à cet égard dit que, dans toutes les portions de l'Écosse qu'il a visitées, il a trouvé que les fermes variaient de vingt-cinq acres à quatre cents, et que l'étendue moyenne était de cent cinquante acres ; mais ce qui caractérise l'agriculture écossaise, c'est que le fermier qui n'a qu'une exploitation de vingt-cinq acres ne la dirige pas avec moins d'intelligence que le fermier qui en a quatre cents. Les propriétaires anglais qui veulent améliorer leurs terres sont obligés de congédier leurs petits

tenanciers, parce que chez nous cette classe de cultivateurs manque de capitaux et de connaissances indispensables pour pouvoir entreprendre une culture perfectionnée ; mais chez nos voisins ce changement n'est pas un préliminaire indispensable aux améliorations. Les crédits ouverts des banques mettent les petits fermiers à même de les entreprendre. Aussi tous ceux qui avaient de l'esprit d'ordre et de l'activité s'élevaient d'échelon en échelon jusqu'aux sommités de leur état, tandis qu'en Angleterre la même classe, poursuivie de ferme en ferme par de riches capitalistes qui venaient s'y substituer, descendait jusqu'à la condition de simples journaliers et souvent même à celle des pauvres de paroisse, dont il faudrait un miracle pour la faire sortir.

Si un système de banque plus raisonnable eût été organisé dans ce pays, il aurait rendu inutiles ces moyens désastreux qui ont réduit les vieux tenanciers à la condition de simples journaliers. C'est par suite de cette absence de banques établies sur des principes judicieux qu'en Angleterre le capital nécessaire pour l'amélioration du sol se trouve presque toujours séparé des habitudes économiques non moins indispensables à cette branche d'industrie. Les gros fermiers monopolisent presque tous les capitaux employés dans cette branche d'industrie ; il en résulte que ces capitaux ne produisent pas autant que s'ils étaient employés par l'habile parcimonie des petits. Ainsi, d'un côté se trouve l'emploi d'un capital sans économie ; et de l'autre habileté et esprit d'ordre sans capital. Il est clair qu'un gros fermier qui, avec l'aide de surveillans, exploite un millier d'acres, ne pourra jamais égaler l'économie d'un petit fermier qui n'en cultive qu'une centaine.

Car il est incontestable que si le fermier d'une centaine d'acres possède un capital suffisant pour tirer de sa ferme

la dixième partie du produit brut obtenu sur une terre d'un millier d'acres par un gros fermier, ses habitudes modestes et laborieuses lui permettront, toute proportion gardée, de payer une redevance plus forte au propriétaire. Dans l'état actuel des choses, les grandes fermes sont, en général, plus productives que les petites; mais c'est uniquement parce que ceux qui exploitent les dernières manquent, en général, des capitaux qui seraient indispensables pour le faire avec succès.

La division d'une terre en petites fermes rend sans contredit ses constructions plus dispendieuses, car elle en exige un plus grand nombre. Il est clair qu'il en coûtera davantage pour construire dix maisons de fermes sur des terres de cent acres chacune, que pour en bâtir une seule sur une terre de mille. Toutefois nous croyons qu'en général les propriétaires s'exagèrent beaucoup cet excédant de dépenses. D'une part, si dans la première hypothèse le nombre des maisons de ferme est plus multiplié, dans la seconde, la seule qui existe, destinée à un opulent fermier, est bien plus chère. Il est impossible de douter que, si un bon système de banque procurait aux petits cultivateurs les moyens nécessaires pour exploiter convenablement des fermes de cent acres, ils indemniseraient facilement les propriétaires de l'excédant de dépense que leur auraient coûté les bâtisses.

Ce ne serait pas un des moindres avantages du système des petites fermes que d'assurer au propriétaire des paiemens plus réguliers. Dans tous les tems de vicissitudes agricoles, les petits fermiers se sont montrés plus exacts dans le paiement de la rente qu'ils devaient aux propriétaires que les gros. Dans toutes les crises que l'agriculture a éprouvées, les pertes des propriétaires ont presque toujours été produites par les faillites des cultivateurs

capitalistes; presque jamais par celles des petits. Cette considération tire une importance additionnelle de la situation présente des habitans des campagnes. Par suite de diverses causes qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer ici, les gros fermiers ont souffert des pertes qui ne permettront pas de conserver le système qui régit encore l'exploitation de la terre parmi nous, et qui, avant qu'il soit peu, le feront remplacer par un autre plus judicieux.

Pour en revenir aux banques écossaises, il serait impossible d'apprécier toute l'étendue du bien que fait aux diverses classes de la population ce stimulant permanent et si énergique. Les classes laborieuses y sont convaincues qu'il n'y a que leur indolence et leur mauvaise conduite qui puissent les empêcher de parvenir à la considération et à la richesse. Le désir d'améliorer leur position provient naturellement de la facilité qu'elles ont d'y réussir. Il en résulte que le plus puissant de tous les moteurs humains exerce une action constante sur leurs habitudes et leur conduite. Nous sommes donc entièrement de l'avis de ceux qui attribuent principalement à cette cause l'industrie et l'économie des habitans de l'Écosse. C'est aussi au même principe qu'il faut attribuer la légèreté comparative des fardeaux que le riche y supporte, pour le soulagement du pauvre. Comme tous les pays, l'Écosse renferme dans son sein un grand nombre de personnes malaisées, mais on y trouve très-peu de pauvres vivant de contributions levées sur les riches. Tout homme valide, quelque malheureux qu'il soit, peut améliorer son sort; ce n'est que lorsque des circonstances fortuites ont compromis toutes ses espérances, qu'il se résigne, en acceptant les secours de l'aumône, à renoncer à s'élever sur les rayons de l'échelle sociale. Dans le midi de notre île, au contraire, les classes laborieuses sont descendues à la condition des parias de

l'Inde. Entre elles et le reste de la société il y a un gouffre immense qu'elles désespèrent de pouvoir franchir. De-là la résignation du désespoir, la dégradation de l'ame et toutes les habitudes vicieuses qui en découlent.

Nous connaissons un canton dans lequel cette rage moderne pour les grandes fermes ne s'est pas propagée. Il contient environ 5,000 acres de terre, divisés d'une manière inégale, et occupés par une race nombreuse et satisfaite de petits cultivateurs. Aucune de ces fermes n'a moins de cinquante acres; fort peu en ont plus du triple. Les travaux y sont presque entièrement exécutés par les fermiers et leurs familles, aidés de quelques serviteurs à gages, que ceux qui les emploient traitent comme leurs propres enfans. Ce sont le plus souvent les fils ou les filles de quelque cultivateur du voisinage, dont l'exploitation très-petite ou la famille trop nombreuse lui permet de se passer du secours d'une partie de ses enfans. Ils sont donc, à tous égards, les égaux des enfans de ceux chez lesquels ils entrent comme serviteurs. Il en résulte très-souvent que ces serviteurs salariés forment des liens matrimoniaux avec les fils ou les filles des fermiers chez lesquels ils travaillent. Afin de faciliter ces unions, ceux qui désirent les conclure vivent avec l'économie la plus sévère, pour se mettre en mesure d'exploiter une petite ferme. Il est inutile de dire qu'un ménage qui se constitue ainsi avec les épargnes faites sur des salaires si modiques reste fidèle aux vertus dont la pratique lui a permis de s'établir. Ces qualités même se fortifient par l'exercice. La plupart, en persévérant dans leurs habitudes laborieuses et frugales, finissent par prendre à bail une ferme plus considérable; et il n'est pas rare de voir un couple qui a commencé par exploiter la plus petite ferme du canton finir par cultiver la plus étendue. Il est vrai qu'indépendamment de ces pauvres qui, avant

de s'établir, n'avaient pour vivre que leur travail, la paroisse contient aussi quelques hommes âgés et infirmes, et qui n'ont pas de parens pour les aider. Mais ceux-ci ne battent pas la campagne comme des vagabonds, et se renferment dans les limites de la paroisse. Ils se rendent à certains jours dans ses différentes maisons où ils reçoivent des aumônes en petites sommes de monnaie ou en provisions. Ils appartiennent à cette classe presque éteinte de mendians dont Wordsworth a fait une peinture si touchante (1).

(1) Note du Tr. Voici le texte de ces beaux vers. La version en prose qui les suit ne pourra donner qu'une idée bien imparfaite de son charme et de sa grâce.

He travels on, a solitary man;
His staff trails with him; scarcely do his feet
Disturb the summer dust: he is so still
In look and motion, that the cottage curs,
Ere he have pass'd the door, will turn away,
Weary of barking at him.
While thus he creeps
From door to door, the villagers in him
Behold a record, which together binds
Past deeds and offices of charity
Else unremember'd.
Among the farms and solitary huts,
Hamlets, and thinly scatter'd villages,
Where'er the aged beggar takes his rounds,
The mild necessity of age compels
To acts of love; and habit does the work
Of reason; yet prepares that after-joy
Which reason cherishes.
Then let him pass, a blessing on his head!
And while, in that vast solitude to which
The tide of things has borne him, he appears
To breathe and live but for himself alone,
Unblamed, uninjured, let him bear about
The good which the benignant law of heaven

Ajoutons à ce que nous venons de dire que le roi de nos îles n'a pas, dans toute l'étendue de ses possessions, de

Has hung around him; and while life is his,
Still let him prompt the unletter'd villagers
To tender offices and pensive thoughts.
  Then let him pass, a blessing on his head!
And long as he can wander let him breathe
The freshness of the valleys; let his blood
Struggle with frosty air and winter snows;
And let the charter'd wind that sweeps the heath
Beat his grey locks against his wither'd face.
Reverence the hope, whose vital anxiousness
Gives the last human interest to his heart.
May never *house*, misnamed of *industry*,
Make him a captive! —
Let him be free of mountain solitudes,
And have around him, whether heard or not,
The pleasant melody of woodland birds,
And let him, where and when he will, sit down
Beneath the trees, or by the grassy bank
Of highway side, and with the little birds
Share his chance-gather'd meal; and finally,
As in the eye of nature he has lived,
So in the eye of nature let him die!

« Un homme solitaire s'avance. Son bâton traîne avec lui; c'est à peine si ses pieds soulèvent la poussière de l'été. Son aspect comme son mouvement est si doux, qu'il n'a pas encore dépassé la porte, que le chien de la chaumière se détourne, déjà las d'avoir aboyé après lui.

» Tandis qu'il se traîne de porte en porte, les villageois voient en lui un monument qui leur rappelle d'anciennes actions charitables dont autrement le souvenir se serait perdu.

» Parmi les fermes, les cabanes solitaires, les hameaux, les maisons dispersées des villages, partout où le vieux mendiant fait ses excursions accoutumées, les besoins de son grand âge déterminent doucement des actes d'amour. L'habitude fait l'office de la raison, et elle prépare ces joies de la conscience que la raison chérit.

» Laissez-le passer, en bénissant sa vieille tête! et tandis que, dans cette vaste solitude où le sort l'a jeté, il semble ne respirer et ne vivre que pour lui seul, sans blâme, sans trouble, qu'il recueille le bien qu'une loi bien-

sujets plus industrieux, plus paisibles et plus honnêtes. Les répressions judiciaires sont inconnues parmi eux. Les archives du greffe du comté dans lequel se trouve située cette paroisse prouvent que, depuis un siècle, il n'y a pas eu un seul de ses habitans poursuivi pour un crime ou un délit. La taxe perçue, l'année dernière, au profit des pauvres ne s'est pas élevée à plus de six pences (60 cent.) par acre de terre, et son produit était presque exclusivement attribué à des veuves sans ressources, et à des orphelins. Il est sans exemple qu'un ouvrier valide demande des secours pour lui et sa famille. Jamais les vieillards les plus pauvres, quand ils ont des enfans, ne tombent à la charge de la paroisse. Leurs proches considéreraient ces secours comme une honte dont rien ne pourrait les laver, et ils aimeraient mieux supporter les plus grandes privations que de s'y soumettre. Les résultats de ce système satisferont sans doute tous ceux qui ne sont pas dominés par cette fausse philosophie, qui considère le profit avant tout, et qui sacrifierait à ce Mammon de nos sociétés modernes les aisances et la moralité de tout un pays.

Nous ajouterons aussi qu'un système de banque tel que

faisante de la nature a semé autour de lui, et tant qu'il vivra que sa présence provoque les simples villageois aux bonnes actions et aux rêveries pensives.

» Qu'il passe en emportant vos bénédictions! tant qu'il pourra marcher, laissez-le respirer librement la fraîcheur de vos vallons! que son vieux sang lutte contre l'âpreté de l'air et les neiges de l'hiver! que le vent qui courbe la bruyère agite ses cheveux blanchis sur les rides de son visage! Surtout ménagez l'espoir qui répand encore quelque joie et quelque vie dans son vieux cœur; c'est qu'il ne sera jamais captif dans une maison de travail. Qu'il circule sur les montagnes, au milieu des doux concerts des oiseaux des bois, qu'il puisse ou non les entendre! Qu'assis sous l'ombrage des arbres ou sur le gazon du bord de nos routes, il partage avec ces oiseaux le repas que la charité lui a donné; et comme il a vécu sous l'œil de la nature, que ce soit aussi sous l'œil de la nature qu'il expire! »

celui de l'Écosse a également de grands avantages pour cette classe si nombreuse dans chaque société riche, qui tire son revenu de ses capitaux réalisés. En étendant le champ des emplois productifs, il contribue nécessairement à élever le taux de l'intérêt. La valeur de l'argent, comme celle de toutes les autres marchandises, est réglée par la proportion de la demande à l'approvisionnement qui en existe. Là où s'opère une augmentation de capital, sans qu'il y ait extension du champ où on peut utilement l'employer, il est clair que l'intérêt de l'argent doit diminuer. Au contraire en en répartissant la masse sur une surface plus étendue, elle diminuera la pression sur chacun de ses points, et tendra à augmenter le revenu du capitaliste. Sans l'action salutaire de ces admirables institutions, une portion notable des épargnes qui sont maintenant administrées par les banquiers de l'Écosse, et qui, par leur intermédiaire, se sont répandues dans tout le pays dont elles alimentent l'industrie et l'activité, seraient encore venues affluer sur les marchés de Londres, où elles auraient fait subir une nouvelle baisse à l'intérêt des capitaux réalisés, qui est déjà si peu considérable. Sans risque, sans peine, sans dépense aucune, les capitalistes de l'Écosse peuvent, dans tous les tems, par l'intermédiaire de leurs banques, obtenir un revenu plus fort, qu'en plaçant leurs fonds en rentes sur l'état. Les dépôts sont faits par le capitaliste, pour ainsi dire, à la porte, et il n'a rien à payer pour commission, transport d'argent, etc.

Il est incontestable que beaucoup des embarras éprouvés par les classes agricoles, pendant les trois ou quatre années précédentes, ont surtout été déterminés par les imperfections de notre système de banque. Antérieurement à 1826, une portion très-considérable de notre capital national était entrée dans les mains des banquiers provinciaux, qui

payaient un intérêt aux dépositaires, et prêtaient ensuite leurs fonds sur différentes garanties. La panique de 1825 à 1826, et la faillite qu'elle détermina d'un grand nombre de banques, ainsi que la suppression des billets d'une livre, décidèrent les capitalistes à retirer leurs dépôts. Il en résulta que les classes productives, et particulièrement la classe agricole, ne purent plus obtenir les secours que les banques provinciales étaient dans l'usage de leur donner. Les opérations industrielles furent en conséquence arrêtées par le retrait du capital qui les alimentait. Par une conséquence naturelle, l'argent retiré des comtés dont il entretenait l'activité laborieuse est venu s'accumuler sur les marchés de la capitale. Comme on ne savait qu'en faire à Londres, on en a employé une partie dans des entreprises hasardeuses et lointaines. C'est ainsi qu'un banquier de la province, qui jusqu'à cette époque employait tout l'excédant de son capital, en le prêtant aux industriels de son voisinage, a récemment envoyé 100,000 liv. st. à son correspondant de Londres, qui, ne sachant qu'en faire, les a, à son tour, prêtées à une grande maison de la Cité, qui exploite des mines en Suède. Une autre maison, ne sachant pas davantage que faire de ses capitaux, va les employer en exploitant des mines en Asie. C'est en grande partie à l'absence des moyens sûrs et avantageux de placement, qu'il faut attribuer les spéculations téméraires dans lesquelles un si grand nombre de nos concitoyens ont trouvé leur ruine.

Ainsi donc, en Angleterre, les possesseurs d'argent sont aussi intéressés que les possesseurs de la terre à empêcher le renouvellement de priviléges qui empêcheraient l'établissement d'un système de banque combiné comme celui de l'Écosse. Ce système donnerait une nouvelle vigueur à l'industrie de la nation, ranimerait l'activité lan-

guissante de ceux qui s'occupent de la culture du sol, et procurerait des moyens de placement fort avantageux aux capitaux surabondans du pays. Mais en communiquant une nouvelle impulsion à l'industrie, des établissemens de ce genre fourniraient aussi le moyen d'augmenter les revenus de l'état. L'accroissement de la production serait nécessairement suivi de l'accroissement des marchandises taxables. De cette manière, en étendant la surface sur laquelle tombe l'impôt, il péserait moins lourdement sur les points qui aujourd'hui en supportent tout le poids. Un accroissement de revenu ainsi obtenu permettrait au trésor de réduire ses taxes dans une proportion correspondante à son montant. Ainsi donc il n'y aurait pas une seule classe, à l'exception unique des actionnaires de la Banque d'Angleterre, qui ne profitât directement ou indirectement de l'introduction et de l'extension graduelle d'un bon système de banque.

Dans une matière de cette importance, où l'ignorance et l'égoïsme peuvent porter un si grand préjudice au pays, nous engageons fortement le public à bien se tenir sur ses gardes, et à se mettre en mesure de résister à tous les efforts qui seront faits pour le maintien d'une institution désastreuse.

(*Quarterly Review.*)

(1) Note du Tr. L'auteur de ce bel article ne parle que de deux des avantages des banques d'Écosse : 1° De procurer des fonds à tout individu moral et laborieux qui en emprunte pour exercer une industrie lucrative ; 2° de mettre en valeur la portion la plus considérable de sommes qui autrement seraient restées sans emploi dans des fonds de caisse. Mais il a négligé d'indiquer un troisième avantage encore plus important, parce qu'il est tellement connu et apprécié en Angleterre, que cela eût été superflu. C'est ce troisième avantage que nous allons tâcher de faire ressortir. Si nos lecteurs, même ceux qui sont le plus étrangers aux affaires de finances, veulent nous prêter quelques instans d'attention, nous espérons leur faire comprendre la

combinaison très-simple, quoique fort ingénieuse, qui sert de base aux établissemens de ce genre.

Les banques de la Grande-Bretagne, sont à la fois, comme la Banque de France, des caisses d'escompte et des banques de circulation. On va voir, par un exemple, comment elles opèrent à ce double titre. Supposons que cent individus s'organisent en société anonyme pour former une banque d'escompte et de circulation, et qu'ils constituent un capital de 100.000 fr., en faisant chacun un versement de 1,000 fr. Cette compagnie, en escomptant des billets, c'est-à-dire en se bornant à donner de l'argent pour les effets de commerce qu'on lui présenterait, déduction faite de l'intérêt de ses avances, ne ferait qu'une opération vulgaire, que font également un grand nombre de capitalistes, avec plus ou moins de succès. Mais ce n'est pas ainsi qu'elle opère. En échange des effets de commerce qu'elle escompte, ce n'est pas de l'argent qu'elle donne, mais des billets payables au porteur et à vue, qu'un acte du gouvernement l'a autorisée à émettre, et que la confiance qu'elle inspire fait recevoir comme de l'argent dans toutes les transactions. Comme ses billets sont payables à vue, il faut nécessairement que la banque en question forme une caisse où ils puissent toujours être remboursés quand les porteurs le désirent. Mais jamais on ne les présente à la fois. Le public sait qu'ils ont un gage très-solide dans les effets de commerce à deux ou trois mois de date au plus qu'ils ont servi à escompter. Il suffira donc que la banque garde en caisse le tiers des effets qu'elle aura en émission. Ainsi, avec un capital de 100,000 fr., elle pourra escompter 300,000 fr. d'effets de commerce; en d'autres termes, en conservant 100,000 fr. en caisse, elle pourra faire pour 300,000 fr. d'affaires. D'où il résulte qu'elle retirera 15 p. % de son capital, quoique cependant ses créanciers ne payeront qu'un intérêt de 5. Cette combinaison, malgré sa simplicité, est sans contredit fort savante et fort habile, puisque, sur les 15 p. % que la banque obtient de ses capitaux, il y en a 10 qui ne coûtent rien à personne.

Mais nous n'en avons encore considéré les avantages que dans l'intérêt de ceux qui l'exploitent; elle en a aussi de très-grands pour le public. En effet, qui ne voit que ces compagnies, au moyen de leurs billets, augmentent la somme des signes monétaires presque aussi efficacement que les spéculateurs qui exploitent les mines, à si grands frais et avec des chances si périlleuses? La confiance donnée aux billets des banques bien conduites les faisant admettre comme l'argent qu'ils

représentent dans les caisses des receveurs des deniers de l'état, ainsi que dans celles des particuliers, l'or et l'argent perdent de leur prix, et les capitalistes les exportent pour les faire valoir à leur compte dans les pays où ils ont conservé toute leur valeur, parce qu'ils ne s'y trouvent pas en concurrence avec du papier de crédit. C'est par cette raison que, toute proportion gardée, la Grande-Bretagne est peut-être un des pays où il y a le moins de numéraire. Ainsi donc, les banques augmentent réellement les capitaux des nations chez lesquelles elles s'établissent. Les billets qu'elles émettent remplissent si complètement l'office des métaux précieux, qu'ils contribuent même à multiplier les meubles d'or et d'argent, comme si la masse s'en était accrue par l'exploitation de nouvelles mines. En effet, les industries qui les mettent en œuvre peuvent disposer d'une plus grande quantité de ces métaux, puisqu'ils surabondent comme monnaie. Aussi nous n'hésitons pas à dire que toute nation où des institutions semblables n'existent pas, ou n'ont reçu, comme en France, qu'un développement partiel et incomplet, se trouve naturellement dans une position inférieure à celles qui en recueillent tous les bienfaits.

Espérons que le ministère, une fois délivré des grandes préoccupations qui l'absorbent à juste titre, et provoqué par le président du conseil, à qui ces combinaisons sont nécessairement si familières, mettra à honneur de les faire concourir à la prospérité de la France. Antérieurement nous avons combattu dans la *Revue Britannique* quelques théories, et même des calculs de l'homme d'état que nous venons de désigner ; nous l'avons fait avec tous les égards que devaient commander ses vertus civiques. Nous ne craignons pas de rappeler ce souvenir, aujourd'hui que la confiance du roi et celle de la nation l'ont fait placer à la tête des conseils de la France, quoique nous-même nous ayons accepté une position dépendante du ministère qu'il préside. Mais tout en différant d'opinion avec lui sur quelques points d'économie publique, nous ne sommes pas moins empressés de reconnaître que personne n'est plus en mesure de rendre au pays le grand service qu'il est en droit d'attendre de son expérience financière. Assurément l'établissement simultané de plusieurs banques de circulation et d'escompte procurerait à l'industrie des secours bien plus importans que celui de trente millions qui lui a été accordé. Ce serait une nouvelle ère dans l'histoire de nos finances et de notre commerce. De cette époque daterait seulement la création du crédit public en France, car ce titre est bien plus applicable à ces belles institutions qu'à la fantas-

magorie des emprunts et aux prestiges de l'amortissement qui n'est que le moyen pour le trésor public de payer à ses créanciers 20 à 25 p. °/₀ de plus qu'il n'en a reçu. On nous parle tous les jours, et souvent en termes assez vagues, de la nécessité d'imprimer à notre civilisation une marche progressive. Ce serait là, ce nous semble, un progrès bien réel. Et qu'on ne dise pas que la France n'est pas encore mûre pour recevoir des établissemens de ce genre. Une pareille objection ne peut être accueillie, quand on voit un petit pays comme l'Écosse, profondément reculé dans le Nord, en recueillir les bienfaits depuis près d'un siècle.

S.

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° III.

SAMUEL ROGERS (2).

Tout sentiment exclusif est nécessairement faux ; et cependant rien n'est plus commun. En fait de littérature, de critique, de beaux-arts, de politique et d'histoire, chacun a son jugement formé d'avance, son opinion préalable, ses exclusions, ses préjugés, ses partialités, ses habitudes, ses haines et ses prédilections. La force d'intelligence nécessaire pour vaincre nos propres penchans ou détruire les idées que notre éducation nous a rendues aussi spécialement individuelles que notre existence, est rare autant que louable. Si nous n'appliquons cette observation qu'à la poésie, nous verrons une diversité singulière d'écoles soutenues avec fureur et iniquité par leurs partisans respectifs. Souvent, plus vous avez reçu de la nature de supériorité intellectuelle, plus vous êtes privé de cette lumineuse impartialité, sans laquelle toute admiration est exagérée, toute critique est incomplète ou injuste. On a un sentiment vif de certaines beautés poétiques ; on se laisse dominer par ce sentiment ; on méconnaît tous les autres genres de mérite. On se construit, sur une base

(1) Voyez les numéros 1 et 2 de la 2e série.

(2) Auteur de *Human Life*, *Pleasures of Memory*, *Italy*, etc.

étroite, un système auquel on rapporte tout. Ce qui s'éloigne de ce point central, ce qui s'écarte de ce modèle unique n'est plus rien aux yeux du juge prévenu. Il a raison sous un rapport ; il ne s'aperçoit pas que, dans cette recherche de la vérité, à laquelle il se voue, mille faces de la vérité lui échappent. Les penseurs énergiques, les gens d'esprit, les hommes de goût, les esprits sagaces ne manquent pas ; ce qui est rare, et chez les voyageurs, et chez les critiques, et chez les historiens, c'est la faculté d'être impartial, c'est le vaste coup d'œil qui sait tout embrasser, tout comprendre et ne rien exclure.

De là naissent ces jugemens bizarres ou exagérés dont les annales littéraires nous ont conservé le souvenir : le mépris de Lord Byron pour Shakspeare ; le dédain que depuis vingt ans on a professé pour Pope en Angleterre ; la plupart des frivoles iniquités de Voltaire, si outrageant envers Milton et le Dante ; les sentences si opposées dont Lucain et Tacite, dont Homère lui-même et Virgile ont été les objets.

Interrogez celui-ci : la poésie, à son avis, n'a qu'une sphère, celle des idées et des habitudes champêtres ; il n'y voit que des idylles ; la civilisation est hostile, s'il faut l'en croire, au génie politique ; il se flétrit sous l'influence de nos mœurs savantes et polies. Tel autre a du dégoût pour les descriptions pittoresques et les éternels tableaux de l'existence rurale ; sa muse, c'est l'épigramme élégante et acérée. Une simplicité touchante ; une farouche reproduction des passions les plus turbulentes et les plus sombres ; la pompe éclatante des costumes ; le mysticisme d'une poésie religieuse et sentimentale ; le fracas des batailles, ou la subtilité de l'allégorie ont leurs droits sur diverses classes de lecteurs. N'essayez pas de leur faire changer d'admiration ; c'est de leur organisation même, c'est

de leur éducation, de leurs jeunes années, des premiers efforts de leur intelligence que dépend le pli qu'ils conserveront à jamais. Shakspeare, dont l'observation froide et vaste embrassait l'humanité entière d'un coup d'œil si juste et si pénétrant, ne pouvait plaire à Lord Byron, le moins impartial des juges, le plus passionné des misanthropes. Dante, organe sublime et sombre du catholicisme républicain de l'Italie au moyen-âge, parlait un langage que n'entendait plus Voltaire, chef d'une philosophie critique et railleuse. Milton, expression magnifique du puritanisme anglais, et de cette poésie morale, austère, grandiose, que les sectaires trouvaient empreinte dans les pages de la Bible, Milton n'avait aucune influence sur les hommes de ce dix-neuvième siècle, si clairvoyant et si incrédule. Schlegel, habitué à considérer le génie poétique comme une émanation religieuse et sacrée, ne trouvait que puérilité et mensonge dans l'élégante parure dont les vers de Pope et de Voltaire nous offrent le modèle brillant.

Mais, de tous ces jugemens partiels, il faut en appeler à la raison universelle. On ne détrônera aucun de ces rois de la pensée. On ne frappera d'ostracisme aucune gloire consacrée. « Il y a, dit le livre saint, place pour tous dans la maison de mon père. » Le domaine de la poésie est immense comme le monde; répudions ces sentences des pédans qui, semblables aux géographes chinois, accaparent l'espace entier, et ne voient dans l'univers qu'une seule famille, une seule nation, un seul royaume. Leurs articles de foi ne sont point mots d'Évangile. Les beautés qu'ils admirent ne sont pas les seules qu'il soit permis d'admirer et d'imiter; leurs codes ont beau frapper d'anathème tout ce qui sort de cette ligne, ces limites idéales peuvent être franchies; leur proscription est impuissante; et leur pré-

jugé n'a pas force de loi. Les sources de nos jouissances sont nombreuses ; ne souffrons pas que de si sévères gardiens les tarissent ou exigent de nous que nous nous privions d'une partie de nos plaisirs. A côté de Milton, roi du poème épique chrétien, nous verrons briller Voltaire, admirable causeur, le plus ingénieux et le plus vif des philosophes qui, sous la forme poétique, aient immortalisé le caprice de leur pensée, la verve de leur satire ou l'utilité pratique de leurs conseils. Dans le même sanctuaire, vous pouvez, si votre esprit étendu et impartial vous permet cette commune admiration, contempler à la fois les images de Shakspeare et du didactique Boileau, celle de Spencer et celle de Pope.

De quelle injuste proscription, par exemple, a-t-on, pendant ces derniers tems, essayé de frapper la mémoire de l'auteur de l'*Essai sur l'homme* (1)!

Cette iniquité, contre laquelle plusieurs hommes de talent ont élevé la voix, et dont les traces ne sont pas effacées, a eu pour cause première l'oubli également injuste dans lequel on avait enseveli nos anciens poètes. Depuis le retour de Charles II et de ses courtisans, Shakspeare, Spencer, Ben-Johnson furent méprisés ; leur proscription dura jusqu'au milieu du dernier siècle. Ce fut le zèle des antiquaires et non le goût des poètes qui ranima notre admiration pour ces grands hommes. Percy publia ses *Reliques de la poésie ancienne* (2) ; Warton son *Histoire de la poésie anglaise* (3) ; Samuel Johnson encouragea l'étude

(1) La *Revue d'Édinbourg*, à laquelle cet article même est emprunté, avait commencé à mettre en question le génie poétique de Pope. Byron et Campbell prirent en main sa défense.

(2) *Relics of ancient poetry*. 2 vol. 1787.

(3) Warton n'a publié que le premier volume de cet ouvrage, remarquable par l'érudition et le goût

des vieux auteurs, moins par prédilection pour les morts, que par jalousie contre les vivans; Malone et les différens commentateurs de Shakspeare élargirent encore cette route déjà frayée: l'antiquité de ces écrivains, ainsi rajeunie par leurs critiques, devint une nouveauté piquante; une réaction violente eut lieu en leur faveur. Mais le public, toujours injuste, ne professa pas ce nouveau culte, sans briser les idoles qu'il venait d'encenser. Pope, le naïf et profond Goldsmith, Akenside, Gray, Collins furent décrédités. On devint aveugle pour leurs beautés; on exagéra leurs défauts; ces mérites et ces taches appartenaient également à une époque dont on répudiait les modes littéraires; cela suffisait. Pope ne fut plus qu'un versificateur médiocre; Dryden un traducteur emphatique, doué de quelque science de style et de quelque énergie; le reste des poètes de la reine Anne (1) tomba dans le discrédit. On vit paraître nombre de poèmes épiques informes, basés sur d'obscures traditions, des cosmogonies orientales et inconnues de l'Europe, composés d'élémens hétérogènes, mélanges de tous les rhythmes et de toutes les fictions (2). On se jeta dans un excès d'absurdité qui étonnera un jour les critiques et les lecteurs. Si la froideur des poètes qui chantaient, sous Charles II, le sourire ou la rigueur de leurs belles, nous est aujourd'hui un sujet de pitié, assurément nos petits-fils ne liront pas avec moins de surprise et de dédain ces compositions dont l'extravagance a conçu le plan, dont l'affectation a disposé les parties, dont les détails

(1) L'époque littéraire à laquelle appartiennent Pope et Addisson est désignée sous le nom d'*époque de la reine Anne*. Goldsmith et Thomson, que l'on regarde comme appartenant à la même école, sont postérieurs à ces écrivains.

(2) L'auteur de cet article veut désigner ici les poèmes bizarres de Southey, poète lauréat: *Thalaba, the Curse of Kehama*, etc.

offrent une alliance constante de recherche et de nullité, œuvres nées des penchans littéraires de notre époque, témoignages éternels des aberrations de notre bon-sens.

Cependant les poètes contemporains dont nous venons de caractériser les productions ont jeté plus d'une page brillante ou énergique au milieu des ouvrages les plus dignes de critique. Que cette justice leur soit rendue; qu'ils apprennent à ne pas mépriser leurs prédécesseurs dont la gloire plus pure et le talent plus faible quelquefois, mais aussi plus égal, mérite une appréciation également impartiale. Pope, dont on a si cruellement et si gratuitement attaqué la renommée, a droit, en dépit des critiques, non-seulement à l'indulgence, mais à l'admiration. Son inspiration n'est, sans doute, ni religieuse, ni grandiose. Ce n'est point un prophète; c'est le poète d'une civilisation élégante. Renfermé dans les bornes où son individualité et sa naissance l'ont restreint, il n'a point de maîtres, il a peu de rivaux. Ne lui dérobez pas sa juste portion de gloire; avouez que ce mérite d'une expression nette, lucide, vive, élégante, pénétrante, n'est pas assez commun pour être dédaigné. Le premier, Pope donna à notre vers alexandrin rimé (1) toute la pureté de mélodie, toute la grâce de forme rhythmique, toute la concision dont il est susceptible; le premier, il traita le style comme un art, et, comme l'a observé M. Campbell (2) en citant Boileau,

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Sa manière est animée, élégante, rapide; le trait et la saillie abondent dans ses vers. Étincelante et polie, ornée

(1) *Heroic couplet.* Dryden l'avait déjà essayé avec succès.

(2) *Essay on British poetry,* p. 259.

et acérée, travaillée avec soin, redoutable, élégante et durable à la fois, sa poésie brille comme un glaive, vole comme un dard et frappe d'un coup certain. Dans ses compositions élégiaques ou d'imitation, vous remarquez non-seulement une heureuse fécondité d'images, mais une habile disposition de toutes les ressources de la fiction. L'antithèse est la forme favorite dont il revêt sa pensée; on serait tenté de lui reprocher l'abus qu'il en fait, s'il ne compensait ce défaut par l'admirable précision de langage et la piquante justesse des métaphores qu'il emploie. La plupart des couleurs dont sa palette poétique est chargée, il les puise, non dans la nature, mais dans les habitudes et les raffinemens d'une civilisation élégante. L'en blâmer serait injuste. Ce n'est point Milton, chantant la naissance du monde, la rebellion des mauvais esprits, et la chute de l'homme. Il ne veut être que l'écho satirique et brillant d'une société perfectionnée; il sait en reproduire avec habileté les travers, les caprices, les nuances, les vices, les demi-vertus et les personnages comiques ou méprisables. Placez-le, non sans doute au premier rang des poètes inspirés, mais à la tête des poètes de son ordre. Ce charme piquant dont il a le secret, il le partage avec Horace, Voltaire et l'Arioste : hommes rares, intelligences vives et hautes qui reçoivent de toutes parts la lumière et la communiquent au loin; instructeurs élégans et spirituels des nations; dignes enfin d'une renommée, trop juste récompense des jouissances que leur doit le monde civilisé.

Tout le Parnasse britannique s'était ému d'une sainte fureur contre la suprématie de Pope; une croisade universelle des critiques et des versificateurs attaquait son autorité; Byron écrivait ses hymnes de désespoir; Moore, ses narrations brûlantes et colorées de toutes les ardeurs du

soleil oriental ; Southey, ses légendes gothiques et hindoustanies ; quand un poète, fidèle aux traditions d'une école abandonnée, osa publier un ouvrage didactique. Ce poète était un banquier ; Samuel Rogers était son nom. Il y avait du courage à lutter ainsi contre le préjugé populaire ; le *Corsaire* et *Childe Harold* (1) occupaient toutes les imaginations ; les romans poétiques de Walter-Scott jouissaient de toute leur vogue. L'énergie de la diction, la pittoresque et sombre nouveauté des souvenirs féodaux, l'originalité éclatante des mœurs de l'Asie, l'expression des passions les plus intenses, semblaient avoir envahi toute la poésie. Les vers de Rogers offraient des caractères bien différens de ceux que le public admirait : douceur, simplicité, raison, une sorte de candeur séduisante, une moralité pure et pleine de fraîcheur, nul effort, aucune exagération, peu de coloris, une sensibilité intime, concentrée, mais presque timide et enchanteresse dans sa réserve ; enfin, une saveur de vérité, de modestie et de goût, qui n'avait plus de modèle ; telles étaient les qualités spéciales du nouveau poète. Cette réserve et cette timidité étaient encore de l'audace : car elles bravaient l'indifférence des lecteurs. Le luxe des couleurs vives et la violence dithyrambique des expressions étaient étrangers à ce poète. On eût pu croire que son chef-d'œuvre allait passer inaperçu, au milieu de la foule bruyante et prétentieuse dont les fanfares de triomphe devaient étouffer une si douce et si faible voix.

Il n'en fut pas ainsi. *La Vie humaine* (tel était le titre du poème) obtint un éclatant succès. Si l'on essaie d'expliquer ce phénomène, on en trouvera la cause dans l'union peu commune de deux qualités qui semblent se repousser

(1) Poèmes de lord Byron. Il venait de les publier.

mutuellement, et que le poète avait su confondre et combiner avec un bonheur merveilleux; la moralité la plus profondément sentie, et la grâce la plus suave. Tout ce qu'il y a d'austère et de rigoureux dans la pratique de la vertu, dans les idées d'abnégation et de dévouement, se trouvait transformé en une poésie pleine de charme: tout ce que la poésie elle-même a de séduisant, tout ce que l'alliance de la mélodie et du coloris a de prestige, servait d'organe aux sentimens cachés de l'ame humaine, à l'expression de nos joies domestiques, de nos chagrins intimes, de nos espérances et de nos émotions.

Le *beau moral,* non dans son stoïcisme et son enthousiasme violent, mais dans sa profondeur pathétique; telle est l'inspiration du poème. Didactique et descriptif dans sa forme, il atteint réellement un autre but. La moralité religieuse n'a jamais trouvé d'expression plus vraie et plus sensible. Rogers a peint la réalité de la vie; tout l'idéal de son œuvre est dans la pratique du bien, dans le culte du devoir, dans le développement naïf de notre existence, telle qu'elle s'écoule ordinairement, sous l'influence des événemens vulgaires, mais aussi sous la loi d'une raison calme, d'une bonne conscience et d'une ame bien née. Cette source d'intérêt ne ressemble ni à celle que Byron faisait jaillir des profondeurs du crime et du remords, ni à l'inspiration amère et poignante de Crabbe (1), ni à la satirique vivacité de Pope; partout où la sensibilité de l'homme se trouvait éveillée, Rogers découvrait une corde poétique qu'il faisait vibrer avec grâce et avec puissance. Il y a dans notre existence une portion romanesque, pittoresque, dramatique, extraordinaire, dont le nouvel écrivain ne s'occupe pas;

(1) Auteur des *Tales of the Hall.*

combats, entreprises, aventures, singularités de caractère, élans vers le vice ou la vertu, anomalies de notre vie, crimes mêlés de vertus, héroïsmes obscurcis par des fautes, exceptions brillantes ou funèbres, tout ce que font, pour le malheur de leurs semblables et l'amusement du lecteur, les conquérans, les fondateurs de sectes, les fanatiques, les philosophes, les poètes, les amans, les fous et toutes ces races insensées dont la sublimité nous coûte si cher : Rogers l'abandonnait sans remords à des poètes plus avides d'émotions tumultueuses et de succès bruyans.

La vie anglaise dans ce qu'elle a de plus simple et de plus naïf ; tel est le sujet des peintures de Rogers. Il ne la dépouille pas, comme le poète Crabbe s'est plu à le faire, de toute son élégance et de tout son charme : il la présente sous son point de vue ordinaire et journalier. Elle a pour intérêt primitif et puissant tous les sentimens de la nature, pour mobile une moralité pieuse sans rigueur, aimable sans faiblesse. Jamais Rogers ne tombe dans la ridicule et fausse idéalité de l'églogue ; jamais il ne se livre à la satire ; il échappe également aux langueurs élégiaques et à l'amertume du sarcasme. Rien, dans son beau poème de la *Vie humaine*, ne rappelle ni le tumulte ni la fougue des Maturin (1) et des Lewis (2), ni les recherches élégamment prétentieuses dont Prior, Congrève et Waller en Angleterre, Dorat et Bernis en France, Marini et Achillini en Italie, Gongora et ses imitateurs en Espagne, ont si étrangement abusé. Rien de mystérieux ni de grandiose : c'est un ton égal et modeste, une grâce sans apprêts ; la

(1) Auteur de drames et de romans.

(2) Auteur du *Moine*, roman célèbre par la voluptueuse horreur des peintures qu'il renferme.

mélancolie n'y est point chagrine ou frénétique comme dans les œuvres de tant d'Allemands. Quelle merveille nous métamorphose et nous conserve, pendant notre vie, jeunes, hommes mûrs, vieillards, toujours les mêmes, toujours dissemblables? Comment s'opère cette transition de nos goûts à d'autres goûts, de nos pensées à d'autres pensées? Comment se modifie notre être par une gradation insensible et inaperçue? Quelle est la loi secrète et commune de cette variation qui, s'emparant à la fois de l'organisation, de l'intelligence et de l'ame, conduit l'homme au tombeau, par un chemin rapide et une pente inévitable. Tel est le thême fécond traité par ce poète, avec un talent qui justifie sa popularité. Il jette sur l'homme et sur sa vie un regard non-seulement de bonté, de bienveillance et d'amour, mais de respect. Il sait l'apprécier et l'exalter. Une sorte de pitié calme et profonde pour la brièveté de ses jours, et les tourmens de son orageuse carrière, pour les désappointemens et les faiblesses dont il est assiégé, se mêle chez Rogers à une sincère admiration pour les hautes qualités dont il a le germe, les talens qu'il déploie, son immense capacité d'intelligence, et la grande destinée dont le ciel a fait son partage. C'est ce mélange si heureux qui compose un ensemble aussi intéressant que noble en lui-même; un triple et touchant tableau des affections qui nous rendent la vie chère, des épreuves qui nous attendent, des pures et paisibles jouissances destinées à embellir nos jours.

Il y a de la vieillesse dans ce poëme; une contemplation pleine de maturité, libre d'illusion, y règne et en a dicté les pages. Aucune fièvre de la pensée ne se mêle aux accens de cette sagesse profonde. Vous diriez un brahmane de l'Inde, qui, en paix avec l'univers, et après une longue

vie, jette sur l'espace parcouru une observation pieuse, mélancolique, résignée, féconde en sages et religieux avertissemens.

La poésie d'action appartient à la jeunesse; celle de rêverie et de méditation au déclin de l'âge. Nations et individus, à mesure que nous avançons dans la carrière, nous nous éloignons du fracas et du conflit des passions agissantes; la scène variée, tumultueuse, du monde, devient pour nous l'objet de réflexions plus profondes et plus saines; d'acteurs que nous étions, nous redevenons spectateurs; nous nous appuyons, comme disait Pythagore, sur les barrières de l'arène où les combattans se pressent. Nous approchons enfin du sanctuaire de la vraie sagesse et de la véritable vertu. Une teinte douce et sévère à la fois se répand sur nos idées et nos paroles. Alors l'expérience est venue nous endoctriner. Notre esprit s'est éclairé. Nous savons ce que valent et où devaient aboutir ces espérances, ces désirs dont se berce la jeunesse, espérances et désirs que leur propre violence fait toujours avorter. Les luttes, les rivalités amères qui occupaient notre âge plus mûr, ont cessé ou se sont affaiblies. Année après année, nous avons vu les objets de nos plus cruelles haines et de nos plus tendres amours tomber, s'éteindre, aller ensemble reposer dans la paix commune de la tombe. Nous commençons à trouver nos délassemens insipides, notre dissipation puérile, l'épigramme et l'ironie dont nous poursuivions les ridicules, folles et sans saveur. Nous-mêmes, êtres si mobiles, nous nous effrayons de notre passé, des vicissitudes que nous avons subies, des opinions que tour à tour nous avons adoptées, quittées, reprises; des habitudes diverses dont les différentes phases de notre existence nous ont laissé l'empreinte. Que d'objets d'orgueil et de vanité de-

venus des objets de honte et de repentir ! Que de souvenirs qui humilient ! Que de regrets et de fautes ! Alors, pour les bons et nobles cœurs, vient l'époque de l'indulgence. On remonte par la pensée, mais sans dédain pour les hommes, sans amertume envers eux, sans outrecuidance, le cours de sa propre vie. Des opinions nouvelles résultent de cet examen. Nous reconstruisons ce code de morale si légèrement érigé par notre jeune inexpérience. Nous reconnaissons que la vie n'a que deux biens : l'affection de ceux qui possèdent la nôtre ; l'estime de ceux dont l'estime a du prix. Nous trouvons en définitive que les plus vrais et les plus précieux de tous les plaisirs sont les plus simples et ceux qui nous coûtent le moins.

En vieillissant, les peuples jettent aussi sur leur vie un coup d'œil désintéressé : voyez Byron et Lamartine ; leur poésie n'est point aussi passionnée que méditative : elle part de la pensée, et frappe la pensée. Rogers est plus spécialement contemplatif encore. Chez Byron, les passions turbulentes se débattent sous la glace d'un raisonnement sceptique. Une nature ardente lutte contre une philosophie impitoyable. Chez Lamartine, le vague de la rêverie se rapproche, par sa voluptueuse incertitude, de ces jouissances mystiques et demi-sensuelles que le catholicisme favorise. La contemplation à laquelle se livre Rogers a pour but, au contraire, la vie réelle. Vous croiriez sa muse trop modeste, trop vulgaire, trop humble dans ses goûts : jugez-la mieux : elle est noble, haute, idéale, pure jusqu'à l'exaltation ; c'est la chasteté naïve de l'innocence ; mais c'est aussi sa sublimité. La morale ingénue qu'elle renferme s'exhale de son sein comme le parfum émane de la fleur.

Plus vous vieillirez dans la pratique d'une bienveillance

universelle et d'une observation sans amertume, plus vous trouverez de charmes dans ce poète. Il vous dit :

Les oracles du cœur, nos arcanes intimes,
Notre état, nos douleurs, nos plaisirs, nos secrets (1).

C'est là ce que nous aimons le plus à connaître, ce que nous répétons le plus volontiers dans les momens ordinaires de notre vie. Nous ne sommes pas toujours agités de ces émotions violentes, de ces passions terribles qui nous entraînent hors de nous, semblent augmenter notre existence en l'embrâsant, et doubler nos jouissances en les précipitant pour les dévorer. Nous aimons de plus sages et de plus doux mouvemens de l'ame ; nos plus chers amis, ceux auxquels nous accordons la plus durable estime et la plus solide affection, ne sont pas ceux qui nous procurent ou qui partagent les convulsions de nos rapides voluptés. Nous recourons avec délices, avec confiance, à ces amis et à ces auteurs dont l'intimité épure notre esprit et rafraîchit notre ame. Rogers est de ce nombre. L'effet de sa poésie est profond ; il descend dans la mémoire ; il s'y grave sans agiter la pensée ; il y reste comme une expression solennelle et pathétique de cette sagesse qui, après tout, est le résultat de notre expérience et le but de nos efforts. Il faut le dire, à la louange des hommes, même en poésie, ce sont là les ouvrages dont le succès se prolonge, dont le souvenir se perpétue, dont la lecture est toujours utile et séduisante. Montaigne, les *Pensées de Marc-Aurèle*, et les *Épîtres d'Horace*, survivent à des chefs-d'œuvre plus puissans peut-être et qui attestent plus de force d'intelligence. Rogers, poète chrétien et poète an-

(1) Told us the fashion of our own estate,
The secrets of our bosoms.

SHAKSPEARE.

glais, mérite davantage encore d'attirer notre attention ; sa poésie est plus parfaite sous le rapport moral, plus sympathique avec nous, plus sûre de ses principes, plus humaine, plus douce, plus évangélique.

Pour la pureté de l'intention et de l'expression chrétienne, Rogers occupe, même parmi les poètes et les écrivains modernes, une place isolée. Les passions mondaines, dans leur frivolité, lui sont étrangères. Les passions et les préjugés ascétiques n'ont aucun accès dans son esprit. Il n'est pas sceptique, ni satirique, ni misanthrope, ni athée, ni sectaire ; le christianisme, pur d'alliage, mais ployé aux mœurs et aux habitudes modernes, respire au fond de sa poésie comme dans un noble sanctuaire. Charité envers tous, piété sans faste, dévouement sans orgueil, accomplissement du devoir, joies de la famille, indulgente vertu, bonté sans mollesse, activité sans inquiétude, résignation sous le sort, mais sans affectation à le braver : tels sont les axiômes qu'il soutient et qui servent de mobile aux scènes qu'il décrit. Ce sont des beautés d'un caractère délicat, qui n'ont rien de saillant et de hardi, mais qui se font valoir, et dont le charme mutuel augmente par l'habileté avec laquelle l'artiste les a unies entre elles et l'insensible dégradation de leurs teintes ; c'est en un mot une chasteté d'exécution, une perfection de détails, qui répondent à la perfection morale et à la pureté de la pensée.

Comment les anciens auraient-ils deviné ce genre de beautés morales ? Elles leur eussent semblé timides, féminines, méprisables et trop humbles pour l'homme. Le *Vir* de l'antiquité n'était point le héros chrétien. Tout une sphère d'idées lui manquait ; l'action le précipitait vers la gloire ; la vie était son seul but ; il voulait la remplir et mourir. Une belle mort était encore une action de cette existence si forte et si pleine. Tout a changé.

Les années de notre passage sur la terre, considérées par le christianisme comme le vestibule d'une immortalité de grandeur ou de douleur, n'ont plus eu besoin d'être marquées par ces actes virils, nombreux, héroïques, dont les païens se montraient prodigues. L'égalité des rangs, née du dogme de l'égalité entre les hommes, a surgi comme un nouveau principe; source intarissable de résultats immenses dont l'avenir seul connaîtra toute l'étendue. Dieu, a dit le christianisme, pardonne aux bons leurs erreurs; soyons donc indulgens comme lui. Tout le code moral s'est éloigné nécessairement de la rigidité stoïque, même en adoptant les maximes d'un dévouement austère et d'une stricte pureté. Douceur, humilité, naïveté, caractères distinctifs de l'enfance et du sexe faible, sont entrés dans les vertus de l'homme chrétien; il a mêlé à ses désirs, à ses passions ardentes, l'abnégation, la politesse, la modestie, vertus souvent entachées de fausseté, vertus inconnues à la noble et virile rudesse du paganisme. Comparez l'Achille Grec avec l'imitation de ce personnage par les poètes chrétiens : vous sentez aussitôt toute la différence qui sépare le monde moderne du monde antique. Transporter et faire vivre dans l'un ce qui appartient spécialement à l'autre est impossible : les élémens d'organisme diffèrent trop. Même sur les limites du paganisme expirant, près du berceau du christianisme, la mort sublime de Sénèque tranche vivement avec le trépas des martyrs. Ici le héros payen meurt noblement avec une pompe de sacrifice et d'holocauste; il meurt de sa propre main, en léguant sa gloire et son exemple au monde : pour le chrétien ce serait un crime. Là, le martyr des empereurs baisse la tête, marche au supplice, prie son Dieu, pleure en tombant, mais se résigne et persiste, tout frappé de coups, dans

son obstination modeste et sublime : aux yeux du payen, qu'est-ce que cet homme ? un ignoble esclave.

Le caractère poétique et littéraire dont Samuel Rogers porte l'empreinte offre le corollaire naturel du caractère moral qui a déterminé son inspiration. De ce sentiment chrétien, moderne, uni à toutes les élégances de la civilisation, dégagé de fanatisme comme de frivolité, émane une délicatesse, une grâce et une douceur rare dans l'ensemble et les détails de la composition. Le poète est plutôt difficile à lui-même, dédaigneux sur le choix des mots, recherché dans leur emploi, qu'il n'est timide et faible comme on pourrait le croire. Les contrastes heurtés ne conviennent pas à ses tableaux ; toute dissonnance corromprait le charme de son harmonie. Walter Scott a des accens plus variés ; Byron des touches plus ardentes, de plus frappantes oppositions d'ombre et de lumière ; Southey, plus abondant et plus éblouissant dans sa prolixité, dans son luxe, vous étonne davantage. Chez Rogers tout est convenable ; et la convenance est encore une muse chrétienne. C'est l'exacte harmonie du sens et du rhythme, de l'image et de la mélodie, pour le poète ; la parfaite vérité, la proportion rigoureuse des actions, du langage, du geste et des démarches, dans la vie privée. Rogers craint surtout de dépasser le but et de le manquer. Il ne hasardera pas une parole exagérée ; ce serait un mensonge dans la diction. Nul sacrifice à l'effet populaire ne viendra parer ses vers d'un éclat factice. Il se reprocherait ce charlatanisme vulgaire. Tout est réserve, retenue, pudeur, volupté couverte de voiles, vertu timide quoique sûre d'elle-même, tendresse pure, sensibilité naïve, simplicité d'expression, horreur de la vulgarité comme de l'emphase, chez cette muse charmante et ingénue, plus modeste et bien moins puissante, mais plus réellement chrétienne que les muses de

Milton, de Dante et du Tasse. La figure Titanique de Satan, cette sublime création, appartient en effet au paganisme, et non à la nouvelle loi (1); sa lutte est celle d'un orgueil immense, mais aussi d'un héroïsme sans bornes; c'est un personnage admirable, où nous retrouvons plutôt le Titan d'Eschyle, que le génie du mal, le tentateur, le père du mensonge, le *diable* des chrétiens. Même chez le Dante, au milieu de tous ces groupes des damnés et de leurs bourreaux, le génie de l'antiquité payenne s'est introduit; c'est Virgile, c'est Caton, c'est Homère, ce sont non seulement les noms, mais le culte des vieux héros; un souffle de paganisme circule dans l'enfer et le purgatoire. Quant au Tasse, les idées de la féerie arabe mêlées aux souvenirs classiques ont influé sur le coloris factice, mais éblouissant, dont sa *Jérusalem* étincelle.

Relisez toutes les pages de ce poème enchanteur déjà cité par nous, *la Vie humaine* (2). Vous verrez quelle auréole chrétienne et pure l'auteur a su jeter sur les scènes de l'existence domestique qu'il retrace, et dont il ne flatte point le tableau. Un résumé aussi concis qu'animé des quatre époques principales de notre carrière, la naissance, la puberté, le mariage et la mort, ouvre le poème. Trente vers, dont voici les derniers, suffisent à cette vaste peinture :

« Et alors viendra le tems où la joie et la musique, les vêtemens blancs brillant à travers les bois, les ris des jeunes filles, et les hymnes des prêtres, annonceront le mariage.

(1) Note de l'Éd. Frédéric Schlegel avait fait la même remarque. C'est le peintre Spinello qui a conçu le premier la pensée de cette grande figure. Effrayé de sa propre création, sa raison finit par s'altérer; il la voyait dans ses rêves, dans ses veilles, et s'en croyait sans cesse poursuivi. Voyez, dans notre Album Britannique, dont nous venons de publier la seconde édition, les *Visions de Spinello.*

(2) *Human Life, a poem.* London. 1819. In-12.

Les violettes joncheront la terre. Jeunes et vieux, debout sous le seuil de leurs chaumières, un bouquet sur la poitrine, heureux de voir se former l'union nouvelle, contempleront la scène et s'empresseront de la bénir; pendant que la fiancée timide, voilant ses beaux yeux sous ses longues paupières, s'avancera couverte de draperies virginales, d'un pas ferme et doux à la fois.

» Et un jour (hélas! cette heure n'est peut-être pas éloignée) une autre voix émanera gémissante de cette même tour que la cloche joyeuse ébranle. C'est alors que dans les chambres lugubres, des vêtemens de deuil apparaissent, et des sanglots se font entendre, là où vivait naguère la mère avec ses jeunes filles; alors porté par ses enfans, le père, dans le cercueil, sort lentement de cette maison des ayeux, où il ne rentrera plus : il va reposer dans la terre sacrée avec les générations d'autrefois.

» Et telle est la vie humaine! si rapide à s'écouler, brillante comme une faible étoile, fugitive comme une vapeur de l'été (1). »

Après quelques observations générales et frappantes sur les graduelles et imperceptibles variations que subit notre mystérieuse existence pendant les diverses phases de notre vie mortelle, l'auteur reprend le tableau de ces époques différentes, et le finit avec un soin plus achevé, plus détaillé, plus profond.

« Le moment arrive, moment désiré, mais redouté, où l'enfant va naître et compromettre les jours de sa mère. Il vient au monde; les tourmens qu'il coûte le rendent plus cher encore. Son gémissement frappe l'oreille et parvient jusqu'au cœur maternel; elle le cherche, elle le demande; oh! accordez-le lui! qu'elle l'embrasse! — Le voici; elle le

(1) *Human Life*, p. 8-10.

presse sur son sein ; là il savoure la vie, penche la tête et repose.

» Étranger dans le monde, et protégé sitôt, ne crains rien ; voici ta mère ; tu la reconnais à son sourire. L'enfant répond par sa joie à la joie maternelle et témoigne en riant à son tour la découverte qu'il vient de faire. Quels regards expressifs de sympathie et de joie établissent entre eux un muet langage ! Il grandit, il marche, il parle. Ses petites lèvres forment des paroles brisées, expression incomplète de ses besoins, de ses désirs, de ses chagrins. Toujours, toujours c'est vers elle qu'il s'élance : toujours il cherche un refuge dans son sein, quand, surpris par le sommeil et doucement vaincu, il se sent accablé. Emprisonné dans les bras de sa mère, il jette aussi ses petits bras autour d'elle, et sa bouche en se fermant bégaie encore les syllabes chéries, le nom de celle qui est tout pour lui. La joue de sa mère s'appuie sur sa joue : elle chante lentement sa chanson berceuse ; elle est heureuse de sentir chacun des battemens de son cœur, de respirer sa douce haleine, de le baiser pendant qu'il sommeille, de veiller sur son repos, comme la colombe couve ses petits ; d'épuiser enfin, et pour lui seul, tout l'amour d'une mère, si l'amour d'une mère peut s'épuiser (1). »

(1) Voici le texte de ce passage plein de vérité et de sentiment ; nous allons reproduire successivement quelques-uns des tableaux originaux de ce poème remarquable.

The hour arrives, the moment wished and feared ;
The child is born, by many a pang endeared.
And now the mother's ear has caught his cry ;
Oh grant the cherub to her asking eye!
He comes — she clasps him. To her bosom pressed,
He drinks the balm of life, and drops to rest.
Her by her smile how soon the stranger knows ;

La même veine de tendresse et de simplicité anime le reste du tableau. L'auteur change de teintes et charge sa palette de couleurs plus vives et plus ardentes, lorsqu'il arrive à la description de la jeunesse, de ses pensées téméraires, de ses sentimens brûlans :

« Voici l'époque de l'admiration. Voici l'âge de l'enthousiasme. Toutes les proportions changent; tout est gigantesque: le prisme des passions altère la réalité. Alors se pressent les ardens désirs, les hautes imaginations, les pensées de flamme. Une voix puissante retentit dans le sein de l'homme; et lui crie : *en avant!* Des chimères brillantes lui frayent la route et l'appellent à leur poursuite; il se précipite sur leurs pas. »

Nous citerons encore une charmante description du mariage :

« Rapides sont les heures, jusqu'au moment où les jeunes sœurs de la fiancée se chargent du soin de sa parure et ajoutent à sa beauté l'élégance des ornemens; elles tressent des guirlandes de fleurs dans ses beaux cheveux;

How soon by his the glad discovery shows!
As to her lips she lifts the lovely boy,
What answering looks of sympathy and joy!
He walks, he speaks. In many a broken word
His wants, his wishes, and his griefs are heard.
And ever, ever to her lap he flies,
When rosy Sleep comes on with sweet surprise.
Locked in her arms, his arms across her flung,
(That name most dear for ever on his tongue)
As with soft accents round her neck he clings,
And, cheek to cheek, her lulling song she sings,
How blest to feel the beatings of his heart,
Breathe his sweet breath, and kiss for kiss impart;
Watch o'er his slumbers like the brooding dove,
And, if she can, exhaust a mother's love!

la plus jeune, la moins rêveuse, arrange en riant les plis de sa robe : on la reconnaît à sa vive gaîté que le spectacle d'un hymen ne trouble pas encore. Bientôt, devant toute l'assemblée chrétienne, ils sont debout et s'unissent. Le vœu sacré est prononcé ; l'anneau d'or n'est plus un doux rêve ; elle est à lui. Conduite au seuil de la maison nuptiale, chacune des larmes qu'elle répand est effacée par un baiser : elle entre enfin chez lui. Là elle brillera d'une clarté pure et consolera ses jours, quand même au dehors tout serait malheur, désespoir et ténèbres. Ange gardien, destiné à présider à son bonheur, à embellir sa vie, à doubler ses plaisirs en partageant ses peines. Que de fois les yeux de l'épouse lisent sa pensée dans ses regards ! Son esprit flexible se plie à tous les penchans, à tous les désirs de celui qu'elle a choisi ; toujours attentive à ce qu'il sent, à ce qui l'émeut, prête à trouver dans sa joie de la joie, dans sa douleur de la douleur (1) ! »

(1) Then are they blest indeed ; and swift the hours
Till her young sisters wreathe her hair in flowers,
Kindling her beauty — while, unseen, the least
Twitches her robe, then runs behind the rest,
Known by her laugh that will not be suppressed.
Then before all they stand — they holy vow
And ring of gold, no fond illusions now,
Bind her as his. Across the threshold led,
And every tear kissed off as soon as shed,
His house she enters, there to be a light
Shining within, when all without is night :
A guardian-angel o'er his life presiding,
Doubling his pleasures, and his cares dividing !
How oft her eyes read his ; her gentle mind
To all his wishes, all his thoughts inclined ;
Still subject — ever on the watch to borrow
Mirth of his mirth, and sorrow of his sorrow.

A ce passage délicieux nous préférons encore le passage suivant, qui respire la même sensibilité, la même pureté morale :

« Les enfans ont grandi. La gaîté éclate dans leurs voix et dans leurs yeux ; leurs jeux remplissent d'allégresse la maison paternelle. Quand tout repose, elle vient, et, tirant le rideau de leur lit, admire combien ils sont beaux dans le sommeil. Lui, dès que le ciel étincelle, dès que l'harmonie des bois, des feuillages s'exhale au matin, il s'éveille à leur voix. Pressés autour de son lit, ils le gravissent pour partager ses baisers, et viennent avec une douce violence interrompre un rêve moins charmant que leur présence. Il se lève, et leurs petits pieds le suivent sur la colline ou dans la forêt ; ils y rencontrent le troupeau de daims sauvages dans sa marche matineuse, ou le castor formant sa demeure sur le rivage marécageux. Il les mène à l'arbre de l'Abbé, d'où la voix qui retentit se répète et se propage en échos lointains. Pendant qu'ils errent dans les bois avec un vif sentiment de plaisir, si le long d'une allée verte, un lièvre part et s'enfuit, si l'écureuil qui monte en serpentant autour du chêne noueux, jette sur les voyageurs un regard inquiet et furtif, rien n'est sans intérêt pour eux. L'oiseau qui vole, l'insecte qui glisse dans l'air, le gland qui tombe, tout élève leurs pensées vers celui qui créa tout dans sa bonté.

. . . .

» Mais l'homme est né pour souffrir. Sur le seuil du père de famille, la douleur et la maladie viennent imprimer leur sceau. Plus de joyeux accens ; plus de chansons maternelles. Tous, dans leur chagrin, ils se retirent de cette chambre ou la joue fraîche de la jeunesse brûle d'un feu qui consume et tue, où l'innocence répand autour d'elle la contagion. Personne ne parvient jusqu'au malade, ex-

cepté celle qui lui donna la vie. C'est elle seule dont la main lui offre les médicamens. Pendant la nuit, pendant le jour (hélas! aussi triste que la nuit) elle est assise auprès du lit, silencieuse et observant d'un œil inquiet les changemens survenus : tandis que ceux qui restent au-dehors écoutent avec anxiété le plus petit bruit qui les frappe, les saisissent comme des espérances ou des craintes, et échangent entre eux des murmures, des soupirs, des mots de tendresse, des sourires mêlés de larmes, des efforts inutiles pour réprimer les pleurs jaillissant de leurs yeux (1). »

(1) And laughing eyes and laughing voices fill
Their halls with gladness. She, when all are still,
Comes and undraws the curtain as they lie,
In sleep how beautiful! He, when the sky
Gleams, and the wood sends up its harmony,
When, gathering round his bed, they climb to share
His kisses, and with gentle violence there
Break in upon a dream not half so fair,
Up to the hill-top leads their little feet;
Or by the forest-lodge, perchance to meet
The stag-herd on its march, perchance to hear
The otter rustling in the sedgy mere;
Or to the echo near the Abbot's tree,
That gave him back his words of pleasantry —
When the house stood, no merrier man than he!
And, as they wander with a keen delight,
If but a leveret catch their quicker sight
Down a green alley, or a squirrel then
Climb the gnarled oak, and look and climb again,
If but a moth flit by, an acorn fall,
He turns their thoughts to him who made them all.
. . . .
But man is born to suffer. On the door
Sickness has set her mark; and now no more
Laughter within we hear, or wood-notes wild

M. Rogers décrit ensuite l'homme dans la vie civile ; le patriote quittant le foyer domestique pour défendre la liberté. La peinture de son retour dans sa famille est admirable :

« Il est parti pour aller défendre les droits de son pays. La nuit s'est passée, nuit qui ne ressemble à aucune autre; des cris d'horreur retentissent sous un ciel de flamme. Le matin renait; le fleuve roule chargé de sang. A la porte de la maison, un coursier s'arrête, sans son cavalier : quelle terreur s'empare de la famille! Mais, silence! un cri s'élève et annonce la victoire des patriotes. O! mélange de sourire et de larmes ! un père leur est rendu. L'un détache son épée, l'autre essuie la sueur de son front. Tous, ils préparent à l'envi la fête du soldat ; et elle, sa bien-aimée, celle qu'il n'oublia jamais, reste suspendue à son cou, dans un embrassement qu'elle voudrait prolonger à jamais.

» A ces faits héroïques, succèdent des jours de paix domestique ; à ces grandes scènes de la vie publique, des scènes sans péril, mais heureuses. Mille projets, mille

As of a mother singing to her child.
All now in anguish from that room retire,
Where a young cheek glows with consuming fire,
And innocence breathes contagion — all but one,
But she who gave it birth — from her alone
The medicine-cup is taken. Through the night,
And through the day, that with its dreary light
Comes unregarded, she sits silent by,
Watching the changes with her anxious eye :
While they without, listening below, above,
(Who but in sorrow know how much they love?)
From every little noise catch hope and fear,
Exchanging still, still as they turn to hear,
Whispers and sighs, and smiles all tenderness
That would in vain the starting tear repress.

joies secrètes en varient cependant la monotonie; mille incidens qui ne laissent pas de remords, leur prêtent du charme. Le cœur enivré s'y plonge tout entier; il les savoure dans le silence, il se les rappelle à jamais.

» Tantôt c'est un jour de fête; le repas frugal étendu sur l'herbe fraîche, près de la source; les bons mots et les devis joyeux; le chant de l'allouette, jetant au hasard dans l'air brûlant ses notes sauvages; le petit pêcheur debout auprès du lac, où le lis des eaux s'épanouit. Puis vient la foire villageoise. Des tentes blanchissent au loin le gazon du paysage. Polichinelle et Scaramouche apparaissent et brillent sur leurs tréteaux. Enseigne après enseigne, longue galerie de tableaux se déployent en perspective; là, toutes les merveilles du monde se sont donné rendez-vous. Écharpes rouges, bonnets à fleurs; robes brillantes traversant les coteaux et les vallées. Personne ne garde la maison, et la musique vole avec le souffle de l'air. Assistez encore au bal la nuit des noces. On danse jusqu'au matin; des pas de jeunes vierges frappent légèrement l'air de la grange. Des fleurs sont semées, et la mariée la plus fraîche d'entr'elles les foule aux pieds en riant.

» Un autre jour on visite le toit du pauvre : être riche, quand un homme, près de vous, manque de pain, qui le voudrait, qui l'oserait ? Les larmes coulent, on se dispute le plaisir d'être bienfaisant, et les douleurs du malheureux s'apaisent.

» Une promenade au printems est encore une jouissance pure. C'est ainsi que je me promenais avec toi, Grattan (1), auprès de la futaie, quand les tilleuls fleuris, croisant sur nous leurs rameaux, nous invitaient à nous réunir sous leur ombre. Et tu me disais comment ta voix éloquente

(1) Membre du Parlement d'Irlande.

devait interroger un jour les sages et les grands de la terre (1). »

L'*Italie,* poème du même auteur, offre la même suavité de pinceau, la même grâce pure et chaste. Mais les

(1) He goes, and night comes as it never came!
With shrieks of horror! — and a vault of flame!
And lo! when morning mocks the desolate,
Red runs the river by; and at the gate
Breathless a horse without his rider stands!
But hush!... a shout from the victorious bands!
And oh the smiles and tears, a sire restored!
One wears his helm, one buckles on his sword.
One hangs the wall with laurel-leaves, and all
Spring to prepare the soldier's festival;
While she best-loved, till then forsaken never,
Clings round his neck as she would cling for ever!
Such golden deeds lead on to golden days,
Days of domestic peace — by him who plays
On the great stage how uneventful thought;
Yet with a thousand busy projects fraught,
A thousand incidents that stir the mind
To pleasure, such as leaves no sting behind!
Such as the heart delights in — and records
Within how silently — in more than words!
A holiday — the frugal banquet spread
On the fresh herbage near the fountain-head
With quips and cranks — what time the wood-lark there
Scatters her loose notes on the sultry air,
What time the king-fisher sits perched below,
Where, silver-bright, the water — lilies blow: —
A wake — the booths whitening the village-green,
Where Punch and Scaramouch aloft are seen;
Sign beyond sign in close array unfurled,
Picturing at large the wonders of the world:
And far and wide, over the vicar's pale,
Black hoods and scarlet crossing hill and dale,
All, all abroad, and music in the gale: —

teintes dont Rogers fait usage manquent peut-être de cette ardeur et de cette verve qu'exigeait une telle peinture, et que l'auteur de *Corinne* possédait à un si haut degré. Il faut chercher dans les œuvres de cet écrivain l'idéal du protestantisme anglican, avec sa délicatesse raffinée, scrupuleuse, domestique, naïve, avec ses recherches de sensibilité, de piété et de vertus privées.

(*Edinburgh Review.*)

A wedding-dance — a dance into the night
On the barn-floor, when maiden-feet are light;
When the young bride receives the promised dower,
And flowers are flung, « herself a fairer flower : » —
A morning-visit to the poor man's shed,
(Who would be rich while one was wanting bread?)
When all are emulous to bring relief,
And tears are falling fast — but not for grief : —
A walk in spring — Grattan, like those with thee,
By the heath-side (who had not envied me?)
When the sweet limes, so full of bees in june,
Led us to meet beneath their boughs at noon;
And thou didst say which of the great and wise,
Could they but hear and at thy bidding rise,
Thou wouldst call up and question.

Histoire Contemporaine.

LE NOUVEAU MINISTÈRE ANGLAIS.

LA NOUVELLE CHAMBRE. — LE DERNIER DISCOURS DE LA COURONNE. — ÉLOCUTION DE GEORGE IV ET DE GUILLAUME IV. — LA SALLE DE SAINT-ÉTIENNE. — DISCUSSION DE L'ADRESSE. — LORD ALTHORPE. — LE MARQUIS DE BRANDFORT. — M. O'CONNELL. — M. LONG WELLESLEY. — SIR JOSEPH YORKE. — M. HUNT. — SIR ROBERT PEEL. — LORD BROUGHAM. — SIR HENRY PARNELL. — SON AMENDEMENT AU BILL POUR LA LISTE CIVILE. — LES TROUBLES DE LONDRES. — LA DÉCONFITURE. — LES NOUVEAUX MINISTRES.

ENFIN le Parlement a pris une attitude décidée, et la Chambre des Communes, par sa position actuelle, s'est mise à l'abri des reproches d'apathie, d'incapacité, d'indifférence dont la dernière chambre était taxée à si juste titre. Dès l'ouverture de la session, les membres principaux de la chambre des communes paraissent avoir senti que le moment de jouer avec le public était passé ; qu'en dehors des murs du sénat, il y avait un esprit public qui ne serait satisfait que lorsque des dispositions semblables existeraient dans l'intérieur ; et que le tems et les circonstances où se trouvait le pays exigeaient que ses mandataires s'acquittassent de leurs devoirs sans hésitation et sans arrière-pensée.

Le dernier ministère eût bien fait de réfléchir un peu à ces dispositions de l'esprit public ; il eût bien fait de tâcher de s'y conformer, avant de se présenter au parlement. Il aurait dû sentir la nécessité d'accroître ses forces intellectuelles, de montrer plus de sympathie pour les calamités

populaires, d'accueillir par des argumens ceux de ses adversaires et non pas seulement par des formes hautaines. Mais c'est à quoi il paraît qu'il ne pensa pas, et il se présenta dans les chambres, précisément dans la même attitude qu'aux deux sessions précédentes; ou plutôt, s'il y avait quelque changement, ce changement ne se manifestait que par une opposition plus inflexible contre les réformes que réclamait le pays.

Le discours qu'il mit dans la bouche du roi était sans doute meilleur que celui qu'il lui avait fait prononcer à l'autre session, mais seulement parce que celui-ci était extrêmement mauvais. On devait naturellement s'attendre à d'importantes améliorations dans le discours de la couronne, tant à cause du nouveau roi, dont il devait exprimer les sentimens, qu'à cause de la grandeur des événemens politiques auxquels il y serait fait allusion. Pour répondre à l'importance de ces événemens, il aurait dû sortir de ces banalités insipides qui jusque-là en formaient le principal caractère. Aujourd'hui, pour les rois comme pour les ministres, le seul moyen d'être adroits c'est d'être populaires. A moins qu'on ne veuille obstinément fermer les yeux sur tout ce qui se passe, et poursuivre avec obstination la même course, sans tenir compte des brisans qui se découvrent et des avertissemens qu'ils donnent; à moins qu'on n'aime mieux se perdre par un orgueil apathique que de se sauver par une prévoyance active; il est clair qu'il faut subir les modifications qu'imposent les circonstances, et lorsqu'on s'adresse au public pour lui parler de ses intérêts, que l'on doit renoncer à la froide réserve qui caractérisait jadis les communications de nos hommes d'état.

A l'égard du discours de la couronne, il aurait dû d'abord dire quelque chose de cette ardeur fébrile qui se manifestait dans toute l'Europe, pour les réformes; des calamités parti-

culières qui affligeaient la nation, et de ce vif désir qu'éprouvait le gouvernement de les soulager. Au lieu de cela que trouvons-nous dans ce discours? Après les félicitations ordinaires au parlement, le gouvernement du roi dans sa première communication avec le public, depuis les événemens de juillet, annonce que la branche aînée de la maison de Bourbon ne règne plus en France, et que le duc d'Orléans est monté sur le trône avec le titre de *roi des Français*. Pouvait-on une plus misérable affectation que de s'abstenir de déclarer qu'une grande nation avait accompli une révolution à jamais mémorable, parce que son roi avait faussé sa parole? Si les événemens de la France n'eussent été connus que des seuls membres du cabinet, cette manière de les annoncer, quoique inconvenante, n'eût pas du moins été ridicule; mais connus comme ils l'étaient, et tandis que tous les cœurs battaient d'admiration en Angleterre, pour tant de modération et de courage, il était aussi absurde que coupable d'en parler comme si le gouvernement n'était pas une émanation du peuple et ne sympathisait pas avec lui, et qu'il éprouvât de la honte de faire des allusions à des faits accomplis, tout en acceptant les changemens que ces faits avaient déterminés. Le ministère ressemblait à ce doyen dont parle Pope (1),

« Who never mention'd Hell to ears polite. »

Il rougissait de parler de quelque chose d'aussi commun et d'aussi inélégant que la puissance du peuple. Il y a un tems où cette manière de procéder pouvait paraître de bon goût. Mais ce tems est passé, et nous engageons ceux dont la susceptibilité aristocratique se détournait *naso adunco*, à la seule pensée du peuple, qu'en continuant ainsi, même

(1) « Qui jamais ne mentionnait l'enfer a des oreilles polies. »

d'après leurs propres principes, ils agiraient fort mal; car l'unique moyen de tenir le peuple à une distance honnête, c'est de le traiter honnêtement.

Les plus simples convenances de politique, en mettant à part toute autre considération, auraient dû empêcher le ministère de faire dire au roi qu'il regrettait que l'administration éclairée du roi des Pays-Bas n'eût pas préservé ses états d'une révolte. De quel droit pouvait-on qualifier cette administration d'éclairée, quand le peuple qui la subissait s'est armé contre elle? Étions-nous plus en mesure que lui d'en juger? En admettant même que les Pays-Bas aient eu tort de s'insurger contre le gouvernement que le congrès de Vienne leur avait imposé, était-il séant, dans un document officiel, de se servir du mot de révolte? Et quand un souverain, violant toutes les lois et le pacte social, a été renversé d'un trône autour duquel ruisselait le sang qu'il avait fait répandre, suffit-il, en parlant de cette grande catastrophe, de dire froidement que la branche aînée de la maison de Bourbon a cessé de régner? Un tel laconisme, en parlant des événemens prodigieux de la France, et l'espèce d'anathême lancé contre la nation belge est une étrange anomalie dans un pays ou un homme d'état, dont la mémoire vit encore dans tous les cœurs anglais (1), a parlé le premier de « la majesté du peuple. »

Nous ne parlerons pas de tous les sujets auxquels le discours du roi fait allusion, parce que nous voulons réserver la place qui nous reste pour des sujets plus importans. Mais en considérant ce document comme le premier principe de cette combinaison parlementaire qui a renversé le dernier cabinet, nous observerons en passant qu'il n'y est

(1) Charles Fox.

pas dit un mot de la malheureuse situation du peuple, tandis qu'il contient d'âpres menaces contre ceux que cette situation funeste pousse au désordre. Le paragraphe relatif à la liste civile, *infelix omen,* était encore plus malheureux. Quiconque connaissait les revenus héréditaires du roi devait croire que les duchés de Lancastre et de Cornwall étaient compris dans l'abandon fait au public. Nous n'irons pas aussi loin que M. Hume, qui prétend que les adresses des chambres sont, pour nous servir de sa phraséologie, tout d'une pièce avec le discours de la couronne; mais nous croyons cependant que les moteurs de l'adresse sont mis au moins dans la confidence du véritable sens et de la portée du discours. Or il est clair que lord Bute, en proposant l'adresse à la chambre des pairs, ne s'attendait pas que des branches aussi importantes du revenu personnel du roi, que celles des duchés de Lancastre et de Cornwall, seraient conservées. « Je ne laisserai pas passer, disait-il, cette occasion solennelle de témoigner ma gratitude au roi, de la générosité avec laquelle il a mis à la disposition du parlement la totalité de ce qui lui appartenait, même ses revenus qui jamais n'avaient été livrés au public. » Ces paroles sont positives, et celui qui les prononçait ne croyait évidemment à aucune réserve. On conçoit d'après cela que la surprise et même l'indignation aient dû être grandes, quand la réalité s'est trouvée si fort audessous des promesses.

Mais si nous n'avons que du mal à dire de ce discours, il n'en est pas de même de la manière dont il a été prononcé. Chacun de nous a un mode d'élocution qui lui est propre, et qui est souvent plus caractéristique de nos dispositions intimes que des actes prémédités.

J'ai entendu deux fois notre dernier roi prononcer le discours de la couronne, et il était facile d'apercevoir dans

ses intonations imposantes, mais artificielles et étudiées; dans sa manière élégante, mais froide, et qui rappelait celle de John Kemble, que sa fibre n'était point populaire et qu'il ne sympathisait pas avec la nation. Ce petit-maître sur le trône n'avait évidemment d'autre ambition que d'être « le premier *gentleman* de l'Europe (1). »

Combien est différente la manière cordiale de Guillaume IV, si éloignée du *noli me tangere* de son frère, et qui a tant de rapports avec la dignité simple de Georges III, l'un des principes de la popularité de ce prince. C'était plaisir de voir tout ce qu'il y a d'ouvert, de bon, de naturel dans le caractère de notre nouveau roi, réfléchi jusque dans les défauts de son élocution, une certaine véhémence et quelque rudesse dans son intonation, résultats des habitudes de son premier métier (2). Comme tous ceux qui ont le cœur et la tête bien placés, nous avons été, par réflexion, fort mécontens du discours que l'on avait mis dans sa bouche, mais ce sentiment désagréable fut ajourné par la manière dont furent exprimées quelques touches de nature qu'on s'attend peu à trouver dans des discours d'apparat. Deux passages, entre autres, furent dits par le roi avec une simplicité si touchante qu'ils tirèrent des larmes des beaux yeux de l'élégant auditoire qui dans ces séances solennelles orne les bancs latéraux de la chambre des lords. L'effet du premier passage auquel je fais allusion avait été d'autant plus vif, que la princesse Victoire, l'héritière présomptive des trois royaumes, était près du roi, et quelques

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà observé plusieurs fois que notre mot *gentilhomme* ne rendait nullement le mot anglais *gentleman*. L'*homme comme il faut*, expression familière à nos salons aristocratiques, se rapproche davantage du véritable sens du mot *gentleman*.

(2) Guillaume IV, lorsqu'il n'était encore que duc de Clarence, a servi dans la marine.

instans auparavant avait été engagée dans une conversation enjouée avec lui. « La vive sollicitude que j'éprouve pour le bonheur de mon peuple, dit le roi, avec un accent pénétré, me fait un devoir de recommander à votre considération immédiate les mesures qu'il est nécessaire de prendre pour l'exercice de l'autorité royale, dans le cas où il plairait au Dieu tout-puissant de mettre un terme à mes jours, avant que mon héritière eût atteint l'âge de la maturité. »

Mais revenons. Quelque répréhensible qu'eût été dans son ensemble le discours de la couronne, il le fut bien moins que tout ce qui suivit. La réplique du duc de Wellington à lord Grey, sur la question de la réforme, annonça une hostilité déclarée contre le cours de l'opinion populaire, qui contrastait avec les habitudes circonspectes de Sa Grâce ; car il ne lui est pas ordinaire de laisser voir davantage au public de ses vues et de ses sentimens que cela ne lui est absolument nécessaire. A moins qu'il n'eût l'intention arrêtée de se faire mettre dehors du cabinet, il est impossible de se rendre compte de la déclaration qu'il fit de résister à toute espèce de mesure de réforme, quelque modérée qu'elle pût être. Un ministre honnête homme peut sans doute différer de la manière de voir populaire sur les mesures à prendre dans l'interêt du public, mais un ministre adroit ne se placera jamais, par un aveu inutile et intempestif, en opposition directe avec le sentiment général.

Toutefois il serait difficile de croire qu'en s'expliquant comme il l'a fait, le noble duc n'ait pas compris toute la portée de son langage. Certes aucune de ses harangues n'a jamais offert rien de plus clair, de plus net, de plus positif que sa déclaration contre la réforme. « Le noble comte, dit-il, nous a annoncé qu'il n'était pas encore préparé à

s'occuper de la réforme parlementaire ; à quoi je répondrai que le gouvernement ne l'est pas davantage. J'irai même plus loin, et je déclare que je n'ai pas encore entendu proposer de mesure susceptible de placer la représentation nationale sur un pied plus avantageux pour le peuple qu'elle ne l'est maintenant. » Cette incroyable déclaration a donné au cabinet formé par le noble duc un coup dont il lui a été impossible de se relever.

Même dans les circonstances les plus vulgaires, la première séance d'une session nouvelle à la Chambre des Communes a toujours quelque chose qui intéresse. Aussi dès que le discours du roi fut terminé, je me rendis à la seconde chambre, et j'y arrivai tout ému et tout haletant, afin de m'assurer une bonne place pour voir la première scène du grand drame qui allait se développer. J'ai, je l'avoue, une vive affection pour la chambre elle-même. Elle est si chaude, si commode ; son mobilier se distingue par une simplicité si chaste ; il y a une absence si complète de tout faste théâtral, dans la manière dont les affaires s'y conduisent ; chez ses membres une dignité si naturelle et si éloignée de toute espèce de formes étudiées et pompeuses, que c'est toujours avec un vif sentiment d'intérêt que je la considère. D'ailleurs elle emprunte un attrait particulier de son association avec nos plus anciens souvenirs historiques, depuis les premiers champions de nos libertés jusqu'à Burke et Pitt, Fox et Shéridan, Canning et Tierney, et enfin William Huskisson, le dernier de cette énumération, mais non pas le moins illustre et le moins capable. Cette chambre présente encore des associations morales d'un plus grand intérêt à ceux qui ne considèrent pas l'histoire comme un vieil almanach, ainsi que le disait M. Plunkett en parlant du respect de lord Eldon pour les précédens, mais « comme la philosophie enseignée par des exemples. » Ce ne fut

toutefois que sous Édouard VI que les communes siégèrent pour la première fois dans leur chambre actuelle, et ce n'est même que sous Édouard III qu'elles commencèrent à former une branche distincte de la législature. Nous ferons observer en passant que cette salle a été construite par un roi usurpateur, Étienne (1), qui devait son élévation au trône aux suffrages de la population démocratique des grandes villes et particulièrement de Londres et de Winchester. Dans le principe c'était une chapelle qu'il dédia à son homonyme Saint-Étienne, qui peut être considéré comme la première victime de la liberté de la parole (2). C'est pour

(1) Ce prince, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, monta sur le trône le 26 décembre 1135.

(2) Note du Tr. « La démocratie coule à pleins bords, » dit-on. Cela n'est pas vrai, du moins de nos habitudes sociales qui, quoi qu'on puisse croire, sont beaucoup plus élégantes que celles des siècles antérieurs. Un contemporain raconte qu'au procès du comte de Strafford, ministre de Charles Ier, les membres des communes qui avaient des places spéciales dans la salle de Westminster, à chaque séance, et à une certaine heure du jour, tiraient de leurs poches du pain, du fromage et des bouteilles de bière, et après qu'ils avaient bu et mangé, tournaient le dos au roi et *in actum micturionis* se rendaient fort incommodes aux dames qui se trouvaient au-dessous d'eux, et que leur dévouement au célèbre prévenu faisait venir en grand nombre à son procès. Si, pendant le procès des anciens ministres, des députés eussent imité au Luxembourg l'exemple des membres des communes d'Angleterre dans un procès analogue, en prenant en présence de la pairie un repas aussi modeste, ils auraient probablement fort surpris la noble chambre. Il suffit au surplus de lire les Mémoires du duc de Saint-Simon et les lettres de la mère du régent, pour voir combien les mœurs étaient encore grossières à la cour de Louis XIV. Plus récemment même, sous Louis XVI, c'est tout au plus si elles valaient mieux. Le chevalier de Lisle, dans des lettres adressées au prince de Ligne, nous a laissé sans le vouloir un tableau fort curieux de la société intime de la reine. Qui croirait que

cette raison qu'encore aujourd'hui la pièce où se réunissent les communes se nomme la chapelle de Saint-Étienne. La chambre elle-même doit son origine à la rébellion d'un grand seigneur qui avait voulu mettre les classes inférieures dans son intérêt pour augmenter ses chances. Pour un peuple dont la vanité nationale est aussi susceptible que la nôtre, il y a dans ces faits quelque chose de mortifiant. Une érudition immense a été employée pour établir que le principe de notre liberté et de nos franchises, la représentation du peuple au Parlement, avait une origine saxonne ou se trouvait déjà dans les institutions des tribus barbares qui renversèrent l'empire romain. « Ce beau système, disait Montesquieu, a été découvert dans les bois. » Mais une investigation des faits, calme et désintéressée, fait voir que, dans le principe, le grand conseil de la nation ne se composait que des barons et des autres vassaux militaires de la couronne, conformément au génie des institutions féodales; et que la première convocation des membres des comtés, des cités et des bourgs, fut une innovation et la tentative désespérée d'un aventurier politique qui mourut sans savoir l'impérissable nom qu'il avait acquis en devenant l'instrument aveugle choisi par la Providence pour révéler au monde le grand principe de la représentation populaire.

A mon arrivée, je trouvai la chambre plus remplie que de coutume, et en conséquence la scène avait un mouvement

les hommes qui y étaient admis y traitaient cavalièrement les grandes dames qui y venaient de : *ma bichette,* etc. Aujourd'hui de pareilles manières scandaliseraient nos cercles les plus bourgeois. Il est évident que tout s'améliore, les formes comme le fond; mais c'est surtout dans les classes moyennes et inférieures, que ce progrès est le plus sensible. Encore quelques années, et les dialectes des campagnes, connus sous le nom de *patois*, finiront par en disparaître entièrement. S.

inaccoutumé. Chacun paraissait être dans un état délicieux de l'ame, cette demi-anxiété qui nous donne plus vivement le sentiment de notre existence. En dirigeant les yeux vers les bancs des deux côtés de la salle, on éprouvait un sentiment douloureux à l'aspect de l'espèce de disette intellectuelle qui s'y faisait remarquer comparativement aux Chambres des Communes des trente dernières années, et même avec celle récemment dissoute, quand nous avions encore M. Canning avec son éloquence, rare mélange de force, d'élégance, d'esprit, d'imagination; sa belle tête classique, son œil étincelant, sa bouche où se jouait une gaîté moqueuse et les intonations si pures de cette voix musicale qui donnait à son débit un charme indéfinissable. Près de lui se trouvait M. Huskisson, au front massif et aux traits à la Cromwell, tandis que le vieux chef de l'opposition, M. Tierney, se faisait remarquer par un air de bonhomie maligne impossible à décrire.

Comment, dans une session que les circonstances menaçaient d'être si orageuse, les ministres n'avaient-ils choisi pour promoteurs de l'adresse que des hommes sans notoriété et sans talent? Il était clair cependant que, malgré les pertes récentes de la patrie, de robustes athlètes allaient se présenter dans l'arène parlementaire.

Au premier rang se faisait remarquer lord Althorpe. L'influence extraordinaire et, pour ainsi dire, personnelle qu'il exerce, m'a toujours paru un véritable phénomène, et pourrait être citée à l'appui de la théorie favorite des adversaires de la réforme, que notre machine électorale, malgré ses imperfections et ses défauts, *fonctionne bien*. Voilà un homme dont toutes les qualités extérieures sont assurément fort éloignées d'être imposantes, qui, comme orateur, est même au-dessous de M. Goulbourn, dans la disposition de ses paroles comme dans la manière dont il

les prononce ; et cependant rien que par l'ascendant de la raison, du bon sens, de la bonhomie de ses manières, sans l'ombre d'efforts et sans même paraître le désirer, ses remarques les moins importantes excitent l'attention de la chambre, et il dispose des votes de près de deux cents de ses membres les plus indépendans et les plus éclairés. Ce simple fait nous paraît avoir plus de poids que tous les sophismes débités contre la réforme ; ou plutôt c'est une preuve éclatante des progrès que la raison publique a faits dans ces vingt dernières années ; il suffit pour démontrer que le simple bon sens réuni à de l'intégrité peut obtenir l'avantage sur l'éloquence la plus brillante, quand elle n'est pas accompagnée du fonds de probité. Aussitôt que lord Althorpe se lève, et il en était de même avant son entrée au ministère, la chambre devient tout oreilles, et « le plus audacieux, comme dit le poète, retient son souffle ; » témoignage de respect et d'égards qui, à mes yeux, est cent fois plus significatif que de bruyans applaudissemens. Sa simple déclaration qu'il manquait de confiance dans le ministère du duc est un des coups qui a été le plus fatal à ce dernier. Lord Althorpe avait fait cette déclaration dans sa manière habituelle, qui est sincère sans cesser d'être polie. Au fond cette union de modération sans mollesse, et de fermeté sans arrogance, est un des principes les plus actifs de l'influence du noble lord. On reconnaît tout de suite à son ton grave, mais sans faste, qu'il ne se met en avant que pour satisfaire à son devoir, et non pas pour faire parler de lui et figurer dans nos journaux. Ses paroles, en ce qui concerne la dernière administration, méritent bien qu'on les cite, car elles contiennent le pronostic de la chute du cabinet. De tous les bancs de la chambre on s'écria : *Écoutez ! écoutez !*

« Je ne suis point un alarmiste, dit le noble lord, mais

je crois que le pays est maintenant dans une situation fort critique, et qui exige que ceux chargés de le conduire ne soient pas moins fermes qu'habiles; et attendu que telle est ma conviction, je déclare que les ministres actuels de sa majesté ne me paraissent pas avoir les qualités que je crois indispensables aujourd'hui. Du reste, tout en faisant cette déclaration, j'ajouterai que si les ministres proposent des mesures auxquelles ma conscience me permette de donner mon assentiment, je n'hésiterai pas à le faire, sans tenir compte du côté d'où pourront émaner ces mesures. A cet égard ceux qui votent habituellement avec moi suivront mon exemple. Je déclare aussi que pensant, comme je le fais, sur le compte des ministres, je suis prêt à appuyer toutes les mesures qui tendront à les déposséder de leurs places. »

Le marquis de Blandford (1) parla après lord Althorpe. Comme le héros de la bruyère de Pennenden (2), lord Blandford a, dans toutes ses formes extérieures, un caractère de force et d'obstination. De même que lord Winchelsea, son émule, il est devenu partisan de la réforme, parce qu'il suppose que si le bill d'émancipation eût été soumis au vote de tous les individus mâles de la Grande-Bretagne, cet acte d'émancipation si tardive n'eût pas obtenu la

(1) Note du Tr. Le lecteur sera peut-être surpris de voir un personnage titré siéger à la Chambre des Communes. Mais le titre de marquis que porte lord Blandford n'est qu'un titre de courtoisie. On le donne à tous les fils aînés de ducs, comme celui de comte ou *earl* aux fils aînés de marquis. Ces titres ne confèrent à ceux auxquels l'usage a permis de les porter aucun droit politique. Ils peuvent comme les autres citoyens être envoyés à la Chambre des Communes.

(2) Lord Winchelsea, dans la réunion en plein champ de Pennenden qui précéda l'émancipation des catholiques, a parlé avec beaucoup de violence contre cette mesure.

majorité. Ces deux nobles lords sont une preuve sans réplique que l'ignorance et le fanatisme avec toute leur aimable postérité ne sont pas, dans ce pays libre, le monopole exclusif du vulgaire. Sa seigneurie termina sa harangue par une tirade divertissante sur le pape et les jésuites dont l'influence avait détruit la constitution ; sur les crimes du plus inique des parlemens ; sur les trafiqueurs de bourgs ; sur les majorités corrompues, etc. ; et finit par proposer un amendement qui excita l'hilarité de toute la chambre.

Chose étrange ! M. O'Connel se fit le champion de l'amendement du marquis ; car l'un et l'autre combattent pour la réforme, depuis l'adoption du bill en faveur des catholiques : l'un, parce que cet acte de sagesse lui a ôté tout moyen d'agir sur les masses et de se signaler à l'attention publique ; l'autre, parce qu'il considère ce bill comme le coup de mort de notre constitution protestante ; et c'est ainsi que les extrémités se rencontrent. Sur le même banc et côte à côte se voyaient assis à la fois l'arrogance aristocratique, et l'insatiable besoin des applaudissemens de la multitude. Plus tard j'aurai probablement occasion de peindre avec quelques détails le caractère particulier d'O'Connel. Aujourd'hui je me contenterai de dire que quiconque n'était pas entièrement privé de sens ne pouvait pas s'attendre que ce personnage jouerait même un trois ou quatrième rôle à la chambre des communes, parce qu'il avait été un agitateur heureux en Irlande. Autant vaudrait croire qu'un barbouilleur d'enseignes peut peindre avec succès des émaux ; l'homme qui n'a jamais fait d'appel qu'à des passions brutales et à des esprits ignorans ne saurait tout-à-coup s'élever au-dessus de toutes ses habitudes pour exercer un ascendant intellectuel sur une assemblée accoutumée à des alimens moins stimulans et moins grossiers.

M. Long Wellesley prit aussi la parole ; mais il faut

que je l'entende de nouveau avant de m'expliquer sur son compte. Sa harangue de début était trop élaborée, trop remplie de lieux communs, quoique spirituelle, trop dépourvue de traits et d'originalité pour que je puisse encore prévoir ce qu'il doit devenir. Il a la voix et les traits des Wellesley, et son débit rappelle aussi par sa véhémence la manière du duc de Wellington et de son frère (1). Il m'a paru également que sa ressemblance avec les membres les plus illustres de sa noble famille s'étendait jusqu'à la suffisance aristocratique, qui est aussi un de leurs traits caractéristiques.

Ce fut Sir Joseph Yorke qui parla après lui; et comme de coutume, il fut fort divertissant et excita les rires des plus graves de l'assemblée. Quel que soit le sujet ou l'occasion, il faut toujours que le brave amiral donne, pour nous servir de ses propres termes, un morceau de son fil. Que ce soit une plaisanterie, un éloge, ou un sarcasme, peu lui importe; il vous sert cela tout chaud, comme si cela sortait de la fournaise. Il n'examine pas s'il y a à-propos ou non, si ce qu'il dit blesse ou fait plaisir. Mais, quoi qu'il dise, son langage a toujours un caractère de franchise militaire, de bonne humeur et d'hilarité. Les complimens à M. Long Wellesley sur ses connaissances *pratiques* des affaires financières, et sur les conseils utiles que pourrait donner à la chambre un homme qui avait un si grand usage de dépenser de l'argent, firent rire la chambre, quoique cette plaisanterie eût quelque chose de fort personnel (2). Un orateur bien différent, M. Hume, succéda à Sir Joseph.

(1) Le marquis de Wellesley.

(2) M. Long Wellesley a fait de fort mauvaises affaires qui ont plusieurs fois retenti dans les cours de justice, ainsi que ses contestations domestiques.

Si jamais un homme a répondu par son aspect à l'idée que j'en avais préconçue, c'est assurément l'honorable élu de Middlesex. Je m'étais figuré un homme de fer, capable d'endurer toute espèce de fatigue, avec de gros traits écossais, et dans l'air quelque chose qui annonçât la pénétration du pauvre Richard et la plus indomptable persévérance ; et je trouvai mon idée complètement réalisée dans la personne de M. Hume.

Si lord Althorpe est incontestablement l'homme le plus influent de la Chambre des Communes, M. Hume en est le plus utile ; et tel est en effet son caractère distinctif. Au surplus, il serait bien difficile d'en donner une idée à quiconque ne le connaît pas. C'est une étude morale dans laquelle on ne saurait se guider par la connaissance des autres hommes, car M. Hume ne ressemble à rien qu'à lui-même, et il est sans parallèle dans notre histoire parlementaire. L'immense majorité de l'espèce humaine aime le repos ; quand elle se propose un but, elle cherche à y arriver par le chemin le plus court et le plus facile. M. Hume, au contraire, aime le travail pour lui, de même que, dans une chasse, le gibier serait sans prix, s'il ne fallait pas courir après. Pour la plupart des hommes aussi la réussite est un stimulant pour de nouveaux efforts, tandis que le mauvais succès les abat et les décourage. Mais pour M. Hume un objet perd de son charme sitôt qu'il est à sa portée, et son énergie redouble avec ses désappointemens. Cette persévérance indomptable a eu plus d'influence sur l'esprit public que les observateurs superficiels ne le supposent. La sagacité naturelle de M. Hume, et son amour de l'arrangement et de l'ordre n'ont jamais pu en faire un orateur. Au surplus, il n'en a pas la prétention et méprise l'éloquence comme l'art de parer et de déguiser l'erreur. Toutefois, dans un comité de finance, il parle davantage et

avec plus d'efficacité que tout autre membre ; et le ministre qui n'hésiterait pas à tenter d'escamoter un article à sir Henry Parnell, à M. Graham ou à tout autre financier de la chambre, recule devant l'esprit scrutateur de M. Hume.

Mais ce n'est pas seulement en procédant ainsi que l'élu de Middlesex a été utile à la gestion de nos finances. Il y a, je crois, quatorze ans qu'il est membre des Communes ; et depuis qu'il y est entré, il a consacré quinze heures sur vingt-quatre à l'étude des affaires publiques. Avant lui l'examen des détails était considéré comme incompatible avec la dignité des représentans du peuple. Une ou deux fois par session, il est vrai, M. Tierney avait coutume d'exercer sa verve mordante et sa pénétration à l'occasion de quelque article du budget ; mais il n'en résultait rien. Une direction très-différente a été suivie par M. Hume d'abord. Au lieu de s'en tenir à des généralités et de poser des principes abstraits d'économie publique, il a attaqué chaque article des comptes un à un ; et, par les simples règles de l'arithmétique de Cocker, il a démontré que cinq et quatre ne faisaient pas dix, mais neuf ; et que si nous pouvions acheter pour vingt sous ce que nous payons vingt-cinq, il nous en resterait cinq pour rembourser nos dettes ou satisfaire à toute autre dépense utile à la nation. Pendant un tems on fit la sourde oreille à ce qu'on appelait les interminables observations de M. Hume ; mais son mauvais succès ne le déconcerta pas, et bientôt son exemple détermina d'autres travailleurs à opérer avec lui dans la vigne des retranchemens. Ces travailleurs, dont MM. Parnell et Graham sont les plus habiles, finiront par déterminer la refonte totale de notre système financier.

Mais tout en faisant ressortir les qualités réelles de M. Hume, je ne me dissimule ni ses torts ni ses défauts, et j'en conviendrai avec la même franchise. L'élu de Mid-

dlesex n'a ni grandeur ni mouvement dans la tête ; il est entièrement dépourvu de ces hautes facultés intellectuelles qui élèvent et qui honorent la nature humaine. De manière qu'alors même que ses vues sont irréprochables dans leur tendance, elles ont toujours quelque chose d'étroit, et il y persiste avec cette obstination de mulet qui considère comme une défaite la plus légère concession à un adversaire. Il n'a d'autre règle de conduite politique et de justice que la règle de trois. De là son insurmontable répugnance pour tout accroissement temporaire de dépense, alors même que ces dépenses doivent être productives, car sa tendance exclusive est d'examiner ce que coûte une chose, et jamais ce qu'elle rapporte. Le vaste champ de la nature, la grande communauté des nations, le mobile panorama de l'histoire, tout cela n'est dans sa vision contractée que le comptoir d'un banquier avec son journal, son grand livre, son répertoire et son compte de profits et pertes.

Ce fut Sir Robert Peel qui se chargea de lui répondre ; mais il répondit comme un homme qui a déjà le pressentiment de sa déconfiture prochaine. Il est impossible cependant de contester qu'il est, à tout prendre, le meilleur discoureur d'affaires (le mot *orateur* serait trop élevé), de la Chambre des Communes, aussi bien que le meilleur ministre de l'intérieur que nous ayons eu depuis longues années. Au surplus c'est ce que ne nie pas même l'obstination de l'esprit de parti. Si la bonne fortune de M. Peel eût permis qu'il restât dans une position secondaire, et qu'il n'eût pas été forcé de se mettre sur le premier plan, il serait encore aujourd'hui le membre des Communes écouté avec le plus de faveur par les deux côtés de la chambre. Chacun, en un mot, le considérerait comme *capax imperii, nisi imperasset.* Je ne dirai rien de sa conduite officielle, ni des calomnies dont il a été assailli pour

l'acte le plus honorable de sa vie publique, le zèle avec lequel il a pris la défense des catholiques d'Irlande. Je ne l'examine ici que comme orateur parlementaire. Avant de parler de ses défauts, sous ce point de vue, je ferai d'abord ressortir ses qualités.

Ce qui distingue surtout les discours de M. Peel, c'est leur parfaite lucidité, leur caractère conciliateur, leur absence de tout lieu commun et de toute friperie de rhétorique. De là l'impression agréable qu'ils produisent, et la facilité avec laquelle ils s'insinuent dans l'entendement de ses auditeurs par les impressions qui déterminent le plus souvent nos volontés. La violence avec laquelle ses adversaires l'attaquent ne saurait jamais déconcerter son calme. Toujours maître de lui-même et de ses paroles, avec cette dignité constante d'un homme bien élevé, qui, pour se faire respecter des autres, commence d'abord par se respecter lui-même; il finit le plus souvent par abattre et contenir l'impétuosité des assaillans par le sang-froid de sa défense. Un autre mérite de M. Peel, c'est qu'il possède toujours son sujet parfaitement; jamais il ne cherche à embrasser plus de matière qu'il ne le peut lui-même, ou que cela ne conviendrait à ses adversaires; discrétion qui ne peut être que le résultat d'une grande expérience, et qui, avec sa phraséologie tout anglaise, simple, mâle, abondante, contribue à le faire écouter avec faveur.

Il ne faut pas cependant se dissimuler que le débit de M. Peel a des imperfections. Quelques personnes attribuent ce qu'il a de vicieux à l'ambition malheureuse et peu appropriée à ses facultés naturelles d'être un grand orateur politique. Cette accusation n'est pas justifiée par la manière dont il dispose ses discours, et par la contexture sans apprêt de ses phrases. Si l'honorable membre convainc plus souvent son auditoire qu'il ne le subjugue

ou l'entraîne, c'est moins par absence de variété ou d'élévation dans sa manière habituelle que par une méthode vicieuse d'élocution et de pantomime. Son débit est mauvais, seulement parce que, de même que, celui de plusieurs autres orateurs politiques, il lui a été enseigné à l'école, et que son caractère artificiel est trop souvent en opposition avec la nature et le bon sens. Dans nos colléges, on commence par où l'on devrait finir : les enfans apprennent à *déclamer* avant de comprendre. On leur dit d'élever la voix pour tel passage et de la baisser pour tel autre, de remuer le bras ou de le tenir tranquille, sans qu'aucune bonne raison serve de base à ces enseignemens. On les accoutume aussi à un système de déclamation factice, comme si, quand les intonations et les gestes sont efficaces, ce n'était pas parce qu'ils sont naturels, et les produits spontanés du sentiment et des convictions de l'orateur.

Mes observations sur les inconvéniens d'un débit d'emprunt et trop étudié se trouvent fortifiées encore par la déclamation simple, naturelle, de M. Brougham, déclamation qui donne tant d'effet et de puissance à tout ce qu'il dit. Probablement je surprendrai fort les admirateurs aveugles de cet homme d'ailleurs extraordinaire, en leur disant que nul membre du Parlement n'a acquis une aussi grande réputation avec si peu de qualités nécessaires à un grand orateur. Il n'a point de mouvement dans l'imagination ; il n'a jamais dit ni écrit une seule phrase qui annonçât de la profondeur dans la pensée et l'intelligence des principes généraux. Cependant il est sans rival dans les débats parlementaires, et avant d'être ministre il ne le cédait en influence personnelle à aucun membre des Communes. Est-ce à la nouveauté de ses idées, à la variété et au bonheur des preuves dont il les appuie, à la force épigrammatique de ses expressions qu'il doit cette influence ? Nullement. Son

esprit manque d'étendue et de portée; et son élocution un peu verbeuse n'a ni traits ni images. Si on me demande quel est le principe de son ascendant, je répondrai que, s'il a peu d'invention, il a le mérite d'exposer les idées d'autrui avec une lucidité parfaite, et qui attire et soutient encore plus l'attention que la nouveauté des vues, en même tems qu'il renverse tous les obstacles que lui opposent ses auditeurs par la force de sa persuasion et l'énergie de sa volonté. Tandis que d'autres orateurs s'appliquent laborieusement à convaincre en tirant des inductions de faits admis, lui se jette audacieusement au milieu de la mêlée des débats, avec je ne sais quelle confiance de sa supériorité intellectuelle, un dédain superbe de ses adversaires, une indifférence apparente de l'effet qu'il produit, pleins de magie et de puissance.

Lord Brougham a évidemment fait une étude profonde de son art; et au moyen d'une sagesse pratique qui le sert mieux dans les affaires quotidiennes que s'il avait le génie et la portée, l'originalité et la force indomptable de M. Burke, il s'est convaincu que, pour exercer une influence habituelle dans les débats de chaque jour, il valait mieux faire un appel énergique aux idées dominantes que de recourir à l'emploi des plus hautes facultés de l'esprit humain. Comme il est dépourvu d'invention et de cette puissance d'imagination qui donne à ce qui est probable les attributs de la réalité, il est obligé de prendre dans sa mémoire et l'expérience les matériaux dont il a besoin. Il en est résulté qu'il a cherché à s'approprier tous les faits qui surgissent, pour ainsi dire, à la surface de la société. De là l'abondance plus apparente que réelle d'un esprit qui semble déborder de toutes parts; de là aussi ce qu'on a appelé fort ridiculement son savoir encyclopédique; et enfin le caractère *ex tempore* de ses discous.

Comme la nature l'a doué d'un esprit pénétrant et capace, nul ne sait mieux exposer avec clarté, avec force, avec chaleur, ce qu'il a appris. Aussi, tant qu'il a des faits pour lui servir de base et de point d'appui et sur lesquels il peut exercer sa sagacité en les analysant, en les retournant dans tous les sens pour les présenter sur toutes leurs facettes, aucun orateur parlementaire ne peut lutter avec lui, secondé comme il l'est par sa confiance inflexible dans la puissance de ses ressources, par son arrogant sarcasme, par une voix qui vibre également avec force et avec douceur, et enfin, par cette qualité qu'il a par-dessus tous les autres, son *ars celare artem*. Ces qualités se retrouvent dans chaque chose que fait M. Brougham. Qu'il parle au barreau ou au Parlement, ou qu'il compose un article pour une *Revue* (1), vous reconnaissez toujours la force que lui donne sa confiance en lui-même, et cette faculté de concentrer toute sa puissance intellectuelle sur un seul point : mais aussi peu d'invention, peu d'originalité. C'est ce qui explique à la fois et sa puissance sur les masses dont ses compositions ne dépassent pas beaucoup la portée et aussi l'opinion trop peu favorable qu'en ont les penseurs dont l'esprit a plus de profondeur ou d'étendue.

Tel qu'il est, par les qualités qu'il possède, et même par celles qui lui manquent, nul doute qu'il n'ait puissamment contribué à la destruction du dernier ministère dont il a lentement miné le pouvoir par ses agressions continues. Mais ce qui a encore contribué plus puissamment à la déconfiture des ministres enrôlés sous le commandement de notre feld-maréchal, c'est la pusillanimité qu'il a fait voir relativement à la visite projetée du roi à la Cité. Nous ne prétendons pas apprécier les avis qu'avait pu recevoir

(1) C'est un des rédacteurs habituels de la *Revue d'Edinbourg*.

le dernier gouvernement à cette occasion, attendu qu'il n'a pas jugé à propos de les faire connaître; nous admettrons même que la prudence exigeait de reculer devant la possibilité d'un léger trouble, car quelque léger qu'il eût été, il aurait pu avoir les conséquences les plus graves au milieu de l'énorme masse de peuple que cette visite solennelle eût réunie dans la Cité. Mais, dans l'hypothèse où ces craintes auraient été fondées, rien n'était plus maladroit que l'annonce qui en fut faite. La manière subite dont elles furent jetées sans préparation dans le public, cette nouvelle d'un danger qui paraissait d'autant plus grand qu'il était vague, portèrent l'effroi dans toutes les familles et dans tous les cœurs. Nous ne dirons rien du désappointement du plaisir promis, c'était peu de chose à côté de l'énorme préjudice que causa aux affaires une nouvelle dont cependant les ministres n'ont pu présenter que des preuves ridicules par ce qu'elles avaient de futile. La haine, le mépris qu'ils attirèrent sur eux en cette occasion, auraient pu être évités par une marche différente. Qu'un ministère avec le duc de Wellington à sa tête se soit rendu ridicule par un genre de conduite absolument opposé à celui qu'on devait attendre de ses habitudes militaires, ce n'est pas là une des circonstances les moins remarquables de l'ajournement du 9 novembre.

Il fut évident après cela que le pays était mécontent de l'administration, et que l'amendement sur la question de réforme scellerait son destin. Ce qui est vraiment incroyable, c'est que M. Peel ait laissé faire cette division, quand quiconque, n'étant pas dépourvu d'yeux et d'oreilles, pouvait voir qu'elle se terminerait par son expulsion du cabinet. Je suis presque tenté de croire que c'était une ruse pour échapper à une masse inextricable de difficultés et de travaux dont les embarras s'accroissaient encore de toute l'in-

suffisance de ses collègues. Pourquoi alors ne pas résigner d'une manière digne, simple, directe? S'il avait besoin d'un prétexte, ne pouvait-il pas le trouver dans l'opiniâtreté du duc et dans sa résistance contre toute espèce de réforme, quand, antérieurement, il avait, avec Sir George Murray, témoigné l'intention de consentir à une réforme modérée? Non, non! tout cela n'était qu'une feinte pour se délivrer du fardeau du pouvoir dans ces tems difficiles. Comment un homme de sa sagacité aurait-il pu se méprendre sur tous les signes précurseurs de sa défaite? ces yeux brillans qui étincelaient sur les bancs opposés; ces cris de joie étouffés; ces rires, ces acclamations qui se faisaient entendre dans tous les côtés de la salle; car le haut torysme, sous la conduite de M. Bankes, venait de se rallier aux adversaires du duc, à peu près comme les Prussiens à Waterloo, vers la fin de l'engagement. Avec quel art toute cette affaire a été conduite par l'opposition! Sir Henry Parnell, l'homme le plus éclairé des Communes en matière de finances, propose l'amendement; lord Althorpe, l'homme le plus influent de la chambre, l'appuie; les hauts torys insistent sur sa nécessité; et au milieu de tout cela M. Peel paraît interdit, humilié, abattu. C'est ce que je ne puis expliquer en pensant à cette haute raison pratique, l'une de ses qualités distinctives.

Aujourd'hui changement total de décors. M. Brougham a disparu des Communes, mais nous avons en échange lord Brougham à la Chambre Haute, sur le sac de laine du chancelier. En face des bancs de la trésorerie (1) nous voyons rangés en bataille le duc de Wellington et tout son

(1) On nomme bancs de la trésorerie, dans les chambres anglaises, ceux qui sont occupés par les ministres et leurs partisans; l'opposition se met en face.

monde ; sur les bancs de la trésorerie, au contraire, tous les whigs qui y apparaissent bien rarement et qui ne savent jamais s'y maintenir. M. Brougham s'écriait naguère : « Je n'examinerai pas qui sera ministre, et dans quelques jours je présenterai ma motion sur la réforme. » — « Milords, disait aussi le comte Grey à l'autre chambre, dans toute l'exaltation de ma jeunesse, je n'ai jamais été plus partisan d'une réforme étendue, que je ne le suis aujourd'hui. » Oui, sans doute, cette réforme ne doit pas tarder à s'accomplir, ou les whigs disparaîtront de la scène avec tout leur éclat pour ne plus y revenir ; et à leur place se présenteront, non pas les torys, mais des révolutionnaires à doctrines turbulentes et absolues. Alors l'Angleterre toute frémissante, détachée de ses vieilles bases, sera lancée par des bras irrésistibles dans des routes inconnues et nouvelles, et nul ne saura dire ce qui pourra lui arriver au milieu des péripéties terribles dont elle subira la chance.

Avant donc de nous expliquer sur les hommes qui ont saisi le pouvoir, nous attendrons leurs œuvres, et c'est aussi ce que fera la majorité de nos concitoyens. Un grand nombre de ceux-ci ont appris par une éducation perfectionnée, et d'autres par les embarras même de leur position, à faire un examen sérieux des mesures prises par le gouvernement. Ils ne jugent plus ces actes que par leurs résultats, et ne se laissent plus conduire par des sentimens personnels d'affection. Attendons avec eux, pour faire l'éloge de nos nouveaux maîtres, le bien positif qu'ils se proposent sans doute de faire au peuple. Plusieurs d'entre eux sont doués, sans contredit, de hautes facultés intellectuelles ; mais il arrive souvent que, dans les situations où les habitudes d'ordre, de diligence, d'exactitude sont nécessaires (et dans quelles affaires publiques ou privées ne le sont-elles pas ?) ces esprits transcendans ne sont pas les

plus utiles. Nous ne prétendons pas que les nouveaux ministres soient dépourvus de ces qualités; nous disons seulement qu'il faut les voir à l'épreuve, et que le genre de talent qu'ils ont montré dans leur vie publique n'est point une garantie certaine qu'ils les possèdent.

Nous avons entendu observer dans les cercles politiques et, selon nous, avec toute raison, que la distribution des places dans le nouveau ministère n'est pas aussi heureuse qu'elle aurait pu l'être, et qu'en faisant quelques permutations entre les membres qui le composent on en améliorerait beaucoup l'ensemble. Lord Grey se distingue au milieu de l'aristocratie anglaise par son savoir politique et son éloquence parlementaire qui est du premier ordre. Il commande le respect même à ceux dont les opinions diffèrent le plus des siennes; et soit dans l'intérieur, soit sur le continent, son nom imprimera au nouveau ministère un caractère élevé, à moins que ses actes ne soient au-dessous de sa réputation.

La promotion de M. Brougham à la dignité de chancelier est un de ces événemens inattendus, dont il est nécessaire de parler avec circonspection dans la crainte d'en dire trop ou trop peu. Jusqu'à présent ses facultés naturelles et ses habitudes acquises paraissaient peu de nature à le préparer au rôle d'un juge qui doit avant tout écouter avec patience pour décider avec équité (1); mais il est possible que l'esprit de M. Brougham soumette son ardeur au joug d'une nouvelle discipline, et qu'il acquière, comme président d'une cour, la même réputation que comme avocat; c'est au surplus ce que l'avenir ne tardera pas à nous apprendre. Il a maintenant atteint le pinacle de la gloire d'un jurisconsulte anglais; et quelque pénible qu'ait été la lutte

(1) Le chancelier d'Angleterre préside la cour dite *de chancellerie.*

qu'il a eue à soutenir, quelque long qu'ait été son éloignement des hautes dignités de l'état, la fortune a fini par l'indemniser, par un don magnifique, et de ses efforts et de son attente.

Nous nous abstenons de la tâche plus délicate qu'utile de tracer le caractère et d'apprécier la capacité des autres membres du cabinet. Assurément, jamais aucun ministère ne s'est emparé du pouvoir dans des circonstances plus difficiles. Il n'y a pas une seule des branches de l'administration qui ne présente les plus graves embarras; et d'abord l'office des affaires étrangères. Il est facile sans doute, en touchant les hautes questions qui s'y rattachent, de discourir sur le principe de la non-intervention; il l'est beaucoup moins de le maintenir sans commettre l'honneur et la sécurité de la Grande-Bretagne.

Mais les embarras extérieurs sont peu de chose encore quand on les compare avec ceux du dedans. L'épouvantable système de brûler tous les produits agricoles, afin qu'à l'aide de la terreur répandue par ces excès monstrueux une multitude sans frein puisse tout obtenir de ceux qui possèdent, se propage rapidement dans le pays. Toute la charpente de la société fait entendre des bruits sinistres, comme si elle était prête à éclater; non-seulement le gouvernement aura à contenir l'esprit de rébellion, mais aussi à en détruire le principe, et à faire en sorte que le peuple se réconcilie avec sa condition en la rendant plus supportable, et avec ses travaux en les rendant plus modérés. C'est là l'unique moyen de lui faire aimer, comme jadis, ses magistrats, ses propriétaires, ses pasteurs; mais pour cela ceux-ci doivent à leur tour se montrer ses amis, en témoignant une sollicitude véritable pour les maux des classes inférieures. Ce serait peu que d'exprimer des vœux stériles et vagues pour leur bien-être; au milieu de leur dé-

tresse elles sauraient peu de gré de cette bienveillance sentimentale. Il faut des actes continus, énergiques; il faut rechercher l'endroit inconnu où se trouve la plaie qui ronge le corps social; il faut aussi la considérer avec courage et se résigner à tous les sacrifices nécessaires pour la guérir. Si les hommes publics ferment leurs yeux, ploient leurs bras, et laissent l'œuvre de destruction poursuivre ses ravages; s'ils ne s'interposent que pour infliger le châtiment sans examiner jamais quelle est la cause du crime; tous ces crimes particuliers finiront un jour par prendre la forme d'une insurrection déclarée et générale. Que si, au contraire, le mal est examiné à fond; si les réclamations du peuple sont écoutées avec la juste sollicitude qu'elles doivent inspirer, et s'il est fait bonne et prompte justice de tous ceux qui transgressent la loi, nous pouvons compter sur le retour du repos : alors une industrie laborieuse mais patiente, comme celle des générations passées, assurera de nouveau notre prospérité dans l'intérieur et notre force au dehors. En suivant d'autres voies, il n'y a que péril, désordre, misère, pour toutes les classes comme pour tous les membres du corps social (1).

(*New Monthly Magazine.*)

(1) Note du Tr. Les nouveaux ministres de l'Angleterre vont nous faire assister à une des plus grandes épreuves sociales de notre époque, celle d'opérer une vaste révolution sans secousse et au moyen même de la constitution qui la régit. Rien certes ne sera plus difficile que cette épreuve; il faudra qu'ils prennent position sur une pente, et en même tems qu'ils lancent le char et qu'ils l'arrêtent. A plusieurs égards l'Angleterre est moins avancée que nous. Sa révolution dans le dix-septième siècle a été perdue pour elle. Entreprise en partie avec des idées bibliques et en partie avec des idées puisées dans les histoires mal comprises des républiques anciennes, elle n'a rien su fonder. Plus heureux que nos voisins, nous avons subi notre réforme radicale. Chez nous tout est terminé ou doit l'être. La société française

n'a plus qu'à jeter l'ancre, car sa prospérité matérielle se perdrait au milieu de perturbations sans terme, comme elles seraient sans but. Les classes inférieures, au nom desquelles on provoque ces perturbations, sont précisément celles qui auraient le plus à en souffrir. Il est clair en effet que les faibles ressources du pauvre seraient plus promptement détruites que la fortune du riche. Il est facile au surplus de contenir une minorité plus bruyante que nombreuse. Pour que la société surmonte les obstacles qu'on lui suscite, il suffit qu'elle ne se laisse pas faire par quelques brouillons, fripons ou dupes, qui parlent sans cesse de la faire marcher en avant; comme si elle pouvait suivre une marche progressive sans sécurité intérieure. Il est remarquable que ces individus, si impatiens d'accélérer les mouvemens de la société, sont en général des esprits stériles, qu'inquiète le sentiment de leur impuissance, et qui ne veulent tout brouiller que dans l'espoir d'obtenir une chance qui leur profite.

Revenons à l'Angleterre. Sa situation actuelle nous paraît fort bien résumée dans la lettre suivante qu'a évidemment dictée un sage esprit; cette lettre, insérée dans un journal du soir, mérite une existence moins éphémère que celle que la presse quotidienne attribue à ces insertions :

Londres, 9 janvier 1831.

« De grands événemens se préparent ici depuis deux mois; notre situation politique doit être mal jugée sur le continent, puisque nous autres Anglais nous avons bien de la peine à la bien saisir, tant les changemens de l'opinion ont été rapides et inattendus. Nos journaux sont tous les organes d'un parti. Ils ne voient que par les yeux de ce parti; il faut donc connaître à fond le pays et ses intrigues pour savoir lire ces lignes et démêler la vérité *vraie* à travers un fatras de demi-vérités qui s'approchent fort du mensonge.

» Nous sommes sur le point de voir s'accomplir une révolution complète en Angleterre, c'est-à-dire la *réforme du parlement*. Cette grande affaire a marché à pas de géant depuis deux mois : elle a conquis l'esprit public, rien ne peut plus l'arrêter. Les *torys* les plus violens qui traitaient, il y a quelques mois, la question de la réforme d'invention du jacobinisme, de chose chimérique, propre à être discutée par la génération qui suivra, ces mêmes torys sont persuadés aujourd'hui qu'elle est imminente, inévitable.

» L'aristocratie a perdu, depuis le mois de juillet, 25 pour cent de

son crédit *réel* et 50 de son crédit de *faveur*. Elle éprouve un profond sentiment de peur; elle est convaincue que la réforme peut seule la garantir d'une révolution sanglante. Vous savez que j'ai toujours reconnu chez nous la haute puissance de l'aristocratie; elle me paraissait d'une solidité à toute épreuve, je vous l'ai dit, écrit et répété cent fois. Je dois donc vous inspirer quelque confiance lorsque je vous affirmerai que ce que je vois et ce que j'entends depuis peu m'a forcé à changer d'opinion. Je suis intimement persuadé que la réforme prompte et complète du Parlement peut seule nous éviter votre révolution de 1792. Or, une réforme complète du Parlement n'est autre chose qu'une révolution complète du pays.

» L'administration Wellington a été renversée par l'opinion publique. Du moment où le roi eut prononcé, à l'ouverture de la session, le discours malencontreux où il parlait avec froideur de la révolution de juillet, et d'une manière hostile de la révolution de Belgique, le ministère dut succomber. On entrevit l'intention du noble duc de recommencer une guerre continentale de vingt années au profit de l'absolutisme européen. Lorsque ensuite Wellington fit sa fameuse déclaration contre la réforme, l'indignation publique éclata de tous côtés, de nombreuses réunions se formèrent, on fit contre le ministère des pétitions, couvertes, au moment même, par des milliers de signatures; et si le duc et les siens ne se fussent pas retirés devant la tempête, Dieu sait quelles auraient été les suites de leur résistance! Des paroles on en serait venu bien vite aux actions.

» Je n'ai jamais vu un état d'irritation pareil dans ce pays: je ne puis le comparer qu'aux huit premiers jours du ministère Polignac, en août 1829; j'étais alors à Paris.

» Tout est tranquille aujourd'hui; mais le calme n'est qu'apparent. On attend les actes du nouveau ministère, et l'horizon se couvre de nuages fort noirs.

» La population manufacturière du nord est complètement organisée, les ouvriers dictent des lois aux maîtres. La réunion des fileurs de Manchester et des bourgs environnans est de plus de 12,000 individus, qui ont ouvert une souscription d'un *penny* par semaine pour former un fonds commun. Pareille association existe à Birmingham et dans toutes les grandes villes à manufactures. Ces hommes sentent leur force depuis votre révolution de juillet. Ils veulent la réforme, ils savent que tout est là; la question de vie ou de mort est tout entière dans ce mot magique.

» On a affiché, il y a quelque tems, la liste des pensions, des gros traitemens et celle des sinécures. Environ 980 personnes profitent de cette curée, qui ne s'élève qu'à la bagatelle de 2 millions sterlings (50,000,000 fr.). Cette diable de liste a été placardée à tous les coins des rues, et des milliers d'exemplaires ont été distribués à Birmingham, Manchester, Liverpool, avec les noms, titres et adresses des *parties prenantes*. Il n'y a pas un honnête sinécuriste qui n'eût renoncé de bonne grâce à la moitié de son traitement pour éviter cette publicité dangereuse.

» J'ai vu une histoire de votre révolution de juillet qui se colporte de tous côtés, au prix de 2 pences (20 c.); ce prix, comme vous le voyez, est à la portée de tout le monde; aussi n'y a-t-il pas de coin assez écarté, en Angleterre, où elle n'ait pénétré.

» L'élection de Hunt, à Preston, est un autre signe caractéristique de l'époque. C'est la première fois, dans notre histoire, qu'un homme qui n'est pas de la classe des *gentlemen*, a été élu, même dans les bourgs les plus populaires. Ce même Hunt n'avait eu que 81 voix sur 15,000 à l'élection de Westminster, il y a un an; l'élection de Preston est l'émancipation des serfs de ce pays.

» O'Connell veut mettre l'Irlande sens dessus dessous; il ne réussira pas à détruire l'*union* qui est conforme à l'idée de tout ce qui possède quelque chose dans les deux royaumes; mais il ajoutera infiniment à la détresse actuelle de l'*aristocratie*.

» On a couru, en 1794, quelques dangers de la même nature que ceux-ci, moins graves sans doute; alors la classe intermédiaire, effrayée des excès de la révolution française, se jeta entre les bras de M. Pitt, qui la sauva à sa manière, en l'écrasant d'impôts et en la forçant à guerroyer. Aujourd'hui la classe moyenne sait ce qu'elle veut: elle sait qu'elle peut faire prévaloir sa volonté. Elle demande la réforme; elle est décidée à l'obtenir, sinon point de taxes, et sans taxes point de tranquillité intérieure; enfin on ne veut point de guerre étrangère. Ce qu'on veut, ce qu'on invoque de toutes parts, c'est la réforme; sans cette immense concession il n'y a plus de sûreté pour quiconque possède quelque chose: le gant est jeté.

» Nos journaux, même les radicaux, n'osent pas encore parler aussi ouvertement; sous peu ils tiendront ce langage sans crainte, puisqu'ils seront l'écho de 18 millions d'individus (40,000 exceptés).

» On attend avec une vive impatience les propositions du ministère et l'ouverture du Parlement. Le cabinet est divisé: lord Althorpe, Sir

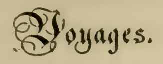
James Graham et lord Brougham, veulent la réforme complète ; les autres, lord Grey en tête, ne veulent que des modifications aux élections, c'est-à-dire une réforme apparente qui laisserait le pouvoir à l'aristocratie des chambres.

» Si lord Grey l'emporte au conseil, il sera culbuté immédiatement, lui et son ministère. D'autre part il est assez douteux qu'une réforme complète passe aux chambres. C'est ce qui rend, comme vous voyez, la position du pays encore plus critique. Il est impossible de calculer aujourd'hui les chances de notre avenir, même le plus prochain. »

Peut-être l'auteur de cette lettre n'a-t-il pas assez insisté sur la gravité de l'état de l'Irlande. Cette situation est, selon nous, encore plus effrayante pour l'Angleterre, que les losanges de feu que l'incendie trace dans ses campagnes. L'Irlande lui rend aujourd'hui par les sollicitudes qu'elle lui donne tous les maux qu'elle en a reçus ; elle tient, en quelque sorte, en échec le tiers des hommes de l'armée anglaise préposés à sa garde, et de cette manière elle contribue puissamment à diminuer la prépondérance politique de la Grande-Bretagne. Si celle-ci l'a appauvrie, si elle a épuisé toutes ses ressources ou en a empêché le développement ; en revanche l'Irlande lui envoie ses pauvres pour la punir ; ils viennent sans cesse affliger ses opulentes cités par le spectacle de leur misère ; et ils dépouillent ses propres ouvriers des salaires qui les faisaient vivre, en offrant du travail au rabais. Si O'Connell parvient à soulever l'Irlande, au nom de son indépendance, ce mouvement sera terrible. Il se fera avec tout l'emportement propre au caractère de cette nation, qui par sa fougue semble attester l'origine asiatique qu'elle s'attribue (*). L'Angleterre, sans contredit, versera son sang à flots pour la ramener sous le joug. Cette crise, dont toute l'humanité aura à gémir, offrira cependant à la France quelques chances favorables ; modifiant sa politique actuelle.

(*) Les Irlandais prétendent être issus d'une colonie phénicienne qui serait venue s'établir dans cette île, sous la conduite d'un personnage héroïque nommé Milesius. A l'appui de cette assertion, qui ne repose sur aucun document historique, ils assurent qu'ils comprennent, au moyen de leur langue, les vers puniques d'une comédie de Plaute. Toutes les grandes familles indigènes de l'Irlande se considèrent issues du sang milésien ou issues de Milesius, qui, suivant Keating, aurait fait la conquête de cette île l'an 1262 avant J.-C. ; et seulement le 1er mai 3698 de la période julienne (1016 avant J.-C.) selon Flaherty.

car il n'y a que la sottise d'immuable, elle pourra profiter des embarras de l'Angleterre pour céder aux empressemens des Belges et les rallier à elle. Tout autre arrangement ne sera jamais que provisoire en Belgique; car elle ne saurait subsister comme état isolé et indépendant. Comment en effet pourrait-elle écouler ses produits, resserrée, comme elle le serait, entre les lignes de l'Angleterre, de la France, de la Prusse, dont les provinces rhénanes fabriquent les mêmes articles, et enfin de la Hollande dont la rancune lui fermerait aussi ses marchés et ceux de ses belles possessions de l'Archipel Oriental? Quel que soit donc le prince appelé à régir ce beau pays, il ne pourra en faire le bonheur, et ses habitans aspireront toujours après un bien-être qu'ils ne trouveront que dans une fusion intime avec la France. Ce petit état sera probablement agité par des orages continuels, car quelque chose que fasse son gouvernement, il y sera toujours entouré de mécontens et d'ennemis. S.



COURSE A SAINTE-HÉLÈNE.

Janvier 1829.

L'ILE célèbre où reposent les cendres de Napoléon doit à sa captivité et à sa tombe une renommée éternelle comme celle de ce grand homme. Tous les vaisseaux que les vents y attirent viennent y déposer une multitude d'admirateurs fiers d'être, auprès de ses mânes, les organes de la postérité. L'heure de la justice les appelle de tous les points de l'univers autour d'un tombeau qui reproduit à nos souvenirs le plus grand des spectacles : le comble de l'héroïsme au sein de l'extrême infortune. Sous le charme de l'impression indéfinissable qui nous subjugue, il est rare que vous puissiez décrire de sang-froid ces lieux, où tout Anglais digne de ce nom vient déplorer l'hospitalité britannique ; et cependant la description la plus simple est ici plus éloquente que des réflexions qu'il faut laisser au lecteur. Cette considération nous détermine à publier la relation suivante, écrite par un Anglais, et plus touchante dans sa simplicité que ne le serait l'étalage pompeux de ses impressions.

« Dès le matin, Sainte-Hélène s'offrit à nos yeux, comme un point noir à l'horizon ; à mesure que nous avancions elle se dessina devant nous, et au bout de quelques heures le vent nous porta rapidement à un demi-mille de la côte. Qu'on se figure une masse de rochers inabordables, de

huit cents pieds de hauteur, s'élevant à pic du sein de l'Océan, et l'on aura une idée de la partie sud de l'île. L'uniformité de sa surface n'est brisée que par les fondrières qui la déchirent. On n'y voit ni arbres, ni végétation, et les diverses couches de laves qui composent le sol marquent les degrés de sa formation volcanique. Le roc est de couleur bistre; les nuages grisâtres qui, en nous cachant son sommet, versaient des torrens de pluie dans ses flancs entr'ouverts, rendaient cette teinte plus repoussante encore. Toutes les saillies sont hérissées de signaux ou couvertes de batteries, dont la formidable ceinture met l'île à l'abri de toute attaque. Dans aucune prison d'état, la nature et l'art n'ont mieux combiné leurs moyens de défense.

» La petite ville de James-Town est située comme un oasis dans la vallée de ce nom, si on peut appeler ainsi un abîme creusé entre deux montagnes; vus de la rade, l'église et l'hôtel du gouverneur, ombragés de quelques massifs de verdure, offrent un coup d'œil assez riant. Les toits de quelques autres maisons s'élèvent en amphithéâtre dans le vallon, et, sur un des plateaux qui la dominent, un buisson de sapins semble indiquer que l'intérieur de l'île est moins aride que la côte, où l'on n'aperçoit, hors du bourg, aucune trace de végétation.

» Nous devions nous arrêter quelques heures dans la rade de Sainte-Hélène; notre premier soin fut donc de visiter Longwood et le tombeau de Napoléon. Nous débarquâmes au nombre de cinq, et ceux qui restèrent à bord nous recommandèrent instamment de leur apporter des rameaux des saules qui ombragent le dernier asile du grand homme.

» En entrant à James-Town, nous demandâmes des chevaux, et nous avions le pied à l'étrier quand on nous

apprit qu'il fallait un permis du gouverneur pour être admis dans l'enceinte sacrée; notre hôte se chargea de le demander, et nous l'apporta au bout de quelques minutes.

» Après avoir traversé la seule rue de la ville, nous suivîmes, sur les flancs de la montagne, un sentier escarpé, défendu par un parapet. Chemin faisant, nous devisions sur les événemens qui ont fait la renommée de Sainte-Hélène, sur le *Mémorial* de Las Cases, et les récits des autres compagnons d'exil de Napoléon, lorsque nous aperçûmes sur la hauteur, auprès d'un tapis de verdure entretenu par un petit cours d'eau, la maison de Briars, modeste ermitage qui n'a qu'un rez-de-chaussée, où Napoléon séjourna quelque tems lors de son arrivée dans l'île. N'ayant pas le tems de nous y arrêter, nous poursuivîmes notre route, et après avoir traversé un petit bois de sapins, nous découvrîmes les montagnes et les vallées de l'ouest.

» Ces montagnes aux flancs arides, aux pics couronnés de nuages, offraient un effrayant contraste avec les vallons sinueux dont les ruisseaux animaient la brillante végétation. Quelques points de verdure marquaient leur source au milieu des rochers. Sur ces oasis, et le long des vallées, s'élevaient de jolies maisons blanches couvertes en tuiles ou en ardoises, à contrevents verts. La coquetterie de leur structure me rappelait malgré moi ces maisons de bois peint que l'on vend dans nos boutiques de tabletteries pour amuser les enfans. Partout où la nature avait fait brèche entre les montagnes de la côte, la mer semblait se confondre avec les brouillards qui voilaient l'horizon, et les vaisseaux de la rade apparaissaient comme des bateaux de pêcheur à travers ce rideau brumeux.

» De cette hauteur nous aperçûmes à un mille de distance, sur le penchant d'une montagne, une maison bâtie sur un terrain gazonné. Notre guide nous conduisit de ce

côté ; et, après avoir franchi une petite porte, il nous fit distinguer les deux saules célèbres, vers lesquels nous précipitâmes nos pas.

» Nous mîmes pied à terre à la porte d'un jardin où nous rencontrâmes un vieux caporal du 53ᵉ régiment. C'était le gardien du tombeau. Une haie de géraniums en fleurs en borde le sentier, et la montagne l'entoure de trois côtés et forme autour de lui un fer à cheval qui se prolonge vers le sud. L'enceinte, de trente pieds de diamètre, est couverte de gazon et fermée par une balustrade peinte en vert. Au centre, et sous l'ombrage des deux saules, une seconde balustrade en fer protége le dernier asile de Napoléon. Le vétéran, qui nous servait de *cicerone*, après s'être assuré de la régularité de notre permis, commença sa démonstration d'un air impassible, d'un ton monotone, et sans doute dans les mêmes termes qu'il l'avait faite aux milliers de visiteurs qui nous avaient précédés.

« L'empereur, dit-il, témoigna avant d'expirer le désir
» d'être enseveli dans cet endroit, si toutefois ses restes ne
» pouvaient être transportés en France. C'est ici, à l'ombre
» de ces saules, qu'il venait causer avec Mᵐᵉ la comtesse
» Bertrand, lorsque sa santé lui permettait d'aller la voir
» dans sa petite maison que vous apercevez sur la hau-
» teur. La source que voilà fournissait l'eau de l'empereur.
» — Voulez-vous en goûter ? ajouta-t-il (et il nous offrit
» une vieille tasse d'étain extrêmement usée, dont l'un
» de nous se servit pour se désaltérer). Sous ces trois dalles
» est placé le corps de Napoléon. Voyez-vous cette plate-
» bande qui les encadre ? Après la mort de l'empereur,
» Mᵐᵉ Bertrand y planta une bordure de pensées, dont
» elle prenait beaucoup de soin ; maintenant ces plantes
» sont toutes fanées : oh ! l'excellente femme ! quelle atten-
» tion elle mettait dans ce pieux devoir ! Dieu la bénisse

» dans ce monde et dans l'autre! — Désirez-vous entrer » dans l'enceinte? un des barreaux de la balustrade peut » se détacher, et comme vous n'êtes pas très-gros, vous » pourrez passer au travers. Il n'y a pas long-tems qu'un » vieux général, revenant de Bombay, ôta tous ses vête- » mens pour pouvoir y pénétrer. » Nous acceptâmes l'invitation de notre brave cicerone. Entrés dans ce dernier asile, une émotion irrésistible nous fit au même instant ôter nos chapeaux et incliner nos fronts. On eût dit qu'il était sous nos yeux plein de vie, que son regard d'aigle, sa parole brève, son geste animé, nous interrogeaient, et que notre respectueux embarras nous excusait d'avoir osé troubler son repos. Ce sentiment n'avait rien d'affecté (l'un de mes compagnons avait servi dans la marine depuis Trafalgar et était resté deux ans prisonnier en France, l'autre s'était battu dans la Péninsule contre l'homme dont nous foulions la cendre), c'était ce respect invisible que commande la mémoire de ceux qui ont plané sur leurs contemporains de toute la hauteur d'un vaste génie et d'une volonté énergique. Aucune inscription, pas même le nom de Napoléon, n'était gravée sur la pierre. La seule épitaphe digne de tant de gloire est à jamais burinée dans les cœurs des Français, ce sont les regrets universels du peuple, et les souvenirs des exploits de la grande armée conduite si souvent à la victoire *par celui qui n'est plus* (1).

» Tandis que nous détachions quelques petites branches de saule et des feuilles de myrte, le tems devint tout-à-coup brumeux, et bientôt une averse força mes compagnons de chercher un refuge dans une maison voisine. Quant à moi je restai, malgré la pluie, occupé à dessiner le tombeau et

(1) *Now no more,* expression d'une euphonie touchante de la langue anglaise.

ses alentours. Cela fait, nous nous disposions à partir pour Longwood; mais notre caporal n'avait pas encore achevé sa tâche : après avoir fait inscrire nos noms sur un registre que devait inspecter le gouverneur, il appela notre attention sur une planche suspendue à la guérite du factionnaire, sur laquelle on avait collé les vers suivans que notre guide considérait comme un chef-d'œuvre poétique.

Here contemplative traveller prythee come,
Behold bright genius grandeur's in this tomb,
As great a conqueror as ere drew breath:
First by ambition, conquered here by death.
Fate fealed his date, his name expanded flies
On fame's proud pinions towering to the skies.
Long as the isle of St. Helena stands,
So long the loud obstreperous trump of fame,
To future ages sounds Napoleon's name (1).

» Le dévouement que notre vieux soldat paraissait avoir pour Napoléon me fit supposer que ses camarades partageaient ses affections : « Croyez-vous, lui dis-je, que la » garnison de l'île ait beaucoup regretté son prisonnier ?— » Je l'ignore, monsieur, me répondit-il ; nous faisions ici » un rude métier, toujours aux aguets, ou en faction. » Après lui avoir glissé dans la main une demi-guinée, nous remontâmes à cheval, et nous partîmes au galop pour Longwood, situé à un mille et demi plus loin. Nous

(1) « Voyageur contemplatif, viens ici méditer sur cette grande tombe ! Ici, le premier, le plus ambitieux des conquérans a été conquis par la mort ; ici le sort a marqué le terme de sa vie. La renommée, dans son vol sublime, a porté jusqu'aux cieux son nom écrit sur ses ailes, et de sa trompette éclatante elle le fera résonner dans les siècles à venir, tant que Sainte-Hélène restera debout sur l'Océan. »

traversâmes, avant d'y arriver, un bouquet d'arbres d'un aspect aussi triste que le sol aride qui les portait, et nous descendîmes à l'entrée de la salle de billard. La maison consiste en un rez-de-chaussée très-bas; les pièces en petit nombre dont elle se compose sont étroites, sombres, humides; leur aspect n'était guère plus riant, quand elles étaient meublées et que l'empereur y résidait. Aujourd'hui la maison est complètement dévastée. La chambre où le grand homme rendit le dernier soupir n'est plus qu'une grange; son cabinet de repos, un grenier; cette bibliothèque où il passait presque toutes ses heures, où il dictait les Mémoires immortels qu'il a légués à l'univers, est convertie en volière. Sa chambre à coucher, et les deux pavillons de ses fidèles aides-de-camp, Gourgaud et Montholon, ne sont plus que des étables. Je montai à la soupente où couchait le jeune Las Cases : on peut à peine s'y tenir debout. Comment s'étonner que Napoléon se soit plaint avec amertume des indignes traitemens qu'il avait à subir ? La maison qu'on lui donna pour résidence est si affreuse, que, malgré les souvenirs imposans qui s'y rattachent, on ne l'a jugée bonne qu'à servir de magasin !.. Le jardin où Napoléon venait se promener existe encore; à cela près, il ne reste à Longwood aucune trace de sa résidence. La nouvelle maison que le gouvernement britannique lui destinait était grande, commode, assez jolie et bien meublée; mais il n'a jamais voulu l'habiter, et d'ailleurs, lorsqu'on l'acheva, les progrès de sa maladie ne lui permettaient guère d'en prendre possession.

» Tandis que je parcourais Longwood et ses alentours avec cet intérêt dont ne peut se défendre quiconque a lu quelques lignes de l'histoire contemporaine, et que je faisais remarquer à mes compagnons combien il était malheureux pour l'Angleterre d'avoir à subir tout l'odieux de

sa captivité, quand elle seule, entre tous les peuples de l'Europe, n'avait rien à y gagner, un jeune dandy qui n'avait vu dans notre excursion qu'une partie de cheval dans les montagnes, et qui ne savait rien touchant Napoléon, si ce n'est qu'un général de ce nom avait perdu la bataille de Waterloo, vint à nous d'un air dégagé, et après quelques anachronismes sur le compte du grand capitaine : « Voilà, me dit-il, une maison fort jolie, comment la » nomme-t-on ? » J'eus peine à me contenir, et remontant à cheval, sans lui répondre : Hélas ! me disais-je, deux fois aujourd'hui je me suis plongé avec délices dans le passé, la tête et le cœur absorbés par les images sublimes que l'histoire a déroulées à mes yeux, et voilà qu'un sot, qui n'a jamais compris le charme mélancolique de mes illusions, vient m'y arracher par la plus niaise des questions.

» Le déclin du jour précipita notre retour à James-Town ; quelques heures après, l'*Ile de l'Océan* disparaissait à nos regards, et un vent favorable enflait nos voiles dans la direction de notre chère patrie, où nous rapportions des souvenirs qui ne s'effaceront jamais. Qu'avions-nous vu ? d'arides montagnes, un toit délâbré, une pierre sans nom ; mais ces montagnes, c'était Sainte-Hélène ; ce toit, l'asile du héros que l'Europe ne pouvait contenir ; et cette pierre, son tombeau.

» Ce tombeau restera, dit-on, à Sainte-Hélène, pour faire à jamais l'orgueil de ce point isolé du monde ; car, par une inconcevable résolution, une chambre française n'a pas voulu que les restes de Napoléon fussent scellés sous cette colonne qu'il éleva de ses mains avec les canons conquis par l'épée de ses braves. Chose plus étrange ! la France, émancipée par les immortelles journées de juillet, n'a pas même encore songé à substituer à l'ignoble âtre de cui-

sine, dont on a recouvert la sépulture du grand homme, un monument simple comme le génie, mais construit de matériaux indestructibles comme les traces qu'il laisse dans le monde. Non, cette indifférence n'est pas même justifiée par les considérations de la politique. Dans ce siècle raisonneur, la stabilité d'une monarchie constitutionnelle n'a rien à craindre des souvenirs du plus brillant despotisme. Pour montrer sa sécurité, le sage prince qui gouverne aujourd'hui la France aurait pu offrir impunément au monde le plus grand des spectacles ; c'eût été de réclamer lui-même les restes de Napoléon, et, à Paris, de faire conduire par ses fils le deuil de ces grandes funérailles. »

(*United Service Journal.*)

JOURNAL D'UN MÉDECIN.

N° II.

LE CANCER. — LE DUEL.

Je n'ai point prétendu offrir à mes lecteurs la complète histoire de mes expériences cliniques et de mes progrès dans la science médicale : tout mon travail se réduit à la reproduction fidèle des scènes qui m'ont frappé le plus vivement dans le cours de ma pratique. Ce n'est pas le médecin qui disserte, ni le philosophe qui discute, c'est l'homme que les maux de l'humanité intéressent, c'est l'observateur de ses vertus et de ses souffrances, qui s'occupe à tracer au hasard quelques-uns de ses plus vifs souvenirs : leur incohérence n'étonnera personne. Aucun lien commun ne peut unir les esquisses isolées dont ces Mémoires vont se composer : ma profession de médecin est le seul point central auquel tous ces récits viennent aboutir; rayons divergens, dont la coïncidence est réelle, mais légère et à peine sensible.

Tout le monde a répété ce vieil axiome : «Que les femmes savent opposer à la douleur physique une force, une intensité de courage dont nous serions incapables. » Elles plient sous le faix de l'angoisse qui nous briserait; leur existence plus souple et plus nerveuse se relève avec une merveilleuse élasticité. Nées pour être mères, celles à qui Dieu confia le soin des générations et la transmission de la vie, celles qui enfantent l'homme au milieu des douleurs, devaient, pour accomplir les vues de la nature, résister à

ce que la souffrance a de plus poignant. Le récit suivant le prouvera. Que ceux dont la sensibilité trop faible ne soutient pas l'aspect des tortures humaines, et recule devant la réalité, devant son horreur, devant son dégoût, ne jettent point les yeux sur ces pages où tout est vrai, mais d'une vérité repoussante et terrible. Les ames plus fortes y verront un spectacle fait pour les intéresser; la hauteur du courage et la puissance de la volonté réunies à tout ce que la sensibilité a de plus touchant.

Madame Saint-A***, née de parens nobles, et honorablement établie, était depuis plusieurs mois en proie à ce fléau de son sexe, *un cancer* au sein. J'étais son médecin ordinaire, et je ne voyais pas, sans un profond sentiment de peine, cette belle personne, dont la douceur était vraiment angélique, succomber à un mal affreux. On sait avec quelle rapidité ce fléau, dévorant les chairs de la victime, et la soumettant d'heure en heure à une nouvelle agonie, porte dans son sein une morsure sans cesse plus douloureuse, et qui surpasse les déchiremens de la flamme et du fer. C'était un spectacle touchant que cette résignation presque calme sous des douleurs atroces : point de cris; à peine des larmes : quand nous réussissions à lui donner quelques intervalles de repos, quelques momens de bien-être, elle levait vers nous ses beaux yeux, d'une expression si tendre, et qui témoignaient la vive gratitude qu'elle ressentait : quelque habitué que je fusse à contempler la souffrance dans toutes ses variétés, je me sentais ému. Aucun symptôme d'impatience ou d'irritabilité, aucune plainte ne lui échappaient : aucun signe de mécontentement ne révélait ses tourmens.

Un matin, je la trouvai étendue sur le sofa de son salon. La pourpre éclatante du velours qui recouvrait le meuble

faisait ressortir encore la pâleur extrême de la malade. Ses sourcils légèrement plissés, quelques rides sur son front, annonçaient seuls la contrainte qu'elle s'imposait, le triomphe qu'elle remportait sur elle-même. Il y avait dans ce repos une intensité de souffrance qui me faisait frissonner.

« Comment avez-vous passé la nuit? lui demandai-je. »

Sa voix était tremblante, mais douce. « Oh! répondit-elle, cette nuit a été bien cruelle. Je suis heureuse que le colonel Saint-A*** ne soit pas ici; il aurait beaucoup souffert ! »

Alors entra dans sa chambre, en sautant et en riant, un petit garçon de quatre ans, le fils unique de la malade. Ce bel enfant aux cheveux blonds et bouclés, ignorant que sa mère était en proie à une mort lente, et que là, devant lui, elle expirait peu à peu ; le contraste de tant de gaîté, de vie, d'avenir et de bonheur, avec la perspective d'un prochain trépas ; c'était-là une de ces situations tragiques à force de naïveté, que l'on trouve si souvent dans la vie privée, mais que l'on remarque rarement. Je pris l'enfant entre mes bras, je le plaçai sur mes genoux, et je cherchai à l'amuser un moment en faisant sonner les cachets et la chaine de ma montre : j'avais peur que ses cris enfantins et ses caresses turbulentes ne troublassent le repos de sa mère. Elle le regarda fixement, tendrement, avec une expression indéfinissable. Puis sa main blanche, transparente, maigrie par la souffrance, couvrit tout-à-coup ses yeux ; et je vis des pleurs s'en échapper. Elle ne prononça pas un mot. Que de sentimens, que d'idées, que de malheurs dans cette minute et dans ce mouvement! La mère était là toute entière : la vue de son jeune fils avait vaincu son courage.

Cependant la maladie fit de rapides progrès. Une opéra-

tion devint inévitable ; c'était un moyen unique, mais incertain, de sauver Mme St.-A***. Un chirurgien habile, que je m'étais adjoint et qui me secondait avec beaucoup de talent et de zèle, se chargea de communiquer à la malade cette triste nouvelle. Il lui demanda si elle croyait avoir assez de force pour soutenir l'opération. Un sourire doux et triste se forma sur ses lèvres. La résignation y était empreinte.

« Oui, nous dit-elle ; voici déjà quelque tems que j'y pense, et je me suis habituée à cette idée ; je m'y soumettrai de mon mieux, mais à deux conditions : l'une, c'est que mon mari n'en saura rien, avant son retour ; la seconde, c'est que, pendant l'opération, l'on ne me liera point les mains, et qu'on ne me bandera pas les yeux. »

Elle appuyait sur cette dernière condition d'une manière tellement expresse et positive, que nous n'osâmes pas nous opposer à une volonté qu'elle exprimait avec tant de force. Le jour de l'opération fut fixé. Elle était calme, résolue ; le chirurgien me regardait d'un air de doute et de crainte, que Mme St.-A*** n'eut pas de peine à interpréter.

« Je devine ce que vous pensez, lui dit-elle ; mais j'espère bien vous prouver qu'une femme sait, quand il le faut, se montrer courageuse. »

Nous convînmes définitivement du jour : c'était un mercredi. Le chirurgien, son aide et moi, nous fîmes placer dans la voiture qui devait nous conduire chez la malade la boîte d'instrumens nécessaires pour l'opération. Avouerai-je une faiblesse dont les membres de ma profession blâmeront la puérilité ? Un tremblement nerveux me saisit, et je frissonnai en songeant que ces instrumens de torture avaient coûté la vie à plus d'une femme.

« Êtes-vous bien sûr, dit le docteur R. à son domestique, que tout est à sa place, et que rien ne manque ? »

Sans se contenter de la réponse affirmative qu'il reçut, le docteur visita lui-même la boîte, et s'assura que toutes les précautions avaient été prises. Ce n'était pas sans motif. Un jour, je m'en souviens encore avec douleur, je vis un patient expirer entre les bras du chirurgien, faute de cette attention indispensable. On ne put trouver dans la boîte l'instrument d'une forme spéciale dont un cas particulier exigeait l'emploi : cet oubli donna la mort à l'infortuné.

Mme St.-A*** habitait une maison élégante située à deux milles de Londres. A deux heures, notre voiture se trouvait à sa porte. On nous introduisit dans un salon dont les fenêtres donnaient sur un magnifique jardin ; sa situation isolée et le silence profond qui y régnait convenaient à la triste scène qui devait bientôt y avoir lieu. Le domestique qui nous ouvrit était pâle ; ses yeux étaient hagards : il nous regardait évidemment comme des bourreaux et non comme des médecins. Le peuple et les classes qui s'y rattachent n'ont pas en général beaucoup de foi dans la science médicale. Ils ont de l'horreur pour cette boucherie chirurgicale, qui réussit quelquefois à sauver la vie d'un malheureux, mais qui n'aboutit souvent qu'à déchirer ses chairs palpitantes et à empoisonner son agonie. Je contemplai douloureusement notre appareil : aujourd'hui même, après une longue expérience, il m'est impossible de me défendre, à cet aspect, d'un mouvement de frayeur. Ces linges, ces serviettes, ce bassin pour recevoir le sang de la victime ; l'eau chaude, l'éponge, la lame brillante des instrumens que l'on affile et que l'on essaie ; tout cela me paraît horrible. Non, les préparatifs d'une bataille n'ont rien d'aussi odieux. Le canon gronde ; les armes étincellent ; les tambours, les trompettes résonnent de tous côtés : cette pompe meurtrière et magnifique enivre

l'homme d'espoir, d'ambition et d'orgueil. Au contraire la salle de l'opérateur est le théâtre obscur d'un supplice douloureux, dont le succès est problématique.

Enfin, on envoya dire à Mme St.-A*** que tout était prêt et qu'on l'attendait.

Le chirurgien, dont le caractère endurci et la sensibilité robuste ne voyaient dans ce qui causait ma crainte que l'exercice ordinaire de sa profession, et l'occasion heureuse de déployer son habileté, souriait de mon inquiétude; et je repoussais, non sans indignation, quelques plaisanteries assez déplacées, lorsque la porte s'ouvrit; Mme St.-A*** entra suivie de deux domestiques. Sa physionomie était calme, mais composée; sa démarche ferme. Sur son pâle visage, un sourire, aussi triste que le dernier rayon des jours de novembre, témoignait sa mélancolique résignation. Elle pouvait avoir de vingt-six à vingt-sept ans; et, dans ce moment même, sans parure, prête à subir une opération terrible qui l'exposait à la mort, elle paraissait belle. Ses longs cheveux bruns, dont un reflet cendré augmentait la beauté et variait la nuance, étaient épars sur un front et des épaules dont la blancheur l'eût emporté sur celle de l'ivoire. Ses yeux bleus, naturellement voilés et à demi couverts par de longs cils châtains, avaient perdu cette expression de langueur et de pensive rêverie qui en faisait ordinairement le charme. Une anxiété vive y étincelait; et la puissance de l'ame, la force de volonté cherchant à triompher à la fois des terreurs réunies de la mort et de la douleur, ne pouvaient étouffer entièrement cette agitation trop naturelle qu'on lisait dans ses regards. Ses traits étaient réguliers; le ciseau le plus habile n'eût pas arrêté avec une délicatesse et une précision plus exquises les contours de la bouche et du nez. Son teint, ordinairement peu coloré, semblait transparent comme l'albâtre, dans ce

moment où le sang, violemment refoulé vers le cœur, abandonnait les autres parties du corps. C'est une observation singulière, mais vraie et appuyée sur des faits assez nombreux, que les plus belles femmes sont surtout exposées à cette terrible maladie.

On jeta un grand schall des Indes sur la robe de mousseline blanche qu'elle portait : elle s'assit. Quoi! me disais-je! tant d'innocence, de beauté, sont destinées à subir l'angoisse mortelle que le bourreau n'inflige pas au plus coupable des hommes! Cette pensée cruelle m'absorbait : cette iniquité du ciel envers nous me glaçait d'effroi. Il n'y a, contre de telles scènes et les réflexions qu'elles inspirent, qu'un seul recours, un seul espoir, c'est la croyance à un meilleur avenir.

Une bouteille de vin de Porto et un verre furent placés sur une table à côté d'elle. Elle me fit signe de m'approcher, et comme si elle eût deviné mon émotion, elle m'invita à boire un peu de vin ; il y avait dans sa physionomie un mélange de sagacité et de malice, qui, dans une telle circonstance, m'émurent singulièrement.

« Permettez-moi, lui dis-je, de vous offrir quelques gouttes de ce vin de Porto.

— Volontiers, si vous croyez que cela me soit utile, répondit-elle d'une voix à peine intelligible. »

Ses lèvres effleurèrent le verre, et elle me le rendit, en me disant, avec une expression de gaîté douce :

« Allons, docteur, je crois que vous avez aussi besoin de tonique. Oui (et sa voix devint émue), je vous devine, et je suis bien sensible à vos attentions pour moi, à votre bonté, à la crainte que vous avez et que vous voudriez dissimuler. »

Je replaçai le verre sur la table, admirant cette grâce de discours et ce charme de sensibilité qu'une femme seule

peut porter dans l'exercice des plus hautes vertus. Elle se tourna vers le chirurgien, et lui dit :

« Mon cher docteur, pardonnez à la faiblesse d'une femme, et à ce que vous pourrez regarder comme un frivole caprice. Voici une lettre de mon mari; elle m'est chère; elle contient l'expression de toute son affection pour moi. Pourriez-vous la tenir... là... devant mes yeux... pendant le tems que je passerai ici... J'ai besoin de la voir... je sens que cette idée vous fera pitié; mais vous m'accorderez sans doute cette grâce... vous le voulez bien, n'est-ce pas?

— Madame, en vérité, je ne puis consentir à cela. Il est impossible que cette lettre n'augmente votre émotion. Le plus parfait repos nous est nécessaire.

— Vous êtes dans l'erreur, reprit-elle avec fermeté. Elle produira l'effet contraire; je vous assure que la vue de cette lettre me donnera du courage... Et si je dois... »

Elle allait achever... « *Si je dois mourir...* » mais elle s'arrêta; elle ne put prononcer ces mots : cette femme si forte craignait la mort; elle s'armait du courage nécessaire pour la braver, tout en la redoutant. Ses yeux se fermèrent un instant, sa main était froide, couverte d'une transpiration glacée. Elle me donna la lettre; elle ne tremblait pas; elle était immobile.

« Si je vous accorde ce que vous exigez, lui dis-je alors, (et c'est malgré nous que nous y consentons), ce sera sous une condition; vous me permettrez de vous tenir les mains pendant l'opération.

—Avez-vous peur de moi, docteur?» me répondit-elle; et un sourire agita ses lèvres.

Cependant elle ne fit plus de résistance. Le chirurgien s'impatientait de nos délais. Tout était prêt. Il s'approcha de l'air le plus dégagé du monde; vous eussiez dit qu'il

s'agissait d'une fête ou d'une noce. Aucune trace d'émotion sur son visage. Je donne ce docteur pour le modèle des chirurgiens opérateurs : un malade, à son aspect, ne doit plus croire à la possibilité de mourir ; tant cette figure est riante, épanouie, tant ses paroles sont rassurantes !

« Allons, allons ; ce tête-à-tête est-il achevé ? Voyons, madame, il faut vite terminer cette petite affaire ; ensuite nous aurons la santé, la joie ; et nous causerons tant qu'il nous plaira.

— Je suis prête, monsieur. Tous les domestiques sont-ils sortis ? demanda-t-elle à l'une de ses femmes de chambre.

— Oui, madame, répondit cette femme, qui fondait en larmes.

— Et mon petit Henri ? » En prononçant ces mots, la voix de Mme St.-A*** s'affaiblissait. On lui répondit affirmativement.

« Eh bien, me voici prête. »

Une des femmes de chambre souleva le schall qui couvrait ses épaules. Le chirurgien la plaça obliquement sur un des coins de la chaise, rejeta son bras gauche sur le dos du siége, et lui ordonna de tenir la tête tournée vers l'épaule droite ; elle découvrit sa poitrine avec autant de calme que s'il eût fallu changer de vêtement pour aller au bal. Elle me donna sa main droite. Je pris de la main gauche la lettre de son mari, et je la plaçai devant ses yeux, comme elle l'avait désiré. Elle me remercia d'un de ces regards qui ne s'oublient jamais. Son langage me disait : Je serai forte ; vous verrez ce que je puis. Elle souriait à la mort présente. Répondez, héros du champ de bataille, vous dont le sang coule et qui gardez un front serein, votre héroïsme ne pâlit-il pas devant celui-là ?

Ses paupières s'abaissèrent, ses yeux se fermèrent à demi ; elle les tint attachés sur le papier que je déployais devant

elle ; sa pensée, son ame, sa vie, semblaient se concentrer sur une écriture qui lui était si chère et si connue. On eût dit qu'elle voulait échapper à la douleur en transportant, pour ainsi dire, son existence tout entière hors d'elle-même, en la fixant sur l'objet de son affection. L'air d'assurance du chirurgien ne le quitta pas un instant ; il commença d'une main ferme et d'un coup d'œil sûr sa terrible opération. Je vis l'acier pénétrer dans le sein palpitant ; et la confiance que j'avais dans l'admirable habileté dont il a fourni tant de preuves put seule me donner la force de rester spectateur de cette scène. Elle trembla quand la lame aiguë pénétra dans la chair vive ; un frissonnement convulsif agita tout son corps ; une teinte cadavéreuse couvrit son visage; mais elle ne bougea pas, elle ne fit pas un mouvement pour se dégager; et ne prononça pas une seule parole.

J'espérais un moment qu'un évanouissement subit l'arracherait aux angoisses de l'opération, et que, pendant cet état d'insensibilité, on pourrait achever l'extirpation du cancer. Mais il n'en fut pas ainsi. Son œil, dont la convulsion de la douleur semblait encore augmenter l'éclat et l'ardeur, ne se détachait pas du papier sur lequel son long regard semblait se perdre avec une intensité d'affection et d'attention inexprimable. L'opération dura long-tems; elle fut plus douloureuse encore que nous ne devions nous y attendre ; un seul soupir s'échappa de son sein déchiré. Quand le dernier bandage fut appliqué :

« Docteur, murmura-t-elle, est-ce fini ?

— Oui, madame ; nous allons vous porter dans le lit.

— Non, non. Je marcherai bien ; j'espère pouvoir me soutenir. »

Elle tenta de se soulever. Nous l'en empêchâmes, dans la crainte trop fondée, que le mouvement n'eût pour elle

des conséquences funestes. Elle renonça à son projet, et nous la déposâmes sur son lit. A peine couchée, elle tomba dans un évanouissement profond. Nous la crûmes morte. Dans cette lutte épouvantable, l'énergie vitale avait-elle succombé ? Le miroir que nous approchions de ses lèvres immobiles ne se ternissait plus que d'une imperceptible vapeur. Cependant nous la vîmes revenir à la vie. Un narcotique qui lui fut administré lui procura sept heures de sommeil, et le lendemain, le danger le plus imminent était passé. Sa convalescence fut lente. Aux devoirs de ma profession se joignait une admiration profonde pour cette fermeté d'ame, dont j'ai vainement essayé, par un récit fidèle, de donner une légère idée. Je la soignai assidûment, avec zèle, avec persévérance; et j'eus le bonheur de la voir renaître.

Un jour qu'elle venait de recevoir une lettre qui lui annonçait le retour de son mari, je la vis triste, et quelques mots qui lui échappèrent me révélèrent cette pensée toute féminine qui venait d'agiter son cœur. Elle songeait à sa beauté, dont le fléau n'avait pas altéré le charme extérieur, mais qui portait sa cruelle et ineffaçable empreinte: je la consolai de mon mieux.

« Ah ! s'écria-t-elle....., et mon mari ! » Puis elle s'arrêta, essuya une larme, et dit :

« J'espère cependant qu'il m'aimera encore ! »

A ce trait si touchant de courage féminin, à cet héroïsme que tempère et nuance, pour ainsi dire, une si douce sensibilité, j'ai opposé dans ma pensée plusieurs actes de courage viril que le cours de mes observations m'a soumis. Aucun ne l'égale selon moi, en moralité, en profondeur, en noblesse. Témoin de plusieurs duels, j'y ai vu des preuves d'une rage atroce, d'une soif de sang humain qui fait frémir, d'une obstination incroyable à donner la mort

ou à la recevoir. C'est la frénésie de la bête féroce et non la bravoure de l'homme. Je ne rapporterais point les détails du duel dont on va lire l'horrible récit, je ne révélerais pas des faits vraiment épouvantables, si je n'étais bien sûr que tous les acteurs du drame ont péri, et que les familles même auxquelles ils appartenaient, dispersées ou éteintes, ne pourront me reprocher la cruauté de leur rappeler ces circonstances.

Un jeune lord, dont je tairai le nom et dont la race n'existe plus, m'avait invité à passer le tems des chasses avec lui, dans son petit château de Somersetshire : on sait que ces résidences temporaires, nommées *Shooting-boxes* (1), sont le rendez-vous ordinaire des gens de bon ton, que la vie monotone de leurs tourelles gothiques et la vie brillante de Londres ont fatigués pendant l'été et pendant l'hiver. C'est là que les goûts de la jeune noblesse anglaise se développent avec le plus d'énergie. Lord Byron, dans Newstead-Abbey, fut un exemple remarquable de ce genre d'existence pugilistique, chasseresse, libertine, buveuse, assurément fort peu morale, opposée à la délicatesse des mœurs, mais vive, amusante, entraînante, étourdissante, et où la morgue aristocratique, se dépouillant enfin de ses priviléges et de ses ridicules, rentre dans toute l'indépendance sauvage et ne se distingue de la roture que par l'extrême véhémence des excès qui l'entraînent.

Lord F***, qui devait suivre la carrière des armes, se trouvait environné dans sa résidence de Somerset d'une foule de jeunes militaires, dont la gaîté impétueuse et l'esprit vif jetèrent un grand mouvement sur la scène brillante et champêtre où je n'étais que spectateur. Toutes les folies occupèrent notre tems : des mystifications perpétuelles, des plaisanteries sans fin, la bonne chère, d'excellent vin,

(1) *Loges-de-chasse;* rendez-vous de chasse.

de beaux chevaux qu'on mettait sur les dents, les fermiers du voisinage dont on respectait le repos et les pâturages, mais dont on attaquait sans pitié les filles et les femmes; comédies impromptu; soupers prolongés bien avant dans la nuit; paris extravagans; parties de chasse interminables; la pêche; le jeu; le tir au pistolet; tous ces amusemens, qui se succédaient avec une éblouissante rapidité, devinrent monotones après quinze jours de ce délire joyeux. Lord F*** nous proposa de varier nos jouissances : la petite ville de T*** est située à peu de distance du château que nous habitions. Nous fîmes annoncer dans les papiers publics un bal par souscription, qui devait avoir lieu dans cette ville, et où tous les nobles des environs et leurs familles ne pouvaient manquer d'affluer. Le patronage de lord F***, la présence de ses brillans amis, y attirèrent en effet une société nombreuse : on vint à notre bal de dix lieues à la ronde; tout réussissait au gré de nos désirs.

Il fallait voir cette petite ville, trop exiguë pour la foule des danseurs qui s'y étaient rendus, transformée en une espèce de camp, où une bacchanale joyeuse avait lieu. Le son des instrumens, répercuté par de hautes collines qui l'environnaient, allait éveiller les paysans d'alentour; et les bourgeois, excités par le spectacle, improvisèrent de leur côté une fête presque aussi bruyante que la nôtre. Vous eussiez dit Abdère et ses Abdéritains.

Les beautés des environs avaient répondu à notre appel. Jamais cavaliers aussi élégans, société aussi choisie n'avaient attiré leurs regards! Comme tous ces jeunes cœurs battirent! Combien cette séduction était puissante! Qui aurait pu y résister? La plupart des amis de lord F*** se faisaient remarquer par la noblesse de leurs traits et surtout par la grâce de leurs manières. Presque tous connaissaient à fond ce manége de coquetterie, ce dialecte insignifiant et

puissant, cet art de pénétrer dans le cœur d'une femme, au moyen d'un jargon frivole, composé de riens qui enchantent et d'adroites flatteries qui enivrent. Seul, je ne partageais, avec mes camarades de plaisir, aucun de ces avantages : ma figure est sans régularité, ma taille sans noblesse; mes manières sont sans apprêt. Spectateur d'une scène mouvante et animée, j'y jouai le rôle de personnage muet ou de comparse. Mes études, mes malheurs, mon attachement pour ma femme et les plaisirs paisibles du foyer domestique, ne m'ont pas rendu propre à ce métier de séduction légère, si influente dans les salons. Je me contentai de danser deux contredanses avec une jeune personne abandonnée, une de ces pauvres créatures auxquelles on ne fait point d'attention, parce qu'elles sont laides, timides, gauches, et que le sentiment de leur isolement leur enlève la présence d'esprit, l'éclat de saillies et la prétentieuse activité de conversation qui supplée quelquefois aux avantages extérieurs et même à la supériorité intellectuelle.

Dans la foule des danseuses, une jeune personne se faisait remarquer par sa beauté et sa modestie. Surnommée *la Violette de Hazeldon,* par allusion à la grâce timide de son caractère et au charme de ses manières, elle était environnée d'adorateurs, qui briguaient, dans toute la force de l'expression, la faveur d'être son cavalier. Les romanciers et les conteurs ont jeté sur les portraits une certaine teinte d'insipidité; on rit de ces beautés parfaites, toutes symétriques, toutes adorables, qui sortent dans leur régularité irréprochable des pinceaux créateurs de ces généreux écrivains. J'essaierai, malgré la défaveur qui s'attache à ces descriptions, de faire poser devant le lecteur la timide *Violette de Hazeldon.* Ses yeux étaient absolument de la teinte azurée, mais profonde, dont cette jolie

fleur se pare quand elle s'épanouit : grands, languissans, pleins d'ardeur et de tendresse, ils répandaient un prestige rare de sensibilité et d'énergie sur des traits dont la régularité eût pu d'ailleurs paraître froide et sans éclat. Le contraste d'une physionomie presque sévère et de ces regards qui trahissaient l'ardeur de son ame, avait quelque chose d'enchanteur : on croyait y lire à la fois la profondeur des affections, leur constance et leur force. Une forêt de cheveux châtains se répandait en boucles naturelles et soyeuses sur un beau front et des épaules charmantes. Délicatesse exquise, fierté gracieuse ; quelque chose de flexible et de noble dans toute la tournure : tels étaient les traits principaux qui la distinguaient. Qu'on me pardonne ce long détail qui pourra sembler romanesque : on doit en attribuer la prolixité à l'impression vive que cette jeune personne m'a laissée, au désir de la faire connaître, et au souvenir que j'ai conservé de l'événement dont sa beauté même a été cause et dont il me reste à raconter les circonstances.

Tous nos jeunes gens, excepté lord F***, captivés par les charmes de cette jeune personne, rivalisaient auprès d'elle de galanterie et de soins. Un jeune capitaine des gardes-du-corps, dandy célèbre, héritier d'une grande fortune, remarquable par sa taille athlétique et la beauté de sa figure, semblait briguer avec plus d'ardeur que tous les autres, l'honneur de plaire à la jeune Marie. Le plus empressé, après lui, était un jeune homme, d'une famille distinguée, et qui se destinait à la carrière diplomatique. Souriait-elle à l'un ? l'autre fronçait le sourcil. Semblait-elle écouter avec plus d'attention les discours du capitaine ? une expression de mécontentement venait obscurcir le visage de son rival, que je nommerai *Trévor,* afin de cacher le nom véritable de sa famille, dont

aucun descendant direct ne subsiste, mais dont les relations de parenté étaient aussi nombreuses qu'honorables.

Une circonstance de peu d'importance apparente fit éclater entre ces deux personnes une guerre née de la jalousie violente qui les agitait depuis le commencement de la soirée. Le capitaine *** s'était emparé de la main de la belle Marie, avec laquelle il comptait danser la première contredanse. Trévor l'arrête en lui disant :

« Capitaine, j'ai la parole de mademoiselle; j'espère que vous me la céderez. Mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Marie, c'est à vous que j'en appelle. »

Les joues de Marie se colorèrent d'une rougeur subite: elle prévit la querelle qui allait avoir lieu.

« Je crois, dit-elle, me souvenir en effet d'avoir promis à M. Trévor : mais, si je le pouvais, je danserais avec tous les deux. Capitaine! vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas ? » Et le regard suppliant de la jeune fille semblait demander grâce au rival jaloux.

Le capitaine s'éloigna, non sans avoir jeté sur Trévor un coup d'œil étincelant, qui le menaçait et le provoquait à la fois. Peu de tems après je le vis quitter la salle. Je ne sais quelle conviction secrète m'avertissait que cet incident léger serait fertile en malheurs. Je connaissais la hautaine inflexibilité de l'un et de l'autre. Trévor, tout en dansant avec Marie, cherchait du regard le capitaine, dont il avait deviné les intentions hostiles et saisi la pensée secrète. Aux soins attentifs dont il comblait sa belle danseuse, se joignait une anxiété secrète et une colère concentrée.

Huit jours après, lord F***. donna un dîner splendide à la plupart de ceux qui l'avaient accompagné au bal dont je viens de parler. Trévor et le capitaine étaient de ce nombre; je résolus de les observer tous deux. Le capitaine arriva le premier et alla se placer à la fenêtre. Trévor des-

cendit de cheval près de la porte extérieure ; le capitaine l'aperçut ; il pâlit ; ses lèvres se contractèrent ; il quitta son poste d'un air de tranquille indifférence qui trompa tout le monde excepté moi. Cependant il se tenait debout à l'extrémité de la salle, précisément en face de la porte d'entrée et les yeux attachés sur elle. Les rivaux se saluèrent mutuellement, avec une froideur assez marquée, mais sans impolitesse.

Vingt convives entouraient une table couverte de mets recherchés : vins excellens, service splendide, tout semblait aller à merveille ; la bonne humeur régnait ; les saillies circulaient ; le capitaine et Trévor, fort éloignés l'un de l'autre, paraissaient avoir oublié leur rivalité. A huit heures un quart, on servit le dessert, et de nombreuses bouteilles de vin de Porto, de Champagne et de Madère furent placées devant nous. Quelques-uns de ces toasts bizarres que les jeunes gens ont coutume de porter, quand les valets ont disparu, donnèrent une impulsion plus vive à la gaîté universelle. Alors notre amphitryon se leva, portant au-dessus de sa tête un verre dont la mousse écumeuse du vin de Champagne faisait étinceler les bords :

« Chers amis et compagnons de gloire et de plaisir, s'écria-t-il, que vos coupes se remplissent ! Il s'agit d'un toast qui vous sera cher ; rasade pleine ! c'est la loi ! Nous buvons à la santé de la belle Marie, de la *violette d'Hazeldon !* Je vous convoque tous ; faites-moi raison de ce toast ! »

Des acclamations unanimes attestèrent notre admiration générale pour la beauté d'Hazeldon. Le capitaine et Trévor ne furent pas les derniers à répéter le nom de la jeune fille. La main du capitaine trembla, lorsqu'il approcha le verre de ses lèvres.

« Ah ! çà, s'écria un jeune étourdi, qui se chargera de

répondre pour elle et de remercier l'assemblée au nom de la belle d'Hazeldon ?

— Parbleu, son favori de la soirée ; Trévor, répliqua un autre.

— Allons, Trévor, debout ! debout ! Pourquoi tant de modestie? Vous l'avez accaparée pendant tout le bal. Impossible de danser avec elle : à peine avait-on le tems de lui adresser une parole.

— Pour moi, interrompit lord F***, je crois que le capitaine a des droits à faire valoir. J'ai intercepté plus d'un sourire de la belle Marie ; faveurs légères sans doute, mais significatives et qui s'adressaient au capitaine. »

Trévor et son rival, également embarrassés, gardaient le silence. Le capitaine pressait violemment et d'un air agité le verre qu'il tenait à la main. Déjà étourdis par les fumées du vin, les convives prirent parti, les uns pour l'officier, les autres pour le diplomate, qui se taisaient obstinément pendant que l'on discutait leur prééminence avec autant de véhémence, de zèle et de bruit, que si le salut de l'état eût dépendu de ce ridicule débat. De tems en tems le capitaine lançait à Trévor un regard de courroux, que les étourdis n'apercevaient point, mais qui ne m'échappait pas. Un jeune baronet du comté de Cornouailles, que la physionomie sérieuse des deux jeunes gens étonnait et qui commençait à pressentir les suites de cette scène, essaya de ramener le calme, et d'apaiser l'irritation croissante à laquelle ils étaient évidemment livrés :

« Je demande la parole, s'écria-t-il, et voici ma motion. Vingt à parier contre un, que le jeune cœur de Marie est encore indécis entre ses deux adorateurs. Qu'avons-nous de mieux à faire? Consultons le hasard ; croix ou pile ! Que Trévor et le capitaine s'en remettent au sort ; le gagnant sera le chevalier en titre ! »

On rit beaucoup; mais le front des rivaux ne se dérida pas : leurs traits devinrent plus sombres. Le capitaine était pâle; l'œil fixé sur la liqueur dont son verre était rempli et qu'il buvait à petits coups, il cherchait à paraître indifférent et paisible : son émotion intérieure se trahissait malgré lui. Plus âgé, plus maître de lui-même, Trévor restait immobile; son embarras et son agitation étaient à peine sensibles. Cependant, aucun de leurs mouvemens secrets ne m'était caché. J'avais vu commencer cette scène; elle se développait clairement à ma vue. La vanité, l'amour, luttaient à la fois chez ces rivaux. Tout ce que l'ame humaine contient de plus violent se trouvait éveillé, irrité, embrâsé par cette circonstance inattendue. Pour un observateur inattentif, tant d'importance attachée à un débat si léger eût paru invraisemblable et ridicule; je connaissais trop bien le cœur de l'homme pour penser ainsi.

« Capitaine, dis-je tout bas à mon voisin, j'ai cru en vérité que cet honneur si vivement disputé vous appartenait, lorsque j'ai vu Marie rougir d'orgueil et de plaisir en recevant vos premiers hommages. »

Il essaya de sourire.

« Vous avez raison, me dit-il; Trévor n'a aucun droit à revendiquer le titre qu'on veut lui conférer : c'est mon avis du moins. »

L'air sombre des interlocuteurs glaça la gaîté des assistans.

« Mes amis, dit alors Trévor d'un ton dégagé, on a fait, ce me semble, beaucoup de bruit pour rien; mais puisqu'il en est ainsi, puisque cette discussion est engagée, puisque je me trouve forcé de dire ce que je pense, personne ici, je le crois du moins, n'a le droit de me disputer une préséance que j'ai conquise. Le guerrier que j'ai pour rival (et il appuya sur ces paroles d'une manière mar-

quée) avouera même que la belle Marie m'a conféré le titre et les fonctions que je réclame. Il est vrai que le capitaine *** a l'œil brillant, la mine fière, le ton séduisant…

— Trévor, s'écria le capitaine, rougissant de colère; pas d'insolence!

— *Insolence!* que diable ce mot peut-il signifier? Voulez-vous me chercher querelle, capitaine? Assurément, je n'en crois rien. M'est-il échappé quelque chose qui ait pu vous choquer? Je le regrette; telles ne sont point mes intentions. D'honneur, j'en serais désolé. Quant à la nymphe dont il est question, permettez-moi, messieurs, de revendiquer de nouveau le plaisir et le droit d'être ici son représentant. Oui, capitaine, en dépit de votre sombre regard et de votre air menaçant, j'oserai prendre la parole au nom de ma jolie sylphide, et remercier pour elle l'honorable assemblée qui vient de proposer un toast à sa santé. »

Trévor avait mêlé avec assez d'adresse, dans ce petit discours, la légèreté, la plaisanterie, la bonne humeur et même l'affabilité. J'espérais que le capitaine se calmerait; mais, au lieu de suivre l'exemple que lui donnait son rival, il s'écria d'une voix que la colère rendait tremblante :

« Vous vous trompez, Trévor; j'en jure sur l'honneur; vous vous trompez. Savez-vous ce que la jeune Marie a pu me répondre et quels sont ses secrets sentimens? Savez-vous si, au lieu d'accepter vos services avec joie, elle ne les a pas subis comme un ennui nécessaire?

— Cela est ridicule! J'ai revu Marie le lendemain matin; et je puis vous assurer…

— Le lendemain! vous l'avez vue le lendemain! Quels motifs pouvaient être les vôtres?

— Je ne vous dois point compte de ma conduite… Je suis, continua-t-il (en avalant un verre de vin, qui, succédant à des libations multipliées, acheva de lui enlever

la conscience de ses paroles et de ses actes), je suis maître d'adresser mes hommages à Marie ; tant pis pour ceux qui le trouvent mauvais! »

Sa figure se couvrait d'une rougeur ardente; sa voix chevrotante trahissait le progrès de l'ivresse; ses amis cherchaient vainement à l'arrêter. Il se leva, tout chancelant et évidemment troublé par les vapeurs du vin :

« Marie a reçu mes aveux; j'ai reçu les siens : je le déclare, pour vous ôter, capitaine, toute envie de continuer cette discussion. Je dis donc... »

Un murmure général s'éleva contre Trévor, que l'état où il se trouvait pouvait seul excuser.

« Trévor, reprit son adversaire; vous faites une action basse, un acte de malhonnête homme. » Il continua d'un ton douloureux et concentré. « Je ne puis me contenir; je ne le puis... Vous voulez perdre de réputation cet être innocent et faible; et moi, qui vous ai écouté avec indignation... je déclare à mon tour, en face de tous nos amis assemblés, que vous êtes... vous m'entendez... que vous êtes un *lâche!* »

Il appuya sur ce dernier mot, qu'il prononça lentement. Un silence profond régna dans la salle.

« *Lâche!* répondit Trévor, dont la voix devint plus grave et dont la figure pâlit. Vous m'accusez de bassesse et vous m'appelez... *lâche!* »

Alors, le verre à la main, il se leva, et debout, en face du capitaine, il répéta ce mot : *Lâche!*

« Oui; je l'ai dit, reprit l'autre d'un ton ferme.

— Vous savez quelles excuses vous me devez. »

Le capitaine se rejeta sur le dos de sa chaise, et fixant sur Trévor un regard intrépide :

« Je ne dis jamais rien dont je doive rougir ou m'excuser : n'attendez de moi rien de tel.

— Et n'attendez pas, reprit Trévor, lançant sur le capitaine son verre rempli de vin, n'attendez pas non plus que je vous demande excuse de cette insulte ! »

Le verre, en se brisant, meurtrit et ensanglanta le visage du capitaine; la plus grande partie du liquide tomba sur moi. Tous les assistans se levèrent en tumulte; ce n'étaient que cris confus, mouvemens incohérens, exclamations qui se croisaient et se combattaient. Les deux adversaires restaient calmes au milieu de cette scène de désordre. Le capitaine essuyait tranquillement les taches de vin qui souillaient son jabot et son gilet : Trévor, les bras croisés et immobile, conservait l'attitude qu'il avait prise; et bientôt son rival s'avançant vers le maître de la maison, lui dit tout bas :

« Mon cher F***, vous avez ici des pistolets : terminons à l'instant et ici même ce léger différend. Mon ami le capitaine V. se chargera des soins nécessaires.

—Calmez-vous, mon cher, répondit lord F*** très-agité: tout ceci est absurde. Voulez-vous faire de ma maison un théâtre de meurtre, et pour une querelle de table ! Quelle folie! Allons, donnez-vous la main et soyez amis; des gens d'honneur, comme vous l'êtes, ont déjà fait leurs preuves : voyons, un peu de raison, et que tout soit fini.

— Vous savez aussi bien que moi, reprit le capitaine, que ce que vous demandez est impossible. Capitaine V., faites-moi le plaisir d'apporter les pistolets. Vous les trouverez dans le tir de sa seigneurie. Mais à propos, continua-t-il, ne vaudrait-il pas mieux nous transporter dans la galerie même où se trouvent les armes? cela serait plus convenable, ce me semble. »

Le capitaine qui avait, dans sa vie, assisté à plus d'une affaire de ce genre, parlait de tout cela avec un sang-froid admirable.

Plusieurs des jeunes étourdis qui remplissaient la salle, et qui avaient bu beaucoup de vin, s'écrièrent à la fois :

« Eh bien ! que l'on en finisse ; c'est une affaire qu'il faut arranger à l'instant même. Des pistolets ! des pistolets ! »

Un cousin de lord F***, jeune homme d'une violence étourdie, les interrompit par ses clameurs :

« Il faut qu'ils se battent ! il n'y a pas le moindre doute à cela !

— Maudite soit cette fille pour qui deux honnêtes gens vont s'égorger chez moi ! s'écria lord F*** : maudit soit le moment où ce débat absurde a commencé ! Mon cher Trévor (il s'avança vers le groupe qui entourait Trévor), je vous en prie, je vous en supplie, je vous le demande comme une grâce, quittez ma maison. Qu'il ne soit pas dit que le meurtre a terminé le repas que j'offrais à mes amis ! Est-ce que cette querelle ne peut pas se terminer sans effusion de sang ? Allons, morbleu ! il le faut ; venez, Trévor, venez avec moi. »

Il avait saisi le bras de ce dernier et le traînait du côté du capitaine.

« Je vous remercie, disait Trévor ; mais tous les efforts de votre bienveillance sont inutiles. Impossible de terminer tout ceci autrement que par un combat ; et plus tôt nous en serons quittes, mieux cela vaudra. Mon ami, lord P., me sert de témoin ; il aura la bonté de se charger de tous les soins nécessaires. Allons, dit-il à lord P., il en est tems ; le capitaine V. vous attend : mon cher, rejoignez-le, je vous prie. »

Un des spectateurs s'approcha de Trévor et lui dit que le capitaine était si sûr de son coup, que sa balle, à dix toises de distance, coupait un schelling en deux.

« Vraiment ! s'écria Trévor, sans pâlir. Il ne me reste

plus qu'à faire mon testament ; j'ai les yeux d'une taupe, et mon affaire est faite. »

Il quitta ses amis et alla trouver le capitaine, qui causait vivement avec quelques officiers, dans un coin de l'appartement. Trévor lui tendit la main. Le capitaine, fronçant le sourcil et immobile, se retourna et garda le silence :

« Capitaine, lui dit Trévor, on prétend qu'un homme que vous avez pour point de mire est un homme mort.

— Eh bien !

— Vous n'ignorez pas que je suis myope, peu habitué à tirer le pistolet et assez maladroit de ma nature. »

Un murmure sourd s'éleva dans l'assemblée. « Quoi, me dit mon voisin, Trévor recule ; il tergiverse ! Cela m'étonne ! » Le capitaine, sur la figure duquel se peignait une curiosité mêlée de surprise et de mépris, se tut quelques momens.

« Où en voulez-vous venir ?

— Vous allez le savoir. Il n'est pas juste que nos armes soient inégales. Pensez-vous, mon bon monsieur, que je consentirai à me tenir là, debout, devant vous, et à recevoir paisiblement votre balle, sans pouvoir vous la rendre ? Non pas. Vous avez voulu que ce combat eût lieu. Votre folie en est cause ; vos paroles l'ont provoqué. C'est une affreuse et ridicule affaire, j'en conviens ; mais vous ne devez l'imputer qu'à vous. Nous nous battrons vis-à-vis l'un de l'autre, face à face, sein contre sein, pistolet contre pistolet, à bout portant, et à travers la table. Oui, messieurs (et sa voix s'éleva d'une manière furieuse) ; nous tomberons ensemble, nous périrons ensemble ; nous irons au diable de compagnie, et tout sera dit.

— C'est horrible, c'est infâme, c'est infernal ! » On entendit ces paroles retentir de toutes parts et se propager

comme un écho. « Nous ne serons pas témoins de cet exécrable combat. Nous ne voulons pas en entendre parler. C'est une boucherie, et non un duel! » Sept ou huit personnes se précipitèrent hors de la salle. Le capitaine ne répondit rien. Il consultait ses amis, et attendait qu'ils eussent décidé dans leur sagesse ce qu'il avait à faire.

« A présent, s'écria Trévor, quel est le *lâche?*

— Vous le saurez tout-à-l'heure. Vos propositions sont celles d'un homme féroce. Vous voulez un meurtre, un double meurtre; vous l'aurez. Et puisse la malédiction qui s'attache à l'assassin tomber sur vous ! Deux familles vous reprocheront la mort de deux fils uniques. J'accepte. »

Les joues du capitaine étaient couleur de cendre: cependant aucune hésitation ne se faisait remarquer dans son langage.

« Les armes sont-elles prêtes? » demanda Trévor, sans faire attention aux paroles du capitaine.

On lui répondit que les deux témoins étaient sortis pour tout préparer. Il fut convenu que l'on se battrait dans la galerie destinée au tir, et située au bout du parc, loin du corps-de-logis principal. En vain les spectateurs essayèrent-ils de faire comprendre aux antagonistes combien leur duel était barbare et épouvantable. Deux d'entr'eux se détachèrent et montèrent à cheval pour aller avertir la police. Lord F*** s'élança vers le lieu où le combat devait se passer et prévint les deux témoins de la résolution que venaient de prendre Trévor et le capitaine. Tous deux rejetèrent avec indignation les pistolets qu'ils avaient commencé de charger, et s'écrièrent qu'ils ne se mêleraient plus désormais d'une affaire si peu digne d'hommes d'honneur, et qui n'était à leurs yeux qu'un double assassinat prémédité. Cependant lord F*** leur communiqua un projet qu'ils accueillirent

avec joie : ils chargèrent à poudre le canon des deux pistolets, et convinrent de les remettre entre les mains des deux adversaires comme s'ils eussent été chargés à balle. Deux bougies furent placées sur la table. Trevor et son rival entrèrent; ils semblaient impatiens de se donner la mort.

« Avez-vous, me dit l'un des assistans, les bandages et les instrumens nécessaires?

— Que nos armes fassent leur devoir, interrompit Trevor; nous n'aurons, ni l'un ni l'autre, besoin de bandages. »

Comme je manquais de tout ce qu'une telle circonstance exige, un domestique reçut l'ordre de monter à cheval et d'aller emprunter, chez un chirurgien qui demeurait à peu de distance les instrumens et l'appareil que je n'avais pas. Il fallait voir toutes les figures pâles et attentives qui entouraient la table.

« Êtes-vous prêt, M. Trevor? demanda à ce dernier l'un des amis du capitaine.

— Je le suis. »

Les ennemis se placèrent en face l'un de l'autre. Je tremblais dans l'attente du succès que pourrait avoir notre stratagème. Mes yeux ne pouvaient se détacher des deux adversaires! je suivais tous leurs mouvemens avec anxiété. Leurs muscles tendus, leur figure blanche et immobile, leur œil fixe, leur physionomie solennelle, sombre, résolue, leur front calme et leurs sourcils abaissés, leur imprimaient un caractère effrayant et presque sublime.

« Qui nous donnera le signal? demanda le capitaine à voix basse. Dans cette sorte de duel, celui qui tire une seconde avant son adversaire est un assassin. »

Le chirurgien chez qui le domestique avait été envoyé arriva dans ce moment. « Vous donnerez le signal, » lui dit-on aussitôt. Il couvrit ses yeux de ses mains.

« Allons, lui cria Trevor, vous tardez trop! »

Le capitaine et Trevor serrèrent la main de leurs amis: un triste sourire errait sur leurs lèvres. Le chirurgien s'avança les yeux fermés, et d'une voix tremblante:

« Levez vos pistolets! »

Le canon des deux armes toucha le sein des deux adversaires.

« Quand j'aurai compté trois, vous tirerez! Une....., deux... trois!... »

Le choc les fit reculer de quatre pas; leurs amis s'élancèrent vers eux.

« Qu'est-ce que cela? s'écrièrent-ils à la fois. Qui ose se jouer de nous? Quels insolens nous trompent comme de faibles enfans! Ces pistolets ne contenaient point de balles! »

Lord F*** et les témoins expliquèrent aux deux ennemis la ruse dont ils espéraient tant de succès et qui n'en eut aucun. Ce fut en vain qu'on leur représenta qu'ils avaient assez évidemment prouvé leur courage, que la tache faite à leur honneur était lavée, qu'une réconciliation était nécessaire. Trevor, dont les dents pressées semblaient prêtes à se broyer, dans l'accès de sa colère, criait: « Non! non! cela ne sera pas.

— Le remède est facile, dit le capitaine: voici deux poignards suspendus au lambris; ils sont d'égale longueur; choisissez! »

Trevor saisit le sien avec violence.

« On ne nous trompera plus: en garde! »

La vengeance et une infernale soif de sang étincelaient dans leurs regards. Nous restions là, pénétrés d'horreur. Les poigards brillèrent; à peine l'œil pouvait-il suivre leurs mouvemens rapides. Il était difficile de décider lequel des deux montrait le plus d'adresse, tant la fureur qui les animait donnait de promptitude à leurs attaques. L'un d'eux

tomba : c'était le capitaine; son cœur était percé d'outre en outre. Sa main s'appuya sur sa blessure : «Ah ! mon Dieu !» s'écria-t-il, et ses yeux se fermèrent. Trevor tomba à genoux près de son adversaire; sa figure était agitée de mouvemens convulsifs : ses traits bouleversés respiraient l'effroi: ses mains jointes se pressaient avec violence l'une contre l'autre.

« N'est-ce pas un songe ? » s'écria-t-il.

. . . .

Trevor voyagea beaucoup, ne revit jamais la jeune Marie, ne se maria jamais, et mourut loin de son pays. Cette scène de féroce courage est encore présente à ma mémoire, comme un rêve sanglant, comme un horrible cauchemar, plutôt que comme un des faits de ma vie réelle.

(*Blackwood's Magazine.*)

—

Miscellanées.

LES LAQUAIS.

L'être qu'on nomme *laquais* fait-il partie de la chrétienté? Je ne le crois pas. C'est un accessoire, mais un accessoire indispensable de nos constitutions modernes. Comment Delolme ne l'a-t-il pas senti? Pourquoi ne pas le classer au nombre des ressorts politiques du gouvernement? ressort secondaire, sans doute, mais dont la nécessité n'en est pas moins urgente et facile à démontrer.

Ce prélat s'avance escorté de ses trois valets (1). Sans eux, croyez-vous que la mitre conserverait la majesté dont elle brille? Ils constituent son auréole; ils sont partie intégrante de la sainteté dont il rayonne, de l'éclat qui l'entoure. Le simple doyen, le chanoine, n'ont-ils pas leurs acolytes obligés, toujours debout pendant le repas, la serviette sous le bras, actifs à servir, à desservir, à découper les mets dont se nourrit l'embonpoint de leur vénérable maître? Sans ce triple assortiment de grands laquais, groupés derrière le carrosse, poudrés, galonnés, bariolés, joujous inutiles et solennels, daignerions-nous seulement jeter les yeux sur ces languissantes et délicates figures, ces formes aristocratiquement maladives, ces élégantes et molles sylphides que traînent deux chevaux bai-bruns?

(1) La livrée des domestiques, et surtout les chapeaux des cochers appartenant aux évêques et aux archevêques anglais, se font remarquer par des formes spéciales et grotesques.

Cette femme à la mode, que le fardeau du tems accable et qui s'en délivre en passant d'une boutique à l'autre, en épuisant à la fois la complaisance et les cartons de tous les marchands de nouveautés, ne perdrait-elle pas une partie de sa grâce et de son prestige, si vous lui ôtiez ce héraut-d'armes qui se tient à la porte du magasin, et dont la canne à pomme d'or, le chapeau à cocarde, les bas blancs, la culotte courte et les mollets gigantesques révèlent le rang et trahissent les titres de sa maîtresse? N'est-il pas fort agréable de se constituer ainsi une double existence, et d'avoir au dehors son représentant, son Sosie en livrée, pendant que l'on occupe l'intérieur de son carrosse ou de son hôtel?

N'est-ce pas là se multiplier soi-même? A peine la grande dame a-t-elle fini de déplier et d'entasser la soie, la mousseline, le velours sur le comptoir du marchand, le commis apparait sur le seuil, mince, complaisant, souriant; le signal qu'il donne est compris du laquais, qui s'élance aussitôt; les marches s'abaissent; la dame franchit d'un bond l'espace qui la sépare des coussins de sa voiture: dans cette agilité élastique d'un pas qui semble à peine toucher le marche-pied sur lequel elle s'appuie, vous reconnaissez les fruits de l'éducation isolée qui donne aux filles de l'aristocratie des gestes, une démarche, un son de voix faciles à reconnaître. La portière se referme; le valet, d'un seul élan, remonte à son poste; le char s'enfuit, et trompe par la rapidité de son vol l'admiration d'une foule ébahie. Quel spectacle! Quelle magie! Faites disparaître les laquais, la moitié du charme s'évanouit.

Heureux accessoire de l'opulence! Et qui ne voudrait occuper la place de cet homme, toujours attaché aux pas de la beauté, de la grâce, de l'élégance, dont tous les mouvemens sont commandés par elles? Sa maîtresse fait

un signe; il accourt. Elle parle; il écoute. Elle se tait; il attend. Il ne respire que par sa permission; il n'avance, ne se recule, ne s'arrête que pour la servir. Il ne vit que pour satisfaire son orgueil, sa vanité, prévenir ses désirs, accomplir ses fantaisies, surveiller tous ses mouvemens.

L'injustice des classifications refuse aux laquais une place dans le système de l'organisation sociale. Vous les cherchez en vain dans Adam Smith et Macculloch. Mills (1) ne leur a point consacré un seul chapitre : les encyclopédies écossaises, anglaises, allemandes, leur ont cruellement fermé tout accès. Injustice criante ! Labruyère est plus équitable : il sait que dans certaines occurrences « un laquais est un homme. » Mais l'écrivain français, en reconnaissant cette vérité importante, s'est contenté de l'effleurer sans l'approfondir. Ornemens de la société, dont assurément ils ne constituent pas la base, ils sont surtout nécessaires à la splendeur de ces hauts rangs dont Burke a fait un si magnifique éloge. Plus de laquais, plus de grands seigneurs. Sans le contraste, rien n'existe : c'est le zéro qui fait valoir les chiffres, dont l'importance se modifie par sa présence ou son absence. C'est le noir, absence de toutes les couleurs, qui fait ressortir la lumière et les couleurs. Ces êtres sans valeurs, les laquais, donnent du prix à tout ce qui est au-dessus d'eux. Leur nullité fait leur importance. C'est elle qui rehausse nos prétentions, nos ambitions, nos amours-propres. Si tout le monde était maître de ses actions, à quoi nous servirait-il d'être les maîtres des nôtres ? Le laquais n'a point de volonté; c'est à lui que l'homme doué d'une volonté propre doit sa supériorité et son éclat. Cette livrée est éloquente; elle vous dit que celui qui la porte est d'une classe subalterne; c'est comme

(1) Auteur d'ouvrages estimés, sur l'économie politique.

s'il vous criait : *Je sers, je suis moins que vous ; je ne suis rien. Maîtres de l'univers, régnez en paix ; et commandez !*

Oui, c'est en réduisant une partie de nos semblables à l'état de machines, que nous nous grandissons nous-mêmes. En couvrant nos laquais de galons, nous donnons à la simplicité de nos vêtemens un éclat de supériorité qui nous isole du reste des humains. Voyez ces deux hommes : l'un est jeune, frais, alerte ; ses traits sont beaux ; son cheval arabe caracole avec grâce, et semble reconnaître l'habileté de la main qui le dirige. Il accompagne un autre homme, vieux, laid, courbé sur lui-même, mauvais écuyer, à la physionomie basse et vulgaire, au ton rauque et impérieux : le plus jeune lui sert d'acolyte ; il suit l'autre comme l'ombre suit le corps ; s'approche avec respect ; porte sa main à son chapeau quand la parole lui est adressée. Pourquoi cette différence ? il est valet. Entre lui et ce maître que la société lui donne, elle a placé quatre ou cinq degrés que jamais il ne pourra franchir. Selon la nature, il était supérieur à celui que notre civilisation lui impose comme souverain despotique. Qu'est la société, sinon une longue chaîne de dépendance et de servage, une hiérarchie de tyrans et d'opprimés ? Essayez de rompre cette chaîne, de détruire cette hiérarchie ; toute la machine se disloque, toute l'organisation sociale tombe en débris.

Vous convient-il d'admirer le beau idéal du monde civilisé ? Pénétrez, homme observateur, dans ces quartiers dont la population se compose de laquais et de grands seigneurs. Dirigez-vous vers le quartier occidental de Londres. Plus de boutiques, de charrettes, de carrioles, de marchands forains ; là tout est silence ; ennui, bon ton et repos ; on a jonché de paille le pavé des rues pour vous apprendre qu'un grand vient de naître ou qu'un grand va

mourir. Vous ne trouvez là rien qui vous rappelle la vie bourgeoise, et moins encore la vie vulgaire. Admirez ces groupes d'oisifs! Ils se promènent devant la grille des hôtels, sans autre occupation que d'insulter les passans. Oh! le beau spectacle, ô dignité de la nature humaine, ô raffinement d'une civilisation dégagée de toutes ses scories, libre de toutes ses souillures! C'est ici que je vous admire. Adieu, haillons; adieu, misère! D'autres quartiers sont consacrés à l'indigence et à ses lambeaux, au commerce et à sa minutieuse activité, à ses artifices éternels, à l'industrie et à ses marteaux dont l'oreille est blessée. Loin de moi tout ce qui fait sentir à l'homme qu'il est né pour souffrir! Ici l'existence est transformée en roman de bon ton : ne croyez pas qu'il existe au monde des pauvres, des douleurs, des peines morales, des souffrances physiques; la pensée, le souvenir, l'apparence de ces fléaux sont bannis du monde où vous vivez. Bien-être, recherche élégante, propreté exquise, luxe, oisiveté, vous entourent. C'est le royaume de Papimanie; c'est la bienheureuse abbaye de Thélème ou le pays de Cocagne. Ici nul ne souffre; chacun est insolent, gras, paisible, bien nourri, bien vêtu : *tel maître, tel valet.*

Disons plus; c'est là que commence l'égalité entre les hommes; le proverbe que je viens de citer le prouve assez : si le maître de ce beau logis ne fait pas grand'chose, ses laquais ne font rien. Ombre de Burke, fantôme de l'homme dont l'éloquence a soutenu avec le plus d'énergie les droits aristocratiques, viens jeter les yeux sur cette grande maison de brique, en face de l'église de South-Audley (1)! Admire ce vaste écusson dont le portail est décoré; tu ne par-

(1) *South-Audley-street* est une des rues les plus aristocratiques du quartier des gens comme il faut, ou *West-end.*

viendras pas aisément jusqu'à l'être paralytique, asthmatique, goutteux, gastronome et impotent, dont les ancêtres lui ont légué ces armoiries. Mais voici une foule bigarrée, qui se presse sous les voûtes de son vestibule : regarde-les; ce sont des valets, échantillons de leur maître : ils portent ses couleurs, et représentent son existence morale et physique; gras comme lui, majestueux comme lui; comme lui enclins à l'impertinence et à l'indolence. Génération fortunée; l'insecte qui frémit et tourbillonne dans le rayon de lumière n'est pas plus heureux ni moins occupé. Sa livrée est tout; sans livrée un laquais n'est qu'un papillon sans ailes. Mais aussi, rendez-lui ses galons; son existence n'est plus qu'un délice, une longue et paresseuse volupté. Quelle heureuse harmonie entre ces habits verts, et le feuillage du parc voisin (1)! entre ces têtes poudrées et rubicondes, et les fleurs brillantes de cet amandier hâtif qui pousse ses longs rameaux entre les fentes du vieux mur! Moins nombreuses et moins bruyantes sont les sauterelles de juin. Voyez-les se chauffer au soleil, se prélasser en marchant, vous regarder en face et vous rire au nez. A quoi sont-ils bons? à témoigner de l'insolente oisiveté de leur maître. Ils partagent son *far niente*, et semblent dire aux passans : « *Travaillez, vilains!* Nous sommes les symboles de celui qui ne travaille pas. Gentilshommes à la suite, messieurs par contre-coup, fainéans par profession, exercés à ce doux métier, nous devenons souples comme des courtisanes, et impudens comme des courtisans. Le reflet de nos maîtres arrive jusqu'à nous; leur splendeur nous colore de son éclat, notre indépendance émane de leur indépendance; et si quelques-uns d'entr'eux sont gentilshommes du roi, ou chambellans de la reine, nous

(1) *Hyde-Park* est voisin de ce quartier.

sommes nous, avec un égal honneur et la même oisiveté bruyante, les chambellans des chambellans, les gentilshommes des gentilshommes. »

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Maxime applicable à la classe des valets. Rien ne ressemble mieux à un grand seigneur qu'un valet de grande maison. Pour moi, j'en ai connu un qui, à force de voir son maître marcher la tête haute, le front sourcilleux, plisser le sourcil et toiser les gens, avait contracté une telle habitude de singer tous ses tics, toutes ses allures, qu'après quelques années passées ensemble, vous n'eussiez pas distingué l'un de l'autre. O Garrick! que ton *Salon dans la cuisine* est une farce pleine de sens et de raison (1)! Surprenez ces valets au moment où leur maître ne les voit pas! voyez le concierge enseveli dans son grand fauteuil à bras, la face enluminée, les joues grasses et pendantes, l'abdomen saillant, les mains sur le ventre; c'est le grand sénéchal de ce petit palais. Le laquais de monsieur lit la gazette; c'est un politique; il se fait admirer et par la profondeur de ses vues et la sagacité de ses commentaires. Le valet de pied, Lovelace en titre, agace la femme de chambre: on prend le thé dans le petit parloir des domestiques, près de l'office. Pauvres gens qui passez devant la porte, petits détaillans, vendeuses d'alumettes, porteurs de lettres, issus des mêmes pères, et nés du même sang que cette race fortunée que je viens de décrire, avec quel dédain elle vous regarde et vous repousse! Foule vulgaire, canaille (2), allez,

(1) *High life below stairs!*

(2) Note du Tr. Ce mot de *canaille* a été relevé, et, en quelque sorte, ennobli par la toute-puissance du talent dans une pièce de vers intitulée La Curée. Cette pièce a été inspirée par les événemens de juillet à un poète jusque-là inconnu. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ces vers prodigieux, pour ceux de nos lecteurs qui ne les con-

traînez votre vie laborieuse, tandis que nous, aimés de la fortune, nous n'avons qu'à jouir du brillant reflet que pro-

naissent pas. Il est inutile de dire que nous sommes loin d'en approuver la direction et l'esprit :

Ah! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La *Marseillaise* répondait;
Certe on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois.
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'hommes;
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons!

Quant à tous ces beaux-fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils tandis qu'à travers la mitraille
Et sous le sabre détesté
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles
Accroupis derrière un rideau

C'est que la liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain;
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin;
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,

jette sur nous l'auréole de nos maîtres, à recueillir les *on dit* du quartier, à rire de ceux qui nous paient, à servir

A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulemens des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds;
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amans,
Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans:
C'est cette femme enfin qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs
Dans nos murs mitraillés tout d'un coup revenue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés;
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

Mais, ô honte! Paris, si beau dans sa colère
Paris, si plein de majesté,
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté;
Paris, si magnifique avec ses funérailles
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,

leurs vices, à manger, boire, dormir en repos, jusqu'au moment où quelques économies et un mariage nous trans-

Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la *sainte*,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égoût sordide et boueux
Où mille noirs courans de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux,
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelque bout de galons;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

Ainsi quand dans sa bauge aride et solitaire
Le sanglier frappé de mort
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord,
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens;
Toute la meute alors, comme une vague immense,
Bondit; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons;
Chiens courans et limiers, et dogues et molosses,
Tout se lance, et tout crie : Allons!
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons, les chiens sont rois,
Le cadavre est à nous, payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons, nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou;

formeront en maîtres d'auberge, bien complaisans, bien souples, bien voleurs : seule profession à laquelle nous soyons propres! Alors il est vrai, tout change. L'habitude du travail et de l'épargne manque à ces vieux imitateurs des vices comme il faut : ils comparent avec leur ancien état, leur position nouvelle. Ce pauvre diable, qui fut un laquais galonné, a tout le tems d'apprendre que le servage et l'oisiveté préparent à l'homme une misérable vieillesse. Mais qu'importe! peut-être la vieillesse ne viendra-t-elle jamais. C'est demander aux gens trop de philosophie : et quand les ministres ne s'inquiètent pas de l'avenir, pourquoi vouloir que des valets en aient souci?

« Je ne demande au ciel, disait Coleridge, que d'être valet de chambre d'une vieille femme, de placer son coussin de velours devant elle, et de la suivre à pas lents quand elle se promène. » — Pour moi, j'aimerais mieux être au service de cette jeune duchesse, dont chaque mouvement a du charme et de la grâce; quand même je devrais subir le sort de ce pauvre homme dont lady Montagu a honoré le souvenir, et qui se suicida pour échapper à l'amour qu'il

Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
 Et gorgeons-nous tout notre soûl.
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
 Fouillent ces flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
 Car chacun en veut un morceau,
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
 Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
 Jalouse et le poil alongé
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
 Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
 « Voici ma part de royauté. »

AUGUSTE BARBIER.

osait ressentir et ne pouvait avouer. Par exemple, est-il, je le demande, une occupation plus douce que de s'attacher aux pas de ces trois sœurs qui, dans les jardins de Kensington, vont porter leurs pas rêveurs ou étourdis? On a l'air grave, le teint frais, la démarche lente, les yeux fixés sur les trois divinités dont on épie tous les mouvemens. Le respect, l'éloignement, la nécessité de toujours surveiller ses trois maîtresses, et l'impossibilité de transformer en familiarité ce servage chevaleresque, en font un culte, une idolâtrie : quelle intensité, quelle puissance de tels sentimens doivent-ils acquérir! Si la brise soulève ces belles tresses blondes, si de légers éclats de rire retentissent sous les feuillages, si de douces confidences s'échappent comme de suaves murmures, on est là, non pour tout entendre, mais pour apercevoir, et deviner, comme le philosophe mystique prête à l'harmonie des sphères une oreille attentive et charmée. Donnez-moi un *laquais-amateur*. Ce sera là une occupation charmante; je le préférerai à tous vos amateurs artistes. Valets! savez-vous quel est votre état dans la vie? Non, vous ne jouissez pas de tout ce que la société vous accorde! Savez-vous quel prestige s'attache à cette superstitieuse vénération qui vous sépare des objets de vos soins? Vous qui portez la canne en suivant pas à pas les marquises, appréciez-vous votre félicité? Ces femmes que votre ame innocente protège, avec lesquelles vous ne pouvez échanger un seul mot, que vous voyez sans cesse, qui vous voient à peine, dont vous ne vous approchez qu'en tremblant, ne sont-elles pas à vos yeux des reines, des fées, des anges? Ah! si vous laissez échapper cette occasion de rêver le bonheur et de concevoir ce que c'est que l'amour, en vérité, je vous plains (1).

(1) Note du Tr. Rousseau, dans la première partie de ses *Confessions*, a peint aussi avec son style magique, les joies secrètes d'un serviteur

De toutes les situations où la domesticité place les hommes, nulle n'est préférable à celle du valet qui voyage avec son

attaché au service d'une belle maîtresse. On sait qu'il avait conçu une vive passion pour M[lle] de Breuil, lorsqu'il était valet de pied à Turin, chez le comte de Solar. Quelles pages délicieuses que celles où il décrit l'anxiété des longues heures qu'il passait dans l'antichambre de cette belle personne, pour la voir une minute quand elle quittait son appartement : et l'eau que, dans son trouble, il versait sur ses dentelles, lorsqu'il la servait à table! M. de Châteaubriand, avec la grâce passionnée de son talent, a peint les mêmes impressions; mais c'est dans le pays des prestiges, c'est au milieu des Maures qu'il a placé la scène de cette charmante ballade qu'on ne nous blâmera pas sans doute de citer :

Le vigilant Derviche à la prière appelle
Du haut des minarets teints des feux du couchant.
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :
Une rose au jardin, moi, je m'en vais cherchant.
Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
    Toi que je sers, toi que je sers?

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la prame
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rame;
Un charme m'a guéri : j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît; la tour que le flot lave
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers :
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
    Toi que je sers, toi que je sers!

Belle et divine es-tu, dans toute ta parure,
Quand la nuit, au harem, je glisse un pied furtif!
Les tapis, l'aloës, les fleurs et l'onde pure
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
Quel bonheur! au milieu du péril que j'aggrave,
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
    Toi que je sers, toi que je sers!

maître. La femme de chambre surtout, et la femme de chambre anglaise! Vous la voyez, ombragée de son voile vert, placée commodément sur le devant de la voiture, emportée par quatre coursiers écumans, grasse, ronde, fraîche, potelée, vêtue comme une dame, et si tranquille, si *comfortable*, que vous la prendriez pour sa maîtresse, à moins que l'habitude ne vous ait familiarisé avec les nuances délicates et infinies de notre hiérarchie sociale. Alpes, Apennins, côteaux de la Bourgogne, paradis de l'Italie, elle traverse les régions les plus heureuses et les plus sauvages, sans autre soin que de se laisser traîner. Heureuse servante! que de jouissances naïves lui sont données, que sa maîtresse ne possédera jamais! Une lady est nécessairement savante. Il lui faut débrouiller les chaos des dialectes italiens, savoir en quoi le beau langage toscan diffère du patois bergamasque. Elle veut se connaître en camées. Elle étudie le faire des maîtres; elle se crée des admirations, pour cacher son ennui; elle change son voyage

Dans les sables mouvans, de ton blanc dromadaire
Je reconnais de loin le pas sûr et léger;
Tu m'apparais soudain : un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager,
Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Mon pays, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson;
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie;
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
Ne m'affranchis jamais! laisse-moi mon entrave!
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers!
Viens, sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

en étude pénible. Cependant Fanny, sa femme de chambre, vit, respire, s'amuse, jouit. Le sentiment et l'érudition ne l'obsèdent point : elle voit Florence, et Milan, et Venise, sans donner à Galilée, à Veronèse ou à Michel-Ange, un souvenir, une larme, une phrase, un vers, une extase, une exagération romantique. Elle a ses terreurs et ses voluptés : un précipice l'effraie ; un beau soleil d'automne la réchauffe ; elle descend à l'auberge, commande le dîner, ne prend pas la peine de s'enrichir d'un seul mot d'Italien. C'est comme un voyage en ballon. La maîtresse a voyagé dans une prison, sans sortir de la bibliothèque, du parloir ou du collége.

Sur le continent, les domestiques jouissent d'une existence plus délicieuse encore. La distance que nous plaçons entre eux et nous se trouve effacée. Une servante, c'est une *bonne*. Elle marche de conserve avec vous : elle cause, elle rit; le valet de chambre donne son avis au maître qu'il sert à table. Chassé de la monarchie par de longs abus, le sentiment démocratique s'était ainsi réfugié dans les mœurs. Compensation nécessaire ! Un grand seigneur, autrefois, pouvait envoyer au Fort-l'Évêque son domestique insolent. Il lui laissait avec joie une familiarité dont son humble esclave se serait bien gardé d'abuser. L'aristocratie pesait sur les bourgeois ; elle ménageait ceux qui dépendaient exclusivement d'elle : elle les regardait comme enfans de la famille, comme accessoires de sa grandeur. La dame de qualité, au lieu de parler à sa couturière, qu'elle aurait dédaigné d'entretenir, lui transmettait ses ordres par un truchement, sa femme de chambre. Ainsi l'industrie était un objet de mépris ; l'oisiveté et la domesticité en honneur. Pour effacer le sentiment de haine et de vengeance qu'un tel état de choses devait nourrir, à peine *trente règnes de la Terreur* eussent-ils suffi.

D'ailleurs, ces grands seigneurs qui commandaient à leurs valets avec une bonté si humiliante, n'étaient-ils pas les valets de leurs supérieurs? Le vasselage guerrier des tems féodaux avait dégénéré en un vasselage domestique, sordide, oisif et odieux. Chez le courtisan et le valet, même abnégation de la dignité humaine. Tous deux servent, tous deux flattent, tous deux attendent la faveur, briguent un peu d'or, trompent leur maître, étouffent leur volonté propre, reçoivent leur impulsion d'une main étrangère, portent livrée, sacrifient à l'éclat extérieur la droiture et la noblesse de l'âme. Comme ils voient le fond des intrigues et le derrière du rideau, laquais et courtisans méprisent les lieux qu'ils fréquentent, les êtres qu'ils idolâtrent, leur état et leurs rivaux. Chez les uns et les autres, point de cœur, nul dévouement, vues intéressées, duplicité, faux-point d'honneur, faux-respect humain. Marionnettes de bois, revêtues d'une livrée à galons, ou marionnettes d'or couvertes de soie et de brocards; qu'importe? ce sont toujours des marionnettes sans vie, qu'un fil étranger fait mouvoir.

Essayez-donc de séparer un valet d'un courtisan : vous n'y parviendrez pas. M. de Beausset, dans ses curieux Mémoires, prouve, par un argument admirable, la légitimité du trône de Napoléon. « S'il n'eût pas été légitime, » dit cet écrivain homme de cour, ses chambellans auraient » été de simples valets de chambre; et moi, préfet du pa- » lais, un chef de cuisine! » C'est procéder logiquement. Le rang du maître établit, entre une livrée et une cour, la seule différence possible et raisonnable. Allons, Fanny; au lieu d'être servante de cette vieille dévote, deviens servante d'une princesse; passe de l'office au palais, tu seras dame d'honneur.

Une classe de laquais me semble en tout point inférieure au reste de la confrérie : je veux parler des *laquais littéraires*.

Manquer d'instruction, de style, de goût, de sensibilité ; revêtir un habit noir et porter un jabot ; orner sa main de gants jaunes ; et se faire auteur, c'est choisir son rang au-dessous de celui de valet de pied. Souvent un individu de cette espèce porte lunettes, prend l'air grave et pédant, s'insinue dans les salons, parle haut, serre la main d'un lord, prétend connaître toutes les célébrités, est l'ami de monsieur un tel le poète, et le protecteur de tel autre, se donne pour critique, pour politique, pour homme à saillies, pour éditeur, pour journaliste, que sais-je? pour ministre futur. Et cela croît et prospère à la faveur de la sottise publique. On voit ces gens en carrosse ou au spectacle avec leurs maîtresses ; ils publient des livres et ne paient pas leurs imprimeurs. Ils sont à la tête d'un journal et ne paient pas leurs rédacteurs. Si vous avez le malheur de vous faire solder, ils ne vous pardonnent jamais. Bientôt la chenille devient papillon ; l'ignorant devient homme à la mode ; le dandy improvisé vous toise sans vous saluer, se loge dans un palais, s'élargit, s'arrondit, fait fortune. Oh ! le grand homme ! se livrer à la fois aux plaisirs du monde, à la conversation des femmes et aux travaux de l'intelligence ! On a confiance en lui, chacun le respecte et l'admire ; de nouvelles entreprises lui sont offertes ; il s'en charge ; il se trouve lancé dans tout ce que la littérature et la science ont d'éclatant : il est reçu partout, fêté, accueilli, vanté. Hélas ! la bulle de savon s'évanouit et se brise ; un souffle la détruit ; des créanciers et des dettes, voilà tout ce qui lui reste ! Vous, qui lui avez supposé le génie de Byron et de Scott, sur la foi de ses bottes à la

Wellington et de son habit à collet de velours; pauvres gens, repentez-vous : et sachez enfin qu'entre cet homme et l'homme de lettres il y a la même distance qui sépare l'homme du monde de son valet, aux airs empruntés, à la tournure insolente et au bon ton factice.

(*New Monthly Magazine.*)

MOINES MUSULMANS,

LEUR SUPERSTITION ET LEUR EXTRAVAGANCE.

Mahomet, en fondant l'islamisme, imprima à la nouvelle secte un caractère à la fois pieux et militaire. Le cimeterre d'une main et le Koran dans l'autre, tout vrai croyant sut prier et se battre. Bientôt, cependant, le culte se régularisa ; des mosquées s'établirent, et des prêtres, qui étaient en même tems les interprètes de la partie religieuse et de la partie civile du Koran, présidèrent aux prières des fidèles et se livrèrent à l'étude de la jurisprudence. Plus tard, l'islamisme, s'étant généralement répandu en Asie, fit de nombreux emprunts aux anciennes religions de cette contrée ; à leur imitation on vit se former dans son sein des congrégations d'hommes pieux nommés derviches, dont la seule occupation était de prier Dieu. L'austérité de leur vie et la pureté de leurs mœurs les rendirent d'abord des objets de vénération aux yeux du peuple ; ils acquirent graduellement beaucoup de richesses dues à la libéralité des fidèles, et une grande influence politique ; ils ont fini par en abuser, comme cela est arrivé également aux ordres religieux chez les chrétiens qui, d'abord pieux ermites détachés des vanités de ce monde, ne tardèrent pas à devenir la classe la plus riche et la plus puissante de tous les états. — Il faut toutefois l'avouer : jamais, chez les musulmans, les derviches n'ont exercé une influence aussi étendue que celle qu'ont eue les moines dans la chrétienté, et qu'ils exercent encore aujourd'hui, quoique plus faiblement, en Espagne,

en Portugal et dans le royaume des Deux-Siciles, à la honte des gouvernemens et du siècle.

Il existe une autre différence importante entre les moines chrétiens et les derviches : les premiers, dans les siècles d'ignorance, ont rendu des services à la civilisation, en sauvant quelques débris de la littérature des Grecs et des Romains ; les seconds, apôtres du glaive, et n'ayant dans leurs disputes religieuses d'autres adversaires à combattre que des disciples du Koran, ont borné à ce livre seul toute leur littérature. Le christianisme fut formé par des prêtres plus ou moins instruits, et versés dans la théologie et la philosophie de la Grèce, de l'Égypte et de Rome ; ils avaient à combattre des adversaires instruits, et l'usage du grec et du latin les forçait à étudier les auteurs classiques ; c'est à la nécessité d'apprendre ces deux langues, et surtout le latin quand il cessa d'être parlé, et à l'esprit de controverse, que l'Europe est redevable d'un bienfait en quelque sorte involontaire de la part de gens essentiellement intolérans, et qui ont impitoyablement détruit les ouvrages anciens qui étaient contraires aux doctrines de la Bible, ou qui jetaient des lumières sur l'origine du christianisme. Quant aux musulmans, jamais, chez eux, les derviches n'ont rendu le moindre service aux connaissances utiles ; les hommes les plus distingués par leur savoir, parmi les Arabes, n'appartenaient point à ces congrégations de fainéans superstitieux ; et c'est malgré l'islamisme que Aœrrhœs, Rhases, Albucasis et tant d'autres grands hommes se sont rendus célèbres par leurs lumières et leurs travaux.

Dans la religion de Mahomet, les derviches semblent avoir pris pour leurs modèles les *bonzes* de la Chine, les *kalender* de l'Inde, et les *deboussi* de Perse. Ces derniers sont une sorte d'énergumènes qui se frappent avec un

debous ou massue de fer : leur nom dérive de cet usage bizarre et cruel.

L'institution des derviches, qui eut des motifs louables dans l'origine, ne tarda pas à subir une dégénération telle, que les derviches devinrent dans peu de tems des hommes décriés. Il n'y a guère aujourd'hui que les *mevlevi* (1) qui jouissent encore de quelque considération ; les autres sont méprisés par la classe élevée qui cependant les accueille avec des égards plutôt apparens que sincères. Les derviches ont la prérogative de parler sans aucune crainte ; ils ont aussi le droit de suivre les armées : le Koran à la main, ils animent les soldats contre les infidèles, comme ces moines espagnols qui, au nom de l'Évangile, prêchaient l'extermination des Indiens.

Dès qu'une secte de derviches eut été admise, il s'en établit bientôt plusieurs autres; l'on vit dès-lors, et successivement, paraître trente-deux fondateurs d'ordres qui rivalisèrent entre eux pour la bizarrerie et l'extravagance des pratiques qu'ils instituèrent.

Les cérémonies religieuses de ces derviches sont fort singulières ; elles consistent en beaucoup de pirouettes. Le mevlevi, en préparant son mouvement pour tourner, développe son jupon jusqu'à ce qu'il forme la cloche ; alors il pirouette sur lui-même en décrivant un très-petit cercle ; et les instrumens de l'orchestre jouent un air qui règle les mouvemens de la danse. Cet air accompagne en même tems le chant d'une ode morale sur l'ordre des derviches, et qui retrace leurs devoirs. Le nombre des tour-

(1) *Djélaleddin*, qui mourut en 675 de l'égire, âgé de 68 ans, est le fondateur des *derviches mevlevi*. Leur chef aujourd'hui est *Tchelebi Effendi*, résidant à Conia (*Iconium*). Comme descendant de *Mevlana Djélaleddin* il a le droit de nommer le scheikh des couvens de son ordre ; et il jouit de la prérogative de ceindre au sultan couronné le sabre d'Osman.

neurs est fixé à neuf, à onze et à treize. Ils commencent d'abord en tenant les bras croisés sur la poitrine, et finissent par les étendre et les élever, pour s'en servir comme de balancier. Les derviches tournent pendant cinq à sept minutes, et recommencent quatre fois cet exercice, pendant lequel un vieux derviche, le *Simazen Bachi* (maître de la danse), veille à ce qu'en tournant chacun garde sa place.

L'ordre des *derviches bédévi* a été fondé par *Ébul-Fettah-Amed-Bedavi,* mort à Tomta en Égypte, l'an 675 de l'égire (1276), selon M. D'Ohsson.

Les pratiques de ces derviches, appelés *hurleurs* par les Européens, l'emporteraient, pour le ridicule et l'extravagance, sur celles de tous les autres ordres de derviches, si les *rufaï,* dont nous parlerons ensuite, ne les surpassaient encore.

Voici les rites observés chez ces bédévi : leur office commence par la prière ; le cheïkh la dirige. Assis en rond autour de lui, et après s'être prosternés jusqu'à terre, ils psalmodient des versets du Koran, en se balançant de droite à gauche. Ce prélude dure près d'une demi-heure. Ils se lèvent ensuite et vont s'asseoir en ligne sur leurs talons : ils récitent alors de nouvelles prières, accompagnées d'un balancement plus ou moins rapide. A un signal du cheïkh, tous se lèvent de nouveau ; ils font un pas en avant, et reculent d'un pas, de manière à se retrouver sur la ligne où ils étaient d'abord. Dans cette position ils récitent, en se tenant inclinés, tous les attributs de Dieu ; ce qui ressemble beaucoup aux litanies daurite latin. On les croirait parvenus au plus haut degré d'exaltation toutes les fois qu'ils prononcent le mot *Allah;* ce qui arrive au moins vingt fois par minute : leur voix monte alors d'une tierce ou d'une quinte.

Le plus ancien derviche seconde le cheïkh, et, placé à sa droite en qualité de régulateur, anime ses confrères du geste et de la voix, et parvient ainsi à leur faire renforcer les hurlemens. En même tems chacun des derviches imprime à son corps un mouvement particulier : les uns se balancent de droite à gauche, et d'autres de l'avant à l'arrière. Ce balancement emblématique représente, d'après les idées du fondateur, le roulis et le tangage du vaisseau agité par les vagues de l'Océan, lequel n'ayant, pour ainsi dire, ni bornes, ni fond, ni rives, est un faible symbole de l'immensité de Dieu. Enfin, vient le moment où l'on n'entend plus chez eux que des sons étouffés qui sortent de leurs poitrines haletantes : la sueur découle de leur front ; leurs lèvres se couvrent d'écume ; les veines de leur cou, extrêmement gonflées, semblent prêtes à se rompre. Les uns tombent comme s'ils étaient atteints d'épilepsie : ils se débattent entre les bras de leurs frères, et crient encore *Allah* ! D'autres, enfin, paraissent épuisés de fatigue, et au moment où l'on croit qu'ils vont expirer, ils se raniment et recommencent leurs hurlemens avec plus de force. Bientôt, comme hors d'eux-mêmes, ils s'arment de couperets pour ajouter l'effusion du sang à leurs efforts de poitrine. Les cicatrices que l'on remarque sur le visage de quelques-uns de ces derviches, attestent qu'il y en a dans le nombre qui sont moins adroits que les autres, car il suffit d'effleurer légèrement l'épiderme pour voir paraître quelques gouttes de sang. C'en est assez pour le spectateur ignorant et crédule qui se persuade d'ailleurs que le moment où ces saltimbanques paraissent tomber en extase, est celui où Dieu, sensible aux invocations répétées des derviches, s'est enfin décidé à descendre dans leurs ames.

Nous parlerons maintenant des *rufaï*. Cet ordre de derviches a été fondé par *Seïd-Ahmed-Rufaï*, mort dans un

bois entre Bagdad et Bassora, l'an de l'égire 578 (1182).

Cette classe de derviches a une grande analogie avec les bédévi ; comme eux ils font consister leur dévotion à invoquer le nom de Dieu à haute voix, jusqu'à en perdre haleine, leur office ou exercice religieux est divisé en cinq parties :

La première est remplie par le *namaz* (prière) faite en commun, sous la direction du cheïkh, auquel ils donnent avant de commencer toutes les marques de respect qui lui sont dues en cette qualité. La prière terminée, tous les derviches se portent dans le fond de la salle ; et debout, rangés en file, ils entonnent, en se balançant de droite à gauche, des versets du Koran : ils élèvent graduellement la voix, et accélèrent le mouvement, suivant la mesure que marque le coriphée, en frappant dans ses mains. Ils terminent cette seconde reprise par réciter les attributs de Dieu, qu'ils prononcent les yeux fermés, jusqu'à ce que la voix leur manque. A cet état violent succède un moment de repos, pendant lequel le derviche qui prend ici rang au milieu de la file, s'arme d'une paire de cymbales ; le coriphée prend des timbales, et un des derviches reçoit un tambour de basque. Ces instrumens, mis en jeu de la manière la plus discordante, donnent le signal de la troisième reprise, et servent d'accompagnement à des *hamdi-monhammedi*, ou hymnes en l'honneur du prophète, que psalmodie le coriphée, tandis que les autres y répondent par des *Allah!* et des *Hou!* Ces prières se terminent par des hurlemens qui semblent être une lutte, un combat d'efforts entre les derviches et cette musique barbare. A la quatrième reprise, le cheïkh fait déposer les instrumens, afin d'en revenir à la voix, et l'on entonne les *Iahis*, ou hymnes persans composés par des derviches qui passent pour saints. Le balancement, qui jusque-là avait eu lieu

d'un côté à l'autre, change, et se fait de l'arrière à l'avant. Les derviches, pendant ce mouvement, crient *Allah!* et *Hou!* avec une précipitation qui va toujours croissant, et avec plus de force qu'ils ne l'avaient encore fait. C'est à la fin de cette reprise que les fers acérés et brûlans sont mis en jeu et abandonnés par le cheïkh aux plus adroits des derviches. Ceux à qui ils sont confiés, les font bondir dans l'air, puis feignent de se les appliquer sur la joue et sur quelque autre partie du corps, en leur imprimant un mouvement de rotation. On sent que ce mouvement exécuté avec adresse, en trompant les yeux des assistans, dérobe aussi l'épiderme à tout contact du fer chaud. Enfin, pour terminer la jonglerie, il suffit de quelques prières prononcées par le cheïkh, et d'un peu de salive pour opérer la guérison de brûlures qui n'existent pas.

(*Extractor.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Physionomie du règne végétal au Brésil. — D'anciennes traditions, conservées la plupart dans les chants de peuples qui depuis long-tems ont disparu de la surface du globe, nous parlent d'une île superbe qui à une époque reculée apparut bien loin au couchant, et ne fut connue des Anciens que par la gloire immense et les exagérations dont se plaisaient à l'entourer ceux qui n'avaient pu la connaître.

L'Atlantide, ainsi le rapporte l'histoire, paraissait faire partie du soleil ; elle offrait avec profusion tout ce qu'il y avait de plus remarquable parmi les productions de notre planète. La quantité de métaux précieux et de diamans tirés de son sein était incalculable, et offrait une merveilleuse variété. Des plantes d'une beauté rare y présentaient une succession continuelle de fleurs et de fruits, et y répandaient les plus doux parfums ; les animaux y étaient remarquables par leur force, leur activité, leurs proportions gigantesques ; et une race d'hommes supérieure jouissait en paix des richesses abondantes de cette contrée, gouvernée par des lois justes et de sages institutions.

Un jour, cependant, ainsi continue la tradition, la terre étant ébranlée par des convulsions internes, les fondemens

de cette île fortunée s'écroulèrent, et elle disparut dans les profonds abîmes de l'Océan qui l'environnait.

Le génie prophétique et l'inébranlable résolution de Colomb ont retrouvé enfin dans les tems modernes cette région si long-tems perdue ; mais la longue période, pendant laquelle l'Amérique fut séparée de l'ancien continent, est restée enveloppée des plus épaisses ténèbres. L'histoire de ses anciens et puissans royaumes, de sa religion, de sa philosophie, de sa poésie, ne peut se rattacher à nos tems historiques par aucun document certain. Les rares monumens de ces époques primitives sont, aux yeux du philosophe qui désire connaître leur origine, des énigmes dont on cherche en vain la solution dans l'état actuel de cette partie du monde. L'Amérique, telle qu'elle se découvre à nous par l'expérience de trois siècles, nous présente dans son état sauvage la victoire complète des élémens sur la race d'hommes qui l'habitait, et la destruction de presque tout document historique par les efforts constans d'une nature à laquelle rien ne résiste. Ainsi sur cette partie du globe, comme partout ailleurs, l'homme et son histoire domestique sont moins intelligibles à l'observateur que les autres parties de la nature qui, n'ayant pas éprouvé les mêmes changemens, se prêtent plus facilement à l'examen. Mais ici l'observateur s'arrête avec une double satisfaction sur ces phénomènes naturels si grands et si nombreux qui ne méritent pas moins à l'Amérique le titre de Nouveau-Monde que sa découverte récente. C'est là que le récit de la formation des montagnes est écrit en caractères immenses. Le sommet de la chaîne des Andes qui domine à une si grande élévation au-dessus des nuages, et dont la base est continuellement minée par des feux souterrains, les vastes ramifications de la chaîne du Brésil qui contiennent dans leur sein le diamant et les veines d'or les plus

riches du monde ; enfin les merveilleuses couches de charbon de terre de l'Amérique du nord offrent au naturaliste un vaste champ pour l'étude de l'histoire primitive de notre globe. Les animaux mêmes qui y existent aujourd'hui nous présentent un assemblage étrange de formes insolites, en même tems que l'on ne peut considérer sans surprise la puissance de formation que possédait autrefois le Nouveau-Monde, et dont nous voyons des échantillons dans les squelettes gigantesques que nous offrent les rives du Rio-de-la-Plata et du Rio-de-San-Francisco, ou que le Rio-de-Contat entraine dans la mer. Mais c'est surtout dans le règne végétal que se manifeste le caractère particulier de la puissance de la nature dans ce continent. Si l'étude des plantes est de quelque importance pour l'histoire de la terre, de ses climats et de ses différentes divisions, comme indiquant leur rapport général avec le soleil, cette vérité se réalisera surtout pour l'Amérique, car elles n'y ont point encore subi l'influence de l'homme ou elles y ont triomphé presque partout des ses efforts. Les nombreuses variations que présente le règne végétal dans une grande partie de l'Amérique du sud, considérées sous ce rapport, offrent au naturaliste un sujet de recherches bien digne de fixer son attention.

Le florissant empire du Brésil comprend presque un tiers de toute l'Amérique du sud continentale, baigné par les eaux de l'Océan sur une longueur de plusieurs centaines de milles, et offrant un grand nombre de hâvres au commerce de l'Europe. Au sud et au nord, deux masses d'eau que l'on pourrait appeler deux mers d'eau douce, la rivière de la Plata et celle des Amazones, forment ses limites naturelles. A l'ouest, il est borné par les branches tributaires de ces deux grands fleuves, le Paraguay et le Madeira, dont les sources sont très-rapprochées l'une de

l'autre. Cette contrée immense, jusqu'ici peu connue, et qui s'étend du 4° 18' nord au 34° 55' sud de latitude, et de l'Océan au 67° est de la longitude de Paris, présente une variété surprenante dans la disposition du terrain. On y voit, assez rapprochées des montagnes de la plus grande élévation, de vastes plaines et des pays montueux couverts de bois et de champs séparés par d'innombrables ruisseaux et de larges rivières, arrosés par de grands lacs ou changés en immenses marais par les inondations. Cependant cette contrée jouit partout des bienfaits d'un heureux climat. Partout on voit réunies les richesses des tropiques et l'abondance salutaire des latitudes plus douces. Jamais la végétation n'y est engourdie par le souffle de l'hiver. La terre, douée continuellement de la vigueur de la jeunesse, laisse éclore en même tems de son sein les produits de l'automne et ceux du printems, et le règne végétal semble célébrer dans un hymne perpétuel la force productive du soleil par des milliers de formes vivantes toutes admirables par leurs couleurs ou leurs parfums.

On ne peut approcher du Brésil par la mer sans recevoir presque partout ces impressions de la majesté et de la grandeur de sa végétation. Les déserts de sable sur la côte de l'Océan n'occupent qu'une partie comparativement très-petite des provinces du nord, surtout les *lancóes grandes do Ceara*, entre le 2° et le 3° de latitude sud; et au midi principalement, entre Porto-Alègre et Monte-Video, du 29° au 34° de latitude sud. De fréquentes nappes d'eau salée et une série successive de lacs parallèles à la mer indiquent le retrait graduel de l'Atlantique. Aussi l'on trouve çà et là de larges espaces couverts d'un sable aride, et sur lequel ne croissent que quelques plantes qui presque toutes affectionnent les lieux salins; mais à cette exception près, une végétation d'une activité prodigieuse couvre les ri-

vages de cette partie du globe. Lorsqu'il s'élève abruptement, il est couronné par un bois d'un vert sombre dont les palmes élancées saluent au loin l'étranger. Quand au contraire le terrain s'abaisse peu à peu comme le long des baies qui pénètrent profondément dans les terres, on y observe une végétation tout-à-fait particulière aux rivages des tropiques composée spécialement de ces arbres qui se propagent par leurs propres branches, à de longues distances. Leur feuillage épais entoure le rivage d'une tresse ou d'une couronne dont le vert léger se trouve fréquemment nuancé par le plumage rouge de l'ibis qui vient s'y reposer.

Si nous pénétrons dans l'intérieur des terres, nous arrivons au pied d'une chaîne de montagnes médiocrement hautes, qui sont tantôt très-rapprochées, d'autres fois éloignées de 150 à 190 milles de distance de la côte, et presque toujours parallèles à cette dernière. Aussi, presque partout elle est désignée par les noms de *Serra-do-Mar* ou Cordillères maritimes. Cette chaîne, composée en grande partie de granit, commence au sud de la province de Fernambouc. S'abaissant considérablement, elle s'avance quelquefois sous la forme de petites monticules à travers la partie orientale de Bahia, fournit quelques fontaines aux plaines nues et brûlées de cette province et reparaît sous une forme plus élevée au sud de Rio Peruagaça. Ses sommets, de forme conique, se terminent rarement par des plaines de quelque étendue; cependant elles atteignent quelquefois une hauteur de plus de 3,000 pieds, et offrent un caractère d'âpreté qui fait un contraste frappant avec les contours ordinaires des montagnes primitives. Le sol qui recouvre les masses granitiques de la *Serra-do-Mar* est une terre végétale, noire et riche, ou un sable rouge et pesant qui

contient de l'or. Dans les vallées, on voit de vastes espaces couverts de marais. Le terrain n'y devient jamais aussi sec que dans les forêts de pins de l'Allemagne; car il est arrosé par de nombreuses fontaines et humecté par les vapeurs des bois qui le recouvrent. Cette chaîne, le boulevard du pays du côté de la mer, est revêtue dans toute son étendue d'une haute et épaisse forêt aussi ancienne que les rocs sur lesquels elle étend ses racines, et qui proclame la force et la fertilité de ce continent.

Le voyageur qui a visité ces grandes contrées essaierait en vain de faire éprouver à d'autres les impressions qui l'ont absorbé. Aucune expression ne peut reproduire le grandiose de ces arbres, qui portent leurs cimes jusqu'au ciel, la richesse d'un feuillage bigarré, la variété des couleurs brillantes d'un nombre infini de fleurs, l'enlacement de buissons épais et de lianes flexibles ou de plantes grimpantes, et les formes singulières de ces arbustes parasites qui établissent sur les troncs des anciens arbres, leur jeune empire. Combien cette scène est grande, riche et sublime! A son aspect le voyageur se sent l'ame élevée en même tems qu'il est frappé de crainte. L'horreur de la solitude des bois et de leurs épaisses ténèbres s'associe au doux sentiment d'une scène aussi nouvelle, et à l'admiration respectueuse de ce pouvoir immense qui étale ici à nos regards un monde nouveau, et nous parle un langage jusqu'alors inconnu.

Ces bois occupent sur un trajet non interrompu, dans les provinces orientales du Brésil, plusieurs milliers de milles carrés, et sont désignés par le nom de *mattogeral* ou forêt universelle. Ils fournissent un abri à ces hordes sauvages d'Indiens qui jusqu'ici n'ont pu être soumises par les Portugais et qui sont continuellement errantes au milieu

de ces vastes forêts. C'est la retraite des paresseux *Coroado*, des sauvages *Puri*, des cannibales *Potocado*, et d'autres tribus moins nombreuses qui vivent de leur chasse et de leur pêche, ou de la culture d'une très-petite quantité de maïs, de manioc et de bananes. De grandes portions de cette immense forêt, tant du côté de la mer que de celui des districts habités par les Portugais dans l'intérieur du pays, ont déjà été livrées à l'agriculture. Mais il n'y a que quelques colons isolés qui se soient avancés dans l'intérieur de la forêt sur le bord des grandes rivières. La fertilité de ces forêts vierges (*matto virgens*) où les coups de la hache n'ont point encore été entendus, est incroyable. Lorsque les gros arbres ont été brûlés et que l'on a débarrassé complètement le terrain on peut espérer d'en retirer de 150 à 500 fois la semence si l'on y sème des haricots, du maïs, du manioc, du café, du coton, des cannes à sucre. Ce même terrain, abandonné à lui-même durant quelques années, revient bientôt à son premier état, et se couvre d'un nombre considérable d'arbres et de buissons qui croissent rapidement et que l'on nomme au Brésil *capoera*.

Ces bois primitifs sont plus rares dans les provinces du nord de Fernambouc, et sur les montagnes, les collines et dans les vallées de la *Serra-do-Mar* au centre du Brésil. Le terrain de ces districts arides formé de granit et de chaux semble être moins favorable à ces bois majestueux qui y sont plus isolés, et y alternent avec les *catingos* ou bois qui perdent périodiquement leurs feuilles. Plus nous approchons cependant de l'équateur, au nord de la rivière Rapide, le *Parnahyha*, plus on rencontre fréquemment des forêts primitives; on dirait que le soleil frappant d'aplomb sur la terre lui donne une puissance prodigieuse, seule

capable de faire sortir de son sein ces monstrueux végétaux. Obscure comme la nuit et aussi inextricable que le chaos, une forêt de troncs gigantesques s'étend depuis l'embouchure des Amazones jusqu'au delà des possessions des Portugais à l'est. On y retrouve la même exubérance, la même grandeur et la même majesté de formes que dans les provinces plus méridionales; mais la végétation soumise à l'influence de la chaleur la plus intense, de pluies abondantes et presque journalières, et des inondations fréquentes des fleuves semble éprouver un changement et une fermentation continuels. Les arbres majestueux, comme les plantes les plus tendres, célèbrent le retour de la saison de leur développement par le déploiement de leurs hautes cimes et par les fleurs innombrables dont ils se couvrent. A l'époque de leur maturité, des graines et des fruits de l'aspect le plus extraordinaire, se détachent et couvrent la terre sur laquelle ils forment une couche épaisse souvent de près d'un pied. Lorsque tous ces fruits commencent à germer et à fermenter, il s'en élève alors d'énormes colonnes de gaz acide carbonique, et une atmosphère d'épaisses vapeurs règne au-dessus des bois. L'eau découle continuellement par les plantes grimpantes qui restent suspendues aux branches des arbres comme une barbe épaisse; les *bromelia* ressemblent à des vases formés par la nature pour recevoir l'eau; mais quelques rayons d'un soleil brûlant suffisent pour absorber cette humidité; en sorte que la décomposition suit bientôt l'excitation vitale la plus violente. La nature calme et sobre du règne végétal paraît s'abandonner tout à coup au désir désordonné de prendre des formes étranges et grotesques. Les arbrisseaux sont armés d'épines qui produisent des ulcères dangereux. Les palmiers portent des pointes acérées : des

lianes fortement entrelacées laissent couler un suc laiteux (1), assoupissent les sens du voyageur, qui, frappé des exhalaisons stupéfiantes de l'*osassacu*, s'éloigne de ce chaos meurtrier pour aller revoir la majesté paisible des forêts primitives de la Serra-do-Mar. Ainsi l'on conçoit comment dans ces régions un nuage sombre semble toujours dominer l'esprit de l'Indien nomade qui, effrayé par l'horreur de ces bois obscurs et solitaires, voit, ou croit voir partout ces fantômes que son imagination sauvage a elle-même conjurés.

Masse de fer météorique découverte récemment en Bohême. — C'est près du château de Bohumilitz dans le cercle de Prachin en Bohême, et sur les propriétés du baron Malowetz de Skalitz que cette masse de fer météorique a été rencontrée. Elle était un peu au-dessous de la surface de la terre, lorsqu'un laboureur, l'ayant heurtée avec le soc de sa charrue et pensant que ce n'était qu'une pierre ordinaire, voulut la rouler pour la jeter hors du champ; mais, étonné de son poids énorme, il crut que c'était un métal précieux. Cependant un forgeron étant venu à bout d'en détacher une petite portion à coups de marteau, l'on reconnut qu'elle était, au moins, en grande partie composée de fer. Le docteur Ch. Claudi, légiste distingué de Prague, et dont les propriétés sont situées près de là, vit cette masse, et, remarquant qu'il n'y a pas de forges de fer dans les environs, en conclut qu'elle devait être d'origine météorique. Cette opinion fut bientôt confirmée par l'analyse qu'en fit le professeur Steinmann, qui y constata la présence du nickel, et par l'analogie que l'on observa entre sa structure et celle des autres espèces de

(1) Comme l'*allamanda cathartica*.

fer météorique. D'après l'invitation de ces savans, le baron Malowetz offrit dans son entier cet objet remarquable au musée national de Prague.

On ne peut pas douter que cette masse de fer ne soit restée long-tems cachée sous le sol, et que la charrue n'ait passé au-dessus pendant plusieurs siècles. Il est même probable que sa découverte est le résultat des pluies abondantes de l'été passé, qui ont enlevé une partie de la terre qui se trouvait au-dessus, et l'ont mise ainsi à la portée d'être heurtée par le soc de la charrue. On reconnaît aussi qu'elle a été long-tems exposée à l'action de l'air à la couche épaisse d'oxide de fer qui la recouvrait lorsqu'elle a été retirée de la terre.

On ne peut faire aucune conjecture sur l'âge de cette masse. On voit bien dans Marcus Marci de Kronland qu'une masse métallique tomba du ciel en Bohême en 1618, mais sans aucune indication de la localité où elle était tombée.

D'après la description qu'en donne le professeur Zippe, le fer météorique de Bohumilitz est un bloc irrégulier, se rapprochant un peu de la forme quadrangulaire. Il est marqué à sa surface de dépressions irrégulières, arrondies comme les autres masses de fer natif d'origine météorique. La surface est colorée en brun, avec des taches de jaune d'ocre dues à l'oxidation du fer, et recouvertes d'une couche d'hydrate brun de paroxide. Au-dedans, la couleur est plus pâle que celle du fer récemment tiré en barre, mais moins pâle que celle du fer natif d'Elbogen.

Si l'on traite par l'acide nitrique un point de cette surface qui soit poli, on découvre bientôt ces lignes damasquinées caractéristiques observées pour la première fois par Widmanus Testen. Elles en diffèrent cependant un peu par la délicatesse et la disposition angulaire de leurs

figures. Celles d'Elbogen sont ordinairement minces et bien distinctement triangulaires, se rencontrent sous des angles de 60° et de 120°, tandis que dans le fer de Bohumilitz les lignes ont plus d'épaisseur et se rencontrent sous des angles qui ne sont pas toujours les mêmes ; cependant ceux de 70° et de 110° sont les plus fréquens. Ce bloc paraît être lui-même composé d'un grand nombre d'autres que l'on distingue très-facilement lorsque l'on en détache des échantillons, ou dans la cassure du fragment enlevé par le forgeron.

La masse est traversée par plusieurs fentes ou fissures, et contient aussi des noyaux d'un mélange de plombagine, de pyrites, de fer magnétique et d'une substance blanche métallique, qui n'a pas encore été suffisamment étudiée. La dernière de ces substances, que l'on retrouve également disséminée en petites graines dans le fer météorique d'Elbogen, est disposée ici par noyaux plus volumineux, surtout dans les endroits où la plombagine se trouve unie au fer. Quelques-uns de ces noyaux ont presque un pouce de diamètre.

La pesanteur spécifique est, d'après le professeur Steinmann, de 7,146.

En dissolvant la substance dans l'acide muriatique on a obtenu de l'acide hydro-sulfurique qui, introduit dans une solution d'acétate de plomb, a fourni une petite quantité d'un précipité de sulfure de plomb.

Il restait un petit résidu de 1,12 pour cent, insoluble même dans l'acide nitro-muriatique, et qui s'est trouvé composé d'un mélange de plombagine et de petites écailles métalliques d'un gris de fer.

Voici le résultat de l'analyse de fer météorique de Bohumilitz :

Fer	94,06
Nickel	4,01
Plombagine avec une autre substance métallique inconnue.	1,21
Soufre	0,81
TOTAL ÉGAL	100,00

Statistique.

Émigrations de la Grande-Bretagne. — Le tableau suivant présente le nombre de personnes qui ont émigré volontairement dans ces dernières années des diverses parties de la Grande-Bretagne ; il indique aussi les points principaux sur lesquels les émigrans se sont dirigés, et l'on voit que les colonies de l'Amérique du nord obtiennent toujours la préférence, quoique celles de l'Australie leur offrent de bien plus grands avantages.

ANNÉES.	COLONIES de l'Amérique du Nord.	INDES Occidentales	CAP de Bonne-Espérance.	NOUVELLE Galles du Sud	TOTAL.
1825.	8,741	1,082	114	485	10,422
1826.	12,818	1,913	116	903	15,750
1827.	12,648	1,156	114	715	14,633
1828.	12,084	1,211	135	1,056	14,486
1829.	13,907	1,251	197	2,016	17,371

Dans les colonnes de ce tableau ne se trouvent pas compris les criminels déportés tous les ans par les soins du gouvernement britannique dans l'Australie. Leur nombre s'élève chaque année, terme moyen, à

3,000 hommes
600 femmes } pour la Nouvelle-Galles du Sud.

1,200 hommes
100 femmes } pour la terre de Van-Diemen.

Total.. 4,900 individus déportés par année.

STATISTIQUE MORALE DE LA HOLLANDE ET DE LA BELGIQUE.

Nous avons réuni dans un même cadre la population des Universités et celle des Maisons de détention de ces deux pays, en 1827, parce que l'instruction exerce une influence si directe sur le nombre des crimes et des délits qui se commettent, que, si l'on ne tenait pas compte du degré auquel l'instruction se trouve répandue dans un pays, on ne pourrait jamais apprécier avec justesse celui de sa moralité. Nous complétons ces données, en empruntant à la statistique générale des Pays-Bas que viennent de publier MM. Balbi et de la Roquette, le rapport des écoliers et des condamnés à sa population en 1827. Ainsi nous voyons que la Hollande, qui a un étudiant sur 1,752 habitans, et un écolier sur 8.2, compte un condamné pour voies de fait sur 34,879 habitans; tandis que la Belgique qui, à la même époque, n'avait qu'un étudiant sur 2,617 habitans, et un écolier sur 10.8, compte un condamné pour voies de fait sur 25,556 habitans. La France qui, à cette même époque, avait un écolier sur 23 babitans, a compté un condamné pour voies de fait sur 32,411 habitans. Ces derniers chiffres expliquent pourquoi la dernière révolution belge a été accompagnée de plus de désordres que la révolution de juillet qui l'avait provoquée. Il est évident, d'après ce chiffre, que les mœurs belges sont moins douces que les nôtres, ce qui est d'autant plus singulier qu'il y a beaucoup plus de bien-être dans les classes inférieures en Belgique qu'en France.

ÉTUDIANS QUI, EN 1827, SUIVAIENT LES DIFFÉRENS COURS DES UNIVERSITÉS DE LA HOLLANDE ET DE LA BELGIQUE.

DÉSIGNATION DES UNIVERSITÉS ET DU LIEU OU ELLES SONT SITUÉES.	NOMBRE D'ÉTUDIANS QUI ONT SUIVI LES COURS DE					TOTAL.
	Théologie.	Droit.	Médecine.	Sciences.	Philosophie.	
HOLLANDE. (Population : 2,302,000 h.)						
Université de LEYDE	103	138	60	8	227	536
Idem UTRECHT	154	103	20	33	170	480
Idem GRONINGUE	94	73	28	14	91	300
TOTAL des étudians de la HOLLANDE	351	314	108	55	488	1,316
BELGIQUE. (Population : 3,816,000 h.)						
Université de LOUVAIN	»	154	70	63	335	622
Idem LIÉGE	»	227	84	62	108	481
Idem GAND	»	144	124	33	54	355
TOTAL des étudians de la BELGIQUE	»	525	278	158	497	1,458
TOTAL GÉNÉRAL	351	839	386	213	985	2,774

Rapport des étudians à la population de la Hollande : 1 sur 1,752 habitans.
de la Belgique : 1 sur 2,617 *id.*

Nota. La Hollande compte en outre dans 1,882 écoles primaires....... 280,517 écoliers.
Et la Belgique compte aussi dans 2,017 écoles primaires....... 353,342 *id.*

TOTAL. .... 633,859 écoliers.

POPULATION DES PRISONS ET MAISONS DE DÉTENTION DE LA HOLLANDE ET DE LA BELGIQUE EN 1827.

INDICATION DES PRISONS OU MAISONS DE DÉTENTION, ET DU LIEU OU ELLES SONT SITUÉES.	NOMBRE DES DÉTENUS.		TOTAL.
	HOMMES.	FEMMES.	
HOLLANDE. (Population : 2,302,000 h.)			
Maison de détention de LEWARDEN	464	105	569
Idem de BOIS-LE-DUC	589	53	642
Maison de détention militaire à LEYDE	550	»	550
Maison de correction à AMSTERDAM	130	11	141
Idem à GOUDA	149	35	184
Idem à LEYDE	91	14	105
Idem à ROTTERDAM	121	41	162
Idem à ALKMAER	100	29	129
Idem à VOLLENHOVEN	35	16	51
Population totale des prisons de la HOLLANDE	2,229	304	2,533
BELGIQUE. (Population : 3,816,000 h.)			
Maison de force et de détention à GAND	902	201	1,103
Idem *id.* à WILVORDE	790	201	991
Maison de détention militaire à ALOST	280	»	280
Maison de correction à SAINT-BERNARD	1,125	467	1,592
Population totale des prisons de la BELGIQUE	3,097	869	3,966
TOTAL GÉNÉRAL	5,326	1,173	6,499

Rapport des détenus à la population libre de la Hollande : 1 sur 909 habitans.
de la Belgique : 1 sur 962 *id.*



Voyages.

Charleston. — Son marché d'esclaves. — Ses hospices. — Ses prisons. — La jolie ville de Charleston (1) est située sur une large péninsule baignée par la mer, entre l'Ascheley d'un côté et le Cooper de l'autre : cette presqu'île présente un sol parfaitement uni, sur lequel s'élèvent de charmantes *villas* appartenant aux riches planteurs des environs ; un épais feuillage les couvre entièrement, même dans cette saison. On voit à Charleston, comme dans la plupart des villes de l'Amérique du Sud, les trottoirs des rues plantés d'arbres appelés l'*orgueil de l'Inde*, que les naturalistes désignent sous le nom d'*azadarac melia*. On les tond comme les saules, et ils repoussent des rameaux touffus qui ont des bouquets de feuilles à l'extrémité. Parmi ces arbres, les uns étaient couverts de verdure et d'autres ne montraient qu'un feuillage naissant. Des verandahs, disposés à la manière orientale, ombrageaient les maisons au midi et même à l'est et à l'ouest, et garantissaient les promeneurs de l'ardeur du soleil. Excepté dans la partie la plus commerçante de la ville, où les maisons se resserrent davantage, elles sont entourées partout ailleurs de jardins remplis de fleurs, d'arbustes odoriférans et d'un double ou triple rang d'orangers ; sur la verdure foncée des haies vives qui servent de clôture à ces jardins, on voit s'épanouir des roses blanches d'une largeur prodigieuse.

Les maisons sont blanchies à l'extérieur ; elles varient de forme et de grandeur, et sont surmontées de terrasses

(1) Capitale du comté de ce nom dans la Caroline du Sud.

entourées de balcons. Grâces à une sage prévoyance qui devrait trouver plus d'imitateurs en Europe, les édifices publics et ceux même appartenant aux particuliers, ont tous des paratonnerres.

On reconnaît le voisinage des tropiques à l'abondance et à la fraîcheur de leurs productions, que l'on voit étalées sur le marché de Charleston. Je m'y rendis le matin pour y jouir de la brise de mer : deux minutes après avoir franchi la rue principale, je me trouvai, pour ainsi dire, face à face avec des navires de toutes les parties du monde. Je remarquai une pile de bananes entassées devant un bâtiment qui arrivait de la Havane ; on les avait cueillies quatre ou cinq jours auparavant dans l'île de Cuba, et elles étaient encore vertes. Une pyramide de noix de coco fraîches s'élevait à peu de distance ; les unes étaient entières et les autres paraissaient nouvellement dépouillées de leurs coques ligneuses. Les matelots déchargeaient sur le port des caisses de sucre et des balles de café. Des nègres au teint cuivré, venus de l'île de France, transportaient sur leur navire des tonnes de riz en échange des marchandises qu'ils avaient apportées de régions plus méridionales. De quelque côté que je tournasse mes regards, ils rencontraient partout des balles immenses de coton, des caisses de fruits secs, des barils de farine, des malles, des ballots entassés pêle-mêle et marqués diversement des signes caractéristiques et mystérieux des douanes de l'Inde ou de l'Europe.

Je m'amusai beaucoup à contempler ce spectacle ; ce n'est pas qu'il eût rien de bien nouveau pour moi, mais ces navires qui bordaient le quai, et ceux qui, demeurés au milieu de la baie, laissaient flotter leurs voiles pour les faire sécher aux rayons du soleil, offraient un coup-d'œil d'une variété charmante.

Un spectacle bien différent m'attendait au sortir du port ;

en me rendant à la poste, la voix d'un crieur public m'attira dans une cour spacieuse, ou plutôt sur une espèce de place entourée d'arcades. Elle était divisée en plusieurs marchés, où l'on vendait des meubles, des chevaux, des voitures et des esclaves; je m'arrêtai auprès de ces derniers, qui fixèrent toute mon attention. On voyait sur une longue table placée au milieu du marché, une famille nègre, composée de cinq personnes : une vieille femme infirme, un homme plein de vigueur, sa femme et deux enfans; à chaque extrémité de la table, deux crieurs instruisaient le public du nom, de l'âge et des qualités de ces esclaves; après quoi ils les mirent à l'enchère, en les estimant à 100 dollars (500 fr.) par tête, prix moyen, et ils les adjugèrent à 150 dollars (750 fr.). D'autres familles furent successivement exposées et plus ou moins bien vendues, selon leur valeur ou le caprice des acheteurs. L'une d'elles m'inspira beaucoup d'intérêt. Le personnage principal était un homme grand, bien proportionné; près de lui une belle femme, noire comme du jais, portait sur son bras gauche un enfant nu d'environ six mois; deux autres s'appuyaient contre ses genoux et leurs yeux remplis d'effroi étaient fixés sur le visage calme de leur mère; ils s'étaient emparés d'une de ses mains, qu'ils n'abandonnèrent pas pendant toute la durée de la vente. L'air important du mari surprenait dans un homme réduit à un état aussi abject; je souffrais de l'anxiété avec laquelle ses regards se portaient sur les chalans qui se présentaient tour à tour. Cette belle famille était vêtue proprement, et même avec élégance : l'enchère dura près d'un quart d'heure, et fut portée à 1450 dollars (7250 f.), toute la famille comprise.

Il est si difficile d'éteindre l'amour des distinctions parmi les hommes les plus dégradés, que les nègres attachent non-seulement beaucoup d'importance à être vendus à de

bons maîtres, mais encore à l'être chèrement; ils regardent le contraire comme une marque de mépris, dont ils sont extrêmement humiliés. Ce singulier orgueil montre que leur ame n'est pas étrangère aux sentimens généreux. J'ai souvent entendu dire à des maîtres judicieux et bons, tels qu'il s'en trouve beaucoup en Amérique, qu'il est plus aisé d'exciter les esclaves à remplir leurs devoirs par des sentimens d'honneur, d'affection, ou par leur intérêt, que par des traitemens rigoureux.

Je visitai dans la même journée l'hospice des Orphelins, la maison de travail, celle des pauvres et un moulin à riz. J'appris à ce moulin où je me rendis d'abord, que le riz ne porte ses grains ni en épi comme le blé, ni en panicule comme l'avoine, mais qu'il tient de l'une et de l'autre de ces deux plantes. On n'a pas encore imaginé d'autre machine que le fléau pour séparer le grain de la balle; il passe ensuite entre deux meules qui le dépouillent d'une première écorce extrêmement tenace; la dernière pellicule est enlevée dans des mortiers par le choc de pilons chaussés en fer, du poids de 250 à 300 livres; la machine qui les soulève les laisse retomber d'une hauteur de plusieurs pieds. Après avoir été soigneusement vanné, le riz est renfermé dans des caisses qu'on expédie dans toutes les parties du monde. Pour le conserver plus frais on le laisse dans sa cosse, il n'est pas alors sujet à se tourner en poussière comme cela arrive si souvent à bord des bâtimens, ou dans les magasins. C'est pourquoi des capitalistes ont essayé de le transporter ainsi et d'établir des moulins à riz en Angleterre. Je puis certifier par ma propre expérience que le *paddy* (c'est ainsi qu'on nomme dans l'Inde le riz avant de le passer au moulin), de MM. Lucas et Ewbank de Londres, est aussi frais au goût et à l'apparence que celui que j'ai mangé dans la Caroline du Sud.

L'hospice des Orphelins inspire autant d'intérêt que d'admiration : on voit rarement des établissemens de ce genre aussi beaux et aussi bien dirigés. Cependant on peut se demander s'il est utile d'encourager l'accroissement des familles pauvres en leur procurant par de semblables institutions des moyens d'existence, en quelque sorte factices. Par-là on encourage le paupérisme, qui est si nuisible à la prospérité des états. Les mendians ne peuvent pas coloniser, ils mourraient de faim sur les terres incultes et inhabitées de l'Amérique; ils s'entassent au contraire dans les états qui bordent l'Atlantique, et ils sont pour leurs habitans un pesant fardeau.

Des circonstances particulières rendent ces établissemens indispensables dans la partie méridionale des États-Unis. Les ravages de la fièvre jaune et l'émigration éteignent ou éloignent souvent des familles entières, et laissent sans parens et sans asile de malheureux orphelins qui n'ont d'autres moyens d'existence que ceux que leur offre la charité publique.

Les prisonniers de la maison de travail sont occupés à filer. Les maîtres qui ont à se plaindre de leurs nègres les envoient dans cette maison pour y être fustigés; en ayant soin de fournir à la personne qui est chargée de leur correction, la note des coups de fouet qu'elle doit leur donner. Les nègres s'en retournent aussitôt que les ordres de leur maître ont été exécutés. Les maîtres sont, à l'égard de leurs nègres, juges et jury, et quelquefois même ils remplissent les fonctions de bourreau; à peu d'exceptions près leurs condamnations sont sans appel, et ils exercent le despotisme le plus absolu.

J'appris avec surprise que, dans la prison publique, les détenus communiquaient entre eux jour et nuit, et qu'ils vivaient dans l'oisiveté. Il y a cependant des cachots ou

l'on renferme séparément les plus coupables, à moins qu'on ne soit obligé de les réunir à des prisonniers de leur couleur, lorsqu'il y a dans la prison un trop grand nombre de nègres.

Près de 300 esclaves étaient parqués dans la cour, comme des animaux, en attendant le premier marché. Je m'imaginais voir un de ces campemens des hordes sauvages de l'Afrique, tel que le major Denham me les avait dépeints. Les hommes et les femmes groupés pêle-mêle, ou rangés en cercle autour du feu, faisaient cuire du riz ou du gruau; et des enfans nus jouaient avec gaîté, peu soucieux du sort qui les attendait. Trois ou quatre nègres regardaient aux fenêtres de la prison ce troupeau de victimes, en spéculant entre eux sur la valeur de chacune d'elles; un jour brillant éclairait cette sombre demeure, et la plupart des physionomies exprimaient la plus complète indifférence: j'étais peut-être le seul, parmi ces êtres voués à l'esclavage, dont les pensées fussent douloureuses.

Commerce.

Marine marchande des Pays-Bas. — La marine marchande des Pays-Bas est bien peu considérable en comparaison de ce qu'elle était lorsque les sept Provinces-Unies étaient au point culminant de leur prépondérance maritime et commerciale. Tombée au plus bas pendant l'occupation française, elle s'est relevée peu à peu depuis 1815, et surtout dans ces dernières années. Le tableau ci-dessous offre les élémens dont elle se composait au 31 décembre 1826 et au 31 décembre 1828. Ce sont les documens les plus récens recueillis par le gouvernement.

DÉSIGNATION DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE NAVIRES.	NAVIRES CONSTRUITS tant à l'étranger que dans le pays, en service le 31 décembre 1826.		NAVIRES CONSTRUITS tant dans le pays qu'à l'étranger, en service le 31 décembre 1828.	
	NOMBRE.	LASTS *.	NOMBRE.	LASTS.
Frégates	97	17,698	107	20,323
Pinques	30	5,630	28	5,257
Bricks	100	9,211	112	10,635
Schoners	16	939	19	1,273
Lougres	3	87	3	87
Chaloupes ou Sloops	14	424	13	379
Galéasses	7	377	6	352
Barques	3	299	3	299
Goëlettes	1	22	»	»
Galiotes	15	1,722	17	2,043
Koffs	326	19,269	405	24,685
Semaques	232	8,360	241	8,588
Tialques	156	4,356	158	4,441
Hourques	57	2,858	57	2,852
Bomschepen	12	314	12	314
Gaffelschepen	11	422	11	422
Kagen	4	145	4	145
Pleytschepen	2	99	2	99
Damschepen	3	112	3	112
Belanders	14	568	14	568
Prames	1	28	1	28
Bateaux réservoirs	12	390	13	390
Navires contenant moins de 20 lasts	59	787	67	871
Cutters	»	»	3	53
Bateaux à vapeur	»	»	3	436
	1,176	74,117	1,302	84,652

178 navires, de différentes capacités, ont été achevés et gréés dans les Pays-Bas, depuis l'arrêté royal du 5 octobre 1823, qui a établi des primes en faveur de ces constructions ; ces navires sont compris dans le tableau ci-dessus ; 56 autres, dont il n'est pas fait mention, étaient sur le chantier, et devaient être achevés en 1829 ou 1830.

* Le last équivaut à près de deux tonneaux, et le tonneau correspond à 1,104 kilog. 94 hectog. ou 20 quintaux.

Dans ce total général de 234 navires, il s'en trouve 100 de plus de 300 tonneaux. Enfin, il est à remarquer que les navires nouvellement construits, ou encore sur le chantier, dont il est fait ici mention, portent tous plus de 207 tonneaux ; la prime n'étant pas accordée pour les navires d'un tonnage inférieur ; le nombre de ces derniers a cependant été très-considérable.

1,120 navires néerlandais ont passé le Sund en 1829 ; tandis qu'à la même époque à peine 180 navires français avaient franchi ce détroit.

Consommation du café dans la Grande-Bretagne et l'Irlande. — Le tableau suivant ne présente que la quantité de café réellement consommée dans la Grande-Bretagne et l'Irlande de 1822 à 1830 ; quoique les importations de cet article aient été beaucoup plus considérables. En 1829 la quantité totale de l'importation s'était élevée,

		Livres.
Pour la Grande-Bretagne, à		38,791,403
Et pour l'Irlande, à		279,812
Total		39,071,215
Mais comme sur cette quantité il a été réexporté dans les différens états du continent :		
par la Grande-Bretagne	21,922,594 liv.	21,943,582
et par l'Irlande	20,988	
Il reste pour la consommation intérieure		17,127,633

La population de la Grande-Bretagne et de l'Irlande s'élevant ensemble à 21,485,700 habitans, on voit que la consommation qui, en 1825, n'était pas tout-à-fait de 1/2 livre par habitant, a presque doublé en 1830. On sait que la livre anglaise équivaut à 4 hectog. français environ.

ANNÉES.	PLANTATIONS anglaises.	PLANTATIONS étrangères.	PLANTATIONS de l'Inde.	TOTAUX.
	livres.	livres.	livres.	livres.
1822.	7,386,060	764	206,177	7,593,001
1823.	7,494,218	3,416	171,717	7,669,351
1824.	8,218,342	881	235,697	8,454,920
1825.	7,947,890	1,540	313,513	8,262,943
1826.	10,622,376	2,849	457,745	11,082,970
1827.	12,409,900	2,753	791,570	13,203,323
1828.	14,676,968	1,210	888,198	15,566,376
1829.	16,151,239	2,984	973,410	17,127,633
1830.	18,495,407	6,197	974,576	19,476,180

Les droits perçus sur les quantités ci-dessus consommées ont été jusqu'au 5 avril 1825 de 1 shelling (1 fr. 25 c.) par livre sur le café provenant des plantations anglaises ; de 2 shellings (2 fr. 50 c.) sur celui des plantations étrangères ; et de 1 shelling 6 pences (1 fr. 85 c.) sur celui des plantations anglaises de l'Inde. Depuis cette époque les droits ont été réduits à 6 pences (60 c.) pour le café provenant des plantations anglaises ; 1 sh. 3 pences (1 fr. 55 c.) pour celui des plantations étrangères ; et à 9 pences (90 c.) pour celui des plantations anglaises de l'Inde. Et l'on remarque aussi que, depuis cette époque, la consommation a considérablement augmenté ; l'existence de ce fait donne une nouvelle preuve de l'influence que la réduction des taxes exerce sur l'accroissement de la consommation.

Chronique Judiciaire.

Un journal qui s'est lui-même attribué le titre de *Voleur,* qu'il aurait pu attendre de la voix publique, avait surtout armé en course contre la REVUE BRITANNIQUE; mais il y a quelques mois, se piquant d'honneur, il annonça tout-à-coup avec éclat que des écrivains distingués avec lesquels il s'était mis en rapport traduiraient pour lui les articles les plus saillans de la presse périodique anglaise, dont, ajoutait-il, la REVUE BRITANNIQUE ne donnait que des extraits incomplets. Ce reproche adressé à la REVUE BRITANNIQUE, qui l'alimentait depuis long-tems, n'annonçait pas un grand fonds de reconnaissance; mais le *Voleur* n'est pas obligé d'être plus scrupuleux. Toutefois, nous l'avouons, notre surprise a été grande, quand, après cet engagement solennel et l'attaque dirigée contre nous, nous avons reconnu que les prétendues traductions originales du *Voleur* n'étaient que des extraits tronqués de la REVUE BRITANNIQUE, qu'il calomniait en la dépouillant de nouveau. Ces articles, cependant, nous avaient coûté fort cher; car c'était à des hommes d'un talent garanti par les plus légitimes succès, que nous nous étions adressés pour en avoir la traduction. Il n'y a, en effet, que des écrivains pleins d'art et de goût qui puissent conserver à leurs versions le mouvement, la grâce et la facilité des textes originaux.

Justement irrités de la continuation des spoliations et des attaques du *Voleur,* nous avons soumis nos griefs au jugement du tribunal correctionnel de la Seine. Nous regrettons beaucoup que le défaut d'espace ne nous permette

de donner ici qu'un extrait fort incomplet de la spirituelle plaidoirie de M. Dupont, notre avocat.

« Messieurs, a-t-il dit, vous croyez sans doute que l'esclavage de la glèbe a été aboli chez nous, et qu'il ne déshonore que les contrées incivilisées de la Russie. Vous croyez sans doute que la dime n'est plus prélevée sur nos champs; et qu'elle n'enrichit plus que le clergé anglican ou le clergé espagnol, c'est une erreur, Messieurs, il faut vous détromper.

» Il est une tête puissante qui a conçu le projet de ressusciter la féodalité... dans la littérature. Un jeune homme, à peine s'il a 25 ans! un jeune homme s'est dit : Il ne faut qu'un peu d'audace pour asservir le monde; allons, un peu d'audace, et j'asservirai la littérature. Messieurs les écrivains et les journalistes, je vous attacherai à la glèbe; vous travaillerez, vous veillerez pour moi. Ce jeune homme s'est dit encore : Je veux ajouter aux priviléges féodaux les anciens priviléges du clergé, et je prélèverai la dime dans les champs féconds de la littérature périodique. Ce que ce jeune homme s'est dit, il l'a fait; nouveau seigneur, sans doute par le droit de naissance, car ce n'est pas par le droit du génie, il vit noblement de la littérature, c'est-à-dire qu'il en vit sans rien faire.

» Vous savez qu'il est de ces jeunes hommes à *larges fronts* qui ont recréé le moyen-âge sous le point de vue poétique; M. Girardin, jeune homme à *plus large front,* a recréé le moyen âge sous le point de vue pécuniaire. Toute plaisanterie à part, M. Girardin est le premier homme de lettres qui se soit dit. On peut faire de la littérature avec une paire de ciseaux. Il a acheté une paire de ciseaux, et il a créé un journal!

Armata est dextera ferro,

comme le disait, au seizième siècle, le vieux poète Bergellanus, dans une satire contre les plagiaires.

» C'est certainement un genre de littérature fort remarquable, et qui devait attirer sur son créateur les faveurs du gouvernement. Un littérateur si habile devait être placé à la tête des arts et des lettres : M. Girardin a été nommé inspecteur des beaux-arts. Et je ne doute pas qu'il n'inspecte les arts avec beaucoup de soin ; mais ce qu'il inspecte plus religieusement encore, je crois, ce sont les journaux et les recueils publiés par ses confrères. »

Après avoir établi le délit de contrefaçon, en comparant les articles insérés dans *le Voleur* avec les articles publiés antérieurement par la *Revue Britannique*, après avoir établi le tort que ces pillages causent aux autres journaux, et la légitimité des dommages-intérêts réclamés par ses cliens[1], Me Dupont a terminé ainsi :

« Outre les dommages-intérêts, vous appliquerez une peine qui puisse arrêter les voleurs littéraires. Autrefois la peine était sévère ; les empereurs romains faisaient fustiger les plagiaires et les contrefacteurs. L'histoire littéraire du moyen-âge nous a conservé un exemple de la fustigation d'un voleur de poésies.

» Le bon Jehan de Nostradamus, frère du fameux Nostradamus, l'auteur d'une jolie histoire des *plus célèbres et anciens poètes provençaux*, raconte d'après le moine des îles d'Or, qu'Albertet de Sistéron, congédié par sa dame, mourut à Tarascon, « et qu'il bailla ses œuvres à un sien » ami et familier, nommé Peyre de Valernas, pour en » faire un présent à sa maîtresse, et qu'au lieu de ce faire, » il les vendit à Fabre d'Yzes, poète lyrique, se faisant » ouïr qu'il les avait dictées et composées. Mais ayant été

» recognues par plusieurs savans hommes, au rapport
» qu'un faist le dit de Valernas, le Fabre d'Vzes feut pris
» et fustigé pour avoir iniustement usurpé le labeur et
» œuvre de ce poète tant renommé, suyvant la loi des em-
» pereurs. »

» Nous ne demandons pas, Messieurs, que vous fassiez fustiger M. Girardin, quoiqu'il mérite bien de l'être autant que le Fabre d'Vzes. Mais si la fustigation corporelle est interdite par nos lois, vous infligerez à ce jeune homme une fustigation pécuniaire qui lui sera encore sensible.

» Vous vous direz avec Lamothe Levayer : « Prendre
» des anciens et faire son profit de ce qu'ils ont écrit, c'est
» comme pirater au-delà de la ligne ; mais voler ceux de
» son siècle en s'appropriant leurs pensées et leurs pro-
» ductions, c'est tirer la laine au coin des rues, c'est ôter
» les manteaux sur le Pont-Neuf. »

» Comme Lamothe Levayer, vous êtes des hommes probes qui avez horreur du vol; vous proscrirez les *voleurs*, vous condamnerez les *pirates ;* vous mettrez tous ces écumeurs de la littérature au ban de la république des lettres. »

M. Girardin a présenté lui-même sa défense en donnant quelques explications relatives à sa bonne foi. Il a déclaré qu'il a cessé de prendre des articles dès que les éditeurs de la *Revue* s'y sont opposés, que d'ailleurs il a pris plusieurs articles dans les journaux de départemens, qui les avaient eux-mêmes pris dans la *Revue ;* mais il ignorait cet emprunt.

M. d'Aguesseau-Ségur, avocat du Roi, s'en est rapporté à la prudence du tribunal sur l'existence du délit. Si le délit existe aux yeux du tribunal, il insiste pour que la peine soit aussi sévère que possible, car la contrefaçon lui

paraît un vol qualifié digne de la sévérité de la justice, et à l'égard duquel nos lois se montrent trop indulgentes. Il ne peut s'expliquer le cynisme d'un homme de lettres qui donne à un journal le titre de *Voleur*, et indique ainsi qu'il ne doit vivre que de pillage.

Le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Attendu que la traduction d'un ouvrage étranger ou d'un article d'une revue étrangère, est susceptible de constituer, comme une production originale, une propriété littéraire, puisque la traduction est une œuvre de l'esprit ;

» Attendu que le sieur Girardin s'est permis de publier, dans le journal *le Voleur*, vingt-cinq articles de la Revue Britannique, sans le consentement des propriétaires de cette *Revue* ;

» En ce qui touche l'exception de bonne foi présentée par le sieur Girardin, et qui consiste à dire qu'il a pris plusieurs articles dans les journaux de départemens ;

» Attendu que ces journaux ont évidemment pris ces articles dans la Revue Britannique ; que la contrefaçon commise par ces journaux n'a pu autoriser la contrefaçon commise par le sieur Girardin ;

» En ce qui touche l'article intitulé *le Postillon sourd* :

» Attendu que si l'article publié dans *le Voleur* n'est pas absolument identique avec celui de la *Revue*, il est cependant évident que cet article, malgré les changemens, n'est qu'une reproduction et par conséquent une contrefaçon de l'article de la Revue Britannique ;

» Le Tribunal déclare Girardin coupable du délit de contrefaçon, le condamne en 100 fr. d'amende et 500 fr. de dommages-intérêts au profit des parties civiles, et le condamne aux dépens ; le Tribunal autorise en outre la saisie des numéros du *Voleur* contenant le délit de contrefaçon. »

Ce jugement était loin, sans doute, de compenser le dommage que le *Voleur* nous avait causé par ses continuels larcins; mais nous nous y sommes soumis, parce que les considérans qu'il renferme achevaient de compléter une jurisprudence qui assure aux écrivains la jouissance de leurs œuvres, en les protégeant contre les pirates littéraires. On nous annonce aujourd'hui que le *Voleur* va interjeter appel; il veut acquérir l'impunité pour les spoliations anciennes et pour celles qu'il médite. Cette détermination est tout-à-fait conforme à nos intérêts; car depuis le jugement du tribunal correctionnel, nous nous sommes procuré une collection presque complète de ce journal. Nous pourrons donc, en constatant des larcins bien plus nombreux que ceux que nous avions signalés au tribunal civil, obtenir une plus juste indemnité du préjudice que nous a causé le *Voleur*.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

Pag.

POLITIQUE. — 1. Jugement de la *Revue d'Édinbourg* sur les événemens de juillet et l'état actuel de la France... 5

2. Situation intérieure de l'Espagne.............. 83

FINANCES.—La Banque d'Angleterre et la Banque d'Écosse. 181

HISTOIRE CONTEMPORAINE.—Le nouveau Ministère Anglais. 242

PUISSANCES INTELLECTUELLES DE NOTRE AGE. — N° III. Samuel Rogers.......................... 214

SCIENCES NATURELLES. — Le Déluge de Moray en Écosse. 47

JOURNAL D'UN MÉDECIN. — N° II. Le Cancer. — Le Duel. 284

VOYAGES. — Une Course à Sainte-Hélène............ 275

STATISTIQUE. — Tableau comparatif de la Hollande et de la Belgique.......................... 113

MÉLANGES. — 1. Charles X, Holyrood et ses franchises. 115

2. Les Laquais.......................... 312

3. Les Moines musulmans.................... 330

TABLEAUX DE MOEURS. 1. L'Amiral en retraite.......... 122

2. Le spéculateur........................ 140

NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, etc..... 118 et 337

Des inscriptions faites sur les arbres, et conséquences que l'on en peut tirer. —Aimans artificiels et moyen de les obtenir à l'aide du galvanisme.—Influence de la direction des vents sur l'électricité qui accompagne la condensation des vapeurs aqueuses dans l'atmosphère. — Statistique du règne végétal et du règne animal en 1830. — La fête de Saint-Pierre à

Corongos. — État actuel de l'agriculture des principaux états de l'Europe comparée à leur population relative. — Statistique de la presse des Pays-Bas. — Rapprochement entre les trois principaux ponts construits en Europe depuis 1815.

Physionomie du règne végétal au Brésil. — Masse de fer météorique découverte récemment en Bohême. — Émigration de la Grande-Bretagne. — Charleston, son marché d'esclaves; ses hospices; ses prisons. — Statistique morale de la Hollande et de la Belgique. — Marine marchande des Pays-Bas. — Consommation du café dans la Grande-Bretagne.

CHRONIQUE. Dévouement du jeune Volney Beckner 173

CHRONIQUE JUDICIAIRE. Procès de la *Revue Britannique* contre le *Voleur*. 360

FIN DE LA TABLE.

